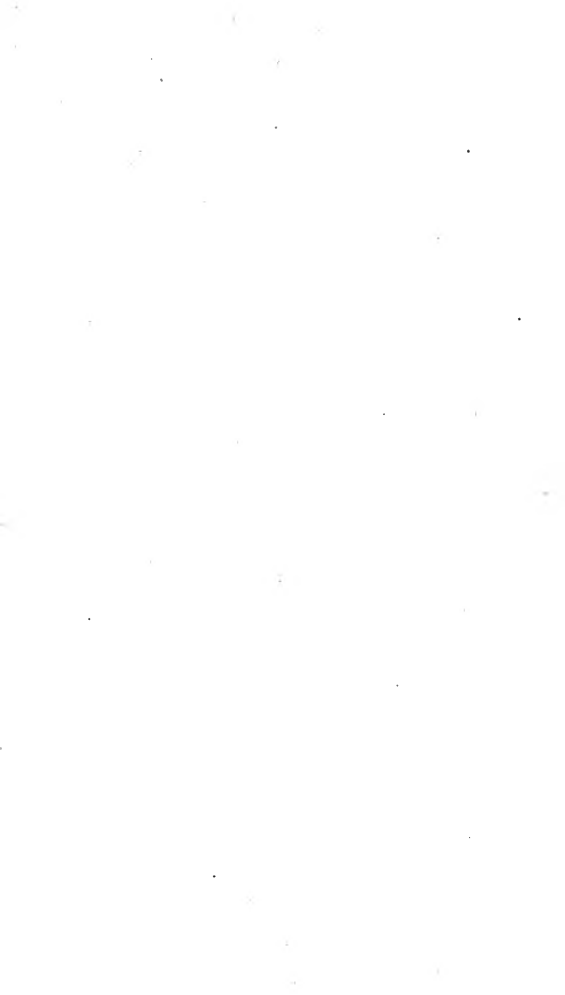
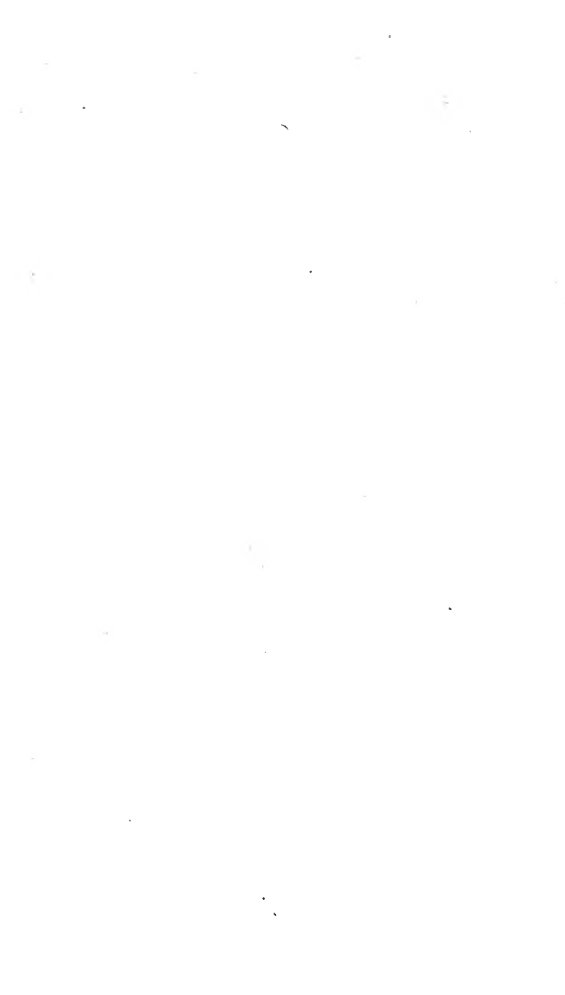
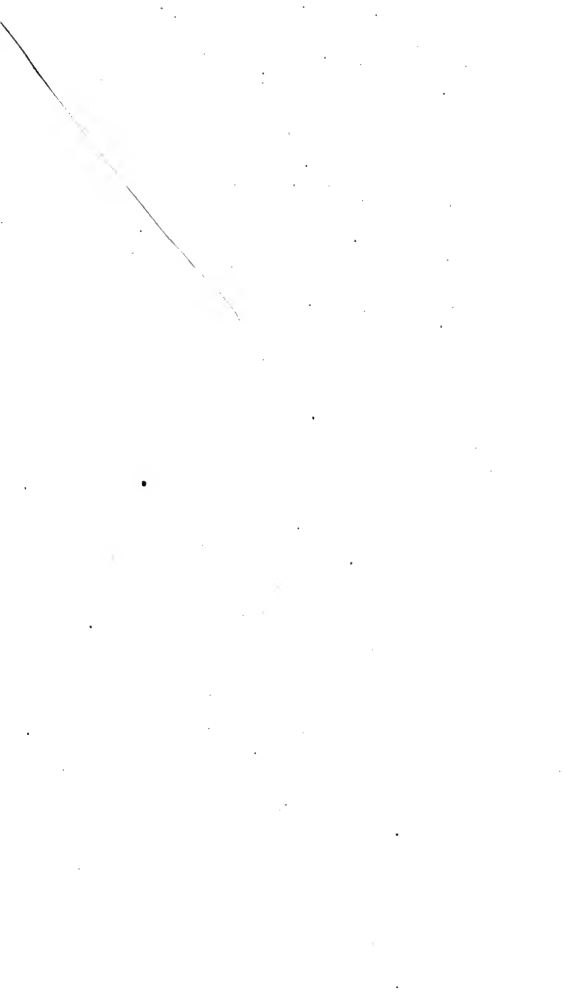
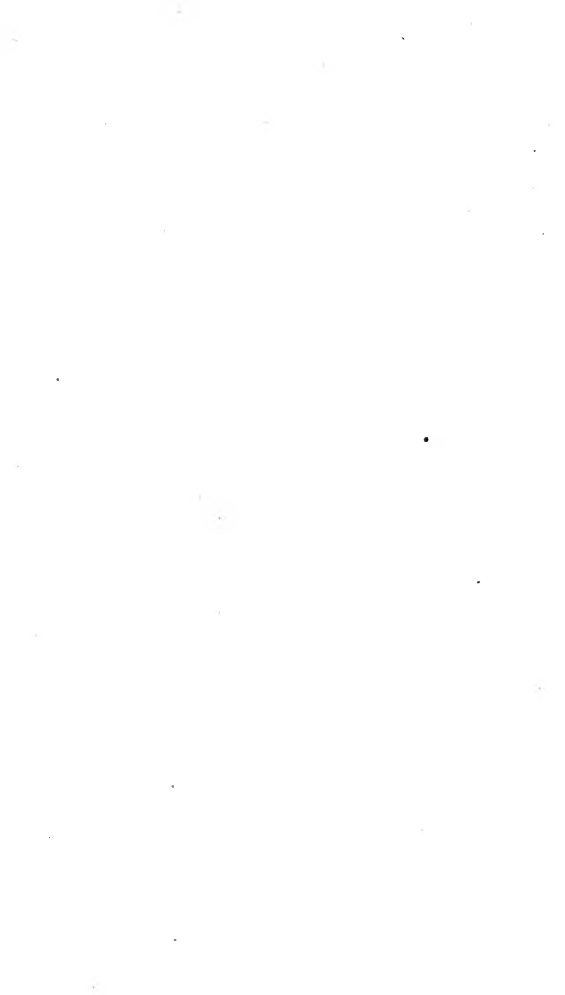


Campbell. l. e. 33









LE CABINET

D E S F É E S ,

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-SIXIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'OUVRAGE par lequel nous terminons ce recueil, est une critique des Contes de Fées. *Don Silvio de Rosalva*, héros de ce roman, est un jeune homme qui n'ayant lu que des Contes de Fées, a fini par croire à l'existence de ces êtres chimériques. Son imagination s'est échauffée; il se croit persécuté par une fée ennemie. Un portrait que le hasard fait trouver sur ses pas, est celui d'une princesse infortunée, objet, ainsi que lui, des persécutions & de la haine d'une fée laide, vieille & maligne.

On sent combien un pareil cadre est heureux. L'auteur en a tiré parti. On regrette seulement, qu'ayant pris pour modèle le roman ingénieux de Michel de

2 AVERTISSEMENT.

Cervantes, il se soit trainé un peu trop servilement sur ses traces ; & quelque agréable que soit ce roman moderne, la comparaison que l'on ne peut s'empêcher de faire, n'est point à son avantage.

Comme l'extravagance de don Silvio est un peu triste, l'auteur a cherché à égayer son ouvrage, en mettant sur la scène un certain *Pedrillo*, qui est le vrai portrait de l'écuyer du chevalier de la Triste Figure, mais portrait inférieur à son original : on n'y retrouve point la gaieté naïve ni les saillies piquantes de Sancho-Pança.

Quoi qu'il en soit, le roman de don Silvio plaira à nos lecteurs, même à ceux qui auront lu le roman de Cervantes ; il termine naturellement une collection complète de féerie : il apprend aux jeunes personnes qui lisent ces sortes d'ouvrages,

AVERTISSEMENT. 3

dans quel esprit elles doivent les lire, & comment elles peuvent s'en amuser, sans égarer leur imagination.

Un conte épisodique intitulé : *le prince Biribinquer*, renferme tout ce que la féerie a enfanté de plus extravagant : l'auteur a mis à contribution les contes les plus connus, & a entassé tout le merveilleux dont ils sont remplis. Ce conte est récité à don Silvio par un de ses amis, & composé pour détromper notre héros, en laissant sa crédulité.

L'original de cet ouvrage est Allemand; il en a paru deux traductions : la première en 1769, sous le titre que nous lui conservons, d'*Aventures merveilleuses de don Silvio de Rosalva*. La seconde est de madame d'Ussieux, & a paru en 1771. Le nouveau traducteur a intitulé son ouvrage : *le Don Quichotte Moderne*.

4 AVERTISSEMENT.

La première traduction est, dit-on, plus conforme à l'original ; mais elle est si mal écrite & chargée de tant de longueurs, que nous avons cru devoir préférer celle de madame d'Uffieux. Cette dernière se fait lire avec plaisir, & les retranchemens que le traducteur s'est permis de faire, rendent la marche du roman plus rapide. Nous avons seulement conservé le premier titre qui est plus convenable & qui distingue cet ouvrage d'un roman de M. de Marivaux, intitulé : le *Nouveau Don Quichotte*.

L'auteur du roman de don Silvio, est M. Wiéland, avantageusement connu dans la littérature allemande. Cet auteur a donné plusieurs ouvrages qui lui ont acquis la plus grande réputation dans sa patrie. Quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits en françois, tels que

AVERTISSEMENT. 5

l'histoire d'Agathon & les mémoires de mademoiselle de Sternheim.

M. Wiéland est né en 1732 à Biberach, ville impériale de la Souabe. Destiné d'abord à la magistrature, il en a rempli quelque tems une place dans sa patrie, mais il la quitta bientôt pour cultiver les Muses. Il s'est retiré à Zurich, y a vécu dans le commerce des gens de lettres, ses compatriotes ; il étoit lié intimément avec M. Gefner, qui a bien voulu donner ses soins à une édition de ses œuvres imprimées à Zurich, en 1765, en cinq vol. *in-8°*. : depuis, M. Wiéland a été appelé à la cour de Saxe-Weimar, où peut-être il est encore.

Les autres ouvrages que nous connoissons de M. Wiéland, sont un Poème, intitulé : de la Nature ; des Epitres Morales ; des Lettres des Morts aux Vivans,

6 AVERTISSEMENT.

ouvrage imité de l'Anglois, qui porte le même titre; l'Epreuve d'Abraham, poëme; des Contes en vers; Cyrus, poëme en cinq chants; Jeanne Gray, tragédie; Clémentine de Porrete, drame, dont le sujet est tiré du roman de Grandisson; l'histoire des Grâces; Alceste, opéra; Socrate en délire; la Sympathie des Ames; Ydris, poëme héroï-comique; le nouvel Amadis, poëme; le Miroir d'or, roman politique & moral, & plusieurs Epitres morales, & autres poësies fugitives. M. Huber a traduit en françois, le poëme intitulé: l'Epreuve d'Abraham, & plusieurs Contes & autres Poësies qu'il a inférées dans son choix de Poësies Allemandes.





LES AVENTURES
MERVEILLEUSES
DE DON SILVIO
DE ROSALVA.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère d'une certaine tante.

UNE dame de qualité, nommée dona Mencía de Rosalva, habitoit, il y a quelque tems, un vieux château délabré, situé dans le royaume de Valence, en Espagne. Elle étoit plus que sexagénaire dans le tems qu'elle jouoit son rôle dans l'histoire que nous écrivons.

Depuis la guerre de succession , dona Mencia avoit renoncé à l'espérance de se distinguer par ses graces personnelles. Elle auroit été assez tendre , dans sa jeunesse , pour combler les vœux d'un amant digne de son cœur ; mais elle rencontra des hommes si ingrats , & elle éprouva , de leur part , tant de froideurs , qu'elle fut mille fois sur le point de se consacrer au ciel dans un couvent. Elle se seroit sans doute conformée aux impressions de la grace , si sa sagesse ne lui eût représenté qu'on trouve rarement le calme & le bonheur dans une retraite où l'on n'a été conduit que par le dépit & la vengeance. Un autre expédient vint à son secours ; il lui coûta bien moins , & il répondit mieux au dessein qu'elle avoit de punir l'ingratitude des hommes. Elle embrassa le parti de la pruderie , & résolut de venger le mépris qu'on avoit fait de ses attraits sur toutes les femmes d'une figure agréable. Elle les regardoit comme autant de nuages qui avoient intercepté ou anéanti l'éclat de ses charmes. En se déclarant ennemie jurée de l'amour & de la beauté , elle voulut s'ériger en protectrice de ces vestales respectables que la nature a doué d'une chasteté éminente. Un seul de leurs regards désarme le satyre le plus intrépide.

Dona Mencia employa ses premiers soins à

se choisir une société parmi quelques dames qu'elle avoit autrefois connues à Valence, où elle avoit été élevée. Son union avec ces femmes qui avoient aussi acquis le droit d'être prudes, ne se borna pas à une liaison ordinaire. Elles formèrent ensemble une espèce de confraternité, qui étoit précisément, parmi le beau sexe, ce que sont les ordres religieux dans le monde politique : un état au milieu de l'état, dont l'intérêt est de se faire tort mutuellement. Les dames de cette confrairie méritèrent le surnom d'Antigraces, parce qu'elles faisoient ouvertement la guerre à tout l'empire de l'amour.

Pour que leurs assemblées pussent devenir utiles à l'humanité, elles se proposèrent de travailler généreusement aux progrès de la vertu & au rétablissement des bonnes mœurs. A leur avis, la corruption s'étoit si fort insinuée parmi les jolies femmes, qu'on devoit les regarder comme l'unique source des désastres qui inondoient le monde. Les bigotes associées établirent pour principe de leur morale, que les charmes & la vertu étoient absolument incompatibles. D'après ce point fondamental, elles jugèrent des actions & du mérite de chaque personne de leur sexe. Une femme qui plaisoit par les agrémens de sa figure étoit, selon elles, la plus malheureuse des créatures : elle étoit le fléau

de la société , un vase empoisonné , l'instrument des esprits malins , une harpie , une sirène , un hydre , & plus encore , à proportion qu'elle avoit d'appas : venin contagieux qui , selon le système de ces moralistes , étoit aussi dangereux pour la vertu , qu'il est flatteur pour l'amour-propre , & redoutable à l'innocence des hommes.

Dona Mencia de Rosalva avoit fait éprouver , pendant quinze ans , aux dames de Valence la sévérité de sa vertu & toute la bizarrerie de son caractère , lorsque don Pédro de Rosalva , son frère , résolut de quitter Madrid. Ce gentilhomme , qui étoit plein d'honneur , avoit loyalement sacrifié la plus grande partie de son bien au service du nouveau roi d'Espagne. Il dépensa le reste à Madrid où il sollicita long-tems une pension qu'il n'obtint pas. Il se repentit trop tard de n'avoir pas plutôt employé son argent à faire réparer la charpente d'un vieux petit château qu'il possédoit à trois lieues de Telve : c'étoit le seul bien qui lui restoit de ses ancêtres.

Don Pédro de Rosalva venoit de perdre son épouse qui lui avoit laissé un fils & une fille. Il étoit trop prudent pour se charger de l'éducation de ses enfans ; & il avoit trop peu d'expérience pour entreprendre de conduire son petit ménage. Il crut devoir conférer à sa sœur ces brillans emplois. Dona Mencia se déterminâ

volontiers à changer les humiliations qu'elle essuyoit à Valence , pour l'agrément d'être la dame principale dans un village. Il est clair qu'elle pensoit aussi noblement que César , qui , en passant dans un hameau des Pyrénées , déclara à ses amis qu'il aimeroit mieux être le premier dans ce petit village , que le second dans Rome.

Don Pédro ne jouit pas long tems des charmes de la liberté & de la vie champêtre. Le chagrin qu'il eut d'avoir inutilement dépensé ses biens , le conduisit à une maladie dont il mourut. Il laissa à son fils don Silvio un arbre généalogique , qui remontoit jusqu'au tems de Gargoris & de Habides , un château délabré à trois tours , quelques métairies , & l'espérance d'hériter , après la mort de dona Mencia , de quelques bijoux antiques , de plusieurs paires de lunettes , de beaucoup de chapelets , & de partager , avec sa sœur , une nombreuse collection de livres de chevalerie & de romans. Don Pédro mourut avec une entière résignation à la volonté de Dieu. Son fils n'avoit pas tout à fait dix ans ; mais il le laissoit entre les mains d'une dame sage & vertueuse. On saura que le vieux chevalier avoit conçu une très-haute opinion de sa sœur. Dona Mencia avoit lu une quantité prodigieuse de chroniques. Tous les livres de che-

valerie lui étoient connus. Elle étoit ordinairement à table son éloquence , & ce qu'elle savoit de politique & de morale. Il n'est pas étonnant que don Pédro admirât le savoir de sa sœur , parce qu'il avoit presque toujours été militaire , & que son genre de vie ne lui avoit pas laissé assez de tems pour acquérir ce qu'on appelle des connoissances profondes.

C H A P I T R E I I.

Quelle fut l'éducation que don Silvio reçut de sa tante.

DO N A M E N C I A seconda , le mieux qu'elle put , les vues de feu son frère. Elle employa ses soins & son habileté à éduquer son neveu. Dès que le jeune don Silvio eut appris , du vicaire de sa paroisse , assez de latin pour comprendre les Métamorphoses d'Ovide , & que le barbier du village lui eut enseigné autant de musique qu'il en falloit pour accompagner , sur la guitare , quelques vieilles romances , dona Mencia prit sur elle même le soin de le former. Elle prétendoit connoître , mieux que personne , ce qui caractérise un cavalier parfait. Tous ces principes

d'éducation étoient malheureusement tirés du Pharamond , de la Clélie , du grand Cyrus , & de beaucoup d'autres livres de cette espèce qui , avec les aventures des douze pairs de France & des chevaliers de la Table Ronde , faisoient le plus bel ornement de sa bibliothèque. C'est dans ces livres , disoit-elle , qu'est caché le savoir le plus sublime & les connoissances vraiment utiles. Elle s'imagina que le moyen d'instruire son neveu , d'une manière digne de sa naissance , étoit de lui inspirer le goût , les idées & les sentimens qu'elle avoit puisés dans ces sources. Les dispositions du jeune don Silvio répondirent si bien à ses vues , qu'avant qu'il eût atteint sa quinzième année , il étoit aussi savant que madame sa tante. Il en savoit déjà autant sur l'Histoire , la Physique , la Théologie , la Morale , la Politique , les Antiquités & les Beaux Arts , qu'aucun des plus savans héros du grand Cyrus. Il répondoit aux questions les plus subtiles , avec tant d'éloquence & de précision , que les domestiques , le vicaire , le maître d'école , le barbier & les autres personnes de distinction qui avoient accès dans le château , ne pouvoient assez admirer , & les heureuses dispositions du jeune seigneur , & les sages principes d'éducation de madame.

Ce qui flattoit le plus dona Mencia , c'est que son élève donnoit à chaque instant des preuves

du désir qu'il avoit d'imiter les grands modèles qu'on lui proposoit. La lecture des exploits singuliers & des faits surprenans le ravissoit. Son imagination étoit si remplie de choses étonnantes, qu'il se les imaginoit aussi aisées à exécuter, qu'il avoit de facilité à s'en faire une idée. Sa tante ne doutoit point qu'avec la noblesse d'ame & les rares qualités qu'elle lui connoissoit, il ne jouât un grand rôle dans le monde. Elle s'imaginoit que son neveu imiteroit en gloire & en prospérité les héros qu'elle admiroit le plus, comme il les égaloit en beauté & en charmes personnels.

CHAPITRE III.

Observations Psychologiques.

IL n'est pas étonnant que l'esprit de don Silvio se prêtât, aussi aisément, à toutes les bizarreries que sa tante mettoit en jeu pour l'élever, parce qu'il étoit né très-sensible, & qu'il avoit de fortes dispositions à la tendresse.

Tous les jeunes gens de cette espèce s'attachent facilement à ce qui fait de vives impressions sur leurs cœurs. Les passions qui ne sont qu'assoupies se réveillent au moindre signal.

L'idée du merveilleux porte une empreinte ineffaçable sur le cœur d'une jeune personne élevée loin du monde , au milieu des rians objets de la campagne , lorsqu'elle n'est assujettie à aucuns travaux. On cherche à remplir le vide de son ame : une uniformité continuelle devient insipide.

Peu à peu l'imagination se confond avec le sentiment ; le merveilleux s'unit au naturel ; bientôt le faux & le vrai ne font plus qu'un. L'ame qui se conforme à un instinct aveugle , agit avec autant de force sur les chimères que sur les vérités.

Tel étoit , à peu près , la situation du jeune don Silvio. La pureté de son cœur l'empêchoit de croire qu'il pût être trompé. Son esprit ne trouvoit pas plus de difficulté à croire l'existence des êtres chimériques , que ses sens n'en trouvoient à recevoir les impressions des choses naturelles. Il se persuadoit l'extraordinaire à proportion qu'il lui paroïssoit agréable. Rien ne lui sembloit impossible. Ainsi il aime mieux croire au monde poétique & enchanté , qu'au monde réel. Les astres , les esprits élémentaires , les forciers & les fées étoient aussi positivement , selon lui , les moteurs de la nature , que la gravité , l'attraction , l'élasticité , le feu électrique , &c. le sont , selon le système d'un philosophe moderne.

Les sensations agréables qu'on éprouve en entrant dans un bois obscur & touffu, furent sans doute l'origine de l'opinion générale qui prévaloit jadis parmi nos pères. Ils étoient persuadés que les forêts étoient habitées par des dieux. Ce doux frissonnement qui nous saisit & qui semble élever notre être au dessus de lui-même, lorsque, dans une nuit claire & paisible, nous contemplons les astres brillans qui roulent sur nos têtes, donna lieu de croire que ce que nous appelons le firmament, étoit la demeure des êtres immortels.

Les payfans, qui n'ont pas le loisir de tirer des connoissances claires des différentes impressions que la nature fait sur eux, sont, en général, très-superstitieux. De la confusion de leurs idées, naît leur croyance aux chasses invisibles dans les bois, aux fées qui dansent la nuit dans les prairies, aux génies bienfaisans ou méchans, au cochemar qui tourmente les filles, aux sirènes, aux esprits folers, & à je ne fais combien d'autres fantômes dont ils racontent nombre d'histoires.

Si nous rassemblons tous ces points qui se réunissoient pour former l'éducation romanesque de notre jeune chevalier, nous concevrons aisément qu'il ne devoit avoir que quelques pas à faire pour se forger ces idées monstrueuses qui,
depuis

dépuis le tems de son compatriote , l'immortel chevalier de la Manche , n'étoient entrées dans aucune tête bien organisée.

CHAPITRE IV.

*Comment don Silvio fit connoissance
avec les fées.*

IL y avoit dans le château , une grande chambre remplie de livres de toute espèce rangés par ordre ; mais la classe des contes des fées étoit la dominante. Don Pédro avoit aimé à la folie la lecture de ces bagatelles. C'étoit en vain que sa prudente sœur lui faisoit souvent la guerre sur le goût qu'il prenoit à ces fadaïses : c'est ainsi qu'elle les appeloit. Elle avoit autant de respect pour les livres de chevalerie qu'elle mettoit au rang des chroniques , des histoires & des voyages , qu'elle avoit de mépris pour tous ces petits jeux d'esprit qu'on n'écrit que pour occuper les enfans ou pour égayer les vieillards.

Don Pédro convenoit ingénument que ce n'étoient que des frivolités ; mais elles m'amusaient , disoit-il : plus l'auteur a l'art d'y répandre de faillies , plus je ris ; & voilà tout ce que j'y cherche.

Quoique dona Mencia , qui étoit fort entêtée ; ne trouvât pas la réponse de monsieur son frère bien plausible , les Contes arabes & persans , les Mille & un quart-d'heures & les Mille & une Nuit restèrent également en possession de la place qu'ils occupoient dans la bibliothèque. Comme les livres de cette espèce n'étoient que brochés , & qu'on ne vouloit pas qu'ils nuisissent au brillant appareil des autres , ils restèrent cachés derrière les vénérables & poudreux *in-folio* de dona Mencia. Après la mort du vieux chevalier don Pédro , ils furent entièrement oubliés.

Il y a apparence que la fée qui s'intéressoit au sort du jeune don Silvio , ne voulut pas permettre qu'il manquât à sa vocation. Le sérieux & la morale de madame sa tante commençoient à lui déplaire. Un jour qu'elle étoit absente , il s'avisa de fouiller dans la bibliothèque. Son dessein étoit d'y chercher quelque chose qui pût l'amuser. Soit par hasard ou par l'instigation secrète de la fée , il tomba sur un gros volume de contes. Enchanté , il se retira bien vite dans le jardin pour y examiner tranquillement le prix de sa découverte. Il présagea , au seul titre , que ce devoit être quelque chose de fort agréable. D'abord , la brièveté de chaque histoire le prévint extrêmement en faveur de tout le livre , parce qu'il étoit dégoûté des lectures que sa

tante l'obligeoit de faire tous les jours dans des *in-folio* d'une épaisseur prodigieuse. Rien n'égale le plaisir qu'il eut à parcourir les trois ou quatre premiers contes : il dévora tous les autres avec une avidité surprenante.

Un certain instinct qui apprend aux jeunes gens les moins expérimentés ce qu'ils doivent avouer ou taire à ceux qui les gouvernent , avertit don Silvio qu'il ne falloit pas laisser découvrir à sa tante la trouvaille qu'il avoit faite. La réserve qu'il étoit obligé d'avoir , ne faisoit qu'augmenter sa tendresse pour les fées , & son goût pour les contes. Il auroit passé les nuits entières à lire , si , comme le désiroit autrefois le Tasse , il eût pu lire aux yeux d'un chat : car dona Mencia , soit pour ménager les chandelles , soit par précaution pour la santé d'un neveu qui lui étoit cher , avoit , depuis long-tems , ôté à don Silvio les moyens d'employer les nuits à l'étude. Il se réveilloit à la pointe du jour ; & aussi-tôt il tiroit son volume de dessous son chevet : de sorte qu'en peu de tems il se trouva au bout du recueil qu'il recommença cent fois , & toujours avec un plaisir nouveau. Dès qu'il pouvoit s'échapper , il se retiroit avec ses contes , dans le jardin ou dans un bois qui y étoit attenant ; & là , il mettoit ses momens à profit. Son imagination faisoit avec facilité

tous les détails que lui présentait son livre : il ne lisoit pas ; il voyoit , il entendoit , il sentoit. Une nouvelle nature s'offroit à ses yeux : le mélange du merveilleux & du naturel porta l'enthousiasme dans son cœur. Et il prit l'enchantement où il étoit pour une marque infailible de la vérité. Le genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors , avoit préparé ses esprits à cette singulière révolution.

Ses études avoient commencé par les Métamorphoses d'Ovide ; & il n'avoit encore lu aucun autre livre qui eût pu lui donner des idées plus justes & plus vraies. Plusieurs écrivains des tems où la philosophie cabalistique étoit à la mode dans toute l'Europe , servoient à le convaincre de la solidité de ses opinions. Il croyoit aux songes systématiques , aux esprits élémentaires & planétaires , aux conjurations , aux nombres mystiques , aux talismans & à la magie. Il concevoit aisément comment la noix de Babiote pouvoit opérer des choses merveilleuses. Il ne trouvoit pas impossible que la pièce de toile de quatre cens aunes , repliée six fois , passât par le trou de la plus fine aiguille , ni qu'elle eût été tirée d'un grain d'orge par l'amant de la Chatte blanche.

Rien ne l'empêcha de se livrer entièrement au plaisir qu'il prenoit à la lecture des Contes

de Fées. Il en déterra, peu à peu, un grand nombre de volumes de dessous les paperasses qui couvroient le plancher de la bibliothèque. Il prit les mesures les plus prudentes pour que sa tante, qui étoit sévère & un peu rusée, ne découvrit pas les raisons qu'il avoit de se promener si souvent dans le bois. Si elle s'étoit aperçue de quelque chose, il est certain qu'elle lui auroit fait de très-fortes, de très-savantes & de très-ennuyeuses représentations. Mais don Silvio usa de tant de réserve, que personne ne put découvrir ni ses inclinations, ni les vastes projets qu'il commençoit à former. Il faut même convenir que le jeune Chevalier avoit toujours beaucoup plus craint sa tante qu'il ne l'avoit aimée. Depuis que son imagination n'étoit occupée que de Florines, de Rosettes, de Brillanrines, de Cristalines, & de mille autres beautés de cette espèce, il fut souvent tenté de croire que sa bonne vieille tante étoit une sorte de fée Carabosse, dont le gouvernement lui paroissoit devenir tous les jours plus insupportable. Elle eut beau lui parler chronique, philosophie & métaphysique, il s'occupa toujours d'enchantemens, de châteaux, de rubis, de princesses métamorphosées ou enfermées dans des tours ou dans des palais souterrains. Il se représentoit le bonheur de ces amans qui, sous la protection

d'une fée bienfaisante , échappent aux poursuites d'un esprit malin. Son imagination étoit imbue de toutes ces chimères, Il y pensoit le jour , & la nuit il y rêvoit,

C H A P I T R E V.

Idee plaisante de don Silvio. Il devient amoureux d'une princesse.

O N ne trouvera pas étrange que don Silvio, dont l'esprit étoit si bisarre, voulût avoir des aventures semblables à celles qu'il lisoit dans les contes, Il transportoit toutes les facultés de son ame au milieu du monde des fées. Il donna à tous les objets qui l'entouroient des noms tirés de ces contes, Il avoit un joli petit épagneul qu'on appelloit Amourel : il voulut le nommer Pimpim , en mémoire du chien de la princesse Mirabelle. Un chat gris à pattes blanches, tomba dans sa disgrâce , & les faveurs qu'on lui prodiguoit , furent réunies sur l'individu d'une chatte blanche qu'on combloit de caresses & d'honnêtetés , à l'honneur de la princesse qui porte ce nom.

Soir & matin don Silvio alloit examiner la peinture de quelques vitrages dans une vieille

galerie du château. Il espéroit y découvrir quelques signes qui lui feroient connoître son sort à venir, parce que c'étoit ainsi que le prince Raboteux s'y étoit pris pour deviner différentes anecdotes de sa vie future. Le jeune chevalier Espagnol parcourut plus de vingt fois tous les coins & recoins des appartemens, du grenier & de la cave de sa maison, dans l'espoir de trouver une armoire enchantée, ou une trape qui le conduiroit à quelques palais souterrains. Il est vrai qu'il n'y decouvroit rien, & que les vitres ne lui firent jamais voir deux armées qui combattoient depuis deux siècles, avec une valeur prodigieuse, sans que la victoire se fût décidée pour aucun parti, mais il sut s'en consoler. Il n'avoit pas tout à fait dix-huit ans : & il avoit lu dans ses contes qu'un prince ou chevalier doit avoir cet âge révolu, pour pouvoir prétendre à des aventures.

Notre héros construisit, dans un coin du jardin une espèce de cabinet de verdure qui devoit ressembler au château de fleurs où la fée Belline cachoit aux yeux de sa cour les momens heureux qu'elle passoit dans les bras de son berger favori. Don Silvio fit transplanter quelques tilleuls qu'il trouva propres à son entreprise. Les troncs de ces arbres lui paroissoient être les colonnes fondamentales de l'édifice, les branches inférieures, le plancher & le sommet, le toit de ce pavillon

singulier. Les parois étoient de myrthes entrelacés de roses & chevrefeuille. On avoit pratiqué, derrière un arbre, un petit escalier dérobé, de gazon.

Dans ce château de verdure, c'est ainsi que don Silvio l'appeloit, on avoit élevé un petit cabinet. Pour lui donner un aspect enchanté, le jeune seigneur avoit eu soin de le tapisser des plus beaux papillons qu'il avoit pris dans le bois voisin, & sur les bords du Guadalavie qui couloit à une petite distance du jardin.

C'est dans ce cabinet que don Silvio passoit ordinairement la moitié des nuits à rêver aux évènements singuliers qu'il attendoit. Peu à peu il s'endormoit dans des pensées chimériques, & des songes agréables venoient seconder ses desirs. Il se perdoit dans ses rêves mystérieux dont une belle princesse qu'il aimoit, étoit toujours l'objet. Malheureusement, il croyoit la voir sous la puissance de la fée Fanfreluche, ou de quelque vieille forcière jalouse, qui mettoit sans cesse des obstacles à son amour & à son bonheur. Tantôt c'étoient des dragons & des chats ailés qu'il falloit combattre ; tantôt on trouvoit les avenues du palais où cette belle princesse étoit détenue, semées de ronces & d'épines qui, au moment qu'on les touchoit, se transformoient en autant de géants qui, armés d'énormes massues d'acier,

disputoient les avenues à l'amant qui vouloit passer. Don Silvio les attaqua plusieurs fois en brave chevalier : & il est à préfumer que , d'un seul coup de fabre , il fendit la tête à plusieurs. Aussi-tôt qu'il les avoit tous vaincus ou détruits , il entroit en triomphe dans le palais ; & là , ô spectacle affreux ! on enlevoit devant lui , à ses propres yeux , & sans qu'il pût l'empêcher , sa chère amante montée sur un char que traînoient des chauve-fouris ; elle passoit , tout-à-coup , par la cheminée. D'autres fois , il la trouvoit assise sur un gazon de fleurs , au bord d'une fontaine. Il se jetoit à ses pieds ; il lui disoit les plus jolies choses du monde ; & au moment qu'il vouloit l'embrasser , car on fait qu'en songe , l'amour n'observe pas toutes les gradations qui sont prescrites aux bergers de l'Arcadie ; il s'apercevoit , avec horreur , que la figure , qu'il pressoit tendrement sur son sein , étoit celle de la grosse Maritorne , servante de sa basse-cour. Ces levres qui , un instant auparavant , sembloient exhaler le nectar & l'ambrosie , ne répandoient que des odeurs dégoûtantes.

Quoique ces malheurs ne fussent qu'imaginaires , ils portoient la douleur & l'alarme dans le cœur de notre jeune Héros. Il envisageoit ses songes comme de très-mauvais présages. Il ne doutoit pas du tout qu'il n'eût une ennemie puis-

sante, attentive à traverser les sentimens qu'il avoit conçus pour la charmante inconnue qu'il devoit aimer selon les décrets de son destin.

C H A P I T R E V I.

Aventure de la Grenouille : pourquoi don Silvio ne la prit pas pour une fée.

DON SILVIO étoit persuadé qu'il avoit une ennemie invisible fort puissante ; & cette idée lui donnoit beaucoup d'inquiétude. Cependant, comme il n'avoit vu dans ses contes aucun prince persécuté par des fées ou des magiciennes, sans qu'il fût protégé par quelque'autre esprit bien-faisant, l'espérance d'avoir aussi un soutien ou une protection, ranima son courage.

Il est ordinaire parmi les fées, comme parmi les mortels, que quand on rend un petit service à quelqu'un, on en exige bientôt après un plus grand de la part de la personne qu'on a foiblement obligée. Don Silvio ne désira rien tant que de mériter la reconnoissance de quelque fée généreuse.

Un jour qu'occupé de ses projets, il se proménoit dans le jardin, le hasard voulut qu'il

passât auprès d'un fossé. Il apperçut sur l'autre bord de ce fossé, une cigogne prête à avaler une jolie petite grenouille qui sautilloit en croassant. Il est bien sûr que don Silvio dont le cœur étoit excellent, auroit été naturellement porté à secourir l'innocente victime. Mais l'idée que ce pourroit bien être une fée, ou même, cette grenouille bienfaisante qui avoit rendu de si grands services à la princesse Muffere, redoubla le zèle du jeune chevalier. Il franchit le fossé & chassa le destructeur des grenouilles. La cigogne, en s'envolant, laissa tomber sa proie, & l'insecte sauta précipitamment dans le fossé, sans témoigner aucune reconnoissance à celui qui avoit si généreusement travaillé pour sa liberté. Don Silvio resta sur le fossé, & attendit que la grenouille reparût sous la forme d'une nymphe, pour le remercier du service qu'il lui avoit rendu. Il ne se lassâ d'attendre qu'au bout d'une heure; & alors, il fut très-surpris de n'avoir vu reparoître ni nymphe, ni grenouille. Le jeune homme ne concevoit pas comment une fée pouvoit avoir autant d'ingratitude. Quand bien même, se disoit-il, cette fée n'auroit été que la petite Magotine, la vieille Ragote ou la fée Concombre, il me semble qu'elle auroit dû être sensible à un bienfait de cette nature. Après quelques réflexions, il lui vint en esprit

qu'il n'avoit peut être pas dépendu de cette grenouille de se montrer sous sa véritable forme, ou qu'elle différoit à lui témoigner plus efficacement sa gratitude dans une autre occasion. Plein de cette idée qui s'accordoit très-bien avec ses vœux chimériques, il retourna gaiement dans son château de verdure. Cette aventure devoit opérer, selon lui, un changement essentiel dans son état.

Il nous semble entendre le lecteur se récrier contre la grande simplicité de don Silvio, qui n'avoit pas pu se convaincre que cette grenouille étoit réellement une grenouille & non pas une fée. Que ne peut le préjugé ! Que ne peuvent les passions ! Un vieux fou qui croit acheter la fidélité de sa maîtresse avec de l'argent, attribue la gaieté de sa belle, à la joie qu'elle ressent de le voir venir. Pensée fausse. Elle sourit à l'argent, & elle éprouve déjà une partie du plaisir qu'elle aura de le partager avec son jeune amant qui est caché dans le cabinet voisin.

Un Indien achète de son Bonze des amulettes qui doivent être un remède souverain à toutes les maladies. L'Indien tombe malade ; & les amulettes lui deviennent inutiles. Qu'en conclut-il ? Il se donne bien de garde de penser que ces petites images n'ont pas la vertu de le guérir, ou que le Bonze qui les lui a vendues, est

un imposteur. Mais il rejette sur la foiblesse de sa foi l'impuissance de ses amulettes.

CHAPITRE VII.

Comment don Silvio trouve le portrait de la princesse dont il est amoureux.

QUELQUES jours après l'aventure de la grenouille, don Silvio se rendit un matin dans le bois, pour y attraper des papillons qu'il desirait à compléter l'ameublement de son cabiner. Il étoit déjà à plus d'une lieue de son château, lorsqu'il apperçut un papillon magnifique qui se reposoit sur une fleur. Les ailes de ce petit insecte étoient d'azur & bordées de pourpre. Au soleil, ces couleurs avoient l'éclat de l'or. Don Silvio tendit son chapeau de paille. Il crut avoir attrapé l'animal; mais celui-ci se glissa imperceptiblement, & se cacha dans un buisson touffu.

Oh! s'écria le chevalier, il faut que tu sois à moi, dussai-je te poursuivre jusques dans le royaume souterrain du roi Hammel, où il pleut des petits pâtés, & où les perdrix roties croissent sur les arbres. Le papillon qui se fioit sur

l'avantage que lui donnoient ses ailes , sembloit vouloir le dispenser d'un si long voyage. A peine don Silvio l'eut-il perdu de vue qu'il le retrouva , à quelques pas de lui , sur un romarin. Il essaya encore de le prendre ; mais il ne fut pas plus heureux que la première fois. Le beau papillon , d'un air moqueur , faisoit des petits cercles autour de Silvio , & se reposoit de tems en tems. Il avoit l'adresse de s'esquiver toutes les fois qu'il étoit sur le point d'être pris. Ce jeu dura jusqu'à ce que le chevalier s'apperçut qu'il étoit égaré. Il se repentit alors d'avoir tant fait de chemin pour un petit insecte. Mais la chose s'étoit commencée : il ne falloit pas que ce fût en vain. Le papillon fut pourtant attrapé , après avoir donné plus de peine à Silvio que n'en a un jeune homme à séduire un prude.

La joie du chevalier répondit à la beauté de sa capture. Il la considéra long - tems & avec d'autant plus de plaisir qu'il avoit eu bien de la peine à la faire. Il étoit prêt à la mettre dans une petite boîte , lorsque le papillon captif le regarda d'un air attendrissant & les ailes baissées. Don Silvio crut même l'avoir entendu soupirer aussi fort qu'il est possible à un papillon de soupirer. Il n'en fallut pas davantage pour lui persuader que cet insecte pouvoit bien être une fée ou quelque princesse métamorphosée. Si la princesse

Barzeline a été sauterelle , une personne du même rang peut bien être papillon. Il ne fit aucune difficulté de lui rendre la liberté qu'il avoit paru demander d'une manière si touchante.

Le papillon sorti de l'esclavage , s'envola gaiement. Don Silvio , qui le suivoit des yeux , le vit passer près de quelque chose qui brilloit dans l'herbe. Sa curiosité le conduisit vers cet endroit. Il y trouva une espèce de bijou , garni de gros diamans , qui étoit attaché à un filet de perles fines. Il l'examina & le tourna de tous côtés. Ciel ! quelle fut sa surprise , lorsqu'en serrant , par hasard , un ressort qu'il n'avoit pas remarqué , il vit la turquoise du milieu faire place à une petite miniature en émail , qui représentoit une femme d'une beauté , d'une beauté.... on ne peut l'exprimer.

Le chevalier resta immobile pendant quelques momens. Son esprit & ses sens étoient dans le délire. Qu'on se mette dans sa place , & on jugera de sa situation. Enfin , un peu revenu de son extase , il regarda & toucha plusieurs fois ce qu'il tenoit , pour se convaincre que ce qu'il éprouvoit n'étoit pas l'effet d'une imagination frappée. Plus il examinoit ce portrait , plus il se persuadoit que c'étoit celui de quelque déesse , ou au moins de la plus belle des mortelles.

Il faut cependant avouer que don Sílvio ne devoit guère se connoître en beauté, parce que sa tante, pour des raisons qu'on peut deviner, avoit eu soin de l'éloigner de tout ce qui eût pu le séduire : de sorte qu'il n'avoit jamais vu d'autres femmes que dona Mencia & sa femme de chambre, qui se disoit âgée de trente-cinq ans, la grosse Maritorne & quelques villageoises. Mademoiselle sa sœur qui auroit été une fort jolie petite fille, si elle n'avoit disparu à l'âge de cinq ans : on soupçonna qu'elle avoit été enlevée par une Egyptienne qu'une personne digne de foi, avoit vu rôder dans ce tems-là, aux environs du château.

Don Silvio fut très-sensible aux charmes de la belle qu'il possédoit en peinture. Transporté de joie & d'amour, il s'écrioit : Je viens enfin de la trouver, celle que j'ai cherchée avec tant d'ardeur, celle que je dois aimer à jamais, celle qui est destinée à me faire goûter des délices dont ne jouissent que les dieux. Ah ! fée bienfaitante qui t'intéresses à mon sort..... Qui que tu sois, c'est à toi seule que je dois ce bonheur imprévu. Quelle autre que toi a pu me faire trouver ce divin portrait dans un désert, où peut être aucun mortel n'a mis le pied avant moi. Comble ton bienfait ; parois à mes yeux ; que je puisse me jeter à tes genoux, & apprendre de toi où je pourrai trouver
celle

celle dont le portrait à suffi pour allumer dans mon cœur un amour éternel. Dussé-je la chercher dans la mer de vif-argent, au milieu des monstres de la fée Lionne, ou même dans l'anneau de Saturne; je jure, par tous les dieux qui sont propices à l'amour, de ne pas goûter les douceurs du sommeil que je ne l'aie trouvée.

C H A P I T R E V I I I.

Réflexions qu'on peut lire sans s'ennuyer.

TE L compte prendre des poissons, & ne prend que des écrevisses, disoit à son maître le prudent Sancho. Rien n'est plus commun que de chercher une chose & d'en trouver une autre. Saul, en cherchant les ânesses de son pere, trouva une couronne. Don Silvio cherchoit des papillons, & trouva une belle fille, ou, du moins, son portrait.

Notre chevalier étoit amoureux, amoureux à l'excès. Il n'étoit occupé que du moyen de rencontrer l'original de sa miniature. Quoiqu'il connût les traits de son amante, il ne savoit ni qui elle étoit, ni où elle résidoit.

Il est aisé de deviner ce qu'une autre personne

qui se feroit trouvée à la place de don Silvio ; auroit fait ou pensé. Mais notre Héros ne réfléchissoit & n'agissoit jamais comme le commun des hommes.

Cette miniature ne pouvoit-elle pas avoir été une simple idée de peintre , ou ne pouvoit-elle pas représenter une personne morte depuis longtemps. Cette dernière supposition admise , don Silvio auroit été alors dans le cas du prince Seifel-Mulouc qui , deux mille ans trop tard , devint amoureux d'une des maîtresses du roi Salomon.

De telles idées n'occupèrent point notre chevalier. Plus il réfléchissoit à la rencontre du portrait , plus il étoit persuadé qu'elle devoit être le commencement de la plus singulière des aventures.

Mais que faire en pareille occasion ? Où trouver la belle princesse ? A qui la demander ? Le papillon bleu , qui auroit pu lui en dire des nouvelles , étoit malheureusement disparu. S'enfoncer , au hasard , dans la forêt , pour l'y chercher , lui paroissoit une témérité , parce qu'il avoit lieu de se méfier des méchancetés d'une de ses ennemies invisibles qui auroit pu aussi aisément le détourner du vrai chemin , que sa bonne fortune pouvoit le conduire sur le bon.

Après beaucoup de réflexions qu'il interrompit souvent , pour regarder le portrait qu'il possédoit

il crut sagement ne devoir faire aucune démarche avant de s'être informé au papillon bleu du sort de la princesse. Il ne doutoit point qu'elle ne fût une fée, & comme il avoit déjà éprouvé des marques de sa reconnoissance, il lui paroissoit très-naturel qu'elle continuât à lui en faire sentir de plus en plus les effets.

Pendant ce soliloque, son petit chien Pimpim qui, à la faculté de parler près, ne le cédoit, ni en gentillesse, ni en esprit au toutou de la princesse Mirabelle, rencontra son maître après l'avoir long-tems cherché dans la forêt. A leur rencontre, ils éprouvèrent, l'un & l'autre, un égal degré de joie. Don Silvio qui commençoit à s'appercevoir que l'heure du dîner approchoit, fut charmé d'avoir un guide pour sortir du bois où il ne s'étoit jamais tant enfoncé. Chemin faisant, il pensa que la fée qui lui avoit fait trouver le portrait, avoit eu dessein de savoir s'il éprouveroit quelque émotion à l'aspect de sa figure véritable. Je suis aimé d'une fée, s'écrioit-il. Eh bien ! Ce n'est pas la première fois qu'un mortel a joui de cet honneur ... Qu'importe ? ... En suis-je moins heureux ?

Cette trouvaille donna un air si distrait à notre jeune chevalier, que sa tante auroit certainement soupçonné quelque chose, si de son côté, elle n'avoit eu de sérieuses occupations qui lui ôtoient

le loisir d'observer l'humeur & la conduite de son neveu. Mais elle ne le tenoit plus sous des loix aussi austères depuis que sa dix-huitième année étoit révolue, & d'ailleurs, elle avoit, depuis quelques semaines, certaine affaire en tête qui l'obligeoit à se rendre très-souvent dans la petite ville voisine. Nous conjecturons que cette affaire devoit être d'une grande importance, parce que, quand elle revenoit, elle avoit, contre son ordinaire, un air pensif : elle ne faisoit presque plus d'attention à l'intérieur de son ménage : elle parloit seule, & ne disoit mot en compagnie. Quand elle adressoit la parole à ses domestiques, elle disoit une chose pour l'autre. Excepté son neveu, tous ceux qui l'entouroient voyoient, cette étrange révolution & ne pouvoient en revenir. On fit la-dessus toute sorte de conjectures ; mais la circonspection de Dona Mencia, & la discrétion de la dame Beatrice, sa femme de chambre, tinrent tous le plus profond secret. Nous garderons aussi le silence sur cela, jusqu'à ce que le remède, qui découvre tout, ait porté les choses à leur perfection. Les secrets de cette nature se trahissent ordinairement eux-mêmes.



CHAPITRE IX.

*Suite de l'aventure du papillon. On fait
connoître un nouveau personnage.*

LE fidèle Pimpim avoit si bien pris son tems que son maître & lui arrivèrent précisément à l'heure qu'on se mettoit à table. Un profond silence regna pendant le dîner. On n'avoit pas lieu de craindre que don Silvio le rompît le premier : il étoit trop occupé des affaires de son cœur , pour remarquer combien sa tante paroïsoit avoir de choses dans l'esprit. Il ne vit pas qu'elle étoit plus païée qu'à son ordinaire , & qu'elle se regardoit de tems en tems, en faisant de petites minauderies , dans une glace qui étoit vis-à-vis d'elle. Pédrillo , qui servoit à table , trouvoit ce jeu-là si plaisant , qu'il se mordoit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Après le dîner , dona Mencia annonça à son neveu que ses affaires l'obligeoient d'aller en ville & d'y passer la nuit. Don Silvio étoit trop honnête pour témoigner la moindre marque de curiosité. Ils se séparèrent très-contens l'un de l'autre. Le chevalier disparut d'abord après le départ de sa tante , sans que personne s'apper-

cut où il alloit. Comme il avoit coutume de faire la sieste dans son château de verdure , on ne fit attention à son absence qu'à l'heure du souper. On le chercha alors dans la maison , dans le jardin , dans le bois , dans les champs voisins ; & toujours inutilement. On fit retentir dans les environs le nom de don Silvio ; mais il ne donna point de réponse.

Le Pédrillo dont nous avons parlé , étoit un jeune garçon du village qu'on avoit donné pour laquais à don Silvio. Il formoit , avec une cuisinière , un palfrenier & la belle Maritorne , tout le domestique du château , quand la dame Béatrice en étoit absente. Les quatre bonnes gens étoient inquiets & consternés de ne pas voir revenir leur jeune maître qu'ils aimoient beaucoup. Effectivement , le chevalier avoit un cœur excellent & le caractère très-doux. Après qu'ils l'eurent cherché au clair de la lune jusqu'à onze heure minuit , ils s'imaginèrent qu'il pouvoit être allé trouver sa tante. La ville n'étoit éloignée du château que de trois lieues. Ils se couchèrent tranquillement.

Pédrillo étoit assidu auprès de son maître , & n'ignoroit pas tout à fait son penchant pour les fêtes. Ce fidèle domestique réfléchit mûrement , & pensa que quelque aventure pouvoit avoir fait égarer son maître dans le bois où il se prome-

noit ordinairement. Il se leva le lendemain de très-bonne heure , & parcourut encore toute la forêt sans plus de succès que la veille. Il étoit prêt à s'en retourner , lorsqu'il apperçut , dans un rocher , une caverne couverte de lauriers sauvages & de chèvrefeuille.

Quoique Pédrillo eût un extérieur très simple , il ne manquoit pas d'esprit : il étoit presque aussi versé que son maître dans les livres de chevalerie. Après avoir examiné de loin la caverne , il la trouva assez propre à être le séjour d'un partisan des fées , pour espérer d'y trouver son maître. Pédrillo ne se trompa pas. A peine fut-il à l'entrée de la grotte , qu'il vit don Silvio endormi sur un lit de mousse couvert de fleurs. Le petit Pimpim dormoit à ses pieds , une guitare étoit suspendue au dessus de sa tête , & le portrait de la princesse ou du papillon étoit attaché à son cou.

Pédrillo , qui n'avoit pas encore vu ce bijou , fut ébloui par l'éclat des pierreries qui l'ornoient. Quoiqu'il ne se connût pas beaucoup en bijouterie , il jugea pourtant que les diamans qu'il voyoit valaient au moins dix villages comme celui de son maître. Il examina long-tems ces raretés sans comprendre où don Silvio les avoit trouvées. Sa curiosité devint si pressante , qu'il put à peine s'empêcher de réveiller le cheva-

lier. Il est certain qu'il l'auroit fait , s'il n'eût été le payfan le plus maniéré de toute la Valence. Il prit cependant la guittare , en pinça , & chanta de toutes ses forces sans parvenir à son but. Eh ! morbleu ! dit-il , par un mouvement d'impatience , cela n'est pas naturel. Si ce sommeil n'est pas un sommeil enchanté , je suis au bout de mon savoir. Peut-être que ce joyau est enchanté. . . . Si cela étoit , il vaudroit mieux que je le lui ôtasse , ou même que je le cassasse , que de le laisser ainsi ronfler. . . . qui sait ? . . pendant des siècles.

En disant ces mots , il étendit la main sur le portrait , & donna , par hasard , un coup de coude à son maître qui s'en éveilla. Silvio ne put pas d'abord ouvrir tout à fait les yeux. Il ne reconnut pas Pédrillo , & ne vit qu'une figure humaine qui vouloit lui ravir le trésor de son cœur. . . Maudite magicienne , s'écria-t-il , ne te suffit-il pas d'avoir dépouillé cette princesse de sa divine beauté , & de l'avoir transformée en papillon ? Veux-tu encore m'enlever l'unique chose qui puisse me faire supporter l'excès de mon malheur. Mais , apprends qu'avant de me la ravir , tu dois m'arracher ce cœur. . . . ce cœur où elle est gravée avec des traits de flamme.

De grâce , monsieur , dit Pédrillo , en faisant



*Si ce n'est pas un sommeil enchanté
je suis au bout de mon savoir.*

un, faut en arrière vers l'entrée de la grotte ; expliquez-moi ces paroles. Je ne suis ni forcier ni magicien ; je suis un des bons chrétiens de notre paroisse. Je suis au désespoir de vous trouver ici , & dans un pareil état. Que dites-vous de magiciennes , d'excès , de papillons transformés en princesses , &c. Vous trouver endormi ici ! . . . Je n'en augure rien de bon.

Es-tu Pédrillo , repartit le chevalier qui pendant ce tems-là s'étoit frotté les yeux. Si tu es Pédrillo , comme ta figure semble l'attester , je me tranquillise. Les reproches que je viens de faire ne te regardent pas : je te prenois pour un autre . . . Mais , que voulois-tu faire de ce portrait ?

De quel portrait , monsieur ?

De ce portrait , coquin , que tu étois sur le point de m'enlever , lorsqu'une main invisible m'a tiré du sommeil , pour prévenir cet affreux désastre ?

Sur mon honneur , seigneur Silvio , je crois que vous rêvez , pour ne pas dire pis. Nous vous cherchâmes hier toute la soirée , jusqu'à l'heure que les revenans ont coutume de se montrer aux hommes. J'ai ce matin parcouru le bois tout seul ; & , après m'être donné bien de la peine , je vous ai trouvé endormi dans cette caverne. Quand j'ai vu que vous étiez

enseveli dans un si profond sommeil, j'ai cru que ce bijou pouvoit être un talisman qui vous retiendrait assoupi jusqu'à ce que quelqu'un le brisât. J'ai lu beaucoup de ces exemples dans les livres qui composent la bibliothèque de madame votre tante. Parce que vous m'êtes cher, monsieur, je vous plaignoîs : j'étois fâché de vous voir subir le sort de Démonion que la déesse Diné fit dormir cent ans de suite pour pouvoir l'embrasser autant de fois qu'elle le désireroit. Que le diable empoisonne cette vieille amoureuse ! Vous savez son histoire, monsieur : elle se trouve dans un vieux livre, sans couverture & sans titre, dont j'ai hérité, pour trois piécettes, à la mort de ma grand mère. Si vous ne l'avez pas lu, je vous le prêterai : vous y verrez des choses bien intéressantes. . . . Pour en revenir, monsieur, je ne pouvois me résoudre à vous voir dormir pendant des siècles : je me préparois à briser le talisman, & voilà tout. Je ne soupçonne pas que ma bonne volonté ait dû mériter votre courroux.

Quelqu'envie qu'eût don Silvio de se fâcher, il ne put s'empêcher de se radoucir & de rire au discours de son domestique. . . . Ecoute, Pédrillo, lui dit-il ; ton intention n'étoit pas absolument repréhensible. Je t'assure cependant que tu étois sur le point de me jouer un

mauvais tour. Il est certain que je suis enchanté par ce bijou que tu as pris pour un talisman : mais j'aimerois mieux perdre mille vies , que de souffrir que cet enchantement fût levé : j'ai appris cette nuit des choses de la dernière importance. Ne demande pas ce que c'est : tu le sauras quand il en fera tems. J'ai besoin de tes services : voilà tout ce que je peux te dire en ce moment.

Pédrillo ne comprit pas un mot de ce que son maître venoit de lui dire. Il n'en fut que plus curieux : mais il ne vouloit pas qu'on s'en apperçût , puisqu'en venant au château , il tint à peu près ce discours à don Silvio. Je ne vous demanderai rien , monsieur , je ne vous ferai aucune question , puisque vous me l'avez défendu. Je connois l'étendue de mes devoirs , je fais combien je dois être soumis. Premièrement , vous êtes mon seigneur , parce que je suis de votre village. En second lieu , vous êtes mon maître , parce que je suis à votre service & à vos gages. Quoique ce soit madame qui règle la maison , je fais bien que c'est à vos dépens. J'ai l'air nigaud ; mais. . . . Pour en revenir , monsieur , à notre premier propos , je vous certifie que je ne témoignerai aucune envie de savoir ce que vous ne pouvez m'apprendre. Mais je me trouve aussi dans de singulières dispositions. Je me crois

enchanté comme vous. Autrefois je comprenois tout ce que vous me disiez ; & depuis que j'ai touché cette espèce de talisman , je ne vous entends non plus que si vous parliez arabe. Je veux mourir tout à l'heure , si j'ai saisi un seul mot de la conversation que nous venons d'avoir ensemble.... Si l'on favoit où vous étiez cette nuit , lorsque nous vous cherchions avec tant de soins , on pourroit peut être deviner. Je n'en dis pas davantage : car vous pourriez vous imaginer que je.... Si j'eusse été curieux , j'aurois pu savoir pourquoi madame fait , depuis huit jours , de si fréquens voyages à la ville. ... Entre nous , monsieur.... j'ai quelque crédit auprès de la dame Beatrice. Hem ! Vous ne vous en seriez pas douté ? Je vous promets que , quoiqu'elle ait un long chapelet pendu à sa ceinture , & que sa démarche ressemble à celle d'une bigote , elle en fait long. Je passai hier devant sa chambre : la porte étoit entr'ouverte : elle m'aperçut , m'appela & me dit de lui attacher son fichu. Je fus souvent traité de mal-adroit ; mais le ton qu'elle mettoit à me dire de petites injures , me fit bien sentir qu'elle avoit envie de m'agacer tendrement. C'étoit , sans contredit , le moment de tout savoir , si j'en avois eu envie..... Oh ! Ne voilà-t-il pas ? Vous croyez que je veux vous tirer les vers du nez..... Eh bien , Je me tairai ,

monfieur... Non , monfieur , je ne dirai plus mot. Pédrillo promit de fe taire & ne cefla de parler , que quand ils furent arrivés au château. Silvio ne l'avoit pas écouté : fon efprit étoit occupé de fes affaires particulières. A leur arrivée , la cuifinière fit une omelette , une fricaffée de poulets & une friture d'efcargots pour le déjeuner de fon maître qui mangea de fi bon appétit , que Pédrillo en eut beaucoup meilleure opinion que le matin où il l'avoit entretenu d'enchantement , de princefles & de papillons.

CHAPITRE X.

Dans lequel il eft queftion de Fées , de Salamandres , de Princefles & de Nains verts.

DÈS que la plus grande chaleur du jour fut paffée , don Silvio fe rendit , avec fon domeftique , dans le jardin. Après s'être affis , l'un & l'autre , fous un berceau de jafmin , le chevalier recommanda à Pédrillo de l'écouter fans l'interrompre. Il lui raconta tout ce qui s'étoit paffé , depuis qu'il avoit rendu la liberté à la grenouille , jufqu'au moment qu'il avoit été trouvé endormi dans la caverne.

Aussi-tôt que ma tante fut partie, continua don Silvio, je retournai au bois pour y chercher l'endroit où le papillon, en me quittant, me fit trouver ce portrait qui doit faire actuellement le bonheur ou le malheur de ma vie. Je pris Pimpim avec moi, parce que je m'imaginai qu'il choisiroit mieux que moi le sentier que je devois suivre. Je ne me trompai pas, nous trouvâmes ce lieu si cher à mon cœur. Quand je cherchois le papillon bleu, que je ne pouvois plus croire un papillon ordinaire, après ce qui m'étoit arrivé, j'espérois qu'il m'éclairciroit sur mon sort à venir. S'il est une fée, me disois-je, comme je suis fondé à le croire, il sera touché de mon état, de mes inquiétudes, il m'apparaîtra encore, & me fournira les moyens de vivre heureux.

Je parcourus tout le bois : j'y trouvai mille & mille papillons ; mais le bleu, celui qui est l'arbitre de mon sort, ne me fut pas visible. La nuit étoit avancée. Pimpim & moi étions las à ne plus pouvoir faire quatre pas. J'aperçus la caverne, où tu m'as trouvé, & je fus d'avis que nous y passions le reste de la nuit. Je me fis un siège de mousse, & Pimpim s'endormit à côté de moi, tandis que je me livrai aux réflexions qui convenoient à mon état actuel.

Le tems étoit clair : aucun nuage n'interceptoit les rayons de la lune : & je m'avisai de me pro-

mener sous les arbres qui étoient à l'entrée de la grotte. A peine eus-je fait quelques tours que je vis que le sommet des arbres étoit éclairé. Je lève mes yeux surpris vers le ciel; & j'apperçois, dans les airs, un globe enflammé qui paroît plus élevé que la lune : il descend lentement & en ligne perpendiculaire vers l'endroit où je suis.... Ah ! Pédrillo, tu ne saurois te faire une image de la joie que j'éprouvai à cet aspect.

De la joie? monsieur! Oh! ma foi, vous ne ressemblez pas au reste des hommes. Je serois mort de frayeur, moi, si j'avois vu pareille chose... comment ! Monsieur, un globe enflammé... Et ressentir de la joie ?

Tais-toi, je t'en prie. Je t'ai défendu de m'interrompre.... Oui de la joie : & j'avois des raisons pour en ressentir. Je savois que ce globe étoit une fée; mon cœur me disoit que c'étoit celle que je cherchois. Je ne me trompois pas. Le globe enflammé, qui me paroissoit plus grand à mesure qu'il s'approchoit de moi, éclata tout-à-coup, à grand bruit. Et au lieu d'une boule de feu, je vis une dame d'une beauté..... Ah ! Pédrillo.... d'une beauté ravissante. Elle étoit sur un char d'escarboucle, traîné par deux serpens ailés couleur de feu. Autour d'elle, sur un nuage argenté, voloient une quantité de Salamandres, sous la forme des génies. Leurs che-

veux bouclés étoient éclatans comme les rayons du soleil. La couleur de l'aurore brilloit sur leurs joues , & le reste de leurs corps étoit blanc comme neige. Le croirois-tu ? Tous leurs charmes étoient éclipsés par l'éclat de la fée qui étoit si éblouissante que j'en aurois perdu la vue , si elle n'eût eu la sage précaution de me toucher de sa baguette.

Don Silvio, me dit-elle, je suis la fée Rayonnante à qui, ces jours-ci, tu as sauvé une vie dont dépendoit l'état où tu me vois aujourd'hui. Te resouviens-tu de ta grenouille ? Eh ! bien ! tu sauras que tous les cent ans, nous sommes obligées de prendre, pendant huit jours, la forme d'un oiseau ou de quelqu'autre bête. Tant que dure ce tems-là, nous perdons l'usage de notre puissance, & nous sommes exposées à tous les accidens de la vie animale. Les huit jours de ma métamorphose étoient écoulés à quelques heures près, lorsque le plaisir de me voir bientôt sous ma forme ordinaire, me donna l'imprudence de sortir de mon fossé. Je m'exposai au danger ; & j'y aurois succombé sans ton généreux secours. La frayeur que j'avois eue dans le bec de la cigogne, m'empêcha de te remercier sur le champ. Quand j'eus repris ma forme ordinaire, les Salamandres, dont je suis la reine, me prièrent de consacrer à leurs affaires mes premiers momens. Dès que
j'eus

J'eus le tems de songer aux miennes, je me souvins de ce que je te devois, & je m'occupai des moyens de te témoigner ma gratitude. Mes livres que je consultai m'apprirent que tu étois destiné à aimer une certaine princesse, mais que tu trouverois des obstacles à ton bonheur, & que tu ne pourrois les surmonter sans un puissant secours. Ton amante est persécutée par la fée Fanfreluche, parce qu'elle n'a pu se résoudre à épouser un certain nain, neveu de cette fée. On l'appelle le Nain-vert, parce que son teint est vert. On le nomme aussi le chevalier du Bourdon, à cause que cet insecte est sa monture ordinaire... La princesse qui a toujours été inflexible, a été changée depuis peu en papillon bleu par la cruelle fée dont je viens de te parler. L'enchantement de ton amante ne doit cesser que lorsqu'elle aura eu la tête & les ailes arrachées par celui qui doit l'aimer... Infortuné don Silvio ! le papillon que tu avois attrapé ce matin, étoit précisément la princesse. Elle te vit dans la forêt & t'aima aussitôt. Si elle voltigea quelque tems devant toi, ce ne fut que pour sonder ton cœur. Elle s'est laissée prendre de bon gré. Dès qu'elle s'est aperçue qu'elle ne t'étoit pas indifférente, même sous la forme d'un papillon, quand elle fut dans tes mains, elle tâcha de te faire comprendre combien sa captivité lui étoit chère. Mais Fanfreluche lui

avoit ôté l'usage de la parole. Elle ne put proférer qu'un soupir amoureux que tu pris malheureusement pour un signe de douleur. Tu lui rendis la liberté. Elle seroit revenue, si elle n'eût aperçu le Nain-vert qui venoit à toute bride sur son bourdon. Elle fut si effrayée de la grimace qu'il lui fit, qu'elle desira avoir dix mille ailes pour s'envoler plus vite. J'étois prête à te chercher; j'ai vu le danger où se trouvoit ta pauvre princesse, & j'ai volé à son secours, après avoir ordonné à une de mes salamandres de mettre en ton chemin le portrait de ta maîtresse. J'ai poursuivi le Nain-vert qui, trop foible pour me résister, a pris toutes les formes imaginables pour se soustraire à mon pouvoir. Il s'est changé d'abord en un petit nuage, & dès que je m'en suis aperçue, je l'ai si fort serré entre mes mains qu'il est tombé en gouttes. Les laboureurs qui travailloient dans les champs, ont vu qu'il pleuvoit du sang, & en ont auguré des effets sinistres. Le Nain-vert s'est si mal trouvé de cette compression, qu'il a repris sa véritable forme; mais il ne l'a pas gardée long-tems : je l'ai changé en cure-dent d'ivoire, à condition qu'il ne reprendroit sa forme naturelle que quand il auroit servi à nettoyer la bouche d'une. . . . de quatre-vingt ans.

Ho, ho, interrompt Pédriilo, je suis le très-humble serviteur de la fée Rayonante; mais elle

ne songe pas à ce qu'elle fait. Le Nain vert restera donc toujours cure-dent ; car, seigneur Silvio, je consens à perdre mon nom, si vous trouvez dans l'histoire ancienne & moderne, l'exemple d'une fille de quatre-vingt ans qui ait des dents, ou qui, en ayant, soit....

C'est l'affaire du nain : tant mieux ; je n'aurai rien à craindre de sa part. Mais, monsieur Pédrillo, je t'avois défendu de m'interrompre. Si tu veux que nous soyons encore bons amis, fais en sorte que je ne te le dise plus.

Oh ! non, monsieur, continuez ; ne vous fâchez pas, je serai muet : vous sâvez que je ne suis pas babillard ; mais je trouvois l'usage d'un cure-dent si inutile à une fille de quatre-vingt ans que....

Tu recommences donc ?

Non, monsieur, je voulois dire que je ne parlerai plus : je ne vous interromperai pas. Je ne l'aurois pas fait, cette fois, si le cure-dent.....

Je voudrois que tu fusse cure-dent toi-même, Ecoute ! ou ce sera le dernier mot que tu entendas de moi.

Cette menace intimida Pédrillo qui aimoit beaucoup son jeune maître. Il porta le doigt à la bouche, pour signifier qu'il ne diroit plus un mot : & don Silvio poursuivit en ces termes :

La fée fit une petite pose après son premier récit. Je profiterai de ce moment pour me jeter à

ses pieds & lui exprimer, en termes énergiques, la vivacité de ma reconnoissance..... Puissante fée! lui dis-je, vous qui avez tant fait pour moi, pourriez-vous refuser d'achever votre ouvrage! Si vous avez pu changer le Nain vert en cure-dent, que vous en coûtera-t-il pour rendre à ma princesse sa forme naturelle?

Il ne dépend pas de moi, répliqua la fée, de détruire un enchantement qui a été fait par une puissance égale à la mienne.

Cette action te regarde seul. Ne perds pas de tems, don Silvio. Prends avec toi ton fidèle Pédrillo, le petit Pimpim, & cherche le papillon bleu jusqu'à ce que tu l'aie trouvé. Je crains bien que Fanfreluche ne tâche de venger son neveu & sur toi & sur ta princesse; mais que les difficultés ne t'effraient pas. Sois assuré que tu n'imploreras jamais en vain mon secours. A ces mots, la fée, le char & les salamandres disparurent. Pour moi, j'étois si foible, que je tombai dans un profond assoupissement : je dormirois peut être encore, si tu ne m'avois éveillé.

Tu fais maintenant, Pédrillo, ce que la fée m'a ordonné. Je n'ai pas de tems à perdre. Il faut que je me mette en chemin pour chercher ma princesse. Je me flatte que tu ne refuseras pas de m'accompagner.

C H A P I T R E X I.

Conversation de don Silvio avec son domestique. Ils se préparent à voyager.

PÉDRILLO avoit écouté son maître avec attention. L'histoire de la fée, celle de la princesse & du Nain-vert lui firent grand plaisir : il aimoit les contes & les faits singuliers. Cependant, quand il vit que Silvio prenoit toutes ces choses à la lettre, & qu'il vouloit sérieusement courir le monde pour trouver le papillon bleu, il secoua la tête & parut rêveur.

Ma foi, monsieur, je ne fais que vous répondre ; mais il me semble que vous auriez aussi bien pu rêver autre chose que ce que je viens d'entendre.... Ah ! si je ne savois que vous avez le meilleur des caractères possibles..... Tout autre que moi, Dieu me le pardonne, penseroit presque....

Quoi ! Pédrillo auroit-il des doutes sur ce que je viens de lte raconter ?

Moi, Monsieur ? Je n'ai garde. Mais ce globe enflammé, cette grenouille qui est une fée, ce Nain-vert qui devient amoureux d'une princesse,

ce papillon bleu que vous épousez , & qui , après vos noces , doit être une beauté , & ce cure-dent . . . Si je dois , monsieur , vous dire ce que je pense . . . mais sur-tout ne prenez pas les choses en mauvaise part . . . je crois que tout ceci ne vous est apparu qu'en songe. On rêve souvent des choses fort extraordinaires. Je pourrois même vous en citer des preuves : par exemple , je rêvai dernièrement . . .

Tu prends bien mal ton tems. Crois-tu que je n'aie rien de mieux à faire que d'écouter tes rêves ? Dis-moi , entêté , si c'est en songe que j'ai vu la fée Rayonante ; si c'est en songe qu'elle m'a donné les moyens de retrouver mon incomparable princesse ; si c'est aussi en songe que je porte le portrait de cette belle attaché à mon cou ? . . .

A ces mots , Silvio ouvrit un petit étui , & en tira une miniature qu'il fit voir à son incrédule valet. Pédrillo fit une grimace affreuse à la vue du portrait d'une femme qui , de son aveu , étoit mille fois plus belle que ne l'étoit la dame Béatrice , même les dimanches , quand elle avoit son juste d'étamine , son jupon à falbalas rouges , & ses bas verts à coins jaunes.

Par S. Dominique ! s'écria Pédrillo , me voilà muet. C'est donc là la princesse que vous a promise la fée Rayonante ? . . . & elle est métamor-

phosée en papillon bleu?... On ne tient pas contre de si fortes preuves. Je n'hésite plus. Je me rends. J'ajoute foi à tout ce que vous m'avez raconté. Je suis bien sûr d'être éveillé, moi, ajouta-il en se frottant les yeux; ainsi, je ne rêve pas.... Oh! voilà d'étranges choses. De qui pourriez-vous avoir ce bijou, si ce n'est d'une fée? Je gagerois sur ma tête que la moindre de ces pierres vaut plus que dix fermes de payfans : car j'ai lu que les plus riches terres ne sont que des bagatelles chez les fées. Les diamans & les émeraudes sont plus communs dans ce pays-là, que les tuiles sur nos maisons. Je suis sûr que madame Rayonante a plus de pierrieres à son pot de chambre, que la Reine n'en a à son collier. Par la jarni ! de pareilles choses ne se trouvent pas en dormant. Je commence à concevoir que vous étiez bien éveillé, & que vous ne rêviez point, ainsi que je me l'étois d'abord imaginé. Il est donc bien vrai que cette belle princesse est un papillon bleu.... Permettez, monsieur, que je la voie encore une fois... Ma foi ! elle est bien gentille.... Comme elle me sourit.... Si.... gracieusement.... Si on ne savoit pas que ce n'est que son portrait, l'on croiroit qu'elle va parler. Que le diable emporte les maudites magiciennes qui ont eu la méchanceté de changer un si joli petit minois en un

chétif infecte ! ... Pédrillo contempla ce portrait pendant quelques minutes , & se dit à lui-même. Oh ! oh , monsieur le chevalier , penfes-tu qu'une si belle princesse a été faite pour tes pareils ? Tableu , ... parce qu'elle est si petite , crois-tu qu'elle peut tomber indifféremment entre toutes sortes de mains ? ...

Triple ignorant ! Tu t'imagines donc que cette princesse n'est pas plus grande que tu la vois en peinture ? Elle n'est là si petite , que parce que le cadre n'étoit pas plus grand. Quelle que petite qu'elle te paroisse , je parie qu'elle est aussi grande que Diane ou que la belle Alie , qui , vraisemblablement , ne sont pas de la plus petite taille , puisque le géant Moulineau a voulu les épouser. Si elle est un peu plus petite que celles dont je viens de te parler : tant mieux. Elle n'en ressemble que plus aux Grâces que les poëtes & les peintres nous représentent moins grandes que les autres divinités , pour rendre leurs traits plus délicats. Voilà comme , en devenant les apologistes de l'amour & des belles , ils méritent souvent d'être leurs favoris.

Cela est vrai , car on dit en proverbe , que tout ce qui est petit est joli. Quand bien même cette princesse ne seroit pas plus grande qu'une poupée de Paris , je parierois qu'elle est la plus puissante petite machine qu'on puisse voir !.

Pédrillo ! mon ami ! nous perdons ici notre temps en babil inutile. Mon amante est peut-être dans le plus grand danger.

C'est ce que je voulois dire , monsieur. Il est bien fâcheux qu'une si belle princesse ne soit pas un instant en sûreté. Si une hirondelle ou quelque autre oiseau l'enlevoit pour leurs petits , ils la mangeroient , morbleu , sans avoir égard à sa dignité de princesse. Depuis que j'ai vu ce portrait , je ne doute plus qu'elle ne soit vraiment princesse.

Ce ne sont pas de pareils dangers qui m'inquiètent. Je me repose entièrement sur la protection de la fée Rayonante. Ses secours préserveront mon amante de la voracité des oiseaux ; mais ils ne suffiront pas pour l'éloigner des pièges que lui tendra la méchante & vindicative fée Fanfreluche. Tu fais que cet honneur est réservé à moi seul. Pédrillo ! Ne serois-tu pas d'avis que nous partissions au plutôt , & sans attendre le retour de ma tante ? Nous sommes ici rassemblés , Pimpim , toi & moi , Partons sans plus tarder. Partons , mon cher Pédrillo : allons à la découverte de ma charmante princesse. Fût-elle aux Antipodes , volons à son secours. La fée Rayonante aura soin du reste.

Il me semble , seigneur Silvio , que vous vous préparez bien vite à un si grand voyage. Ne vous

fiez-vous pas un peu trop à la protection? Ah! la plaisante chose que la protection d'une fée princesse. Mon cher maître! rapportez-vous-en, je vous prie, à votre fidèle Pédrillo : il n'est pas né d'aujourd'hui..... J'ai souvent été à la ville ; & entr'autres dans une certaine ville : dans cette certaine ville, il y a un certain château, & on voit dans ce château certain gentil minois qui se donne les airs d'une grande dame..... Tenez, monsieur, il y a aussi dans notre monde des espèces de fées qui se donnent le ton de vouloir..... non pas de vouloir réellement, mais en apparence, protéger tout plein d'honnêtes gens qui ont trop de bonne foi & de probité pour se méfier de leurs promesses..... Faites attention, s'il vous plaît, monsieur don Silvio..... Ce n'est pas que je vous soupçonne d'ignorer l'usage du monde.... ni que je croye que votre fée.... Non, non, il se peut qu'elle tienne sa parole... Mais j'ai souvent ouï dire, à des gens plus expérimentés que moi, qu'il est dangereux, très dangereux de s'abandonner entièrement à la protection de ces sortes de fées. Elles vous mettent de leurs parties ; elles vous menent sur de hautes montagnes par des avenues magnifiques ; elles vous font admirer les beautés de la nature embellie par l'art. Vous croyez toucher aux nues. Et quand votre vue s'étend un peu loin, la fée réflé-

chit; elle est jalouse de l'éclat qui vous environne; elle se repent de vous avoir mené trop haut; elle prend un élan & vous précipite du sommet de cette brillante montagne, dans un abyme semé de ronces & d'épines. Ainsi, monsieur, pour prévenir tout fâcheux accident, je crois que nous ferions bien de nous pourvoir de toutes sortes de bagatelles qu'on est charmé d'avoir dans l'occasion.

En effet, tu ne raisonne pas mal. Mais je n'ai rien à craindre. Je saurai me soustraire aux dangers dont tu viens de parler. Je n'ai jamais ni lu, ni ouï dire qu'un prince ou gentilhomme qui voyage sous la protection des fées, se soit occupé du soin de traîner après soi des équipages. Il a toujours de riches habits, des chemises de batiste, & autant d'argent qu'il lui en faut. Il passe ordinairement la nuit dans des palais enchantés, où il est reçu à bras ouverts. S'il arrive que, par hasard, il s'égare dans les bois ou dans des déserts, il trouve à l'heure des repas, une table splendidement servie par des mains invisibles. Il se couche dans des grottes charmantes environnées de tilleuls plantés par les nymphes. On s'endort ensuite sur des lits de gazon couverts de roses.

Tout cela est bien beau, monsieur; mais encore une fois, je ne voudrois pas m'y fier. Parmi les fées, on a ses amies & ses ennemies. Je me rap-

pelle d'avoir lu que de grands seigneurs, qui cou-
roient ainsi à l'aventure, avoient souvent ressenti
beaucoup d'appétit, sans rien avoir à manger. La
prévoyance ne nuit jamais. Un moineau que l'on
tient, vaut mieux qu'un faisan qui court dans la
forêt. Si monsieur veut suivre mon avis, j'irai
prendre quelques chemises, quelques bouteilles
du favori de madame, & après avoir fait un tour
dans la cuisine. Vous m'entendez ? Je
mettrai le tout dans un havresac. à condition
que vous vous munirez d'une bourse remplie de
quadruples. Les choses ainsi faites, nous
nous mettrons. puisqu'il le faut. Non,
je ne puis abandonner mon cher maître.
nous nous mettrons en chemin. Fasse le ciel
que nous ne rencontrions ni Nains bleus, ni Nains
verrs, qui nous disputent notre belle princesse !

Don Silvio, qui étoit sans contredit le meilleur enfant du monde, quoique fort entêté sur tout ce qui concernoit la protection de la fée Rayonante, se laissa enfin persuader, & reprit avec son prudent valet le chemin du château. Il craignoit la curiosité des domestiques ; & pour se mettre à l'abri de tout soupçon, il mit dans sa poche le petit étui qui renfermoit le portrait de sa divinité. Tandis que Pédrillo faisoit sa tournée dans la cave & dans l'office, son maître rassemblait quelques vieilles bagues qu'il avoit héritées,

de monsieur son père. Elles ne valoient pas douze doublons; mais Silvio ne croyoit pas avoir besoin d'autant d'argent pour faire son voyage. Il prit sa chemise à manchettes de dentelles. Son surtout de satin vert brodé en or, & doublé de raffetas couleur de rose. Ses haut-de-chausses, ses bas & son plumet étoient de la même couleur. Avec cet ajustement, il auroit pu disputer la pomme aux plus élégans cavaliers de sa province. Il n'attendoit plus que son compagnon de voyage le fidèle Pédrillo, pour partir secrètement & avant le retour de sa tante.

CHAPITRE XII.

Quelles étoient les affaires que dona Mencia avoit dans la petite ville.

TANDIS que don Silvio s'occupoit des préparatifs de son voyage, dona Mencia, qui n'étoit pas encore de retour, faisoit de son côté des projets bien opposés à ceux de son neveu. S'il s'en fût douté, il n'auroit pas employé tant de tems à sa toilette & à remplir son bagueir.

Nous avons dit que dona Mencia faisoit depuis quelques semaines, de fréquens voyages à la ville

voisine. Ces voyages, qui furent d'abord si favorables à Silvio, lui causèrent dans la suite bien des allarmes. Sa chère tante lui préparoit un coup mille fois plus funeste que ceux qu'auroient pu lui porter toutes les Fanfreluches & les Carabosses possibles.

On se souviendra encore que dona Mencia, quoique ayant été très-indifférente dans sa jeunesse, ne s'étoit pas tout-à-fait décidée ennemie de l'amour. Nous pouvons attester que l'inflexibilité des hommes, la condamna à une vertu qui lui devint insupportable. La chronique scandaleuse ajoute même, qu'après qu'elle eut quitté le grand monde, ses esprits furent plus agités que jamais. La solitude ne favorisa pas le dessein qu'elle avoit formé de conserver, jusqu'à sa dernière heure, toute sa fierté & une grande partie de son innocence. L'amour l'aiguillonna au point qu'elle agaça tendrement le chef de ses écuries. Ce favori n'auroit peut-être pas résisté à tant d'avances, si l'embonpoint & la fraîcheur de la grosse Maritorne ne lui eussent paru préférables au squelette noble, mais décharné de dona de Mencia. Que cette anecdote soit vraie ou fautive, il est certain que notre héroïne fut forcée de chercher ailleurs que chez elle, un remède qui fût plus qu'imaginaire. Ses maux étoient sensibles : ils existoient réellement : il falloit les adoucir par

quelque chose d'effectif. Quoiqu'elle eût témoigné, dans tous les tems, beaucoup de répugnance à lire Boccace, Catulle, Térence, elle ne pouvoit plus s'endormir sans avoir, sous son chevet, l'art d'aimer d'Ovide. J'imite, se disoit-elle à elle-même, l'exemple de saint Chrysostôme, qui ne pouvoit faire un pas sans avoir sur lui les comédies d'Aristophane.

Si les petites foiblesses que nous venons de mettre au jour, semblent détruire la bonne opinion qu'on avoit conçue des vertus sévères de dona Mencia, on ne doit pas l'imputer à une envie démesurée de médire. Trop de discrétion est toujours déplacée dans l'histoire, où l'on doit tout sacrifier à la vérité.

Nous ajouterons que dona Mencia, malgré l'austérité de sa vertu, la décrépitude de son âge & la vanité qu'elle avoit de sa naissance, ne put se soustraire aux vives impulsions de l'amour. Ce fut un procureur de Telva qui subjuga son cœur : & voici comment.

Le Praticien faisoit de fréquentes visites, pour affaires, à une parente de dona Mencia. C'est dans la maison de cette dame que nos deux personnages se connurent. Dès que notre héroïne le vit, elle le jugea propre à être l'instrument de ses projets ; & quand elle eut appris quelques cir-

constances qui le concernoient , elle s'applaudit d'avoir fait les premières démarches.

Cet honnête homme s'appelloit Rodrigue Sanchez. Il possédoit au plus haut degré le talent de son état ; car aucun de ses confrères ne friponnoit avec autant d'adresse que lui. A cela près, il n'avoit nulle sorte d'esprit. Sa bonne mine & l'élégance de sa taille , lui tenoient lieu de bien d'autres qualités dans l'esprit de dona Mencia. Il étoit de la grandeur ordinaire. Sa chevelure noire & crépue effleuroit ses rondes & larges épaules. Deux petits yeux étincelans auroient orné sa figure , si ses paupières ne les eussent totalement couverts. Du milieu de son front , s'élevoit un gros nez qui se recourboit sur sa bouche , en forme de bec de perroquet.

Une figure de cette espèce , est-elle dangereuse pour toutes les belles ? le cas est , au moins , douteux. Mais il est certain que M. Rodrigue eut , aux yeux de dona Mencia , les agrémens d'un Adonis. Dès leur première entrevue , il eut le bonheur de lui plaire. Elle oublia dès ce moment la forte résolution qu'elle avoit prise de conserver éternellement sa virginité. Rodrigue eut l'art de faire naître dans le cœur de sa maîtresse , le désir de partager avec lui le joug du mariage. Notez qu'il avoit quarante ans passés , & toute son innocence.

Si

Si notre Adonis n'étoit pas assez prévenu pour voir, dans la personne de son amante, une Vénus accomplie, il fut, du moins, si bien jouer son rôle, dès qu'il s'aperçut qu'il étoit question d'hyménée, que dona Mencia ne doutoit pas du pouvoir qu'avoient conservé ses vieux appas.

Il est bon de savoir que M. le procureur avoit une nièce, nommée Mergéline. Elle étoit fille d'un marchand bijoutier, frère aîné de Rodrigue qui, en mourant, avoit laissé plus de cent mille ducats de bien. Mergéline fut mise sous la tutelle de son oncle le procureur. Celui-ci administra les fonds qui lui avoient été confiés de façon à s'en approprier la plus grande partie. Il feuilleta longtemps le code pour y trouver quelque article qui pût l'autoriser à ravir le bien de sa nièce. Le penchant de dona Mencia lui donna quelque espérance de parvenir à son but.

Mergéline étoit la plus laide espagnole que l'on ait jamais vu; mais ses ducats lui prêtèrent mille charmes qui lui attirèrent une foule d'adorateurs. Elle les traitoit avec ce ton de hauteur, & cet air de suffisance qui caractérise les laides héritières. Ses avides courtisans supportoient, avec fermeté son humeur & ses caprices : ils la complimentoient même sur sa chevelure, qui étoit d'un rouge jaunâtre. Les galans expérimentés dans l'art de séduire, la flattèrent tant & si adroitement,

qu'elle savoura à longs traits ce poison subtile & funeste qu'ils repandent sur les idoles qu'ils encensent. Mergéline se persuada que c'étoit à ses appas seuls que l'on rendoit hommage; & dès-lors, elle résolut de n'accorder sa main qu'à un homme de distinction. Ceux qu'elle avoit vus jusques-là, furent congédiés; & elle déclara net qu'elle vouloit être dame de qualité, ou mourir vierge.

M. Rodrigue ne doutoit pas d'amener sa nièce à ses vues, s'il pouvoit lui trouver un mari tel qu'elle le desiroit. Le cas étoit épineux; mais il étoit ferme dans ses résolutions. Il fit assidûment sa cour à la parente de dona Mencia, qui lui apprit que cette vieille demoiselle avoit un neveu aussi bien né qu'elle. Cette découverte fit grand plaisir au procureur. Il se persuada que don Silvio étoit le fait de sa nièce. On lui dit que ce jeune seigneur, sans avoir aucune connoissance du monde étoit doué des plus rares qualités, & sur-tout extrêmement soumis aux volontés de sa tante. Ce fut alors que Rodrigue mit en jeu tout ce qu'il put imaginer, pour tirer avantage de la tendresse que dona Mencia lui avoit vouée. Jamais soupirant ne fut plus passionné qu'il le parut. Notre héroïne se laissa persuader. Aussi-tôt qu'elle eut remarqué son triomphe, elle eut des remords; elle fit quelques réflexions sur ce qu'elle devoit à sa vertu & à sa naissance. Elle réunit toutes ses

forces pour tirer son cœur de l'esclavage, & méfier la conduite qui convenoit à son rang. Son maintien redevint grave : il annonçoit l'orgueil & l'indifférence.

M. Rodrigue, peu habitué à calmer la sévérité des belles, se seroit rebuté cent fois, s'il n'eût été animé par un sentiment moins tendre que celui de l'amour. Il persista. Il combattit courageusement ; & ses petits yeux frétilans triomphèrent enfin, & de la vertu la plus austère, & de l'orgueil que donnent nombre de quartiers.

La double alliance, entre la nièce & le neveu, fut proposée & acceptée au moment de la victoire. Rodrigue dressa lui-même les articles du contrat de mariage, où il ne s'oublia sûrement pas.

Dona Mencía avoit trop bien élevé M. son neveu, pour douter de sa docilité à tout ce qu'elle exigeroit de lui. Tandis que son cœur jouissoit du plaisir d'aimer, son esprit étoit désagréablement occupé de la sensation que feroit, dans le monde, une telle mésalliance. Quoique le mérite de M. Rodrigue Sanchez lui parût devoir justifier ses démarches, elle ne se seroit jamais résolue à faire un si grand sacrifice, si elle n'avoit espéré que son époux futur seroit un grand généalogiste, qui se feroit descendre en ligne directe d'un fils naturel d'un des rois de Castille.

C H A P I T R E X I I I.

Portrait à la manière de Callot.

DON SILVIO qui s'occupoit du papillon bleu & du nain vert, ne pouvoit guère prévoir le coup dont il étoit menacé. On avoit bien eu de la peine à lui persuader que sa tante avoit résolu de le marier à une petite bourgeoise, pendant qu'il étoit déterminé à parcourir le monde pour trouver une princesse aîlée qui étoit destinée à être son épouse. Ciel! quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit arriver dona Mencia accompagnée d'un monsieur & d'une demoiselle qu'il ne connoissoit pas du tout. Où fuir? où se cacher? comment éviter cette tante dont on craignoit tant le retour?

Que ferai-je? que deviendrai-je?..... Partirai-je seul?... Mais, par où sortirai-je?... Malheureux Pédrillo! C'est toi..... Ce sont tes préparatifs qui me perdront..... Ce sont eux qui exposeront l'adorable papillon bleu à!..... S'il y succomboit..... Si quelqu'autre avoit la témérité..... Je n'ose y penser sans frémir..... Ne t'avois-je pas dit, Pédrillo, que tes provisions étoient inutiles. La fée qui me protège en a bien

plus à notre service que nous n'en pourrions consommer.

L'infortuné don Silvio n'eut pas plutôt achevé son monologue, qu'il vit ouvrir la porte de la salle où il étoit. Sa tante entra. Elle lui dit d'aller au devant des aimables étrangers qui arrivoient. Silvio pénétré de douleur, obéit. Pendant ce tems là, Pédrillo qui revenoit de la cave & de l'office, étoit allé aider le monsieur & la dame à descendre de leur voiture. Il eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater de rire, lorsqu'il vit M. Rodrigue, & sur-tout mademoiselle Mergéline.

Don Silvio qui étoit naturellement doux & poli, fut si effrayé de leur aspect, qu'il fit trois ou quatre pas en arrière. Son embarras lui ôta la faculté de remarquer les sentimens de joie qui éclatoient dans les yeux de Mergéline lorsqu'elle le vit.

Pour faire connoître au lecteur quelle devoit être la situation de notre jeune chevalier, nous donnerons une esquisse du portrait de celle qu'on lui destinoit pour femme.

Elle avoit environ trois pieds de haut. La distance d'une de ses épaules à l'autre étoit égale à sa hauteur. Son corps étoit si régulièrement construit, que sa tête en faisoit à peu près la quatrième

partie. Son cou , sa gorge & son estomac se perdoient insensiblement l'un dans l'autre. Son visage formoit un quarré parfait. Il manquoit en hauteur à son front , ce que son menton avoit de trop en longueur. Venons en à son ajustement. Il étoit composé d'une robe de satin fouci , brodée en argent. Son corcet , qu'elle laissoit entrevoir , étoit vert & noué avec de larges rubans d'un gros bleu. Une plume couleur de feu ornoit sa chevelure. Elle avoit des bas mordorés à coins d'argent , & des fouliers cramoisis brodés en or.

Ce fut à cette aimable personne que Silvio rendit une main tremblante pour la conduire dans la salle. A peine y fut-elle , qu'elle courut à une glace pour réparer le désordre que le voyage pouvoit avoir mis dans sa parure. Après beaucoup de complimens qui n'étoient pas des complimens ordinaires , chacun se plaça. On gardoit , un profond silence , on se regardoit , tous paroissoient embarrassés. Mergéline avoit eu soin de se placer devant un miroir , dans lequel elle contemploit , d'un air de satisfaction , & les graces de sa personne & la symétrie de sa parure. Elle jouoit avec son éventail. Elle couvroit de tems en tems son visage , avec une modestie qui auroit enchanté tout autre que Silvio. M. Rodrigue jetoit des regards enflammés sur dona Mencia. Silvio

ouvroit des grands yeux , paroissoit distrait & confus. Sa tante ouvroit souvent la bouche pour parler ; mais elle ne savoit que dire.

Beatrice vint les tirer d'embarras. Elle servit un goûté délicat. La maîtresse de la maison en fit les honneurs avec une dignité qui redoubla le respect que les étrangers avoient pour elle. Mergéline profita du cérémonial pour étaler les graces de sa personne & les agrémens de son esprit. On parla beaucoup de la saveur des fruits & du sucré des confitures. Dona Mencía se mit à détailler d'une manière circonstanciée tout ce qui a rapport à l'art du confiseur. Cette conversation n'amusoit pas du tout M. le procureur. Il n'étoit occupé que de son contrat de mariage & d'un procès dont le gain devoit lui rapporter des dommages & intérêts considérables. Il prenoit tant de plaisir à y penser , qu'il tourna insensiblement la conversation sur la chicane. Don Silvio ne voyoit & n'entendoit rien. Toutes les facultés de son ame étoient réunies sur le papillon bleu.



C H A P I T R E X I V.

Proposition de mariage.

A P R È S qu'on eut parlé du procès deux heures entières, la dame Beatrice porta des vins étrangers & des liqueurs : on en versa avec prodigalité. Dona Mencia profita d'un instant où mademoiselle Mergéline & M. Rodrigue questionnoient la femme de chambre sur différentes choses, pour rirer son neveu dans le cabinet voisin. Elle rassembla tous ses esprits pour lui révéler le grand secret. Elle ne savoit comment s'y prendre. Elle regardoit son neveu, arrangeoit son fichu, ôtoit & remettoit ses gans : enfin.... elle parla.

Don Silvio ! vous êtes plus paré qu'à l'ordinaire. Saviez-vous que j'amenois compagnie ?

Non, madame, répondit Silvio, en rougissant. Mais.... je ne savois... je soupçonnois.

Vous n'avez besoin de chercher aucune excuse : vous ne pouviez vous habiller pour une meilleure occasion. Plus je réfléchis, & plus je crois que nous étions prédestinés l'un & l'autre à quelque chose de singulier. En disant ces mots, elle se plaça à côté de son neveu, prit une prise de tabac, & fit un préambule qui la con-

duisit peu à peu à son sujet. Elle déclara enfin en tremblant, qu'elle avoit résolu de perdre sa liberté en faveur de M. Rodrigue , qui est , disoit-elle , un homme d'un rare mérite. Silvio apprit en même tems qu'on avoit promis sa main à mademoiselle Mergéline. Dona Mencia vouloit lui persuader qu'il résulteroit de très grands avantages de cette double alliance. Elle s'attendoit à recevoir beaucoup de remerciemens de la part de son neveu , pour qui elle s'intéressoit tant.

Don Silvio ne fut pas sensible à cette faveur. Le discours qu'il venoit d'entendre , lui ôta pendant quelque tems l'usage de la parole. . . . Il témoigna par sa réponse moins d'indignation que d'étonnement.

Je vous avoue , madame , que je ne conçois rien à ce que vous venez de me dire. J'ai dix-huit ans. Ma naissance & l'éducation que vous m'avez donnée m'invitent à quitter incessamment la vie oisive & retirée de la campagne. J'ai résolu de chercher dans le monde l'occasion de me distinguer. Un jeune homme comme moi doit voyager ; il doit avoir des aventures : vous même , madame , m'avez inspiré ces nobles sentimens. Vous m'avez toujours dit qu'un homme de qualité devoit tout sacrifier à la gloire & à sa naissance. Ces leçons , que je suivrai à la lettre , ne s'accordent pas du tout avec l'établissement que vous

me proposez. Je vous déclare, dès ce moment ; que je n'y souscrirai jamais. D'ailleurs, je ne crois pas que la fortune de celle que vous me proposez, puisse tenter le cœur le plus avide de biens. Comment avez-vous pu concevoir l'idée de m'enrichir à ce prix ? c'est-à-dire, que vous voudriez me concentrer pour le reste de mes jours dans cette solitude, ayant pour toute société une femme que je n'ose envisager : elle m'inspire autant d'horreur que d'effroi. Le moyen de cacher ensuite mon malheur & ma honte aux yeux de l'univers.....

Oubliez-vous, monsieur, le respect que vous me devez ? je m'attendois à plus de soumission.

De la soumission ! reprit vivement Silvio ; quand vous voulez m'enchaîner à un monstre. Je vous proteste, madame, que je n'hésiterois pas à me jeter dans le Guadalavar, pour éviter un seul regard de mademoiselle Mergéline.

On fait que vous êtes infiniment prévenu en votre faveur. Je vous promets que vous vous repentirez d'établir sur votre prétendue bonne mine, l'édifice de votre bonheur. Je ne me donnerai pas la peine d'entrer en discussion avec vous. Mais, apprenez, monsieur, que dona Mergéline n'est pas faite pour essuyer vos dédains. C'est une demoiselle digne des plus affectueux sentimens.... Quand elle n'auroit pas toutes les bonnes qualités

que je lui connois, sachez qu'un simple gentilhomme qui a tout au plus cent pistoles de revenu, ne doit pas rejeter en étourdi, un parti de cent mille ducats.

Vous n'appréciez pas autrefois, reprit ironiquement don Silvio, un homme de qualité selon sa fortune. Cent mille ducats ne m'éblouiront jamais en faveur de celle que vous me destinez pour épouse. Toutes les puissances réunies ne feroient imposer à mon cœur de si dures loix. Je vous ai l'obligation, madame, de m'avoir inspiré le mépris des richesses. Je prends le ciel à témoin que je n'en acquerrai de ma vie par aucune bassesse.

Quelle bassesse trouvez-vous à épouser dona Mergélina ? des malheurs imprévus ont forcé ses ancêtres à déroger à leur noblesse qui étoit une des plus distinguées du royaume. Je fais ce que je dis, don Silvio. . . . Malgré les plus sinistres événemens, cette vertueuse famille a trouvé les moyens de se relever ; & elle est prête à rendre à ma maison l'éclat qu'une honteuse indigence alloit lui ravir.

La pauvreté qu'on n'a pas méritée n'est point honteuse, reprit vivement don Silvio. Comptez sur moi, madame. Je vous promets de conserver à ma famille tout l'éclat de son nom. Je me sens assez de force pour triompher des périls dont elle

est menacée. Dona Mergélina peut être noble tant qu'il vous plaira ; mais dût-elle descendre du Cid ; dût-elle me donner tout l'or du Pérou , je ne l'épouserai pas.

Comment ! Tu ne l'épouseras pas ? s'écria dona Mencia, d'un ton foudroyant. Je te dis, moi, que tu l'épouseras. Oui , tu l'épouseras , ou tu verras si dona Mencia fait faire valoir les droits que la nature & ton père lui ont donnés sur toi. . . . Tu l'épouseras , te dis-je , ou. . . . Point d'inutiles menaces, interrompit Silvio , avec une fermeté qui déconcerta la vieille dame. Je connois l'étendue de mes devoirs envers vous ; & je connois aussi les bornes de vos droits sur moi. Mariez-vous tant & aussi souvent que bon vous semblera, avec monsieur Rodrigue Sanchez ; je n'y trouverai, rien à redire ; mais vous me permettez, à l'âge où je suis , de ne pas m'immoler ; ou de ne pas consentir à l'engagement dont vous m'avez fait l'honneur de me parler.

A ces mots, la vieille tante devint toute en feu. . . . Je t'entends, s'écria-t-elle, en serrant le reste de ses dents. Je commence à deviner ce que tu médites. Je connois la noirceur de ton caractère. Tu attends avec plaisir le moment de me voir seule l'objet de tes reproches. Dès à présent, je méprise tout ce que tu pourrais dire. Quoi ! Un jeune homme à votre âge , monsieur, vous

droit savoir mieux que moi ce qui lui convient ? je ne veux pas m'échauffer davantage. Puisque ton inexpérience est l'unique source de ton ingratitude , je veux bien oublier toutes tes vivacités... Mon neveu !... Il n'en sera plus question ; mais je ne consentirai pas que tu sois la victime de ton frivole entêtement. Sans moi, pareille occasion ne se feroit jamais offerte. Tu es encore trop jeune pour secouer un joug que je puis appesantir à mon gré. Souviens-toi que tu es sous mon autorité , & que je saurais te faire obéir , si....

Votre conduite, madame, est une preuve certaine que les cheveux gris ne sont pas toujours la marque infailible de la sagesse. Je ne suis, ni assez jeune , ni assez vieux , pour m'offrir en sacrifice à vos ridicules penchans. Je vous dispense des soins que vous voulez prendre de ma fortune. Si je rejette les vœux de mademoiselle Mergéline & ses cent mille ducats , c'est que j'ai de fortes raisons pour le faire.... Je vois aussi ce que je dis, dona Mencia..... Avec la protection que j'ai , je puis hardiment mépriser toutes vos menaces....

En disant ces mots, il sortit vite du cabinet & courut dans le jardin. Il étoit au désespoir ; il ne savoit que devenir ; il couroit çà & là , en attendant, avec la dernière impatience, l'arrivée de Pédrillo.

CH A T I T R E X V.

Soupçons de don Silvio. Il concerte sa fuite avec Pédrillo.

PÉDRILLO étoit curieux & bavard. Il avoit écouté à une petite porte du cabinet l'entretien que son maître avoit eu avec dona Mencía. Il l'avoit vu sortir & l'avoit suivi sans faire de bruit. Il le regardoit se promener dans une allée de marronniers - d'inde. Don Silvio marchoit à grands pas; il avoit les mains derrière le dos & parloit à haute voix. Son air & ses gestes annonçoient tant de colère que son domestique n'osoit l'approcher. Silvio l'aperçut & lui fit signe de venir.

Tu crains les justes reproches que j'aurois à te faire sur tes inutiles préparatifs. Peut-être causeront-ils mon malheur & celui du papillon bleu. Si tu avois suivi mes ordres & mes conseils, nous serions actuellement bien loin de ce château. Je ne me flatte plus d'en pouvoir sortir, sans le puissant secours de la fée Rayonnante. Tu vois combien j'aurois sujet de te gronder, mais ne crains rien, mon ami. Tu as fait le mal malgré toi; je ne suis pas assez injuste pour te faire porter la peine de ces contretems. Je ne dois les imputer

qu'à la bizarrerie de mon sort & à la méchanceté de ma mortelle ennemie.

Silvio prit la main de son domestique & lui dit de regarder de tous côtés si personne ne pouvoit les entendre. Après avoir promené autour d'eux des regards inquiets, ils s'assirent.

Ecoute, Pédrillo : je veux te découvrir mes plus secretes pensées. Je suis convaincu que cette vieille fille ou femme que tu as vue sortir de la voiture, avec deux monstres, n'est pas ma tante dona Mencia de Rosalva. Il est vrai qu'à son abord j'ai pris l'une pour l'autre. Mais à cette heure, je ne doute plus que ce ne soit la fée Fanfreluche qui a pris la figure de ma tante pour s'opposer à mon bonheur. J'ai là-dessus des notions qui ne me laissent aucun doute. Malgré les efforts qu'elle faisoit pour se déguiser, j'ai vu dans ses yeux quelque chose d'égaré, que je n'ai jamais apperçu dans ceux de ma tante. Je ne puis te détailler tout ce que j'ai vu d'extraordinaire dans sa figure ; mais je suis sûr de mon fait. Fanfreluche a sûrement appris la métamorphose du Nain-vert. Elle a cru pouvoir mettre obstacle au bien que la fée Rayonnante me veut. Elle s'opposera, si elle peut, à mon bonheur & à celui du papillon bleu. Tel étoit son dessein quand elle est venue dans ce château.

Croyez-vous cela ? monsieur, répondit Pédrillo,

qui avoit écouté son maître avec attention. Cette idée m'est déjà venue. Dès qu'elle est arrivée, il m'a semblé voir en elle quelque chose qui n'étoit pas naturel. Depuis que vous m'avez découvert votre façon de penser, je parierois que mademoiselle Mergéline est sœur du Nain-vert, si elle n'est pas quelque chose de pis. Je veux être déshonoré, si j'ai jamais vu un pareil monstre.

Eh ! bien Ce monstre là avoit des prétentions... Il vouloit être ma femme

Votre femme ! monsieur. Vous, l'épouser ! Il faudroit que vous eussiez perdu l'esprit. Pardonnez-moi, si je m'exprime si naturellement : c'est que je fais bien que monsieur n'en fera rien Diantre ! . . . Vous nous la donnez belle, ma mignone Vous n'avez qu'à dire Quelle ambition ! pour une figure telle que la votre Ah ! qu'il seroit dommage qu'un si beau chevalier trouve, en s'éveillant, cette naine dans ses bras ! . . . Il n'en fera rien, mademoiselle Mergéline. Vous pouvez rengâiner vos prétentions Si vous voulez absolument être épousée, que n'allez-vous trouver le nain Mignonet ; il fera votre affaire . . . Hi, hi, hi, le beau couple ! . . . Oui-da, on vous épousera . . . Attendez-moi sous l'orme J'ai ouï dire que cette Mergéline étoit fort riche. Je ne suis qu'un pauvre diable ; mais fût-elle d'or, je n'en voudrois pas Un peu moins d'argent, madame

madame Fanfreluche, & beaucoup plus de beauté, &.... & puis l'on verra.

Silvio rit de tout son cœur de la franchise de son valet ; mais il commençoit à l'impatienter : il l'interrompit & lui dit....

Mon cher Pédrillo , le cas est peut-être plus sérieux que tu ne le penses. Je te l'ai déjà dit : Fanfreluche est méchante & vindicative. Je sais que son pouvoir est étendu. Si c'est elle qui est venue ce soir , sous la figure de ma tante , pour me charger de ce laidron.....

Par saint Jacques ! interrompit Pédrillo , si madame n'est pas..... si elle n'est pas votre tante , & qu'elle soit , comme vous le dites , la fée Fanfreluche , il ne nous reste qu'à invoquer le ciel. Comment voudriez-vous résister à des enchanteurs , à des magiciennes ?...

Doucement , mon ami , reprit Silvio. Le seul parti qui nous reste , est de décamper cette nuit.

Cette nuit ! s'écria Pédrillo , l'effroi dans l'ame. Eh ! monsieur y pensez-vous ! Premièrement , la nuit n'est l'amie de personne. Secondement..... tenez , monsieur , je ne mettrois pas le pied hors de la porte pour autant de quadruples qu'il y a de cheveux sur ma tête. Nous rencontrerions à chaque pas des revenans , des forciers , des loup-garous. Je vous supplie , je vous conjure à mains jointes , monsieur don Silvio....

Tais-toi ! ne suis-je pas muni du portrait de la belle princesse ? son seul aspect inspireroit de la vénération aux spectres les plus hideux de l'Afrique. En cas d'événement, la fée Rayonnante ne m'a-t-elle pas promis sa protection ? Tiens , Pédrillo , il y a apparence que la lune nous éclairera cette nuit : & dût-elle s'obscurcir , je ne doute pas que ma protectrice ne nous envoie une ou plusieurs de ses salamandres , avec des flambeaux , pour nous éclairer. Elles dissiperont toutes les embûches que Fanfreluche pourroit nous rendre... , Mon ami ! si tu m'aimes , aide - moi à exécuter mon dessein. Si nous échappons une si belle occasion , dieu fait si nous la retrouverons jamais. Sois assuré , Pédrillo , que je serai reconnoissant. Je ne promets pas plus que je ne peux tenir ; mais dès que j'aurai trouvé ma charmante princesse , compte sur ma parole. ta fortune est faite. Vois si tu veux me suivre. si tu m'abandonnes , je partirai seul. J'aimerois mieux mourir que de passer encore une nuit dans cet abominable château.

Pédrillo n'avoit d'autre défaut que beaucoup de poltronerie. Quand il entendit son maître parler de partir & de s'exposer seul , les larmes lui vinrent aux yeux. Il se détermina , en jetant autour de lui des regards où la terreur étoit peinte , de braver tous les monstres , & de partir en dépit de Fanfreluche.

Je consens , monsieur , dit-il à Silvio d'une voix tremblante , je consens à partir avec vous , & à quelle heure de..... de la nuit vous le jugerez à propos.

C H A P I T R E X V I.

Une promenade. Ruse de don Silvio.

APEINE eurent-ils fixé le moment de leur départ que la voix foudroyante de dona Mencia se fit entendre. Elle venoit prendre le frais dans le jardin avec ses convives.

Ciel ! monsieur , s'écria Pédrillo , madame Fanfreluche ! ... Mon saint patron , protégez-moi. ... Que le saint ange gardien..... Mais la sœur du Nain-vert.

Poltron ! Tu vas me perdre. Retire-toi vite , & prends garde qu'on ne t'apperçoive. Je veux rester sur ce banc & y attendre tout ce monde.

Pédrillo frémit à ces mots. Il leva les mains au ciel , recommanda son maître à tous les saints du paradis , & s'enfuit de toutes ses forces.

Don Silvio , malgré toute sa simplicité , étoit quelquefois ingénieux. Il imagina un expédient pour tromper sa tante sur tout ce qu'il projetait.

Je veux , disoit-il , la tenir dans une incertitude qui suspendra tout ce quelle pourroit faire pour me nuire. Je n'affecterai ni trop de résistance à ses vues , ni beaucoup de penchant pour Mergéline. comme cela , elle ne pressera pas les choses. Je laisserai entrevoir , de tems en tems , qu'à la longue on pourroit gagner quelque chose sur mon esprit & mon cœur.

En faisant ces réflexions , il s'avança à petits pas vers les dames. Il composa son maintien de façon à ne paroître ni gai , ni troublé. Il se mêla adroitement de la conversation. Mais la répugnance que lui caufoit la sœur du Nain - vert étoit extrême. Son dégoût augmentoit à proportion que Mergéline vouloit lui faire sentir combien il avoit de droits sur son cœur.

La vanité de cette Mergéline suppléoit à la froideur de Silvio. Elle se félicitoit de sa conquête , & prenoit pour de l'amour les froides politesses que le chevalier étoit obligé de lui faire.

Il n'avoit besoin de prendre aucune précaution pour laisser ignorer ses projets à sa tante ; quoique les dernières paroles de leur tête à tête auroient pu donner des soupçons. Quand elle réfléchissoit que son neveu manquoit de tout , & qu'il n'y avoit personne dans les environs qui pût l'aider , elle se tranquillisoit. Elle s'informa dans la maison s'il ne s'étoit rien passé de nouveau pendant son

absence : on lui répondit que non ; & ç'en fut assez pour la tranquilliser. Elle prit pour une pétulance qui convenoit à son âge , la chaleur qu'il avoit mise dans son discours. Et les honnêtetés qu'il fit dans la suite à Mergéline persuadèrent à dona Mencia qu'il se rendroit immanquablement.

CHAPITRE XVII.

Ravissement de don Silvio dans les jardins de la fée Rayonnante. Le quiproquo qui en résulte. Suite désagréable.

Nos dames trouvèrent la promenade si agréable , qu'elles firent semblant de ne pas s'appercevoir que la nuit venoit.

Cette nuit paroissoit faite pour favoriser l'amour. Elle étoit aussi paisible que celles que Diane choissoit , pour aller surprendre dans le sommeil son fidèle Endymion. Il sembloit que Vénus avoit invoqué le dieu du repos , pour que son cher Adonis goûtât le souverain bonheur , sans être interrompu.

La tendre dona Mencia s'éloigna peu à peu avec son favori , de son neveu & de mademoiselle

Mergéline. Elle gagna un petit berceau de char-mille, où la moindre lueur ne pouvoit pénétrer. Malgré la grande obscurité, elle vouloit faire remarquer à M. Rodrigue mille raretés que la nature avoit produites pour la commodité de ceux qui vouloient se reposer. Il ne dépendit pas entièrement du praticien de n'en pas profiter. . . .

Mergéline se trouva à son aise avec Silvio. Elle hâsardoit de tems en tems de petites marques de tendresse. Elle serroit affectueusement les mains de son compagnon, qu'elle conduisit peu à peu dans un petit cabinet de verdure qu'elle avoit remarqué pendant la journée. Silvio recevoit ses agaceries. On se flattoit de le faire sortir ainsi de sa profonde rêverie. Plus Mergéline essayoit de faire impression sur son esprit, plus il s'égaroit dans ses songes. Les charmes de la nature assoupie sembloient captiver toutes les facultés de son ame. Il croyoit n'appercevoir le clair de la lune qu'à travers un paravent de gaze. Il voyoit un sofa de satin couleur de rose & blanc éloigné de la clarté. Dans ce ravissement, il oublia qui étoit avec lui. Il étoit dans les jardins enchantés de la fée Rayonnante. Il ne voyoit que des allées de jasmin & de chèvrefeuille. Des fleurs immortelles s'épanouissoient à ses yeux. Les étoiles étoient autant de salamandres qui dansoient sous la voûte azurée du firmament. Le croasse-

ment des grenouilles, habitantes des marais voisins, étoit un concert mélodieux dans lequel on rendoit hommage à sa divine princesse. On y célébroit aussi la gloire de son triomphe. Il étoit si hors de lui-même, qu'il s'écria tout à coup....

Dois-je en croire mes yeux!..... ciel..... est-ce un songe? Mon cœur est enivré des plus pures délices.... Voilà donc l'instant fortuné.... dieu! ne m'abusai-je pas, ou est-ce bien elle que je vois?..... C'en est donc fait, adorable princesse!..... J'ai donc surmonté tous les obstacles qui me privoient de la gloire & du bonheur de vous posséder!..... Ah! Silvio, fortuné mortel! comment as-tu pu anéantir la malice de tes ennemis?..... C'est bien elle : c'est mon amante. L'éclat du rang suprême brille dans toute sa personne. Elle répand sur la nature entière mille agrémens nouveaux.

Silvio continua encore quelque tems sur le même ton.

Mergéline tomba des nues. Elle ne comprenoit rien au langage de don Silvio qui lui avoit ému les entrailles, par la chaleur & la véhémence qu'il y avoit mises. Elle ne connoissoit en beau style que ce qu'elle avoit lu dans quelques romans. On lui avoit parlé si avantageusement de l'éducation du chevalier, qu'elle crut qu'il lui avoit fait une déclaration d'amour selon le ton de la bonne

compagnie. Il ne lui vint pas dans l'esprit qu'on eût voulu se moquer d'elle : elle étoit trop présomptueuse. Elle n'interrompit pas Silvio, dans l'espérance qu'il expliqueroit d'une manière plus intelligible, les belles choses qu'elle avoit entendues.

Mergéline n'étoit pas tout à fait sans expérience en amour. Avant de savoir quelle seroit un jour sa fortune, elle avoit bien voulu s'abaisser jusqu'à écouter les galanteries d'un garçon de boutique de son voisinage. Elle fit à don Silvio, parce qu'il étoit un homme de qualité, les avances qu'on lui avoit faites autrefois à elle-même. Elle le regarda avec des yeux étincelans & le pressa tendrement sur son sein.

Soit que l'imagination de notre héros ne fût pas assez échauffée, soit que la fée Rayonnante ne permît pas que son délire durât plus long-tems, il sortit tout à coup de son premier accès de léthargie.

Quoi ! s'écria-t il avec le même effroi qu'éprouva la princesse Laidronette, lorsqu'elle vit dans ses bras le Serpent vert, au lieu de son époux. . . . , Quoi ! . . . les dieux l'ont-ils pu permettre ! Quel affreux changement ! cruelle Fanfreluche, que t'ai-je fait ? Les maux que tu m'envoies, depuis si long-tems, n'ont donc pu assouvir ta haine & ta barbarie. Quel mal t'ai-je fait ? Pourquoi me per-

fécutés - tu ? Pourquoi arracher de mes bras ma chère princesse , & y substituer ce détestable nain ? Comment l'horreur que j'ai dû éprouver en embrassant ce monstre , ne m'a-t-elle pas rendue moi-même un monstre abominable. Ne te flatte pas qu'une pareille offense restera impunie.

Parle ! petit monstre , qu'as tu fait de ma princesse ? Où l'as-tu cachée ? Veux-tu me la rendre ?... ta vie dépend de ta réponse. Je connois toute la noirceur de ton ame , je connois tes attentes. Je me sens assez de force pour terrasser Fanfreluche & le Nain vert. je t'abas à mes pieds , si , dès cet instant , tu ne me rends ma divine amante.

La pauvre Mergéline étoit toute tremblante. Les menaces de Silvio étoient si terribles , que tout autre que la nièce de M. Rodrigue en auroit également été saisi d'effroi. Elle fit retentir , dans tout le jardin , des cris épouvantables. Dona Mencia & le procureur vinrent à son secours , dès que leurs affaires particulières leur permirent de quitter le berceau de charmille. Quel singulier groupe ! La consternation des deux vieux amans , le désordre qui regnoit dans la parure & le maintien de Mergéline , qui racontoit , en versant un torrent de larmes , les insultes qu'elle avoit reçues ; & la situation de don Silvio , qui continuoit ses extravagances , pourroit être le sujet d'un

tableau original. On ne douta plus que le cerveau du chevalier ne fût dérangé.

Le bruit avoit attiré les domestiques du château. Dona Mencia leur ordonna de lier les pieds & les mains à son neveu, & de le transporter dans son lit : ce qu'on n'exécuta qu'avec beaucoup de peines.

Pédrillo fut chargé de garder son maître , & la tante courut chercher dans sa pharmacie , quelques vieilles poudres tempérantes qu'elle fit prendre au malade. La vigilante Maritorne fut chargée de faire venir le chirurgien muni de ses lancettes.

C H A P I T R E X V I I I .

Silvio revient à lui. Il cherche avec Pédrillo , le moyen de tromper la prétendue fée Fanfreluche.

DON SILVIO tomboit souvent dans de vifs accès de léthargie ; mais ils n'étoient pas de longue durée , parce qu'ils avoient leur source dans cette partie du corps que Platon fait siéger entre la poitrine & le diaphragme.

A peine fut-il quelques minutes au lit, qu'il reprit l'usage de ses sens. Combien il fut étonné de se trouver dans son lit !

Pédrillo, tremblant, se tenoit un peu éloigné de son maître. Il craignoit un nouvel accès de folie. Au premier bruit qu'il entendit, il voulut s'enfuir. Ce ne fut que la crainte d'essuyer les reproches de dona Mencia qui le retint. Il se cacha tout doucement sous la table, pour ne pas être exposé à la fureur du malade qu'il veilloit.

Dès que Silvio l'aperçut, il lui dit à voix basse & d'un ton de douceur. Est-ce toi, mon cher Pédrillo ? je pensois bien que tu ne m'abandonnerois pas. Va tu n'auras pas lieu de te repentir de m'avoir été affectionné.

Pédrillo pleura de joie. Il ne s'attendoit pas à entendre parler son maître qu'il croyoit frénétique, avec autant de calme & de bon sens. Les marques du plus vif attachement furent prodiguées de part & d'autre. Pédrillo ne cessoit de dire au chevalier combien il étoit enchanté de le voir guéri.

Je ne comprends rien à cela. D'où viennent ces liens ? Comment ! j'aurois été malade ? Cela n'est pas possible. Il n'y a pas six minutes que j'étois dans les jardins de la reine des salamandres. Je ne fais pourquoi je suis ainsi garotté, ni comment je suis venu dans cette chambre.

Juste ciel , secourez - moi ! Que dites - vous ; monsieur , de la reine des salamandres ? Vous ne l'avez certainement pas vue. Vous ignorez donc tout ce qui vous est arrivé ? Il est vrai qu'on en a agi avec vous d'une manière si dure , qu'il n'est pas étonnant que vous vous soyez évanoui

Au moment que je me préparois à endosser mon havresac , pour le porter secrètement hors du château , j'ai entendu un grand bruit. Au milieu des cris qui frappaient mes oreilles , j'ai cru entendre votre voix. J'ai jeté mon paquet dans une haie , je suis venu à votre secours ; mais il étoit trop tard. La cour de la fée Fanfreluche vous entourait ; & tous criaient très - distinctement , que vous aviez , sauf votre respect , la tête dérangée. Ils se sont emparés de vous & vous ont garotté , sans que j'aie pu les en empêcher Que le diable les enforcèle ! Je vois bien , à cette heure , que c'étoit un pur mensonge Parbleu ! vous raisonnez aussi juste que moi.

Ecoute , Pédrillo Mais , avant tout , débarrasse - moi de ces affreux liens : je ne les puis plus supporter J'ai soupçonné qu'il y avoit quelque chose de mystérieux dans l'arrivée de cette vieille qui se dit ma tante. Je fais actuellement ce que j'en dois penser. Il s'est passé des choses innouïes depuis que tu m'as quitté. Le temps & le lieu ne me permettent pas de t'en en-

trerenir en ce moment. Nous ne sommes pas ici en sûreté. Qui fait ce qui nous attend encore. Il nous faut éviter, par une prompte fuite, les maux dont nous sommes menacés.

Quel est le moyen, monsieur, d'exécuter votre projet? Comment s'y prendre? Tout le monde est encore sur pied; & il est à parier que madame Fanfreluche viendra, de quart-d'heure en quart-d'heure, apprendre comment vous vous portez. Elle a même préparé quelques doses de térébenthine pour vous les faire avaler, quand vous auriez recouvré vos esprits, &.....

Qu'appelles-tu térébenthine? O ciel! de la térébenthine! N'as-tu pas plutôt oui dire des poudres tempérantes?

Je crois qu'oui, monsieur, mais quelque nom qu'on leur donne, je vous demande en grâce de n'en pas prendre. Qui fait, qui connoît la vertu de ce qu'on vous offriroit. On ne peut se méfier trop des esprits malins. Ils vous donneroient aussi bien de l'arsenic ou des ongles rapés que des yeux d'écrevisses.

Ce n'est pas ce que je redoute. J'aurois plutôt à craindre qu'on voulût me faire prendre quelques liqueurs enchantées qui m'enflammeroient pour cette détestable naine qui est, si je ne me trompe, la fille ou la nièce de la vieille..... Pédritto! tu as de l'esprit. Imagine quelque

expédient, & fais en sorte que nous puissions nous évader cette nuit. Je ne ferai heureux que lorsque je me verrai loin de ces détestables créatures. Je n'oublierai jamais le tour qu'elles m'ont joué. Je ne pourrois les envisager sans me livrer à quelques emportemens. Oui, la vieille, fût-elle dona Mencia elle-même.

• Ne vous échauffez pas, monsieur, interrompit Pédrillo qui avoit été un peu pensif pendant le discours de son maître. . . .

• Par tous les élémens ! Il me semble que madame la fée Rayonante, s'il est vrai qu'elle soit autant de vos amies qu'elle vous l'a dit, pourroit, mieux que personne, nous tirer d'ici. Pourquoi ne vient-elle pas vous arracher des griffes de cette vieille ? Ne pourroit-elle pas nous envoyer un char sur les nues, ou le petit chapeau du prince Robolt. . . . En un mot, quelque chose qui facilitât notre évasion ? . . . Ah ! monsieur, voilà précisément le portrait des grands. Quand on n'a pas besoin d'eux, ils promettent tout. Fiez-vous-y. Dès qu'on en a besoin, on ne les trouve plus. . . . Je gagerois sur ma tête, que si vous étiez tout à coup métamorphosé en ver de terre, vous verriez aussi-tôt paroître madame Rayonante. Elle vous plaindroit. . . . Elle vous diroit, d'un ton compatissant. . . .
« Mon pauvre chevalier, que je te plains !

Je partage de tout mon cœur tes peines. C'est un malheur que nous ne pouvons attribuer qu'à la bifarrerie de ta destinée. » Oui, oui, monsieur, je parie qu'elle vous tiendrait ce langage ? ... Seigneur don Silvio, si vous m'eussiez fait l'honneur de me croire, nous n'en serions peut-être pas là... Sommes nous un instant assurés de notre véritable forme ? Ne courons-nous pas risque d'être changés en loups, en hiboux, en chats, ou en quelque autre vil animal ? Cette pensée me fait dresser les cheveux... De grace, monsieur, laissez moi faire, ou dites-moi comment je dois m'y prendre. J'irai trouver de votre part la fée Rayonante. Je lui dirai... Je ne sais quoi... Mais vous me ferez la leçon... Attendez... Ha, j'y suis... Je me rappelle qu'on ne leur parle plus... Elles font savoir leurs volontés par des voies indirectes... On s'endort ; l'imagination s'échauffe ; on rêve & puis... Tu veux me faire mourir, Pédrillo. A quoi me conduiront tes conseils ? Crois-tu que les fées n'aient rien de mieux à faire qu'à s'occuper des accidens qui nous arrivent ? Quand nous serons dans l'embarras, & que nous ne saurons plus que devenir, je suis bien sûr que Rayonante nous aidera. Jusques-là, il faut faire ce qui dépendra de nous. Il faut absolument imaginer un stratagème, &...

A merveille , à merveille , dit Pédrillo , en interrompant son maître . . . Chut , chut , oui , c'est elle . . . Il me vient une bonne idée . . . Couchez-vous sur l'oreille & faites semblant de dormir . . . là . . . comme cela . . . un peu plus avant . . . La position est avantageuse . . . Faites comme si vous ronfliez , & j'aurai soin du reste .

Il eut à peine fini de parler , que dona Mencia entra dans sa chambre . Elle tenoit d'une main une poudre tempérante , & de l'autre , un verre d'eau .

Comment se porte mon neveu , demandait-elle à Pédrillo qui s'avança vers elle sur la pointe du pied ? Je ne croyois pas tant tarder à lui faire prendre ce petit remède ; mais . . .

Parlez bien bas , madame . Mon maître repose depuis un quart-d'heure ; & vous savez qu'il ne faut pas éveiller le lion qui dort . Le sommeil lui fera plus de bien que tous les *opium* que vous pourriez lui donner .

N'a-t il eu aucun nouvel accès depuis que tu es seul avec lui ?

Non , madame Fanfreluche , répondit Pédrillo en promenant ses regards effrayés , tantôt sur le visage , tantôt sur les pieds de dona Mencia .

Comment dis-tu , l'interrompit-elle vivement ? Quel nom oses-tu me donner ? Il me semble que

tu t'oublies.... Voudrois-tu trouver à redire aussi.... Que signifie cela?... Le respect que tu me dois....

Ah! madame, je vous demande mille pardons.... Non.... Dieu m'en préserve.... Ce mot m'est échappé, je ne fais comment : j'ignore sa signification. On dit souvent une chose pour une autre sans qu'on s'en apperçoive. Je voulois dire tout uniment à madame que le meilleur remède qu'on pût donner à mon maître lui feroit moins de bien que le sommeil. Il y a tout au plus un quart d'heure qu'il m'a appelé tout-à-coup : Pédrillo ! Monsieur, lui ai-je répondu, qu'y a-t-il pour votre service ? Ecoute, m'a-t-il dit, je ne fais ce que j'ai ; mais je me sens extrêmement foible. Il me semble que tous mes membres sont disloqués. Malgré mes douleurs, je crois pouvoir m'endormir. Je crois qu'un peu de repos me rendra la santé.... En disant cela, il s'est tourné comme vous le voyez, & s'est endormi. N'entendez-vous pas comment il ronfle ? Ecoutez-bien, madame.

Tu as raison, reprit posément dona Mencía ; après avoir entr'ouvert le rideau. Je suis bien aise de le savoir tranquille. Garde-toi de l'éveiller. Lorsqu'il t'appelera, tu lui feras prendre cette poudre : elle calmera ses agitations jusqu'à l'arrivée du chirurgien qui lui fera une ou plusieurs

saignées , s'il le faut. Dans ces sortes de maladies , on ne sauroit trop vite recourir au souverain remède. Je présume qu'il est exténué , & que ce n'est que par foiblesse qu'il est assoupi. Il est certain qu'à son réveil il aura un redoublement.

Madame peut se coucher & dormir tranquillement. Je crois que la plus forte crise est passée. Vous pouvez compter que je ferai mon possible pour calmer ses esprits. Dieu fait quelle impression fait sur moi sa maladie. Tout ce qui est dans cet appartement a été témoin de la frayeur que j'ai eue. Des gouttes de sueur découloient de mon front ; & dans ce moment même , madame , tout mon corps est saisi d'effroi.... Je ne....

N'as-tu pas de honte ? Comment , à ton âge , peut-on être si peu aguerri ? Qui mettrai-je donc à la garde de mon neveu , si ta poltronerie le prive des secours dont il aura besoin ? Je te recommande de ne le pas quitter un instant ; & quand le chirurgien viendra....

Oui , madame , mais à condition qu'on n'éveillera pas mon maître. Le chirurgien du grand Mogol viendrait en personne , que je ne permettrais pas qu'on interrompît le sommeil de monseigneur. Celui qui viendra me tiendra compagnie : nous veillerons ensemble. Je serai enchanté de ne pas être seul , en cas de vertiges....

Dona Mencia parut satisfaite de cet arrangement. Elle sortit au grand contentement de Pédrillo qui n'avoit cessé de faire des signes de croix avec sa langue, sur la prétendue Fanfreluche.

Les convives attendoient des nouvelles du malade. Ils furent bien aises d'apprendre qu'il reposoit, & que son évanouissement n'auroit aucune suite fâcheuse.

Dans quelles cruelles inquiétudes tu viens de me jeter ! dit Silvio à son valet, dès qu'ils furent seuls. N'apprendras-tu donc jamais à te modérer ? Sens-tu tout le mal qui auroit pu résulter de ton imprudence ? Si elle avoit quelque connaissance des soupçons que nous avons sur son compte, où en ferois-je ? que deviendrions-nous ? ... Divine princesse ! pardonnez cet affreux retard : il n'a pas dépendu de moi de l'éviter. Mais rien ne peut plus m'arrêter. Imprudent Pédrillo ! ... où étoit ton esprit, lorsque tu as appelé cette vieille Fanfreluche ?

Il est vrai, monsieur. je conviens de mon tort. Daignez m'excuser, parce que j'ai réparé ma faute. Tout autre que moi ne s'en seroit pas tiré. On se seroit coupé à chaque question. La terreur qu'inspire l'aspect d'un être surnaturel auroit fait évanouir. Parlez-moi d'un garçon déterminé. Cent boulets de canon ne me feroient

pas détourner la tête. Ce que c'est que d'avoir l'esprit présent ! Vive le courage, vive l'amour & le papillon bleu. Ce n'est pas peu que de savoir tourner les choses, de façon qu'on ne s'apperçoive pas de nos petits défauts. Le curé, en chaire, dit souvent une chose pour l'autre ; mais il parle d'un ton si assuré, & avec tant d'onction, qu'on ne cherche pas à pénétrer le fond de sa morale. Si on épilquoit tout, que fait-on..... J'ai souvent ouï dire à madame que le meilleur de tous les généraux étoit celui qui commettoit le plus de fautes. . . . ou le moins. Attendez. Je ne m'en souviens pas trop. Ah ! monsieur, qu'il est dommage que Pédrillo n'ait pas étudié ! Jarni ! j'appliquerois si bien les passages du vieux testament.

Tu bats la campagne. Les momens se passent. Toutes les minutes sont précieuses. Descends doucement par le petit escalier. Vois si tout le monde est couché. Pendant que tu feras ta ronde, je m'habillerai bien vite. Il faut absolument que nous soyons partis avant l'arrivée du chirurgien. Qui sait si je le pourrois mettre dans mes intérêts ?

Oui, monsieur, le cas est pressant. Maritorne ne tardera pas à venir : il y a plus d'une heure qu'elle est partie. Si elle a trouvé le chirurgien chez lui, elle l'amènera, il nous saignera, nous serons malades ; & adieu le voyage.

Il faut espérer que tout ira bien, disoit le jeune écuyer en mettant ses bas. Si on est au lit, tu iras m'attendre dans le jardin auprès de mon château de verdure. Nous pourrons aisément franchir le mur : il n'est pas haut dans cet endroit-là. Les vents qui ont voulu m'être favorables, en ont renversé la plus grande partie. Tu vois qu'il ne faut mépriser la protection de rien de ce qui se ment.

Où est donc votre clef, Monsieur ?... Ha ha ; ha ! je me rappelle maintenant qu'on vous a ôté dans le jardin, tous les meubles en métal que vous aviez. On craignoit que vous n'en fîssiez un mauvais usage sur vous ou sur ceux qui vous entouroient. Fanfreluche a fait prendre votre épée, votre couteau, vos clefs & votre tire-bouchon. Qui sait actuellement où tout cela sera fourré ? Il faudroit pourtant avoir....

N'importe ; fais ce que je t'ai dit. Je pourrai à tout.

Pédrillo obéit enfin. Un quart-d'heure après, son maître le vit sortir d'une galerie qui aboutissoit au jardin, & enfler une allée qui conduisoit au château de verdure.

Notre héros étoit prêt à aller joindre son valet, lorsqu'il s'aperçut qu'il étoit sans épée. Voyager *inarmé* sous un ciel étranger, ce seroit une témérité. Silvio s'attendoit à trouver mille obstacles.

Il est vrai, disoit-il, que je peux beaucoup compter sur la protection de la fée Rayonnante. En cas de besoin, elle me donnera de l'or, des diamans, &c. Mais j'aurois un air embarrassé, si je ne portois que des armes enchantées. Après avoir cherché un expédient qui le mit à portée de se défendre en brave chevalier, il se ressouvint qu'il y avoit dans une chambre voisine quelques vieilles armures. Il y trouva un grand & vieux sabre couvert de rouille, qui n'avoit été d'aucune utilité depuis le règne de Ferdinand-le-Catholique. Don Silvio s'en accommoda, en résolvant de le changer pour une légère & galante épée, dût-il même donner quelque chose de retour, dès que l'occasion se présenteroit.

Il conjectura, par le profond silence qui régnoit, que Fanfreluche, ses convives & ses domestiques, étoient couchés. Il partit pour le rendez-vous avec ces sentimens de crainte & d'espérance qu'on éprouve dans l'attente des événemens incertains. Pédrillo l'attendoit en tremblant. Chaque seconde lui paroissoit un siècle. Il prénoit pour autant de spectres qui étoient prêts à l'enlever, pour le transporter dans le séjour des démons, toutes les feuilles que le zéphire agitoit.

Mon maître n'arrive pas, se disoit-il, qui peut le retarder ? Si Maritorne étoit de retour

Avant notre départ, nous aurions tout à craindre de la malicieuse Fanfreluche.

La bonne fortune de notre jeune héros, avoit pourvu au contretems que redoutoit Pédrille. Soit que la grosse Maritorne craignît les revenans, ou qu'elle aimât la bonne compagnie, elle avoit permis au palefrenier de venir avec elle. Ils s'entretinrent, chemin faisant, de l'accident arrivé à don Silvio, & des circonstances qui l'avoient précédé. Ils parlèrent beaucoup, marchèrent lentement, & furent assez tendres pour se laisser séduire par les agrémens d'une nuit paisible. On devoit traverser une petite forêt dans laquelle on s'assied au pied d'une arbre, pour contempler, plus à son aise, les différentes nuances que formoit sur le feuillage la reverbération de la lune. Après s'être entretenus des beautés de la nature, que faire? L'occasion étoit favorable, le tems calme, le sol délicieux, le galant hardi & la belle foible & sans défense. La fatigue du voyage & la fraîcheur de la rosée, la conduisirent à quelques distractions dont elle ne sortit que pour se livrer à un profond sommeil. Maritorne fut bien étonnée le lendemain matin, quand elle sentit que les rayons du soleil dardoient sur ses grosses joues rubicondes. O amour! se dit-elle alors, tu es un traître, je ne me fierai plus à toi. Qui croyoit dormir si long

tems ! Et ma commission. . . juste ciel ! Je l'ai oubliée, . . . M. le chirurgien n'est pas averti. Que dira dona Mencia ? Que deviendra don Silvio ? . . . Il est peut être mort par ma faute.

CHAPITRE XIX.

Départ secret de don Silvio. Comment Pédrillo prit un arbre pour un géant.

IL étoit environ minuit & demi, lorsque don Silvio, accompagné de son fidèle valet, commença ses voyages. Il avoit eu soin d'adresser mentalement des vœux à la souveraine de son cœur, avant de se mettre en marche. Le petit Pimpim fut de la partie, ainsi que l'avoit ordonné la fée. Il trottoit gaiement devant son maître qui suivoit exactement ses traces. Soit par instinct, soit par un ordre merveilleux, ce petit animal conduisit Silvio dans l'endroit où le portrait de la princesse avoit été trouvé. Pédrillo eut beau faire des représentations, & dire que ce sentier n'aboutissoit nulle part, qu'il y avoit long-tems qu'ils avoient passé la rive gauche du Guadalaviar qui conduisoit à une des issues de la forêt où on trouveroit un chemin plus commode. Don Sil-

vio lui déclara qu'il ne vouloit d'autre guide que Pimpin.

Je commence à tirer des conj-ctures favorables de son intelligence. Peut-être , disoit-il , descend-il de quelque chien de fées, ou , au moins , de quelque animal bien intelligent.... Il fallut céder , & le pauvre Pédrillo en passa par tout ce que voulut son maître , malgré son invincible répugnance à voyager pendant la nuit dans les bois. Chaque objet présentoit à son imagination frappée un spectre , un fantôme , une hydre.

Que devinrent ses résolutions & son courage , lorsque tout à coup une affreuse obscurité se répandit sur tout l'horizon ? Le ciel sembla se couvrir d'un crêpe qui interceptoit les rayons , de façon qu'ils ne pouvoient se distinguer les uns & les autres d'avec les objets qui les environnoient. Ils perdirent leur chemin dans le bois sans en pouvoir découvrir un autre. Cet accident acheva de déconcerter Pédrillo. Toutes les histoires de revenans qu'on lui avoit racontées vinrent se retracer à son imagination frappée. Il croyoit à chaque pas voir quelque chose de suspect. Sa respiration , qu'il ne vouloit pas faire entendre , étoit gênée & tremblante.

Tu frissonnes comme si tu avois la fièvre , lui dit Silvio , qui s'appercevoit depuis long-tems de ses transes?

Au nom des habitans de l'Olympe, reprit Pédrillo, en balbutiant & en prenant un pan de l'habit de son maître, ne parlez pas si haut, monsieur. Mais. Ne voyez-vous rien?

Autant que l'obscurité permet de distinguer les objets, je vois des arbres. & rien de plus. Non.

Comment, vous ne voyez pas cet effroyable géant qui sort de la terre? Regardez-bien : il est à ma gauche. Il grandit à vue d'œil. Il étend vers nous ses cent bras. Le voyez-vous à présent? . . . Ah! il vient toujours à nous.

Je crois que la tête te tourne. Regarde-bien; & rougis de prendre un arbre pour un géant, & d'en avoir peur.

Dieu veuille que ce ne soit pas quelque chose de pis. Avez-vous jamais vu un arbre qui eût des pieds & des mains.

Ce sont les branches de cet arbre que tu prends pour les mains du géant. Si ton imagination est frappée jusques-là, je serois curieux de voir ce que tu ferois si tu voyois réellement des géans.... Et il est à présumer que nous en rencontrerons.... Tous les arbres de cette forêt se changeroient en spectres, que je n'en aurois aucun effroi.

Je vous conjure, mon cher maître, de ne pas parler si haut. Je suis tout saisi quand je vous

Entends vous exprimer avec si peu de modération. Et si les géans vous prenoient au mot? Là, que deviendrions-nous? Seigneur Silvio, cessons d'aller à sa rencontre : il viendra assez tôt..... Je regretterois tant d'être mort si jeune. Le fantôme n'aura pas plus d'égard pour moi que pour un autre..... Ah! pauvre Pédrillo, sans être coupable, il faut que tu meures : quel dommage!.....

Je m'étois bien imaginé, reprit Silvio en riant, que tu n'étois inquiet que pour conserver tes jours mais ne crains rien. La fée Rayonante t'a nommé expressément pour être le compagnon de mes voyages ; ainsi, tu es comme moi sous sa protection. Eh bien, vois-tu à cette heure que ce prétendu géant n'est qu'un arbre. Nous sommes tous près de lui : tiens, c'est un chêne. Pour t'en convaincre, je vais en abattre une branche.....

Cher & bon maître, s'écria Pédrillo, en lui retenant le bras, n'en faites rien. Votre hardiesse est une imprudence démesurée qui nous perdra l'un & l'autre..... Que ce soit actuellement un chêne ou un tilleul, peu importe : on ne m'en imposera pas : il n'est pas moins vrai que, il y a un instant, c'étoit un géant. Oui, monsieur, je l'ai trop bien fixé pour en pouvoir douter.

Pédrillo ! nous n'avancons pas en chemin. Je crois, par tous les diables, que tu voudrois faire de moi un Don Quichotte, & me persuader que des moulins à vent sont des géans. Vois, comme je les crains...

En disant cela, l'écuyer tira son vieux sabre, & d'un seul coup qu'il donna sur l'arbre, abattit une grosse branche. Pédrillo se crut mort, & n'osoit plus respirer. Il se jeta ventre à terre, & appliqua ses mains sur ses yeux. Quand il s'aperçut que tout étoit tranquille, & qu'il ne résultoient rien de fâcheux de la témérité de son maître, il se releva peu à peu & reprit courage.

Je n'aurois pas cru, dit-il à voix basse, que vous eussiez eu autant d'intrépidité. ... Ne chantons pas encore victoire. Ne voyez-vous pas couler du sang de la branche que vous venez d'abattre ?

Tiens, regarde, cherche, examine toi-même, & conviens que tu es le plus imbécille garçon de tout le royaume de Valence.

Ce que je viens de dire n'est pas aussi fou que vous le pensez. J'ai lu des faits bien plus surprenans. Un certain prince troyen dont le nom ne me vient pas, a été changé en cyprès par un magicien mahométan. Un pape nommé *Silvius* fit abattre cet arbre. Chaque coup de coignée

qu'on y donnoit en faisoit sortir du sang aussi frais que celui d'un enfant qui vient de naître. Les personnes employées à cet ouvrage furent saisies d'une frayeur mortelle. On instruisit Silvius de ce qui se passoit, & il n'en fut pas ému. Il ordonna que l'ouvrage commencé fût continué... Eh bien, monsieur, que croyez-vous qu'il advint?... On entendit les accens d'une voix qui sortit du cyprès; & on distingua très-bien ces paroles... Je suis cel *** qui a été métamorphosé en cet arbre par un magicien mahométan. Avant cet accident, je n'ai eu le loisir, ni de me confesser, ni de pourvoir en aucune autre manière à mon salut. Vous tous qui m'écoutez, daignez faire quelques prières pour le repos de mon ame... Ceux qui étoient présens fondirent en larmes.

Je vois avec plaisir que tu es bien instruit, & que tu fais tirer un grand parti de tout ce que tu as lu. Ta mémoire est heureuse. Tu possèdes l'art de raconter agréablement : je parierois mon château avec toutes ses dépendances, que tu serois en état d'entrer en lice avec le premier bachelier de la célèbre université de Salamanque.

Vous êtes bien honnête, monsieur, reprit Pédrillo en faisant une profonde inclination; soit que vous vouliez me badiner ou que vous parliez sérieusement, il n'est pas moins vrai que je

suis en état de me tirer d'affaire , vis-à-vis de bien des docteurs des trois ou quatre facultés. Je n'avois pas encore huit ans que je savois par cœur les histoires de Phèdre & les fables de Tacite . . . Vous ne vous en feriez pas douté ?.. Je vous dirai même plus : c'est que feu notre curé (Dieu ait son ame en paix) , disoit souvent à ma grand'mère , que si l'on me faisoit étudier , je pourrois devenir évêque , ou au moins grand-vicaire. Qui fait en effet ce qu'il en auroit été , si monsieur votre père ne m'eût fait venir au château de Rosalva , au moment que mon aïeul se préparoit à m'envoyer chez son frère qui étoit bedeau dans un village près de Tolède. J'ai souvent ouï dire qu'il étoit en faveur chez monseigneur l'archevêque . . . Ne pensez pas , seigneur don Silvio , que je croie avoir beaucoup perdu à l'échange. Les honnêtes gens savent s'accommoder de tout. Monsieur fait que je lui suis inviolablement attaché depuis son enfance , & que je l'ai toujours fidèlement servi. Je ne doute pas que vous ne fassiez ma fortune , lorsque nous aurons trouvé la belle & puissante princesse que nous cherchons.

• Pédrillo continua encore quelque tems sur le même ton , sans que son maître qui pensoit à ses affaires personnelles , s'en apperçût. Le babil de Pédrillo tenoit beaucoup de celui de ces en-

fais, qui, se trouvant seuls dans un appartement obscur, sont saisis par la peur, & se parlent haut à eux-mêmes. Quand le valet s'aperçut que son maître ne l'écoutoit pas, ses frayeurs redoublèrent. Il fit des vœux à tous les saints du paradis, pour obtenir, par leur intercession, la grâce de revoir le soleil avant de mourir.

CHAPITRE XX.

*Ce qui se passa dans un fossé, à l'occasion
d'une salamandre.*

Nos voyageurs marchèrent encore quelque tems sans savoir où ils alloient. Ils atteignirent enfin, par hasard, une des extrémités du bois, d'où ils découvrirent une vaste plaine. Cette perspective valut un cordial au pauvre Pédrillo qui commença à respirer à son aise. Quelle fut sa joie, lorsqu'il aperçut une lumière dans le lointain. Il s'imagina que c'étoit un endroit habité. Nous y trouverons sûrement un cabaret, disoit-il, où nous pourrons attendre commodément l'arrivée du jour.

Sa gaieté fut bientôt interrompue, car la lumière se trouva tout-à-coup à une très-petite

distance de son maître & de lui. Cette marche n'étoit pas naturelle. Dès que don Silvio vit ce corps lumineux , il s'écria , avec un transport de joie que nous ne pouvons rendre : eh bien ! Pédrillo , qu'apperçois - tu ? me suis - je flatté en vain ? N'avois - je pas raison de me reposer entièrement sur les bontés de l'illustre fée Rayonnante ?

Que dois - je appercevoir , monsieur , demanda Pédrillo ?

Comment ose - tu me faire un pareille question ? Tu ne vois pas cette salamandre qui a plus d'éclat que tous les astres du firmament , & qui vient poliment au-devant de nous ?

Une salamandre ! où est - elle donc ? . . . Pour moi , je ne vois qu'un homme de feu qui nous aura bientôt atteint , s'il continue à marcher au pas redoublé . . . Je devine bien pourquoi il se trouve ici . . . Monsieur , c'est un mort qui , de son vivant , a attaché quelques bornes dans ce canton , pour aggrandir ses terres aux dépens de ses voisins. Par punition , peut-être rôdera-t il ici des siècles entiers.

Esclave de la superstition ! tu ne verras donc jamais que des objets hideux. Regarde fixement & d'un œil assuré ; & tu verras que ce que tu prends pour un homme de feu est précisément une salamandre : oui , une salamandre , te dis-je ,

je, & une des plus belles : une de celles qui donnent de la splendeur au cortège de la puissante fée, ma protectrice. Examine toutes les parties de son corps. Vois sa brillante chevelure flotter sur ses épaules, & descendre en boucles sur ses aîles azurées. Vois ses yeux qui ont autant d'éclat que l'étoile du matin. Vois son air majestueux : ne diroit-on pas que c'est une immortelle qui prend son vol vers l'Ethérée.

Ma foi, seigneur don Silvio, ou je suis fou, ou vous n'êtes pas de sang froid. Je ne vois aucun des objets que vous venez de détailler ; mais je distingue très-bien une masse de feu qui s'élève dans les airs ; tantôt elle s'approche, tantôt elle s'éloigne. Vous pouvez lui donner tel nom que vous jugerez à propos, mais il est certain que j'ai souvent vu dans ma vie des hommes de feu qui avoient précisément...

Pédrillo, si ta simplicité & ta bonne foi ne m'inspiroient de la compassion, je parlerois de manière à mettre fin à tes visions. Je n'aurois jamais pensé que M. Pédrillo s'obstineroit à me disputer quelque chose de si clair. Tu devrois avoir assez bonne opinion de mon discernement pour croire que je pourrois distinguer une salamandre d'un homme de feu, puisque j'en ai vu plus de mille à la suite de la fée Rayonante. Celle qui se présente a sûrement été députée pour traiter avec

moi de quelque affaire importante. Il se pourroit aussi qu'elle eût été simplement employée pour nous servir de guide dans notre voyage. Quoi qu'il en soit, nous la suivrons ; & le reste se développera.

Allons , monsieur , ce sera donc une salamandre , puisque vous le voulez ainsi. Il est à présumer que vous vous connoissez mieux que moi en choses sublimes. Monsieur est sans doute né un dimanche ; car on dit que ceux qui naissent ce jour-là , voient des esprits en plein jour.

Ce que tu dis n'est pas impossible. Peut-être qu'une fée a voulu m'être favorable dès l'instant de ma naissance . . . Oui , Pédrille , tu as raison. Les esprits élémentaires sont invisibles aux personnes ordinaires ; & moi , je les puis voir , puisque je distingue parfaitement cette salamandre.

Mais , monsieur , je ne suis donc pas une personne ordinaire : car je vois aussi quelque chose. La seule différence qu'il y ait entre vous & moi , c'est que cette masse de feu vous paroît être une salamandre plus belle qu'un chérubin , & qu'à mes yeux , elle n'a que l'apparence d'un homme de feu.

C'est l'effet d'une imagination frappée , te-dis-je. Tu réitères ce qui s'est passé il y a une heure. As-tu oublié que tu prenois un chêne pour un géant.

Doucement, monsieur, ne parlons plus de cela. Oubliions ce qui est fait. Si je vous laisse votre salamandre, vous pouvez bien me passer mon géant : qui fait à quel degré ils sont parens. Eh ! monsieur, le terrain sur lequel nous conduit votre salamandre me semble baisser. nous marchons comme dans l'eau. Que le diable emporte l'homme de feu qui nous guide ! Ces drôles-là prennent plaisir à conduire les voyageurs dans des déserts, ou à les faire tomber dans des précipices.

Silvio ne faisoit plus attention à ce que disoit son valet. Il marchoit devant lui à grands pas, suivant toujours la prétendue salamandre. Pédrillo eut à peine achevé de parler, que son maître tomba jusqu'aux genoux dans un trou marécageux. Aussi-tôt que Pédrillo eut entendu le bruit de la chute, il vola au secours, mais avec si peu de précaution, qu'il se trouva dans un plus grand embarras que son maître. Il étoit sur une petite hauteur, d'où il prit un élan qui l'entraîna au milieu d'un borbier. Ses plaintes & ses cris donnèrent à penser qu'il s'étoit cassé un bras ou une jambe.

Que t'est-il arrivé, mon pauvre Pédrillo, s'écria le chevalier qui travailloit inutilement à sortir de son fossé, parce que son grand sabre l'incommodoit beaucoup ?

Où êtes-vous donc , mon cher maître , répondit Pédrillo d'une voix mourante? ... Avez-vous encore votre forme naturelle , ou sommes-nous déjà changés en grenouilles ? hélas ! il me semble m'entendre croasser. Enfin , nous y voilà donc. J'avois bien dit qu'il nous arriveroit quelque catastrophe. Aurez-vous la bonté de profiter de ce que je pourrai dire une autre fois? Où est actuellement la salamandre ? Où sont ses boucles flottantes , ses ailes azurées , & ses yeux plus brillans que les étoiles ? Elle s'en fera allée au diable , sans s'embarrasser comment nous nous tirerons d'ici.

Le mal n'est pas si grand , lui dit Silvio. Si nous sommes tombés , ce n'est pas la faute de la salamandre. Que ne regardions-nous mieux ? elle répandoit assez de clarté pour nous faire éviter ce borbier. Je ne puis attribuer ce malheur qu'à ton indiscretion.

Oh ! Ne dites pas cela , répondit Pédrillo qui s'étoit tiré de la boue. Je n'ai révélé aucun des secrets que vous m'avez confiés , & vous ne pouvez.....

C'en est assez. Dans un voyage tel que celui que nous avons entrepris , on doit s'attendre à toute sorte d'événemens. C'est à nous à les prévenir. Tiens , Pédrillo , je commence à avoir quelques doutes. Ce n'est pas que je ne sois bien assuré

d'avoir vu une salamandre ; mais peut-être que nos ennemis , pour se venger de n'avoir pas sur nous un pouvoir absolu , ont voulu nous tendre quelques pièges pour nous faire renoncer à notre entreprise.

Si j'osois parler , je fais bien ce que je dirois.

Et que dirois-tu ?

Que nos ennemis n'ont peut-être pas eu tant de tort que vous le croyez.

Pourquoi ?

C'est qu'il me semble que c'est une grande imprudence de notre part de nous exposer ainsi la nuit , en courant les bois & les montagnes sans connoître le chemin & sans savoir où nous allons. Nous risquons à chaque pas de nous rompre la tête en nous heurtant contre les arbres , ou à être engloutis dans des marais remplis de grenouilles. Et tout cela , monsieur , pour fuir un sac de cent mille ducats qu'il ne tiendrait qu'à nous d'épouser sans qu'il nous en coûte autre chose qu'un simple oui.

Le fossé de grenouille a fait une étrange révolution dans ta façon de penser... Avant d'entrer plus avant dans cette matière , donne-moi du linge , afin que j'en puisse changer.

Vous avez moins lieu que moi d'être mécontent de la salamandre. Je suis couvert de boue de la tête aux pieds. Il me faudra une journée entière pour me sécher. Je crois voir près d'ici un endroit

où nous pourrions nous asseoir..... Remarquez, monsieur, ajouta Pédrillo, en ouvrant son havresac, que la prévoyance n'est pas une sottise. Où en serions nous, s'il nous falloit attendre que la fée Rayonante nous envoyât du linge?..... Je crois que nous sommes actuellement assez à notre aise pour pouvoir parler de sang froid. Si nous nous reposions ici jusqu'à l'arrivée du jour, & qu'alors nous reprissions le chemin du château... Seroit-ce un mal?.. Il me semble que nous avons commencé une chose dont nous ne verrons jamais la fin. J'aimerois mieux chercher une épingle dans un grenier à foin, qu'un papillon dans ce grand monde. On ne pourroit rien faire de plus pour la belle Danaë des grecs. Il est vrai que le papillon est princesse de naissance, & par conséquent, un animal d'importance; mais tandis qu'elle n'est que papillon, elle est bien moins qu'une marionnette. Quand la princesse Cacamacha paroît, on est sur de trouver Lolotte derrière la toile. C'est une satisfaction pour le domestique du galant. Mais un papillon n'a pas de Lolotte à sa suite.... Vous riez, monsieur, vous trouvez mon raisonnement drôle? il n'est pourtant pas si sot..... Je conviens que madame Rayonante vous a promis de grandes choses. Mais promettre est un article, & tenir en est un autre, disoit Jean à Pérette.... Dona Mergélina n'est pas tant à dédaigner, parce que

cent mille ducats sont toujours appétissans. Quand il y en anroit quelques-uns de moins, qui fait si cela ne vaudroit pas encore mieux que la principauté que le papillon bleu doit vous apporter en mariage ? Si on examinait les choses de bien près, on verroit peut-être que dona Mergélina est une nièce de la fée Fanfreluche. Et quoique cette Fanfreluche soit la plus vieille, la plus décharnée & la plus méchante de toutes les fées, elle peut pourtant d'un seul coup de baguette, changer en rubis routes les tuiles de votre château.

Cela peut être vrai, mais conviens à ton tour que Mergéline est trop laide pour qu'on puisse lui accorder le moindre sentiment d'amour.

J'avoue qu'elle n'est pas la plus belle de son sexe. Cependant si vous l'avez examinée de bien près, vous devez avoir apperçu sur son visage.....

Beaucoup de dattres, de rousseurs & de marques de petite verole.

Ah ! monsieur, vous n'examinez que la superficie des choses. La beauté ressemble à une fleur qui se fanne d'abord après le printems. La violette qui n'a qu'une très-médiocre apparence, vaut mieux que le passe-velours... Vous êtes prévenu contre mademoiselle Mergéline. Elle n'est pas si désagréable que vous vous l'imaginez. Je conviens qu'elle est un peu bossue ; & qu'au premier abord on croiroit que ses cheveux sont rouges.

si on les considère dans un certain jour, ils paroissent plutôt couleur de rose ; & cette couleur ne lui sied pas mal. Bref, si j'étois à la place de monsieur, je ferois comme le borgne. J'ouvrerois un œil du côté des cent mille ducats, & je ferois celui qui se trouveroit vis-à-vis de mademoiselle Mergéline. L'argent dirige l'univers entier. Point d'argent, point de sùreté : voilà où je m'en tiens. Les soixante-dix sages de l'Orient viendroient me dire le contraire que je n'en démordrois pas.

Don Silvio avoit en la complaisance d'écouter une partie du babil de son domestique qui jasoit des heures entières. Il calculoit d'avance ce qui lui reviendroit du mariage que son maître contracteroit avec la nièce de la fée Fanfreluche. Aux dépens des cent mille ducats de Mergéline, il bâtissoit les plus beaux châteaux qui aient été faits en Espagne.

Il étoit si occupé de ses projets, qu'il parla long-tems sans s'appercevoir que Silvio s'étoit endormi. Comme il n'étoit pas habitué à s'entretenir avec lui-même, il se tut, tira un flacon de son havresac, but un coup, & suivit l'exemple de son maître.



C H A P I T R E X X I .

Réveil désagréable de Pédrillo.

PÉDRILLO ronfloît encore , lorsque son maître sortant d'un sommeil où il avoit été très-agité , s'élança sur lui tout à coup , & lui dit , en le prenant à la gorge . . . Maudit nain ! rends moi mon portrait , ou tu es mort.

Hai ! Au secours ! Au meurtre ! Au feu ! Au voleur ! On m'assassine ! S'écria Pédrillo en donnant des coups de pieds & des coups de poing. Il ne devinoit pas pourquoi on le réveilloit de la sorte.

Rends-moi ma princesse , te dis-je , ou . . .

Eh ! Par tous les diables ! Je crois que c'est vous , monsieur don Silvio ! Etes-vous donc possédé de l'esprit malin ? Pourquoi attenter ainsi à ma vie ? Avec vous , on n'est pas sûr un instant de son existence. Comment ! Qu'est-ce donc , demanda Silvio , honteux & consterné . . . Est-ce toi , Pédrillo ? . . .

Ce n'est pas de jeu , monsieur mon maître. Vous faites semblant de ne me pas connoître. Où avez-vous appris à surprendre les gens dans le sommeil ? Si vous prenez les choses sur ce pied-là ,

je me démetts dès ce moment de mon emploi. Aidera qui voudra votre grandeur à chercher le papillon bleu.

Où suis-je ? Qu'entends-je ? Est-ce un songe ? Non. Il est bien vrai que je retrouve ici... mon ami Pédrillo.

Je vous rends grace, monsieur le gentilhomme. Pédrillo est bien sensible à l'honneur que vous lui faites. Mais si c'est ainsi que vous traitez vos amis, vous ne trouverez pas mauvais... Oh ! Je parie qu'il y a encore des nains & des salamandres en jeu.

Calmes-toi, mon cher Pédrillo, tu n'as rien à craindre. Je jure, par ma belle princesse, que mon intention n'étoit pas de te faire mal... Je ne fais comment le Nain-vert m'a échappé au moment qu'il étoit en mon pouvoir, ni comment il a pu te substituer.

Ne l'avois-je pas dit ? Nous y voilà... le Nain-vert. Il y a long-tems que j'ai pensé que dès que nous serions hors du château, le diable nous feroit poursuivre par tous les dragons, les géans & les nains-verts de l'enfer. Mais à propos, monsieur, il me semble que le Nain-vert a été métamorphosé en curedent. La reine des salamandres n'est guère jalouse de tenir sa parole. On ne doit médire de personne ; mais je veux être un menteur si vous n'êtes pas sa dupe.

Et vous, vous êtes un insolent M. Pédrillo. Apprenez que vous pourriez vous repentir d'avoir parlé avec tant d'irrévérence...

Il n'y a pas cinq minutes que vous étiez sur le point de m'étrangler, parce que, comme vous le dites vous même, vous me preniez pour le Nain-vert. Je dis, ou le Nain-vert est curedent, ou il n'est pas curedent. S'il est curedent, vous n'avez pu vouloir l'étrangler, parce qu'on n'étrangle pas un curedent: & vous n'avez pu me prendre pour le Nain-vert, parce que je n'ai pas l'air d'un curedent. J'ajoute que si le Nain-vert n'est pas curedent, la fée Rayonante en a, &c... Ma conclusion n'est-elle pas juste? Monsieur a-t-il quelque chose à répliquer?

Tu es bien habile, Pédrillo. Mais écoute-moi à ton tour; & puis nous verrons quelle conséquence nous aurons à tirer.

CHAPITRE XXII.

Que ne peut l'illusion!

Après que Pédrillo eut promis de se taire, Silvio commença ainsi. — Tu étois à peine endormi que...

Un petit moment, monsieur, vous étiez endormi vous même long tems avant moi.

Je te dis , moi , que j'étois éveillé : & cela te doit suffire. . . Après avoir réfléchi à tout ce qui nous étoit arrivé , une sylphide a paru devant moi. — Une sylphide ! s'écria Pédrillo , en regardant fixement son maître. — Oui , une sylphide continua tranquillement notre héros ; & une des plus belles qui ait jamais paru aux yeux d'un mortel. » Don Silvio , m'a-t elle dit , je fais qui » tu cherches. Viens avec moi : je te présenterai » à l'objet qui captive ton cœur ; mais à condition que tu ne feras pas insensible à ce bienfait « . Je ferai tout ce que vous exigerez de moi , m'écriai-je , en me jetant à ses pieds , pour vous témoigner ma reconnoissance. . . . » Je ne te » demanderai rien que tu ne puisses faire , reprit » la sylphide ; mais , avant tout , allons voir ta » belle princesse. Nous serons bientôt d'accord » sur le reste « . En disant cela , elle détacha une rose du bouquet qui couvroit son sein , & la jeta par terre. Au même moment , cette rose se changea en un char de nacre de perle , parsemé d'émeraudes : il étoit attelé de douze oiseaux du paradis. Je me plaçai à ses côtés , & quelques minutes après , nous descendîmes dans un lieu enchanté. Je ne finirois jamais , si je voulois t'en détailler tous les agrémens.

Oh ! monsieur , je vous prie de continuer. Je me passerois de manger toute la journée pour vous entendre raconter.

Représente-toi une plaine immense , où l'art des fées a réuni tout ce que l'imagination la plus brillante peut se figurer d'agréable. La beauté de ces lieux surpassoit tout ce que les poëtes ont dit de Tarante, de la Thessalie & de l'aimable réduit de Daphné. Des ruisseaux argentés serpentoient agréablement dans des prés émaillés de fleurs. On alloit dans de petits labyrinthes entrelacés de myrthe , de jasmin & de chevrefeuille , par des allées touffues de tilleuls & d'orangers. Ah ! Pédrillo , tout ce qui annonce la félicité se trouvoit réuni dans cette délicieuse solitude qui paroissoit n'être consacrée qu'à l'amour & aux amans. Des troupes de jeunes nymphes , en habits de gaze, solâtroient dessous les myrthes, ou dansoient avec de petits amours sur des tapis de fleurs , ou se baignoient voluptueusement dans des sources de cristal.

Monsieur , il y a lieu de croire que vous êtes né sous une heureuse étoile. Tublen ! Vive la sylphide. C'est un être bien différent de cette maligne salamandre qui se plaisoit à nous mettre dans l'embarras , & à nous faire tomber dans les fossés de grenouilles. Encore si vous m'aviez emmené avec vous !.. Lorsqu'il est question de

quelque partie agréable , personne ne pense à moi.

Ce n'est pas tout , continua Silvio. Il ne faut pas annoncer la victoire avant la fin du combat , disoit le sage Solon. . . . Mes regards se fixoient sur tous les objets qui concouroient à donner de l'agrément à ce séjour enchanté. J'aperçus une nymphe assise sur un banc. Elle jouoit avec un papillon qu'un fil d'or presque imperceptible tenoit attaché à son bras. Ciel ! Que devins-je , quand en m'approchant plus près , je vis que ce papillon étoit ma belle princesse. Oui , c'étoit précisément ce papillon bleu aux aîles d'azur que nous cherchons » Es-tu le jeune chevalier , me dit la » nymphe , qui voyage sous la protection de la » fée Rayonnante , dans le dessein de rendre au » papillon bleu sa forme naturelle » ? C'est moi-même , répondis-je , belle nymphe. Oui , c'est moi ; & je suis prêt à vous sacrifier ma vie , si... » Oh ! Je ne te demande pas ta vie , me dit- » elle , en m'interrompant. Si tu peux me prouver que tu es réellement Don Silvio de Rosalva , » le papillon bleu est à toi « Parlez divine » nymphe, quelle preuve exigez-vous?.. » Faites » moi voir le portrait de la princesse. Si tu es » Don Silvio tu l'as... Je n'exige aucune autre » preuve ». --- Ah ! malheureux ! où étoit dans ce fatal moment , la fée bienfaisante ? Où étoit

ma protectrice ? Je lui ai donné le portrait. A peine l'a-t-elle eu que j'ai vu : pourrai-je le dire ! j'ai vu , au lieu de la belle nymphe , l'épouvantable Nain-vert. Ce petit monstre ! Il étoit transporté de joie ; il sautoit & dançoit de plaisir. Il tournoit & retournoit mon trésor dans ses affreuses mains. Il me montrait les dents & me disoit d'un ton moqueur » Je possède » enfin ce que je desirois. Apprens , foible » rival , que la possession de la belle princesse » n'est dûe qu'à celui qui sera muni de ce portrait. » Il ne te reste plus aucun espoir. Va : ce n'est » qu'à ma joie & à mon ravissement que tu dois » la conservation de ta vie ; mais souviens toi » que j'observerai rigoureusement tes démarches. » Je saurai pénétrer tous tes desseins & les traverser. Si tu entreprends quelques témérités auprès de mon amante , ta perte est assurée «.

Juge, Pédrillo , juge de ma fureur. Ce discours me transporta de colère. Je voyois mon cher portrait au pouvoir de ce détestable nain. Je m'élançai tout à coup sur lui, résolu, ou de perdre la vie, ou de ravoïr ma princesse.

Votre projet étoit louable , monsieur ; mais pourquoi falloit il que je fusse mis en jeu ; & au moment qu'il fut question d'étrangler ?

C'est ce que je ne puis moi-même concevoir.

Je terrassois le Nain , & quand j'ai été sur le point de l'égorger , j'ai reconnu ta voix ; & mes yeux me confirment que c'étoit toi qui te débatois sous mes mains. Le Nain avoit disparu ; & je me retrouvai dans l'endroit où la sylphide étoit venue me chercher.

Où étoit donc cette sylphide , pendant que vous vous querelliez avec le Nain-vert ?

Je l'ignore. A peine étois - je descendu du char que la sylphide & tout l'équipage ont disparu.

Voilà une histoire bien désagréable. . . . Elle commençoit si bien ! Qu'il est dommage qu'elle ne finisse pas mieux ! Mais. . . s'il m'étoit permis de faire une question. . . Croyez-vous , monsieur, que la chose. . . que toutes ces circonstances soient véritablement arrivées ?

En puis-je douter ? J'étois éveillé quand la sylphide est venue : je l'ai vue de mes propres yeux. --- J'avois l'usage de mes sens & de la saine raison. Oh ! oui , je crois qu'il est très-vrai que j'étois éveillé ; & si cela est. . .

Voilà précisément la question. Je pense , moi. . . Enfin je pense ce que je pense.

Tu penses que ce n'est qu'un rêve ? Plût à Dieu ! Mais. . .

Lorsque vous me dites que vous aviez vu la
fée

fée Rayonante , je crus d'abord que ce n'étoit qu'un songe. Mais quand vous m'eûtes fait voir le portrait de la princesse , je me rendis : on ne peut pas aller contre de si fortes preuves. Si vous pouviez me montrer actuellement une plume d'un de ces oiseaux du paradis qui traînoient votre char, je dirois que tout ce que vous venez de raconter est vrai.... Mais.... Oui, c'est cela même.... Que nous sommes... que je suis imbécille !.. Tournez-vous un peu, monsieur le chevalier. . . Ne l'ai-je pas deviné ? Ne voilà-t-il pas le portrait que le Nain-vert vous a enlevé ?

O ravissement ! s'écria Silvio , lorsqu'il trouva le portrait dans l'endroit où il le portoit ordinairement. — Tu as raison, Pédrillo. Où suis-je ? Est-ce bien vrai ? N'est-ce pas une illusion ? comment as-tu pu faire cette heureuse découverte, mon cher Pédrillo ? Tes yeux ont été guidés par la puissante fée Rayonante.

Pour cette fois, monsieur, je crois que vous faites trop d'honneur à votre fée Rayonante. Je parierois tout ce que j'ai que le nain n'a vu ni le papillon bleu, ni votre portrait. Au reste, quand vous vous disposerez à dormir, j'aurai soin de m'éloigner de votre personne, parce qu'il n'est point amusant de terminer, étant éveillé, les querelles que vous avez en rêve avec le Nain-vert.

Silvio enchanté de posséder son portrait , applaudit, en souriant, au badinage de son valet. Après s'être entretenus quelques teins de rêves singuliers, ils s'enfoncèrent dans la forêt, pour s'y reposer à l'ombre.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui se passoit à Rosalva.

Nous interrompons un instant le fil historique du voyage de notre jeune héros, pour raconter ce qui se passa après son départ, au château de Rosalva.

Nous en étions à Maritorne qui fut effrayée de se trouver dans le bois au lever du soleil, tandis qu'on attendoit au village son retour & l'arrivée du chirurgien. Elle chercha longtems quelque excuse qui pût au moins pallier sa négligence, lorsqu'on la questionneroit sur les motifs de son retard, mais elle n'en trouva point. Elle étoit prête à se livrer aux fureurs du désespoir, lorsque Jacob son amant s'éveilla. Il demanda avec vivacité à sa maîtresse, quel pouvoit être le sujet de ses lamentations. La tendre Maritorne détailla d'une manière bien touchante l'embarras où elle étoit, & la répugnance qu'elle avoit à retourner chez dona Mencía dont la commission n'étoit pas

faite. N'est-ce que cela, ma mie ? lui dit Jacob. Tu ne dois pas te chagriner pour cette bagatelle. J'aurai bientôt imaginé un expédient qui te tirera d'affaire. Je connois particulièrement maître Blas le chirurgien. Il est amoureux d'une fille fraîche & jolie comme toi, qui demeure dans une ferme située à un quart de lieue de son village. Le chirurgien Blas qui pince très-bien la guittare, va toutes les nuits chanter sous les fenêtres de sa maîtresse. Cours actuellement chez lui, & tu diras que tu es venue le chercher vers minuit, mais qu'il n'y étoit pas. Tu feras la même histoire à dona Mencia, & tout ira bien.... Ecoute ! Maritorne, ma mie, ne tégare pas dans le bois avec maître Blas. Il en fait assez pour faire prendre le mauvais chemin à une jeune fille. Sambleu ! Si j'apprenois quelque chose... Je ne me posséderois plus.....

Maritorne tranquillisa son amant le mieux qu'elle le put. Ils se séparèrent après s'être donné de nouveaux témoignages d'amour, & que Jacob eut prouvé à sa maîtresse qu'il étoit digne de toute sa constance.

Il étoit environ six heures du matin, lorsque dona Mencia s'éveilla. Son impatience avoit hâté le terme de son sommeil. Elle attendoit avec une tendre agitation le moment qui devoit l'enchaîner par les liens sacrés de l'hyménée. L'avenir lui promettoit des réveils bien plus doux. Après s'être

mouchée & regardée dans un petit miroir qui restoit ordinairement sur sa table de nuit, elle offrit son ame à dieu & sortit de son lit. Elle se ressouvint alors de l'accès de fièvre que son neveu avoit eu la veille. La crainte que cet accident ne mît quelques obstacles à son mariage, ou au moins ne retardât l'accomplissement de ses chastes desirs, lui donna un moment de tristesse & d'agitation. Elle prit un déshabillé galant, un peignoir de mouffeline fine attaché sous son menton avec un ruban fouci, & vola à l'appartement de son neveu. Il est difficile de se peindre la surprise de la vieille dame, lorsqu'elle ne trouva ni don Silvio ni son domestique. Elle parcourut des yeux tous les recoins de la chambre où elle croyoit qu'un violent transport auroit pu les jeter l'un & l'autre. Elle visita en désespérée, toute la maison, fit assembler ceux qui s'y trouvoient, & jeta la consternation dans leurs esprits, en leur apprenant que don Silvio son neveu s'étoit enfui. O vous ames sensibles ! Vous, qui fûtes enchaînés sous les loix de l'amour ! représentez-vous la situation de la tendre & malheureuse Mergéline. Cette nouvelle déchira son cœur. Ses yeux annonçoient le trouble & l'inquiétude qui regnoient dans son ame. Dona Mencia resta longtems immobile. On n'entendoit retentir tout le château que de soupirs d'amertume, de gémissemens & de sanglots.

La dame Béatrice paroïssoit cependant moins troublée que les autres. Elle avoit depuis longtemps des vues sur Pédrillo auquel elle ne croyoit pas être indifférente. Elle ne pouvoit s'imaginer qu'il auroit eu la cruauté de partir pour un si long voyage sans lui faire ses tendres adieux. Je parie, dit-elle, qu'ils sont dans le cabinet de verdure, ou qu'ils se promènent dans le parc. A ces mots, tout le monde sortit comme un éclair. Chacun alla faire des recherches d'un côté opposé. On parcourut le jardin & les bois sans qu'on pût même découvrir aucune trace. La grosse Maritorne, qui arriva pendant le trouble, se mêla, ainsi que maître Blas, parmi ceux qui cherchoient. Elle faisoit semblant de n'être occupée que du jeune seigneur don Silvio. Elle avoit mis le chirurgien dans sa confiance pour ce qui lui étoit arrivé pendant la nuit : & ce chirurgien avoit reçu d'avance le paiement de sa discrétion. Maritorne ne pouvoit rien refuser pour se soustraire aux dures réprimandes de sa maîtresse.

Le nombre des affligés en apparence étant ainsi augmenté, on visita non seulement le cabinet de verdure, le jardin & le parc, mais on parcourut les bois & les champs voisins. Quand on fut obligé de reprendre le chemin du château, le désespoir & les sanglots redoublèrent. Dona Mencia fit entrer la troupe dans une grande sale pour tenir

conseil sur une aventure si extraordinaire. On agita cent matières différentes. Chacun tiroit des conjectures & étoit d'un avis opposé. Tout le monde parloit à la fois. Le bruit devint si grand, que personne ne s'entendit plus. Cependant la présence & le ton de monsieur Rodrigue en imposèrent ; son avis fut qu'on réfléchît un moment, & qu'ensuite, on expliqueroit l'un après l'autre avec modération, à haute & intelligible voix, son sentiment & le parti qu'il y avoit à prendre dans un événement de cette importance. Monsieur Rodrigue étoit grand orateur, & joignoit à la facilité de s'énoncer, une voix qui auroit été une assez bonne haute-contre dans le chœur d'une cathédrale. Maître Blas & lui furent élus chefs du tribunal. La séance dura jusqu'à deux heures après-midi. Lorsqu'il fut question de recueillir les voix, le tumulte recommença ; chacun vouloit soutenir sa thèse ; & ce ne fut qu'après que la dame Béatrice & maître Blas eurent rétabli le calme, qu'on conclut : *qu'il étoit impossible de savoir ce que don Silvio & son domestique étoient devenus ; & que, comme il étoit trois heures passées, & que tout le monde étoit exténué de faim & de fatigue, on serviroit le dîner ; sauf à s'aviser à l'issue d'iceluz sur de nouvelles recherches, & prendre toutes les mesures convenables en pareil cas.*

CHAPITRE II.

Déjeuner. Jalousie de don Silvio.

TANDIS que nos voyageurs se reposoient, Pédrillo fit sentir à son maître qu'il étoit de l'avis d'Asclépiade & de plusieurs autres célèbres naturalistes qui pensoient que pour pouvoir soutenir les fatigues d'un long voyage, il falloit chaque jour se conforter l'estomac par un bon repas.

Lorsque nous sommes partis, nous n'avions pas le tems de nous ébattre à table ; ainsi, monsieur le chevalier, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que nous reprenions ici des forces & du courage.

Don Silvio n'eut rien à objecter à l'avis de son valet. Celui-ci, après avoir choisi une place commode pour le repas, ouvrit son havresac, & en sortit un bon gros pâté bien conditionné que la dame Béatrice avoit apporté de Xelva pour faire un plat d'entre-mets au repas de noce.

Je vois votre surprise, monsieur ; & je devine à votre air que vous ne pouvez comprendre comment ce pâté est tombé entre mes mains. La pauvre dame Béatrice ! Ha, ha, ha. comme elle sera étonnée quand elle s'appercvra que les

oiseaux sont dénichés ? Vous voyez , seigneur don Silvio, qu'il est souvent essentiel de se faire aimer de toutes les personnes qu'on fréquente. Si je n'avois pas mérité l'estime & la confiance de la dame Béatrice , nous pourrions actuellement contenter notre appétit avec des glands & des faines : ce qui ne me semble pas fort appétissant.

Elle t'a donc donné ce pâté elle-même ? Non pas précisément ; mais je passai hier au soir près d'elle quand elle alla à l'office. Elle me fit signe d'y venir. Nous jâmes quelque tems ensemble , & pendant la conversation. Non , je ne puis feindre avec vous , monsieur. Hé bien ! Je vous avouerai donc ingénument que je voulus lui voler un baiser. Elle détourna vite la tête comme pour l'éviter & me dit des injures analogues à ma témérité : elle tendit même son bras pour me donner un soufflet. J'ai employé tout mon savoir pour l'apaiser & j'y suis parvenu. Pour sceller notre réconciliation , elle m'a donné une cuisse de dinde. Au moment que je reçus ce bienfait, j'aperçus dans l'armoire le pâté sur lequel je jetai un œil de convoitise. Remarquez bien , je vous prie , monsieur , de quelle manière je suis venu à bout de m'en emparer. Vous ne vous seriez pas douté de mon adresse ; mais quand il est question de vous servir , il n'est rien que je ne fasse. Oui , s'il le falloit , j'irois à Rome voler la mule du pape.

Béatrice ne s'est-elle pas munie de la clef de l'office ?

Voilà précisément ce qui rendoit le reste difficile. Après m'être bien assuré que tous ceux qui étoient dans le château dormoient, j'ai été, sans faire de bruit, à la porte de sa chambre. J'ai mis mon oreille au trou de la ferrure ; & quand je l'ai entendue ronfler, j'ai ouvert la porte bien doucement, bien doucement, je me suis glissé du côté de son chevet où j'ai trouvé, en tâtonant, l'anneau qui rassemble les clefs ; la clef de l'office en mon pouvoir, le pâté étoit à moi. Ah ! Seigneur don Silvio, quel plaisir d'empaqueter un pâté dont le parfum porte au nez de si douces sensations. Voilà, pour vous montrer que je n'ai rien oublié, ajouta-t-il, en tirant de son havresac un gros flacon de vin de Canarie. S'il n'est pas le meilleur de son espèce, je consens à ne boire que de l'eau — . Pédrillo cessa quelque tems de parler pour mieux manger. Le tiers du pâté fut bientôt mangé. Il décoiffa son flacon, & but plusieurs fois à la santé de la dame Beatrice. Il devint peu à peu si gai, qu'il se mit à chanter de toutes ses forces. Il faisoit sauter sa bouteille, en s'écriant : vivent les fées, vivent les princesses & les papillons. Qu'il est agréable de voyager quand on est muni d'un havresac bien lardé —.

Pour en revenir, je disois que. Mais ?

quoi!... Qu'avez-vous donc, monsieur?... Vous ne paroissez guère disposé à vous réjouir. Vous ne buvez ni ne mangez... Allons, allons. Vertubleu! point de mélancolie. A quoi cela conduit-il? à rien. Profitons de la vie. Réjouissons-nous tandis que nous sommes garçons. Qui fait, si nos femmes ne nous priveront pas du plaisir de boire.... A ta santé ma chère Béatrice, à ta santé.... Allons donc, monsieur. On aura assez le tems de baisser les oreilles quand il n'y aura plus rien dans la bouteille.

Mon cher Pédrillo, réjouis-toi tant que tu le pourras; mais ne fais aucune attention à moi. Je te félicite de ta gaieté. Si tu étois à ma place, tu en aurois moins.

Pourquoi, monsieur? Que vous est-il encore arrivé de fâcheux?

Ah! Pédrillo, pourrois-je oublier que le terme de mon bonheur est encore éloigné. Qui sait combien j'ai d'obstacles à surmonter! Je t'assure que si les promesses de la fée Rayonnante ne me soutenoient, je succomberois à mon désespoir & à la tristesse de mes pensées.

Nous en préserve le ciel & notre dame de Guadeloupe, s'écria Pédrillo, en laissant tomber sa bouteille! Réfléchissez-vous à la terreur que ce langage peut m'inspirer? Puisque vos malheurs ne sont que dans l'imagination, vous pouvez les

éviter. Pourquoi prendre plaisir à se chagriner? Pour moi, quand je me porte bien, & que j'ai de quoi boire & manger, je suis alerte, gai & content. Je ne m'occupe jamais de l'avenir, quand il ne m'offre pas de riantes images. Je ne m'inquiète pas plus du tems qu'il fera demain, que si je n'eusse jamais été ni crotté ni mouillé.

Comment peux-tu exiger que je me livre à la gaieté, où que j'éprouve même un instant de repos, lorsque mon esprit & mon cœur ne sont occupés que des dangers auxquels ma chère princesse est exposée? Hélas! tu fais, Pédrillo, tu fais qu'elle erre dans le monde sous la forme d'un papillon... Qui fait? Cette forme est peut-être la plus funeste à l'amour & la plus dangereuse pour moi.

Dangereuse, monsieur? Quels dangers peut vous faire courir un papillon? Vous m'avez dit qu'il étoit à l'abri de la voracité des hirondelles, &....

Il est bien vrai que la fée m'a assuré que j'étois aimé de la princesse; mais.... qui peut me répondre de la constance de son amour; qui peut me répondre de sa fidélité? Qui peut m'assurer que ses feux si rapidement allumés ne s'éteindront pas de même, ou que (& c'est ce qui me fait frémir) je ne perde tout-à-coup le fruit de l'impression que je dois avoir fait sur elle, lorsqu'elle voltigeoit légèrement autour de moi? Rien ne

peut dissiper mes inquiétudes & mes alarmes. Grands dieux ! aura-t-elle assez de force pour résister à la séduction ? Ne succombera-t-elle pas aux guerres qu'on lui livrera sans cesse ? Cruelle pensée ! Que ne suis-je à portée d'écarter les téméraires qui.

Pour le coup, seigneur don Silvio, j'y perds mon latin. C'est un fait, vous dis je. Cependant, j'ai de la peine à comprendre. En vérité, monsieur, on s'y perd : on ne fait plus à quoi s'en tenir. La forme de papillon est une forme dangereuse, dites-vous : & vous craignez la séduction. Vous avez peur qu'on surprenne son cœur, tandis qu'elle est papillon. C'est en vérité pénétrer bien avant dans la matière. Il n'y a plus à en douter... C'est de la jalousie... Oui, vous craignez que d'autres papillons n'approchent le vôtre de trop près. Hi, hi, hi. Etre jaloux d'un papillon ! C'est une espèce de jalousie inouïe. Il y a apparence que quand elle sera princesse, vous serez aussi jaloux des puces qui se promèneront par-ci par-là dans ses cotillons.

Ecoute, Pédrillo, dit le chevalier d'un air sérieux, je m'apperçois que tu veux faire le plaisant, & rien n'est plus insoutenable que les plaisanteries déplacées. N'as-tu jamais lu l'histoire du Bourgeon ou celle de l'éternel Printemps ?

Du prince Bourgeon? Nenni ma foi, je ne le connois pas. C'est la première fois que je l'entends nommer.

En ce cas-là, tu ne connois pas non plus l'île des papillons?

Des papillons qui ressemblent au vôtre?

Oui... Apprends que ces papillons sont une espèce de génies ailés. Leur beauté surpasse celle des divinités. Ils sont aussi tendres que l'amour, mais aussi légers & aussi inconstans. Ils volent de conquêtes en conquêtes. A peine tel papillon a-t-il juré à sa belle, une fidélité éternelle, qu'on le voit empressé près d'une nouvelle maîtresse à qui il proteste qu'il n'a jamais aimé qu'elle. En un mot, le même jour, la même heure, le même instant voit naître sa flamme, la voit croître & s'éteindre.

Voilà une plaisante manière d'aimer.... Ces papillons parlent donc?

Ne t'ai-je pas dit que ce ne sont pas des papillons ordinaires; mais une espèce de sylphes qui, au sentiment d'un certain naturaliste Arabe, proviennent des amours secrets d'une sylphide & d'un jeune faune. Ces petits individus tiennent de leurs mères la beauté & une jeunesse éternelle; l'inconstance leur vient de l'héritage paternel.

Ah, ah, je me rappelle, s'écria Pédrillo....

Où, c'est cela même, je comprends à merveille! J'ai souvent vu dans le cabinet de madame, de ces poupées ailées dont vous parlez. On lit au bas de leur portrait... Amours de Flore & de Zéphire... Je n'ai jamais rien vu de si beau; mais je n'ai pas osé les examiner à mon aise, parce que notre vicaire dit que c'est pécher que d'arrêter ses yeux sur de pareils objets... Celui qui a la hardiesse de parler seul a toujours bon droit... Entre-nous, monsieur, ce vicaire n'est pas plus froid qu'un autre. Devineriez-vous avec qui je le trouvais dernièrement?... Avec la grosse Maritorne. Tableu! ils ne disoient pas ensemble des *Patenottes*... Vous pouvez m'en croire, le fait est certain... Le diable m'emporte si j'en dis davantage... Malheur à celui qui parle sur le compte de ces messieurs.

Je t'en conjure, cher Pédrillo... Confie-moi ce que tu as vu : je te jure un secret inviolable.

Pardonnez-moi, monsieur. Je n'oserois vous le dire... Si c'eût été la dame Béatrice... encore cela pourroit passer... Mais... Maritorne! la grosse Maritorne! Fi! M. l'abbé, c'est indigne.

G'en est assez, interrompit Silvio en rougissant, je n'en veux pas savoir davantage....

Parles-moi de ce que tu as vu en peinture dans le cabinet de ma tante.

C'est bien dit. Pourrois-je m'en ressouvenir?... Cela me vient... Je n'osois donc pas regarder fixement ces peintures ; mais j'entrevis, du coin de l'œil, que mademoiselle Flore étoit représentée dans un bain à mi-corps. Comme elle se croyoit seule, elle étoit nue comme un ver. Monsieur Zéphire son amant étoit assis au dessus d'elle sur un nuage, & lui lançoit des regards si vifs qu'on auroit dit qu'il alloit la dévorer des yeux. Une troupe de petits bons hommes ailés voltigeoient autour d'eux & s'entrebattoient à coups de roses.

Apprends que ces papillons sont captifs par un enchantement que la jalousie de l'amour leur a attiré. Ils perdent leur forme aussi-tôt qu'ils ont l'imprudence de sortir de l'île où ils sont nés : ils deviennent papillons, se mêlent & se confondent avec tous les insectes qui portent ce nom. Leur penchant insurmontable pour les querelles amoureuses les a souvent rendus bien redoutables ; car lorsqu'ils parlent...

Ils parlent donc ? Que cela doit être plaisant !... Un papillon qui parle !... Par S. Bonaventure, que n'en ai-je un seul en mon pouvoir ! J'aurois bientôt fait une fortune brillante... Il est vrai
que

que dans de pareilles circonstances, monsieur ne doit pas être bien tranquille. Vous n'avez pas tant de tort qu'on l'auroit pu penser. Un papillon qui parle, qui est un sylphe & qui peut, au moment qu'on y pense le moins, devenir un beau garçon. Peste ! Il n'y a pas là à badiner. Il est très-possible que la princesse fasse connoissance avec un de ces petis Lutins. Et puis ils se reposeront sur un arbrisseau. Ils jaseront ensemble. Un discours en amène un autre. On se rapproche insensiblement. On se trouve si près. Et ainsi de fil en aiguille on en vient. . . . Vous me comprenez ? . . . L'humanité est fragile. Si le pauvre petit animal oublioit qu'il est votre amante, un instant suffiroit. . . .

Si je ne savois, répondit Silvio avec emportement, si je ne savois que tu ne comprends pas la force de tes expressions, je te punirois sur le champ, d'avoir eu la témérité de soupçonner la vertu de mon incomparable princesse. Insolent ! De quel droit oses-tu insulter un être si respectable & si auguste ? Si je suivois mon penchant

Ah ! pardon, seigneur don Silvio, pardon ! Je veux mourir, si j'ai eu intention de vous déplaire. . . . On n'ose pas dire un petit mot que vous ne vous en fâchiez. . . . On ne peut abattre un arbre sans que les branches tombent. De deux choses, l'une.

Où vous êtes jaloux , ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes , vous avez sujet de l'être. Si vous n'en avez pas de raisons , eh ! par tous les diables , que faites-vous de la jalousie ?

Si je suis jaloux , comme tu le prétends , je ne le suis que de son cœur ; & je suis loin de penser qu'elle voulût faire un pas qui dérogeât à la vertu la plus austère. Elle est destinée à moi seul : la fée Rayonante m'en a donné sa parole ; & la princesse fait qu'elle ne doit aimer que moi. Ainsi , je suis assuré de sa personne ; & je me mépriserois moi-même , si je pouvois douter un moment de sa sagesse. Notre personne , dans le sens que je l'entends , est toujours en notre pouvoir ; mais nos penchans ne dépendent pas de nous. Un autre pourroit jouir du cœur de ma princesse , tandis que je ne posséderois que ses charmes.

En vérité , monsieur , je ne comprends pas vos distinctions. Vous séparez le cœur de la personne , & la personne du cœur : & il me semble à moi qu'ils sont inséparables , que l'un ne va jamais sans l'autre ; que si je possède la personne , je suis également possesseur du cœur. Mais je dis que si j'avois une femme qui ne m'aimât pas de tout son cœur , l'oreille me démangerait terriblement , fût-elle la vertu même. Quand une fois..... Doucement. Quel bruit ! N'entendez-vous rien , monsieur ?

Non. Qu'entends-tu donc ?

Ha, c'étoit quelque chose qui se secouoit dans le feuillage. Il m'a semblé que le bruit venoit de ce côté-là... Peut-être n'étoit-ce qu'un oiseau... Pourvu que ce ne soit pas un oiseau de proie, Écoutons ; monsieur. Je n'entends plus rien. Que disions-nous tout-à-l'heure ? Ha, nous parlions de votre jalousie. Je disois donc que. Ciel ! Le bruit recommence... saint ange gardien ! Qui est-ce qui vient là ? Dieu, secourez-nous... sainte Vierge, ne nous abandonnez pas..... monsieur ! une naine ! une magicienne.....

Tais-toi , lâche ! lui dit tout bas don Silvio qui appercevoit l'objet qui faisoit peur à son domestique. Je crois que c'est une fée.

Une fée, dites-vous ? Elle est sans doute de l'espèce de celles qui passent par les cheminées. Elle ressemble bien plus à une forcière qu'à.....

Arrête ! Peut-être est-elle de mes amies, les plus belles fée se plaisent souvent à paroître sous la figure de vieilles femmes pour voir de quelle manière elles seront accueillies des jeunes gens.

Ha, ha, je vois à présent ce que c'est... Hi, hi, hi, une bohémienne, monsieur. Examinez-la attentivement, vous verrez que c'en est une. Elle vient à propos pour nous dire notre bonne aventure.

Ne te déconcertes pas, lui dit Silvio à l'oreille ; mais je t'assure que c'est une fée. En tout cas , il faut prendre le parti le plus sage. Quelle qu'elle soit , nous agirons comme si elle étoit fée : & nous ne risquons rien.

Pendant cette conversation , la prétendue fée s'approchoit toujours. C'étoit , comme l'avoit dit Pédrillo , une vieille bohémienne qui ne rôdoit point sans raison dans cette forêt. Elle fut aussi étonnée que nos voyageurs , lorsqu'elle vit un jeune homme de qualité parcourir ces déserts avec si peu de suite.

C H A P I T R E I I I .

Ce qui se passa avec la Bohémienne.

Dès qu'elle fut près d'eux , don Silvio se leva ; la salua poliment , & lui demanda s'il pouvoit faire quelque chose pour son service.

Sainte Barbe ! s'écria-t-elle , que fait un si beau Monsieur , dans ce bois..... Vous êtes-vous égarés , ou cherchez-vous ?...

Eh ! madame la bohémienne , interrompit Pédrillo , pas tant de curiosité s'il vous plaît. Nous ne vous avons fait aucune question , ainsi laissez.....

Tais-toi, impertinent ! s'écria don Silvio, en jetant un coup d'œil furieux sur son valet. Il est certain, ma bonne vieille, que la rencontre que vous faites, auroit lieu de vous étonner, si vous ne saviez d'avance quel est l'objet que je cherche.

Hem ! grand'mère, n'est-il pas vrai que vous savez dire la bonne aventure ? Regardez un peu dans la main de monsieur, & dites-moi s'il a une physionomie heureuse.

Je n'ai que faire de sa main, répondit la vieille ; je vois cela dans ses yeux. Mon beau monsieur, tout jeune que vous êtes, je parie que vous connoissez déjà l'amour. Vous rougissez ? .. N'ai-je pas deviné ?

Tubieu ! la mère, vous lisez dans les yeux ? Cela étant, vous voyez sans doute aussi que la princesse que monsieur aime, est un papillon ?

Un papillon, reprit la bohémienne ? Je n'ai pas de peine à le croire. Est-il bien grand, mon beau monsieur ? Mange-t-il déjà seul ? Je me connois assez en papillons de cette espèce. Il fut un tems où j'en avois un bon nombre en cage à Séville. Il y a apparence que celui dont vous êtes amoureux, s'est évadé, puisque vous le cherchez ?

Il me semble, la vieille, que vous en savez là dessus plus que nous, reprit Pédrillo. Oh ! ça,

puisque vous lisez tant de choses dans les yeux de monsieur le chevalier, regardez dans ses mains & je parie que vous en lirez encore plus. Ouvrez la main, monsieur, si vous voulez bien.... Eh bien ! commère, que dites-vous de ces linéaments ?

Ma foi, répondit la bohémienne, voilà une main bien blanche & bien potelée. Un moment, mon beau monsieur... Si vous vouliez y mettre un ducat, je vous dirois des vérités qui vous feroient grand plaisir.

Un ducat, demanda Pédrillo ? Peste ! quelle commère... Je crois que vous avez envie de vous amuser à nos dépens, & de boire quelques coups à la santé de mon maître.... Un ducat ?.... Si vous eussiez encore dit un réal, on pourroit le risquer.... Me comprenez-vous bien..... Nous savons sans vous ce que.....

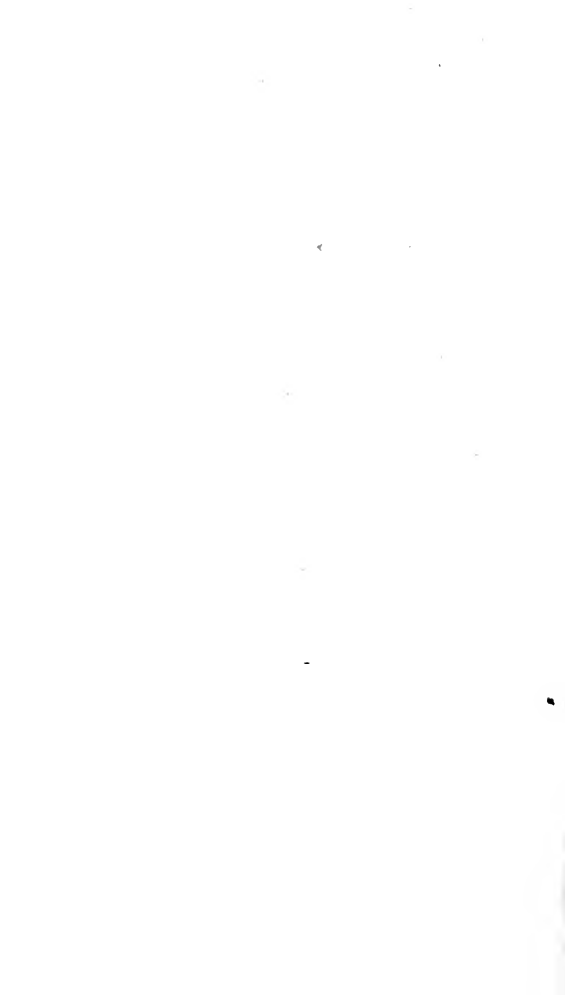
Oh ! Je parie bien que non, reprit la vieille.

Tenez, ma bonne, voici un ducat. Ne faites pas attention aux propos de cet imbécille qui ne fait ce qu'il dit.

Mon jeune monsieur, répondit la bohémienne, vous êtes si noble, si grand & si généreux dans tout ce que vous faites, que si j'étois encore ce que je fus jadis... J'ai eu mon tems comme une autre. On vieillit. Je me rappelle qu'on ne m'appeloit que la belle bohémienne, & que les jeunes



*Si vous voulez y mettre un Ducat, je vous
dirais des vérités qui vous feroient grand plaisir.*



messieurs de Tolède se disputoient l'avantage de me tenir compagnie & de me donner des sérénades. Alors, les doublons me venoient sans que je m'en aperçusse.

Bha, Bha, que nous importe la manière dont vous passâtes vos quarts-d'heures, il y a cent ans. Quand le diable n'étoit encore qu'un enfant, vous aviez des dents dans la bouche..... Mais vous tenez notre ducat & vous n'avez encore rien dit—. Votre main seigneur don Silvio

Un seul petit ducat de plus, mon beau monsieur & je vous apprendrai tout ce que vous desirez de savoir.

Le voici, lui dit Silvio, --- sans faire attention au mécontentement de son valet. Prenez le, ma bonne. En disant ce dernier mot, le chevalier présenta sa main & le second ducat.

Oh! la belle main! Qu'elle annonce de prospérités!..... Ne te l'avois-je pas dit? Tu es amoureux, mon petit ami; tu es amoureux. Ah! le bon petit cœur. Va, n'en rougis pas. Tu es à un âge où il faut entretenir son cœur. La belle chose que l'amour!... Comment?.... laisse, laisse-moi bien examiner.... Une gentille petite personne.... Oui, vraiment tu es amoureux d'une jolie enfant.

L'y voilà. Elle a ma foi deviné, s'écria Pédrillo... Gentille & petite comme une marionnette.

Elle est bien jeune, ajouta la bohémienne & un peu volage.

Volage ? En effet, dit Pédrillo : car elle voltige tantôt dessus les buissons, tantôt dans les plaines, & sur les montagnes, & dans les forêts, sans qu'il nous soit possible de l'atteindre.

Tout cela se passera. On vieillit : le tems apprend à penser solidement.... Quoiqu'elle soit légère, elle ne laisse pas de t'aimer, n'est-ce pas ?

Voilà précisément ce que nous voudrions savoir, répondit Pédrillo : parce que nous avons certains doutes, certains petits soupçons qui font... que nous ne sommes pas..... bien sûrs..... de sa..... sa.....

Arrête, interrompit don Silvio, en le regardant avec dépit. Je t'impose silence.

Qu'elle en aime un autre, continua la vieille ? La petite rusée ? Un autre !... Cela est terrible ; mais non pas impossible. Voilà pourtant, voilà comment sont toutes ces jeunes fillettes. Après cela, fiez-vous à elles.... Et elles en aiment un autre ?.... Je gagerois que c'est un de ces petits étourdis à colifichets, un de ces papillons qui volent autour de mille belles fleurs sans pouvoir se fixer sur aucune....

Holà ! madame la bohémienne, s'écria Pédrillo qui vit pâlir son maître. Vous en dites plus que nous n'en voulons savoir.

En voilà assez , dit Silvio en retirant son bras... Laissez-moi... Mon malheur est assuré : elle l'a lu même dans ma main.

Qu'importe, pourvu qu'on ne le lise pas sur votre front? Oh ça, grand'mère, nous voulons changer de conversation. Que dites-vous de ma main? Voilà une piécette. Je crois que vous pouvez me dire de jolies choses.

Sous quelle étoile sont nés ces gens-là, s'écria la vieille en regardant dans la main de Pédrillo. Vous êtes amoureux comme je ne saurois le dire ... Hai, hai, voilà cinq ou six femmes d'un trait.

Cinq ou six femmes? Ne vous trompez-vous pas? Bon dieu! Que ferai-je de toutes ces femmes?

Si elles ne sont pas pour toi, elles feront pour les autres. J'en vois une ici qui, je crois, te procurera des amis.

Quoi? Vous voyez dans ce moment la personne que j'ai dans l'imagination? & vous la voyez dans ma main?

Sans doute.

C'est ce que nous allons voir... Est-elle grande ou petite? vieille ou jeune? maigre ou épaisse? Répondez-moi là-dessus.

Elle n'est ni grande ni petite.

Bon.

Ni vieille ni jeune.

! Vertubleu !

Et on peut ajouter qu'elle a plus d'embonpoint qu'e de maigreur.

Comment pouvez-vous voir tout cela dans ma main ? Ne voyez-vous pas aussi ses deux grands yeux noirs ?

En effet. Oui , ils sont beaux ; mais un peu frippons. Sa chevelure est noire aussi ; & sa bouche est garnie d'un ratelier d'ivoire.

En vérité, vous la connoissez mieux que moi-même. Mais allons plus loin.

Et que dites-vous de sa gorge ?

Elle est charmante.

Et de ses jambes ? Ha , peut-être que ses cotillons vous empêchent de les voir ; mais vous pouvez m'en croire , il y en a peu d'aussi fines.

Tu as raison. Elle est tout-à-fait gentille ; mais elle n'en est que plus dangereuse pour toi.

Pourquoi , dangereuse ?

Oh ! Ce n'est pas une question à faire.

Tu l'apprendras à tes dépens. Tu sauras que la possession d'une jolie femme tire souvent à conséquence Allons , je ne dis plus rien.

Diable ! En voilà assez , à moins que vous ne veuillez dire tout-à-fait que je serai co...

Je ne veux pas précisément dire cela ; mais quelque chose qui en approche ... Mais je m'ap-

perçois que je perdis ici mon tems. Je pense que vous en avez assez pour votre argent. J'ai des affaires ailleurs. Adieu , mes enfans , portez-vous bien : au revoir :

La bohémienne se retira & laissa Pédrillo dans de cruelles incertitudes. Il ne savoit que penser sur le compte de la diseuse de bonne aventure..... Je vous garantis, disoit-il en courant du côté où étoit son maître , je vous garantis que je n'y conçois rien ... Si cette vieille forcière n'est pas une fée , il y a tout lieu de croire que c'est un esprit malin qui parle par sa bouche. Elle ne peut savoir naturellement toutes les vérités qu'elle vient de me dire. Comment a-t-elle pu savoir que vous ériez amoureux d'une princesse , & que cette princesse est un papillon. Elle m'a dépeint la dame Béatrice comme si elle eût été présente ... Il est pourtant bien vrai que nous l'avons vue aujourd'hui pour la première fois de notre vie. Que pense monsieur de tout cela ? Quelque effort que fasse mon esprit , il ne peut sortir de ce labyrinthe. Tout me paroît obscur & embrouillé.

Don Silvio étoit tristement appuyé sur le tronc d'un arbre. Il paroissoit ne faire aucune attention aux propos de son valet. Enfin , il se leva tout à coup , comme sortant d'une espèce de léthargie , & dit. ...

Ecoute , Pédrillo. Jete dirai ma façon de penser

sur cette aventure singulière : & je suis sûr de ne pas me tromper ; mais avant , dis-moi ce qu'est devenue la bohémienne.

Elle a disparu , monsieur , & je ne fais comment. Ça été l'affaire d'un instant. Je n'ai fait que regarder derrière moi pour voir où vous étiez , & je ne l'ai plus vue. Je t'avoue , Pédrillo , que j'ai eu bien de la peine à me retenir au moment qu'elle m'a annoncé , en termes ambigus , l'infidélité de ma princesse. Ce qu'elle m'a dit d'abord n'a fait aucune impression sur moi , parce que tu lui découvrais , inconsidérément une partie de la chose ; mais quand elle a ajouté que j'étois sacrifié à un papillon , je me suis senti tout hors de moi-même : je n'aurois pu me contenir , & j'ai pris le sage parti de m'éloigner pour réfléchir solidement à tout ce qui venoit de m'arriver... Fais bien attention à tout ce que je vais te dire. Par la mine , les gestes , le ton & l'équivoque des paroles de cette vieille femme , j'augure que ce que nous avons pris ce matin pour une sylphide ou une salamandre , étoit précisément cette bohémienne sous différentes formes. Toutes ces apparitions ne sont que des essais de méchanceté. On voudroit , en me faisant peur , me forcer à renoncer à mes desseins. Je suis moralement sûr que cette vieille bohémienne est la fée Carabosse elle-même : car elle en avoit la démarche , le

mon & le maintien. Quoi qu'il en soit , rien ne
fera capable d'ébranler les fermes résolutions que
j'ai prises. » Non, ma chère princesse , continua-
t-il , en élevant la voix & fixant les yeux sur le
portrait qu'il avoit , rien ne pourra éteindre la
flamme que votre beauté a allumée dans mon
cœur ! Dussiez-vous avoir de l'indifférence ,
être inconstante , ou même infidèle , je ne
pourrai cesser de vous adorer ! Loin de moi ,
la pensée qui pourroit vous représenter ingrate ,
lorsque la fée bienfaisante qui nous protège
m'a assuré de toute votre tendresse... Hélas !
peut-être êtes-vous retenue loin d'ici ; dans une
solitude où vos douleurs & votre destinée vous
ont entraînées. Peut-être cachée dans le centre
d'une rose prête à s'épanouir , humectez-tu ses
tendres feuilles de tes larmes. Peut-être gémis-
tu de te voir abandonnée de ton amant....
Ciel ! moi , t'abandonner ! Ah ! divine prin-
cesse , aimable souveraine de mon ame ! Dussent
mes ennemis trancher mes jours par la mort la
plus affreuse , ils ne pourront empêcher que
mon ombre animée par un amour éternel , ne te
cherche , ne te suive , & ne vole à ton secours en
quelque circonstance & en quelque événement
que tu puisses te trouver. Sans envier le séjour
des dieux , j'irai dans ton sein chercher un
nouvel Elisée «,

Don Silvio prononça ces mots avec tant d'énergie , avec un ton si touchant & si pathétique , que Pédrillo ne put retenir ses larmes. Par ma foi , monsieur , s'écria-t-il , en s'effuyant les yeux , vous avez merveilleusement l'art d'attendrir. Comment , toutes les belles choses que vous venez de dire , ont elles pu venir dans votre imagination ? Il est bien dommage que vous ne soyez ni curé ni vicaire. Si vous eussiez prêché avec ce pathétique , vos auditeurs vous auroient souvent interrompu par leurs sanglots. Je voudrois bien avoir retenu tout ce que vous avez dit. Je ne me rappelle que de la rose épanouie , des larmes , des ombres qui doivent être immortelles. Vous avez aussi parlé des dieux , de leur séjour , de la tendresse & de Sainte Elisabeth. Je ne comprends pas comment vous avez pu rassembler tout cela. Mais pour en revenir au principal . . .

Le principal & même le seul objet qui doit nous occuper , c'est le papillon bleu. Il faut le chercher & le trouver. Fais ton paquet & continuons notre route . . . Mais je vois ici plusieurs sentiers . . . Lequel prendrons-nous ? Où est Pimpim ? C'est à lui à le choisir . . . Il me semble qu'il y a quelque tems que je ne l'ai vu ?

Cette question fut un coup de foudre pour Pédrillo , qui se rappela que Pimpim n'avoit pas reparu depuis l'aventure du fossé. Comme il

craignoit que son maître ne lui pardonnât pas sa négligence , il assura que le petit chien ne pouvoit pas être loin . . . Je l'ai porté toute la nuit , ajouta-t-il , car le pauvre animal n'auroit pu nous suivre. Il étoit ce matin à côté de moi quand la fée Carabosse est venue. Je m'en vais l'appeler : dès qu'il m'entendra , il viendra . . . Pédrillo appela Pimpim de toutes ses forces. Don Silvio le seconda ; mais leurs cris furent inutiles. Ils ne furent pas plus heureux que les Argonautes , lorsqu'ils cherchoient le charmant Hilas que les nymphes avoient caché dans leur grotte. Ils parcouroient les plaines & les vallons , les bois & les prairies : ils faisoient retentir le nom de Hilas dans toute la contrée ; mais Hilas étoit dans les bras de la plus belle des nymphes , où il avoit perdu l'usage de ses sens ; au moins celui de l'ouïe. Ce qui étoit arrivé aux argonautes arriva à nos voyageurs ; mais avec cette différence : au lieu de reposer sur le sein d'une belle nymphe , Pimpim étoit enveloppé dans le sale tablier de la vieille & dégoûtante bohémienne. Après avoir quitté les voyageurs , elle avoit trouvé ce pauvre petit animal épuisé de fatigues & presque mort. L'ayant trouvé petit & joli , elle l'emporta.

Ce nouvel accident jeta don Silvio dans la plus noire mélancolie. Il étoit abattu de tristesse : ses

forces l'avoient presque entièrement abandonné : Pédrillo n'eut pas de peine à lui persuader que Pimpim avoit été volé par la fée Carabosse ; mais il ne pouvoit le faire renoncer aux projets insensés que son désespoir avoit fait naître.

Peut-être étoit-ce le moment de proposer à son maître de retourner du côté de Valence ; mais depuis la conversation qu'il avoit eue sur le pâté & les coups de vin de Canaries qu'il avoit bus , il avoit renoncé à retourner sur ses pas. Il auroit même été fâché que don Silvio en eût parlé. D'ailleurs, Pédrillo n'envisageoit jamais que le moment présent. Un beau jour lui faisoit oublier tous les désastres qu'il avoit essuyés , & toutes les pensées sinistres qui lui étoient venues dans une nuit obscure. Pédrillo tenoit beaucoup de Sénèque. La seule différence qu'il y avoit entre ce jeune Espagnol & le philosophe que nous venons de citer , c'est que le premier ne se donnoit pas la peine de concilier les opposés qui assaillissoient son jugement.... Il employa alors toute son éloquence à persuader à son maître que Pimpim se retrouveroit... Reposez-vous de ce côté-là , lui dit-il , sur les soins de la fée Rayonante. Qui fait quelles sont ses vues sur la perte que nous croyons avoir faite. Il est sûr que si la fée, votre bonne amie , veut être honnête vis-à-vis de nous , il faut qu'elle

qu'elle tienne sa parole. Il faut bon gré, malgré que nous ayons notre princesse, & je n'en démorderai pas.

Cette fermeté tranquillisa un peu notre héros affligé. On sentoît dans le bois un air frais qui venoit d'un lac voisin. On tourna de ce côté-là, en faisant des vœux pour le retour de Pimpim.

C H A P I T R E I V.

Don Silvio se lasse de chercher le Papillon bleu : il s'endort après un bon goûté champêtre.

DON Silvio n'avoit entrepris ses voyages que pour chercher le papillon bleu ; ainsi il n'est pas étonnant que tous ceux qui se trouvoient sur son passage fixassent son attention.

Pédrillo crut une fois que les fées Fanfreluche & Carabosse avoient projeté ensemble, de réunir dans le bois tous les papillons du monde pour intriguer don Silvio. On les voyoit sortir par centaines & par milliers de dessous les broussailles. Notre chevalier, qui croyoit à chaque instant appercevoir sa princesse, se mit en tête de poursuivre ces petits insectes jusqu'à ce qu'il eût at-

trapé son amante : Pédrillo avoit beau murmurer , jurer & pester , il fallut suivre son maître.

Après avoir beaucoup couru , il leur sembla que les papillons enchantés ne prenoient plaisir qu'à les fatiguer. Parmi ces insectes, il y en avoit presque de toutes les couleurs : on en voyoit de gris-blancs , de gris de lin , &c. Mais aucun d'eux ne parut être princesse.

Monsieur le chevalier , dit Pédrillo tombant de fatigue au pied d'un chêne , je voudrois que la fièvre prît à tous les papillons , excepté à votre princesse. Je n'en puis plus , Monsieur , & je vous proteste que si Madame Rayonante ne s'intéresse pas plus à nous qu'elle a fait jusqu'à présent , je renonce à l'honneur & au plaisir de chercher avec vous le papillon bleu.

Pédrillo , mon ami , je suis si foible que je ne puis aller plus loin. Regarde , je te prie , s'il n'y a pas de ton côté un endroit commode où nous puissions nous reposer. Lorsque j'aurai repris mes forces , je te dirai ce que j'ai dans l'imagination.

Tâchez , Monsieur , d'aller douze pas plus loin. Il me semble voir là-bas une fortie qui donne sur un champ... plus loin , plus loin derrière ces oliviers... Je crois que nous y trouverons un aspect agréable.

Ils trouvèrent en effet un terrain charmant. D'un côté s'élevait une haie de rosiers jaunes &

blancs, couverte de mille autres fleurs champêtres. On voyoit au loin des gorges séparées par des prairies où couloient cent petits ruisseaux qui auroient pu servir de modèles aux copistes de la nature. Les eaux qui serpentoient à droite & à gauche se réunissoient dans un fleuve dont les rives étoient couvertes d'arbres fruitiers que la main des nymphes sembloit avoir pris plaisir à tailler. L'ensemble de cette riante contrée formoit une perspective si agréable, que l'œil étonné du spectateur croyoit admirer les peintures qui décorent le séjour des dieux.

Quel lieu ! s'écria don Silvio , qui paroissoit reprendre une nouvelle existence. Qu'il est doux de s'y reposer ; mais qu'il seroit cent fois plus doux encore d'y passer sa vie, si... Grand dieu ! Je n'ose m'arrêter à une pensée si ravissante. L'idée de la réalité m'ôte l'usage de la raison.... Un semblable plaisir seroit trop vif... & le cœur de l'homme seroit trop foible pour goûter cette félicité suprême... Qui ne croiroit que les nymphes ou les fées ont formé ces agréables mélanges , cette charmante diversité pour nous ranimer !... Pédrillo ! Porte-moi un flacon de l'eau qui coule sous ces rosiers : je suis altéré... En disant cela , le chevalier s'étendit sur le gazon qui lui parut plus doux que le duvet.

Pédrillo revint avec un flacon rempli d'une

eau plus claire & plus transparente que le cristal. Courage, monsieur, cria-t-il de loin à son maître ; voilà de l'eau en abondance ; & qui plus est, voilà deux bouteilles de vin de Malaga. Il est vrai qu'elles nous coûtent bien cher, mais la liqueur n'en aura que plus de faveur... Va!... A la santé de notre princesse ! Ce qui n'est pas encore fait se fera... Ne perdons pas tout espoir, monsieur. Il n'y a pas long-tems que nous sommes en voyage... Peut être nos affaires se feroient mieux , si nous montrions moins d'empressement. On sait que les femmes ont des caprices. Je parie que si nous marchions plus lentement, que nous nous rafraîchissions plus souvent, & que nous fissions semblant d'être moins amoureux de la princesse, elle viendrait elle-même, & se laisseroit prendre avec aussi peu de résistance que cette bergère, qui pour fuir son amant se sauva dans une grotte. Au reste, elle n'agiroit qu'à son avantage. Croyez-vous qu'elle aime mieux être papillon que princesse & votre femme ? Oh ! que non : elle ne me trompera pas. Ainsi, nous avons encore des ressources ; & en dépit de la maudite Carabosse, nous nous réjouirons ici : nous y prendrons de nouvelles forces..... Allons, de la gaieté ! seigneur don Silvio : *bonum vinum latificat cor hominis*. Or ça, mettons la main à l'œuvre. Qui sait si nous ne dînerons pas

demain dans un château d'albâtre & sur des affiettes de nacre de perles incrustées de rubis?

Pédrillo étoit engageant, & l'appétit pressoit notre jeune Héros qui consentit enfin à manger. Don Silvio prouva dans cette occasion, que le sage Zoroastre avoit raison quand il disoit, dans je ne fais quel livre, qu'un pâté froid & une bouteille de vin entre les mains de quelqu'un qui a bon appétit, est un remède infailible contre toutes les calamités de la vie..... Les esprits agités du jeune chevalier paroissoient se tranquiliser à mesure que le pâté & le vin diminuoient. Les vapeurs spiritueuses du Malaga dissipèrent peu à peu cette noire mélancolie qui l'avoit tant abattu; & elle fit place à des idées plus riantes. L'agrément de la perspective & la variété du paysage qui surpasse tout ce que l'art peut produire, auroient également touché l'ame de quelqu'un moins sensible que don Silvio..... Il se laissa aller à un doux sommeil. Il sembloit que le dieu du repos qui vouloit lui être propice, eût ordonné aux zéphirs de le rafraîchir & de le couvrir de feuilles de roses.

Pédrillo but & mangea à son aise. Quand il en eut assez, il prit son havresac, le porta à trente ou quarante pas, le cacha derrière une haie, où il le crut en sûreté, & s'endormit aussi.

CHAPITRE V.

Plaisante aventure.

PÉDRILLO avoit fait environ deux ou trois heures de sommeil qui l'avoient entièrement remis de ses fatigues, lorsqu'il se leva & sortit de derrière son buisson, pour voir ce qu'étoit devenu son maître. Une bergère insensible qui auroit rêvé à des plaisirs qu'elle méprise, & qui à son reveil, se seroit trouvée entre les bras d'un berger, n'auroit pas éprouvé plus de surprise que Pédrillo, lorsqu'il apperçut deux jeunes beautés cachées à moitié derrière un rosier, qui contem-
ploient en silence & avec la plus grande attention, don Silvio dormant encore. Elles étoient parées comme les bergères qui habitent les bords du Lignon, & n'avoient pas au delà de dix-sept ou dix-huit ans. Elles étoient si belles que Pédrillo douta si elles n'étoient pas quelques-unes de ces nymphes ou de ces sylphides que son maître avoit coutume de voir quand il dorinoit. Rêvai-je, se dit-il à lui-même : mon imagination vent-elle tromper mes yeux? Un petit moment. . . . Frotons les un peu. . . . Claquons des mains. . . Bon. . . . C'est bien moi. . . . Attendez. . . . C'est

un fait. Je suis bien éveillé. Ce sont bien mes yeux que je touche. J'ai beau les ouvrir, les fermer, les r'ouvrir & les refrotter. Je vois toujours ces deux belles créatures..... supposé qu'elles soient des créatures.. Je croirois plutôt qu'elles sont des fées, & des plus belles qu'on ait jamais vu.

Pédrillo ne put se lasser de promener ses regards sur ces deux jeunes beautés. Plus il les considéroit, plus il se disoit qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau... Une d'elles paroissoit un peu plus grande & plus dégagée que l'autre. Son déshabillé étoit d'une toile des Indes blanche comme la neige & couverte de guirlandes de fleurs d'Italie. Ses cheveux étoient parsemés de diamans. Mais l'éclat de ses yeux sembloit ternir ses pierreries. La blancheur de son teint & de ses bras surpassoit l'albâtre.

Tant de splendeur éblouit Pédrillo qui ne douta plus que ce ne fut la fée Rayonante. Il en fut entièrement convaincu, lorsqu'il aperçut, à une certaine distance, quelques gens en habits chamarrés qu'il prit pour des salamandres. Les doutes qu'il avoit eus de tems en tems sur l'existence de la fée Rayonante & sur la vérité des faits qui en provenoient, s'évanouirent dans cet instant. Il étoit enfin persuadé que le papillon bleu étoit une grande princesse, & l'apparition de la fée de qui dépendoit le dénouement de ces aventures, lui fit

croire que son jeune maître triompheroit dans peu de tous les nains ses ennemis , & qu'il deviendrait le plus fortuné de tous les princes.

Occupe de si flatteuses espérances , il se glissa tout doucement du côté des fées. Quand il vit qu'elles se parloient , il s'arrêta à quelques pas d'elles , se cacha dessous des feuillages , & prêta une oreille attentive , comme un jeune faune qui épie le rendez-vous de quelques nymphes qui doivent dans une belle nuit , prendre le plaisir du bain. . . .

Convenez , disoit la petite qui étoit une brune piquante que Pédrillo ne put fixer sans sentir des battemens de cœur qu'il n'avoit jamais éprouvés , convenez que vous ne fixez pas ce beau jeune homme sans émotion. Que cette attitude lui est avantageuse ! Que sa chevelure est belle ! Que sa physionomie est séduisante ! Quel teint ! C'est la blancheur du lys & la couleur de la rose. Je vous proteste qu'Endimion n'étoit pas si beau. . . . Ne desireriez-vous pas en ce moment , être une autre Diane ?

Que tu es folle , répondit la prétendue fée ! D'où peuvent te venir. . . . Je l'avouerai , cependant. . . . Laure ! en effet il est beau. . . . mais s'il s'éveillait. . . . partons , Laure. . . .

C'est bien dit. Madame a raison , répondit malignement la petite. Il peut d'un instant à l'autre

s'éveiller ; & que penseroit-il s'il nous surprenoit si près de lui ?

Mais , reprit la fée , je voudrois bien savoir qui il est. . . . son air , son ajustement semblent annoncer qu'il n'est pas de la classe ordinaire.

Oh ! Vous avez raison. Il n'est pas de la classe ordinaire. Une dévore qui l'auroit trouvé , comme nous , couché au milieu des roses , l'auroit pris pour un ange.

Je ne saurois m'imaginer qui il est. Je ne connois personne dans le voisinage. . . .

Cela est naturel , reprit la petite brune. Il y a tout au plus trois semaines que vous résidez dans ce pays-ci , & vous n'y connoissez que don Gabriel que vous aviez vu à Valence.

Ne parle pas si haut. Je crains à chaque instant qu'il s'éveille ; & je ne voudrois pas pour le monde entier qu'il nous vît ici. . . . mais , ma chère Laure , imagine-tu quel motif a pu conduire ici ce jeune homme , qui paroît être de qualité . . . ici . . . tout seul. . . .

Pas si seul , mes belles dames , s'écria Pédrillo.
Ah !

Voilà des fées bien peureuses , ajouta le valet qui n'avoit pu résister à l'envie demesurée de parler.

Les belles ne purent savoir d'abord d'où étoit partie la voix qui leur avoit causé tant de frayeur.

Mais, quand elles eurent aperçu Pédrillo qui étoit d'une taille avantageuse & d'une figure prévenante, elles revinrent à elles-mêmes,

Je vois bien, continua-t-il, que vous voudriez favoir quelle est l'espèce de découverte que vous venez de faire. Si vous voulez me promettre le secret, car il est de la dernière conséquence qu'une certaine vieille tante que nous avons, ne sache pas ce que nous sommes devenus, je vous le dirai. Il y a là-dessous du mystère, mais je crois ne rien risquer en le découvrant à de si belles dames. Oh! non: car vous ne ressemblez pas du tout aux nièces de la fée Fanfreluche.

Expliquez-vous un peu plus clairement, mon ami, dit Laure en jetant sur lui un regard que l'intelligent Pédrillo ne manqua pas d'observer. Expliquez-vous; mais soyez bref, car je crains que ce jeune monsieur ne se réveille.

Vous pouvez être tranquille sur ce point. Il n'a pas fermé l'œil la nuit dernière; & quand il est en train de dormir, le ciel & la terre se réuniroient qu'il ne s'éveillerait pas. Il s'est endormi de fatigue, parce que depuis minuit nous avons fait au moins vingt-quatre milles.

Vingt-quatre milles? reprit-elle avec étonnement. Et à pied?

On va vite, ma belle demoiselle, lorsqu'on

voyage en féerie. On s'éloigne de son pays sans savoir comment; & souvent on a fait un mille qu'on ne croiroit pas avoir fait quatre pas.

Cela peut-être, reprit Laure; mais peut-on savoir ce que vous appelez voyager en féerie?

Un petit moment, mademoiselle. Vous faites-là une question à laquelle on ne peut répondre en si peu de tems. Mais, pour abréger, je vous dirai que nous cherchons une princesse, ou, pour parler plus cathégoriquement, un papillon dont mon maître est amoureux. Dès que cet insecte sera trouvé, il doit se changer en princesse & être épousé par mon maître. Voilà tout le mystère. Sur-tout, mademoiselle, gardez le plus profond secret. Nous avons des mesures à garder vis-à-vis de certains nains qui ont des vues sur notre princesse... S'ils apprenoient quelque chose de nos projets, tout seroit perdu.

Que pense madame de notre rencontre, demanda Laure à sa maîtresse? Il me semble que je fais un songe enchanté.

Qui est donc votre maître, demanda la dame?

La plus belle, la plus noble & la plus généreuse de toutes les dames d'Espagne. Je puis vous dire cela mieux qu'un autre, parce que je suis son frere de lait.

Je vous demande uniquement quel est son nom,

DON SILVIO DE ROSALVA, répondit Pédrillo : Son château est à trois milles en deçà de Telva. Son père s'appeloit don Pedro de Rosalva. Il étoit mon parrain : c'est pourquoi je fus baptisé sous le nom de Pedro. Quand j'étois petit on m'appeloit Pédrillo ; & il y a apparence que je m'appellerai comme cela toute ma vie , à moins que le seigneur don Silvio ne trouve sa princesse , & qu'alors il me fasse présent d'un des marquisats , comtés ou duchés qu'elle lui apportera en mariage.

Pédrillo disoit tout cela avec tant de franchise & d'un air de si bonne foi , que nos belles soupçonnèrent qu'il y avoit en effet quelque chose de singulier & d'extraordinaire dans ce qu'elles voyoient & entendoient.

Vous nous direz , mon ami , que votre maître est amoureux d'un papillon qui doit se changer en princesse ? Ne voulez-vous pas , plutôt , dire qu'il est amoureux d'une princesse qui a été métamorphosée en papillon par quelque enchanteur ?

Précisément , répondit Pédrillo ; & nous attendons qu'elle revienne princesse. Mais , pour vous parler vrai , il me semble que la fée Rayonnante qui a promis la protection à mon maître , agit pour nous , avec beaucoup de négligence & de lenteur. Je crains bien que toutes nos espérances ne soient mal fondées.

Quelle est donc cette fée que vous appelez Rayonante , demanda Laure ?

Que nous importe , répondit la dame. Nous n'avons pas de tems à perdre. Je crains que la nuit nous surprenne avant que nous soyons arrivées à Lirias : & mon frère sera inquiet.

En disant ces mots, elle jeta encore un regard sur don Silvio , & partit. Laure qui l'avoit remarqué , fit intérieurement mille commentaires sur les œillades. Pédrillo crut devoir conduire ces belles dames jusqu'au chemin où leurs mulets les attendoient. Le savoir vivre avoit moins de part à cette démarche que l'amour. L'aimable Laure avoit fait plus de progrès sur son cœur en un instant , que la dame Béatrice dans plusieurs années. Il étoit éperdûment amoureux de la belle brune. Il croyoit avoir mille choses à lui dire ; mais l'émotion lui ôtoit l'usage de la parole. Elles étoient déjà loin , qu'il étoit encore dans la même place où il les avoit conduites. Il les suivit de yeux aussi loin que sa vue pût s'étendre.



CHAPITRE VI.

Qui étoient les dames que Pédrillo prit pour des fées.

ON ne peut trouver étonnant que Pédrillo n'eût pas l'esprit présent, dès le moment qu'il commença à remarquer les coups d'œil que Laure lui lançoit. A peine les dames furent-elles parties, que le prudent valet fut fâché de ne s'être pas informé à son tour de leur nom & de leur demeure.

Il ne seroit pas juste que le lecteur fût la dupe des distractions de Pédrillo. Ainsi, nous nous ferons un devoir de satisfaire bien vite sa curiosité. Nous nous éloignerons en cela de la marche ordinaire des romanciers qui attendent des occasions souvent trop éloignées, pour le développement des sujets qu'ils traitent. Ils veulent absolument faire trouver leurs personnages rassemblés dans un cabaret ou dans un coche.

La dame que Pédrillo prit pour une fée, parce que sa chevelure étoit ornée de bijoux, s'appeloit dona Felicia de Cordena. Elle n'avoit alors que dix-huit ans & étoit veuve de don Michel de Cordena, qui avoit eu la sage pré-

caution de mourir après deux ans de mariage , âgé de soixante-neuf ans. Il laissa à sa femme , qu'il institua son unique héritière , des biens immenses. Pour acquérir cette grande fortune , le défunt avoit passé une grande partie de sa vie dans le Mexique.

Ces deux riches époux avoient choisi Valence pour leur séjour. Cette ville réunit tant d'agrémens & est si avantageusement située , que les Espagnols l'ont surnommée *la Belle*. Dès que dona Félicia fut maîtresse de son sort , elle résolut de se retirer à la campagne pour pouvoir s'y occuper avec plus de liberté des fantaisies romanesques dont elle avoit nourri son imagination. La lecture des Poëtes avoit produit le même effet sur son esprit que les contes des fées sur celui de Silvio. Ce chevalier prenoit plaisir aux métamorphoses , aux enchantemens , à la magie , aux nains , &c. Au lieu que Félicia n'aimoit que les tableaux que font les poëtes , des amans & des bergeries d'Arcadie. Elle n'auroit jamais consenti à passer de ces agréables chimères dans les bras d'un vieillard sexagénaire , si elle n'avoit espéré que la fortune de son époux la mettroit dans le cas d'effectuer ce qu'elle ne voyoit que dans son imagination.

Dona Félicia joignoit à une rare beauté , tous les talens qui rendent les laides supportables,

Elle jouoit parfaitement du luth. L'harmonie & la flexibilité & la justesse de sa voix ravissoient tous ceux qui l'entendoient chanter. Elle dessinoit & peignoit également bien. Et pour réunir tous les arts agréables , elle s'amusoit quelquefois à faire des sonnets , des idyles & des églogues.

On peut se faire une idée de la révolution qu'opéra dans les esprits de Valence la mort du vieux mari d'une femme si accomplie. Toutes les belles craignirent de se voir abandonnées de leurs amans ; & les jeunes courtisans se faisoient honneur de travailler à une si brillante conquête. Par précaution , les poëtes firent succéder les épithalames aux élégies , quoiqu'il ne fût pas question alors de second mariage. Tout le monde étoit en haleine , excepté celle qui étoit l'objet de tant de préparatifs. A peine le tems de son deuil & l'hiver furent-ils passés , qu'elle quitta la ville , sans paroître se soucier du désespoir que causeroit son départ à ceux qui avoient formé des prétentions sur elle. Dona Félicia se retira avec son frère dans une terre qu'il possédoit dans la plus agréable contrée d'Espagne.

La bienfiance & l'amitié que cette jeune veuve avoit pour son frère , la déterminèrent à choisir cette retraite , quoiqu'elle possédât elle-même dans le voisinage une terre très-considérable

table & fort bien située. Nous ne devons pas oublier que ce frère passoit pour un gentilhomme plein d'honneur & de mérite.

Dona Félicia avoit fait construire dans sa terre une espèce de bergerie dont elle vouloit faire une nouvelle Arcadie. C'étoit le lieu favori où elle alloit de tems en tems faire des parties de plaisir. Elle revenoit précisément de ce petit hermitage, accompagnée de sa fidèle Laure, lorsqu'elle passa au milieu de ce riant bosquet où don Silvio s'étoit endormi. La fraîcheur qu'on y respiroit l'engagea à mettre pied à terre pour y cueillir des roses sauvages. Un bouquet de ces fleurs qui viennent sans soin & sans culture au milieu des champs, lui paroissoit préférable à ceux qu'on forme dans des patterres soigneusement cultivés.

Quelque magique ou mystique que paroissoit aux sages la sympathie, nous en emploierons le mot pour exprimer la source ou les effets des mouvemens qu'on éprouve au premier abord d'une personne inconnue.

Quarante jeunes cavaliers s'étoient donnés toutes les peines imaginables pour toucher le cœur de la belle Félicia, sans qu'un seul eût été préféré, ou même regardé d'un meilleur œil. Dans ce grand nombre, il y en avoit certainement quelques-uns qui avoient du mérite : Eh bien ! dona

Félicia avoit du discernement : elle leur rendoit justice , les estimoit & les considéroit à proportion de leur vertu.... mais rien de plus.... Peut-être que dans certain lieu , dans de certaines circonstances , à certains jours , à certaines heures.... dans de certaines dispositions , auroit-elle eu certaines foiblesses : car , selon le savant Avicenne qui suivoit à la lettre la morale du R. P. Escobar , il y a dans la vie des événemens heureux qui viennent à propos au secours de la vertu chancelante. Quoi qu'il en soit , il est certain que les galans dont nous venons de parler , autoient soupiré auprès de dona Félicia autant de tems que les Céladons en employèrent à gémir tendrement aux pieds de leurs divinités , qu'ils n'auroient pas ému son cœur , il étoit réservé à don Silvio , enseveli dans le sommeil , d'inspirer à la belle veuve ce sentiment qu'on sent & qu'on ne peut décrire. Les sensations qu'elle éprouva dans le court espace d'une minute , firent sur son cœur des impressions plus douces que tout le beau langage de ses adorateurs de Valence. Si l'état extatique où elle étoit , lui eût permis de réfléchir sur elle-même , elle auroit senti qu'elle ne pouvoit goûter le bonheur suprême qu'en donnant son cœur à ce jeune inconnu , & en partageant avec lui sa fortune.

Nous nous éloignerions trop du fil de notre histoire , si nous voulions chercher la véritable source de la sympathie. Nous laissons à nos lecteurs le soin de faire là-dessus les hypothèses qu'ils jugeront à propos.

Soit donc que dona Félicia & don Silvio se soient aimés avant de se rencontrer , soit qu'il y eût un rapport inné entre leurs ames , soit que leurs génies aient eu une liaison particulière l'un avec l'autre , il est certain que la sympathie exista aussi réellement dans leur nature , qu'il est vrai que la pesanteur , l'élasticité & la force magnétique résident dans toutes les choses existantes. Ainsi , on ne peut faire un crime à la belle dona Félicia d'avoir ressenti pour notre jeune héros ce qu'elle n'avoit jamais éprouvé pour personne.

Nous avons eu recours à toutes ces comparaisons pour ne blesser la délicatesse de personne. Si on est curieux de savoir notre sentiment sur la sympathie , nous croyons en avoir dit autant qu'il en faut pour mettre nos lecteurs à portée de nous commenter facilement. Sans nous occuper plus long-tems de ces subtilités , nous reviendrons à nos belles que nous avons laissées dans le chemin de Lirias.



CHAPITRE VII.

Qu'on ne doit pas omettre.

LES goûts sont si différens que nous ne répondrons pas qu'il n'y ait de nos lecteurs qui s'intéresseront plus vivement pour Laure , quoiqu'elle ne fût qu'une belle de la seconde classe , que pour sa maîtresse. Quoi qu'il en soit , nous avons des raisons pour ne pas faire ici le détail de ses aventures. On voudra bien se ressouvenir que nous avons dit de cette brunette tout ce qui est nécessaire pour la représenter aimable , vive , jolie & spirituelle.

Le fameux père Sanchez remarque dans son chaste & savant livre *de Matrimonio* , ou du Mariage , que l'amour agit différemment sur une jeune veuve & sur une jeune fille. La première , dit-il , devient gaie , vive , enjouée & pétillante. L'autre , au contraire , conserve un air réservé , une espèce de mélancolie qui est , ajoute-t-il , l'effet de la secrète horreur qu'éprouve l'ame , quand elle est sur le point d'être arrachée de l'état céleste des anges pour se trouver ensevelie dans un abyme de plaisirs grossiers & charnels qui entraîne cette désa-

gréable incorporation qui peuple l'univers par le péché.

Le profond respect que nous avons pour la sainte inquisition nous impose silence. Nous ne taxerons point d'erreur le grand Sanchez : mais nous blâmerons la nature qui, sans avoir aucun égard à l'autorité de celui-ci, qui a inventé de nouveaux péchés, s'est écartée de sa route ordinaire vis-à-vis de dona Félicia & de sa jolie confidente. Chemin faisant, la première gardoit un profond silence ; & la jeune fille, sans songer au danger où elle étoit de perdre son innocence, se livroit à tant de gaieté, que la sœur d'un Séraphin auroit voulu être à sa place pour succomber à la tentation.

Elle avoit fait une partie du chemin, n'avoit fait entendre que quelques soupirs qui n'étoient, pour mieux dire, que des fragmens de soupirs, parce que dès qu'elle les remarquoit, elle les renfermoit dans son sein.

Enfin, la pétulante Laure ne put plus se taire : elle crut même avoir gardé trop long-tems le silence. Elle entama la conversation par une question qui en devoit produire une autre, & peu à peu elle forma un entretien suivi.



CHAPITRE VIII.

Entretien entre dona Félicia & sa confidente.

Vous êtes bien mélancolique, madame ?
Mélancolique ?

Oui, & même un peu pensive... Je ne fais quel terme on doit employer pour dire qu'on remarque sur la figure de quelqu'un un trouble charmant... Un trouble qui plaît.

Je ne fais ce que tu veux dire... Je suis telle que j'ai été toute la journée.

Pas tout-à-fait, madame.

Pourquoi n'aurois-je pas la même sérénité ?

Je n'en fais rien... Mais il me semble avoir entendu dans le moment un petit soupir.

Un soupir ?

Oui... Il ressembloit à celui que laisseroit échapper un jeune demoiselle de quatorze ans qui seroit témoin des empressemens qu'auroit un beau cavalier pour sa sœur aînée.

Tu rêves. Quelle singulière comparaison ! Tu prends pour un soupir le mouvement innocent de la respiration. Et tout cela pour converser sur un sujet que tu médites depuis un quart-d'heure.

Je vous remercie, madame, vous augurez trop bien de mon ingénuité... Puisque vous n'avez pas l'air inquiet, & que vous ne voulez pas avoir soupiré, nous changerons de conversation.

La tête me fait un peu de mal.

Il faut avouer que l'endroit où vous avez cueilli ces roses est un lieu bien agréable.

Très-agréable.

Un séjour charmant... Je crois que madame n'est pas fâchée d'y avoir mis pied à terre. Convenez que le petit Endimion, que nous y avons trouvé endormi, surpassoit en agrémens personnels la plus élégante jeunesse de Valence.

Tu parles de ce jeune homme avec bien de l'intérêt? Je pourrois croire...

Madame pourroit le conjecturer si je n'en parlois point du tout.

Je t'entends... Mais je ne puis dire avoir trouvé en sa personne cette beauté surnaturelle que tu parois y avoir remarquée.

Je n'ai pas parlé de beauté surnaturelle, Madame... Je m'entends très-peu en choses surnaturelles... Vous lui accorderez au moins quelque chose de séduisant que n'a pas don Alexis qui passe pour le phénix du royaume.

Je ne fais si c'est faire l'éloge de quelqu'un que de le comparer à don Alexis. Je n'a ~~jamais~~

regardé ce jeune homme que comme un étourdi & un petit fat dont le plus grand mérite est d'avoir les mains douces & potelées, les dents blanches, & de savoir entretenir les femmes qui pensent comme lui de modes & de colifichets.

Je ne fais pourquoi ce don Alexis est venu se présenter à mon imagination. Je crois qu'il ne feroit pas long-tems le courtisan favori, si notre don Silvio s'avisoit de faire un petit voyage à Valence. Si ma supposition s'effectuoit, le bel Alexis pourroit bien se borner à faire sa cour aux suivantes de celles qui se disputent actuellement sa conquête.

Je ne fais de quel œil tu as regardé ce don Silvio ; mais tu me paroïs bien prévenue en sa faveur. Je le crois aimable. Je ne fais s'il est beau ou laid. . .

Aimable . . . Oui, voilà l'expression : c'est ce que je voulois dire. Quant à sa beauté . . . Elle n'est pas accomplie. Par exemple, des cheveux blonds. . .

Tu veux dire châains ?

Oui, châains. Mais comme il a un teint extrêmement délicat . . . un teint de femme, je croirois que des cheveux blonds . . .

Il me semble que la nature a mieux dirigé les choses que tu n'aurois fait. Ses cheveux s'accordent à merveille avec la couleur de son visage,

Je crois pourtant que s'il avoit quelque chose de plus mâle dans la physionomie, il n'en feroit que mieux. Je m'imagine que si on l'habilloit en femme, Dona Leonore qui certainement est connoisseuse, s'y méprendroit.

Il est vrai qu'il n'a pas les traits d'un Hercule ; & cependant on voit dans sa physionomie quelque chose de grand & de noble... Tu l'as assez bien considéré pour avoir observé tout cela aussi bien que moi.

Il me semble, au contraire, que vous l'avez mieux examiné dans une minute que moi dans un quart-d'heure. Que dites-vous de sa bouche ? Elle paroît riante ; mais un peu trop petite...

Je ne fais pourquoi tu t'entêtes à critiquer précisément ce qu'il a de mieux.

Je vous demande pardon, madame : je n'en parle qu'au hasard... Si je ne craignois de vous déplaire...

Me déplaire ? Tu n'y penfes pas, chère Laure... A te dire vrai, je ne fais moi-même ce que je dis. Pourquoi m'arrêtai-je si long-tems à cela ? Quelle que soit la beauté de don Silvio, que nous importe ?

Vous avez raison, madame ; il suffit qu'il soit aimable : c'est l'essentiel : tout dépend de ce point. Il me semble avoir lu quelque part qu'on embellit tout ce qu'on aime.

Si cela est vrai, tu es amoureuse; car selon le portrait que tu en fais, il est bien plus beau que la statue d'Apollon qui est au Vatican.

Il a encore cet avantage sur la statue dont vous parlez : c'est qu'il respire; & à mon avis, ce n'est pas peu.

Finissons notre apologie & nos comparaisons... Te rappelles-tu ce que nous a dit le garçon qui paroïssoit être son domestique?

Si on doit ajouter foi aux paroles de cet homme, don Silvio est d'une naissance distinguée. Il est fils de don Pédro de Rosalva, dont j'ai souvent ouï parler monsieur votre père, comme d'un très-brave officier. Mais pour vous dire mon sentiment, je crois que ce nommé Pédrillo nous en a imposé.

Cela peut être. Pourquoi le crois-tu?

C'est que Pédrillo ajoute que son maître est amoureux d'un papillon, qu'un nain est son rival, & qu'il a pour protectrice une certaine fée qui doit changer ce papillon en princesse, ainsi du reste. Tout cela me paroît incroyable; mais ce garçon a raconté ce que je viens de vous dire d'un ton si naïf, avec un air si vrai, que je puis croire qu'il n'en a pas voulu faire une plaisanterie.

Je t'avoue, chère Laure... Eh! Pourquoi t'en ferois-je un mystère! que je m'intéresse au sort de

ce jeune homme... Si son domestique dit vrai ; il est évident que la tête lui tourne

Il faudroit donc que Pédrillo fût aussi fou que son maître ; car je vous proteste qu'il a parlé de papillons , de princesses , de nains , de fées & de marquisats , avec autant de sang froid que s'il eût parlé des choses les plus ordinaires.

Il y a là-dessous de l'incompréhensible : cependant on peut deviner , par le discours confus de ce laquais , que son maître est parti de chez lui secrètement , & que c'est une aventure amoureuse qui a occasionné cette fuite. N'as-tu pas compris aussi qu'il étoit obsédé par une vieille tante qui traversoit son penchant ? Peut-être que les duretés de cette vieille tante l'ont rendu fou. Il est toujours dangereux de résister aux grandes passions.

Rien n'est plus ordinaire que de voir l'amour & la raison se contrarier. Si nous ne convenons que Pédrillo est aussi amoureux ou aussi frénétique que son maître, toutes nos dissertations seront inutiles.... Il est bien affligeant de se représenter un si beau cavalier dénué de bon sens... Une pensée aussi triste est bien capable de produire le soupir qui vous est échappé... Pour cette fois , madame , vous ne le nierez pas. C'est un de ces soupirs si bien étouffés qu'on ne peut les nier. Je l'ai vu naître , croître & s'élever. Il faisoit mou-

voir la gaze qui couvre votre gorge. Vos lèvres se sont entr'ouvertes , & il s'est envolé sur les aîles de l'amour.

Que tu es folle , ma chère Laure !

Je ne suis point folle ; & je pense que don Silvio peut être attaqué d'une espèce de folie , sans être précisément fou , sans avoir ce degré de frénésie qui tient de la fureur , & qui effraie. Peut-être que sa maladie ne produit aucun autre mauvais effet que de le faire rôder çà & là. Pour cela , il peut n'en être pas moins aimable & digne de captiver le cœur d'une jeune dame qui le trouveroit endormi sous des rosiers , dans un lieu tel que celui où nous venons de le rencontrer.

Te voilà persuadée que je dois absolument aimer ce jeune inconnu . . . Définis - moi cette sorte de folie qui fait courir le monde à l'aventure.

Il me semble que don Silvio pourroit être une espèce de don Quichotte qui , pour me servir de l'expression de Pédrillo , voyage en féerie , comme faisoit autrefois le chevalier de la Manche. Un jeune homme , né vif & péculant , élevé à la campagne , qui n'auroit jamais vu le monde ni aucun objet qui pût satisfaire la délicatesse de son goût , ne pourroit-il pas avoir la fantaisie de rôder ainsi à l'aventure ; & , s'il avoit lu des romans & des contes de fées , ne pourroit-il pas se persuader

que les palais enchantés & toutes les magnificences qu'ils renferment existent réellement , & que les fées , les nains , les ceintures bleues & les baguettes magiques sont dans la nature ?

Ce seroit une singulière erreur. Mais il me semble qu'en effet elle est possible. Dans ce cas , que devons-nous conjecturer de son amour pour une princesse qui est métamorphosée en papillon ?

Je parierois , madame , que cette princesse est une jeune paysanne qui a fasciné ses yeux. Son imagination échauffée l'a élevée au rang de princesse ; & enfin , par l'enchantement imaginaire de quelque nain ou de quelque magotine , elle a été métamorphosée en papillon. Je suis persuadée que si don Silvio voyoit une jeune dame qui eût l'adresse de toucher son cœur , le papillon dont il est amoureux , reprendroit aussi-tôt sa forme naturelle sans le secours d'aucune baguette magique ni d'aucun talisman.

Ma curiosité me réveille. Je suis fâchée de n'avoir pas attendu le terme de son sommeil.

Puisque son château n'est éloigné que de quelques milles de celui de Lirias. Il sera facile d'apprendre des détails sur tout ce qui le concerne. Qui sait si le génie qui prend soin de sa destinée ne le conduira pas à notre demeure ,

puisque les nôtres ont tourné nos pas dans le lieu où il se reposoit.

Quand Laure eut prononcé ces mots , elles atteignirent la cour du château de Lirias , où nous les laisserons mettre pied à terre & continuer aussi long-tems qu'elles le désireront, leur entretien sur le jeune inconnu qui paroissoit avoir donné de l'émotion à la belle veuve.

C H A P I T R E I X.

Mystères ontologiques.

Si jamais humain s'est trouvé dans de cruelles alternatives, c'est Pédrillo , lorsqu'il eut perdu de vue les beautés dont nous venons de parler. Nous serions dans un aussi grand embarras que lui, si nous entreprenions de peindre sa surprise. Il se fit mille questions à la fois sans être plus éclairci. Etois-je éveillé ou rêvois-je, se disoit-il ? Les dames que j'ai vues sont-elles des fées ou des mortelles ? Se sont-elles envolées, ou ont-elles disparu ? Tout cela étoit autant de problèmes qu'il ne pouvoit résoudre. Après avoir long-tems combattu en lui-même , il renonça à l'espérance de

découvrir la vérité, & se laissa aller à une tristesse qui fut la suite de ses doutes sur sa propre existence.

Douter des choses qui nous affectent le plus ; c'est sans contredit, la plus cruelle situation de la vie. L'homme est trop foible pour s'arrêter longtemps à cette idée. Aussi Pédrillo crut-il sentir la dissolution de son être. S'il eût été cartésien, il auroit pu résoudre ses doutes en se faisant cet argument : *je pense, donc j'existe*. Quoi qu'il en soit, le fameux Descartes lui-même auroit peut-être été aussi embarrassé que le pauvre Pédrillo, s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances.

Il est à présumer que si le domestique de don Silvio eût été métaphysicien, il seroit devenu dans le moment où nous le représentons, à force d'analyses, de distinctions & de combinaisons, fondateur d'un nouveau système philosophique qui auroit détruit dans peu ceux des dualistes, des matérialistes, des idéalistes, des platoniciens, des péripatéticiens, des aristotéliens, des stoïciens, des épicuriens, des réalistes, des paraclésites, des machiavelistes, des rose-croix, des cartésiens, des newtoniens, &c.

Nous ne pouvons penser sans frémir aux suites funestes qu'auroit entraîné, dans la société, le système de Pédrillo qui auroit été établi sur l'idée

de la non-existence de toutes choses. De là , plus de mœurs, plus de loix, plus de religion. Comment les curés pourroient-ils exiger des offrandes & la dîme d'un homme qui n'existeroit pas? comment pourroit-on juger & condamner un accusé qui prouveroit , par un long raisonnement, qu'il n'étoit pas, dans le tems qu'on l'accuse d'avoir commis le crime pour lequel on veut le punir? Il est heureux pour l'humanité, que Pédrillo n'eût pas une teinture de philosophie spéculative. Au lieu de raisonner long-tems sur la cruauté de sa situation, il s'occupa des moyens d'en sortir... Mon maître, se dit-il enfin, doit être d'autant plus impartial dans cette affaire, qu'il a dormi tout le tems qu'a duré l'aventure : il pourra mieux que personne me tirer de ce labyrinthe.

Nous n'examinerons point si le remède que trouva Pédrillo convenoit à sa situation. Pour éviter toutes les recherches que nous pourrions faire sur l'esprit *agissant & souffrant*, nous ferons une petite pause pour passer à un chapitre plus intelligible.



CHAPITRE X.

L'illusion peut être avantageuse.

PÉDRILLO se détermina à éveiller son maître, qui devoit l'aider à sortir de la perplexité où il se trouvoit. Le valet prit mal son tems. Don Silvio étoit occupé d'un rêve si agréable qu'il n'en auroit jamais voulu fortir--. Malheureux ! s'écria-t-il en s'éveillant, dans quelle circonstance viens-tu me troubler ?

Par tous les diables ! Seigneur don Silvio, il n'est pas question de rêver actuellement. Il y a des histoires bien réelles sur le tapis..... Je vous prie, mon cher maître, je vous conjure, au nom des bontés que vous avez toujours eues pour moi, de me dire bien sincèrement si je suis véritablement Pédrillo ou non. Ceux qui ont dit que tout étoit au mieux, ont dit une sottise.

Tu extravagues, mon cher Pédrillo. Qui peut te faire penser que tu sois un autre que toi même ?

Dites-moi seulement, avant toute chose, si je suis bien moi. Les raisons de ma demande vous seront développées avec le tems ; mais il faut d'abord répondre à ma question, & répondre

directement. Vous verrez que l'affaire est plus importante que vous ne vous l'imaginez.

Pourquoi, imbécille, ne ferois tu plus Pédrillo ? Il y a vingt-cinq ans que tu l'es sans avoir perdu ta forme ordinaire.

Regardez-moi bien, monsieur, considérez-moi de la tête aux pieds, & attestez-moi la vérité de mon existence avec autant de franchise que j'ai attesté que vous étiez gentilhomme.

Il est aussi certain, te dis-je, que tu es Pédrillo, qu'il est vrai que je suis gentilhomme.

Allons, puisque vous le dites, il faut le croire. Tout est dans l'ordre. A vous dire vrai, monsieur, j'ai bien une espèce de pressentiment, de certaines notions qui me confirment que vous avez dit la vérité. Mais il m'est arrivé des choses si singulières, si étonnantes, qu'il ne seroit pas étrange que j'eusse oublié jusqu'au nom que je porte.

Que t'est-il donc arrivé ? Sois bref : je t'en supplie.

Monsieur, reprit Pédrillo d'un air grave, cela ne se raconte pas si vite. Il est plus aisé à un docteur de faire cent questions dans une minute, qu'il ne l'est à un écolier d'y répondre dans un jour. Si vous m'accordez du tems, je vous promets de vous raconter clairement tout ce qui s'est passé. J'ai encore tout cela bien présent à la

mémoire. Il me semble vous voir dormir; il me semble voir cette petite brunette vous contempler en fouriant, vous fixer d'un air fripon, & me lancer des coups d'œil d'une vivacité.....

Ah! j'en suis tout pétrifié. *A*..... Au moment qu'elles sont montées sur leurs mulets..... que je meure si je ne croyois pas que cette même petite brunette portoit mon cœur en croupe....

N'abuses pas de ma patience, lui dit Silvio qui n'entendoit rien à tous ces propos. Racontes-moi avec ordre tout ce qui t'est arrivé depuis l'instant où je me suis endormi.

Voilà précisément mon dessein; mais à condition que vous ne vous impatienterez pas. J'ai tant de choses à raconter, que je ne fais en vérité par où commencer. Mon esprit est si plein de ce que j'ai vu. Mais puisque vous voulez que je commence, apprenez donc, monsieur, qu'il n'y avoit pas long-tems que vous étiez endormi, que j'ai été surpris par des baillemens, aaaah, des baillemens, aaaah, si ennuyeux, que j'étois obligé de chercher à me distraire, parce que je ne voulois pas m'endormir. Mon projet étoit de veiller pendant le sommeil de monsieur. J'ai lutté long-tems, mais en vain. Enfin, j'ai pris le parti de boire encore trois ou quatre coups de Malaga. Peu à peu le flacon diminuoit sans que mon envie de dormir se dissipât. Je sentoais mes

yeux s'appesantir. Fatigué de rester tant de tems à capituler avec le sommeil.

En vérité, si tu ne viens plus vite au fait, je mourrai avant d'avoir entendu la fin de ton histoire. Allons, tu as dormi; & puis tu t'es éveillé : ou bien n'as-tu vu qu'en songe toutes les singularités que tu veux me raconter? Tu aurois pu dire tout cela en trois mots. Avançons.

Oui, vraiment, avançons. Le moyen d'avancer si vous m'interrompez à chaque mot!... Où en étois-je?... Ha, ah, c'est où je m'endormois.

Pourquoi donc t'arrêter à l'article du sommeil, puisque te voilà réveillé?

Ne faut-il pas s'endormir pour se réveiller? Puisque vous le voulez ainsi, continuons. Je me fais donc enfin réveillé; & à vous dire vrai, je dormirois peut-être encore, si je n'eusse été interrompu par de certaines choses... qui pressoient.. Je ne fais comment tourner cela pour le dire poliment.

Vîte, vîte.

Chaque chose en son tems, monsieur; or donc je ne pouvois me débarrasser du sommeil. Je me tournois & me retournois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.... Ma foi je me suis avisé de me frotter les yeux..

Tu me fais mourir. Falloit-il que ma malheureuse destinée me donnât pour compagnon...

Je serois fâché, monsieur, d'abuser de votre patience. Les choses viennent peu à peu. Pour raconter mon histoire d'une manière intelligible, je ne puis omettre aucune des circonstances qui l'ont précédée, parce que vous jugerez de là que je jouissois de toute ma raison. Mais puisque cela vous ennuie, j'abrègerai pour venir au fait.

A merveille, Pédrillo, je t'écoute avec plaisir.

Apprenez donc, mon cher maître, qu'au sortir de mon sommeil, au moment que je me proposois d'aller découvrir ce que vous faisiez, j'ai vu... Devinez ce que j'ai vu?

Tu as vu dans une fontaine le plus sot, le plus imbécille, & le plus insupportable valet qui ait existé en Espagne.

Vous n'y êtes pas, monsieur. J'ai vu... J'ai vu... une fée... Mais la plus belle fée qui ait habité dans le monde des fées. Elle étoit mille fois plus belle que madame Rayonante, si ce n'étoit elle-même. Elle surpassoit tout ce que vous m'avez dit des Bellines, des Charmantines, &c.

Une fée, dis-tu? Et d'où peux-tu savoir qu'elle étoit fée?

D'où je peux le savoir? Vertubleu? monsieur, me prenez-vous pour un ignare, pour un homme qui n'a jamais rien vu? Quoi! je serois depuis tant de tems à votre service, & je ne saurois pas

distinguer une fée d'avec un autre être? Pédrillo ne connoît pas une fée! je vous dis, monsieur, que son visage étoit aussi resplendissant que s'il eût été taillé tout entier dans une escarboucle. Elle répandoit tant de clarté à deux ou trois milles à la ronde, qu'on auroit dit que le ciel étoit parsemé de soleils. Si ce n'étoit pas une fée, vous pouvez hardiment jeter au feu tous vos contes de fées, & dire qu'il n'en fut jamais & que jamais il n'y en aura.

Cela suffit. Dans quel endroit l'as-tu vue, & que faisoit-elle?

Ce qu'elle faisoit? Tableu! Elle vous regardoit, vous observoit, vous examinoit & vous fixoit. Elle étoit debout tout près de vous. Elle se baissoit de tems en tems, & vous regardoit toujours avec complaisance.

Étoit-elle seule?

Oh! voilà la principale circonstance. Si elle eût été seule, le cas n'auroit pas été si embarrassant; & je crois que j'aurois depuis long-tems fini mon histoire. Avec cette fée étoit une autre petite fée ou nymphe qui me regardoit toujours, & mes regards étoient fixés sur sa jolie petite taille.

Ne pourrais-tu pas me dire à-peu-près comment étoit sa figure, ou à qui elle ressembloit? Je pourrai peut-être deviner qui elle est.

C'est une drôle de petite nymphe, ses yeux sont noirs comme du jais.

Je te demande comment étoit faite la fée, s'écria don Silvio d'un air impatient.

C'est ce que je disois, monsieur. Elle étoit tout à-fait gentille. Ni trop grasse ni trop maigre; mais d'un embonpoint appétissant; fraîche comme les roses qui l'entouroient; un teint d'incarnat, fleuri comme les prairies que vous voyez... Une gorge... des bras... Ah! monsieur, comme tout cela me paroissoit potelé. Je ne puis vous dire quelle étoit ma situation : je l'ignore moi-même. La dame Beatrice comparée à cette nymphe n'est qu'une pagode. Si j'avois vu la brunette la première, la femme de chambre de madame votre tante n'auroit jamais fait faire tic tac dans mon cœur.

Je veux, te dis-je, que tu me parles de la fée; & tu ne penses qu'à celle qui l'accompagnait.

Eh! De quelle autre pourrois-je vous parler, monsieur? Je n'ai pas même eu le tems de la considérer à mon aise. Je donnerois toutes choses au monde que vous l'eussiez vue vous-même. Je l'aurois regardée des années entières sans me laisser...

Mais la fée?

La fée?

Oui.

Pour ce qui regarde la fée , elle étoit debout vis-à-vis de vous , comme j'avois l'honneur de vous le dire tout-à-l'heure. La petite alloit & venoit. Je decouvrois à chaque instant dans sa figure , quelque chose de joli qui me donnoit des distractions... Ne vous ai-je pas dit , dès le commencement que la fée étoit d'une beauté surprenante ! Je pense que les diamans & les escarboucles qui étoient parsemés dans sa frisure , valent au moins deux ou trois royaumes. Sa tête jetoit tant d'éclat qu'on ne pouvoit la regarder sans être ébloui... mais la plus petite...

Bon. Mais. N'a-tu rien oui ? Ne se parloient-elles pas ? Que disoit la fée ?

Elles disoient de bien belles choses. J'ai retenu mot à mot toute leur conversation. — Il faut convenir , disoit une d'elles , que le jeune cavalier qui s'est endormi sous ces rosiers à une figure bien prévenante. — Cela est vrai , madame , répondoit l'autre. Il n'y a pas à Valence un seul homme d'aussi bonne mine. — Mais , qui pourroit-il être , a ajouté la fée ? — Madame , a répondu la petite , il y a apparence qu'il a été transporté ici par quelque pouvoir magique. Nous connoissons tous les messieurs du voisinage , & il n'y en a aucun d'aussi bien fait ..

Si elles ont dit tout cela , mon cher Pédrillo , il y a à parier que ce n'étoient pas des fées. Ce

font des aventurières. Les fées ne s'exprimèrent jamais ainsi.

Je l'ai soupçonné comme vous, monsieur, & c'est ce qui m'a enhardi à les approcher & à leur parler; mais les grands yeux de la petite & les diamans de la fée m'ont ébloui... A propos, j'oubliois une circonstance essentielle : c'est qu'il y avoit des salamandres qui les attendoient dans le chemin que vous voyez là-bas.

Dès salamandres ? Tu m'étonnes.

Oui, monsieur, des salamandres habillés de sept à huit couleurs. Elles étoient auprès des mulets qui devoient transporter les fées.

Tu te trompes : ce n'étoient pas des salamandres. Je vous promets que si, monsieur; des salamandres vivans en corps & ame. Dès que les deux dames ont été remontées sur leurs mulets, ils se sont envolés & ont disparu dans un clin d'œil.

Pédrillo, ou tu veux t'amuser aux dépens de ton maître, ou les vapeurs du malaga ont fasciné tes yeux au point de te faire prendre pour des vérités les chimères que tu me racontes. Depuis qu'on lit les histoires des fées, & depuis que les fées elles-mêmes existent, on n'a jamais lu ni ouï dire qu'elles voyageassent sur des mulets. Si tu disois encore, qu'elles étoient dans une voiture d'or ou sur un char d'ivoire traîné par des mulets ailés, à la bonne heure, on te croiroit sans diffi-

culté. Mais, quand tu me diras qu'une fée ne voyage pas avec plus d'appareil qu'une femme ordinaire, on te répondra que tu ne t'y connois pas. Ta prétendue fée est sûrement une dame qui possède quelques terres dans ce canton. Ta nymphe aux yeux noirs est sa femme de chambre. Et ceux que tu as pris pour des salamandres étoient quelques laquais ou quelques piqueurs qui feroient, je te jure, bien embarrassés s'il leur falloit courir d'un pôle à l'autre dans l'espace de quatre ou cinq minutes.

Monsieur, reprit tristement Pédrillo, je me flattois de mériter plus de confiance de votre part. Je n'aurois pas pensé que vous me croiriez capable de vous en imposer. Si les salamandres que j'ai vu auprès des mulets n'étoient pas des salamandres, peu m'importe; mais pourquoi voudrois-je vous tromper & dire une chose pour l'autre. L'homme de feu que vous avez pris la nuit dernière pour une salamandre, n'étoit pas la dixième partie aussi salamandre que celles que j'ai vues ici. La dame étoit positivement une fée, si ce n'étoit même votre princesse; car elle ressembloit beaucoup au portrait que la fée Rayonnante vous a donné.

Tu rêves encore, mon cher Pédrillo.

Ma foi, monsieur la chose est telle que j'ai l'honneur de vous le dire... Faites-moi voir, s'il

vous plaît, le portrait de la princesse... Peste ! elles se ressembloient comme deux gouttes d'eau. Il n'y a de différence que dans la grandeur , car il est certain que ce portrait ne couvriroit pas même la main de celle que je viens de voir... Je jurerois que c'est elle-même.

Pédrillo , si toutes les chimères qui accompagnent ton histoire , ne fussent pas pour te convaincre que tu n'as vu qu'en songe tout ce que tu viens de me raconter, tu n'as qu'à m'écouter, & ton illusion se dissipera .. Je suis aussi certain qu'il est vrai que j'existe que ce portrait ne ressemble à personne qu'à ma princesse. Or, il est impossible qu'elle puisse cesser d'être papillon avant que je l'aie trouvée & que je lui aie arraché la tête & les ailes ; donc il est également impossible que la personne que tu as vue soit ma princesse. Voilà le plus clair des argumens possibles. Euclide ne l'auroit pas proposé avec plus de netteté.

Je n'entends rien aux argumens , monsieur , mais ce que j'ai vu , je l'ai vu. Lorsque je tiens un oignon , tous les licenciés & bacheliers de l'université de Salamanque voudroient me persuader que cet oignon est un gigot de mouton , que je ne les croirois pas. Pourquoi cela ? Parce que mes yeux sont mes yeux , & que personne ne peut mieux savoir que moi que ce que je vois , est ce que je vois. Monsieur croira ce qu'il jugera à

propos de l'histoire que je viens de lui raconter. Le tems développera qui de nous deux a raison. Je pense que la fée ne s'en tiendra pas à une seule visite. Elle m'a paru faire une petite mine qui signifioit qu'elle méditoit quelque chose ; & je crois qu'elle a été fâchée d'apprendre que vous étiez amoureux d'un papillon enchanté.

Tu lui as donc confié que j'étois amoureux ? Si je ne devois pas le dire , répondit Pédrillo effrayé , je vous en demande mille pardons , monsieur. Je ne fais moi-même comment cela m'est échappé. Mais la petite brune avoit un ton si mielleux , qu'elle m'a séduit. La friponne ! il y a apparence qu'elle m'avoit enchanté. J'ai pensé que puisqu'elle étoit une fée, elle savoit d'avance de quoi il étoit question ; & qu'il seroit dangereux de ne pas répondre positivement à toutes ses questions.

Elle t'a donc questionné ? ... Et tu lui as tout avoué ?

Oui , monsieur, mais seulement en gros , sans entrer dans aucun détail. J'ai même si bien brodé les choses qu'elle n'y auroit rien compris, si elle n'eût été une fée. Mais comme j'ai déjà dit , la petite avoit l'air de tout savoir avant que j'eusse ouvert la bouche. Je parie qu'elle ne m'a questionné que pour voir si je lui répondrois sincèrement

Que disoit à tout cela celle que tu croyois être une fée ?

Elle paroissoit inquiète & vouloit s'en retourner. Que pensera mon frère, disoit-elle de notre longue absence? Il est tard, partons. En disant cela, elle a jeté sur vous un regard plein de vivacité, & elle paroissoit avoir des inquiétudes

O ciel! s'écria Silvio en pâlisant. Il me semble voir tomber un voile de devant mes yeux. Pédrillo, j'ai un secret pressentiment que cette fée est la sœur du Nain-vert.

Fassent les dieux que vous n'ayez pas deviné! Je me rapelle pour surcroît de malheur que son jupon de dessous étoit de tafetas vert, & que son corset étoit doublé d'une étoffe de la même couleur. Parbleu! Je suis un grand nigaud de lui avoir dit tant de choses. Mon intention n'étoit pas mauvaise.... Mais ce petit minois frippon.... Qui pourroit-il être?

Plus je réfléchis aux circonstances qui accompagnent ton récit, mieux je vois que mes conjectures sont vraisemblables. Non, je ne puis plus douter que ce ne fût cette détestable Mergéline.

Mais, monsieur, cette fée étoit plus brillante que l'Aurore, plus belle que Vénus; & Mergéline, sauf le respect que je vous dois, est la plus laide de toutes les créatures. Comment accorder cela?

La fée Fanfreluche, sa tante, a assez de pouvoir pour lui donner la forme qu'elle juge à propos; & ce n'est pas sans dessein qu'elle lui a donné,

comme tu me l'assures, de la ressemblance avec mon adorable princesse. Cet article est très-vrai, monsieur. S'il dépend de cette tante Fanfreluche de donner à sa nièce le degré de gentillesse qui lui plaît, pourquoi ne la rendit-elle pas belle le jour qu'elle vint à Rosalva. Elle vous croyoit sans doute partisan des boîtes & des cheveux couleur de feu. C'étoit en vérité avoir bien mauvaise opinion de votre goût.

On a eu des raisons pour tout cela, reprit don Silvio. Crois-tu que cette laide ne s'imagine pas être une beauté accomplie ? Elle ne pense pas que ma belle princesse ait sur elle le moindre avantage. L'amour-propre est la passion dominante des fées. Il a l'art de métamorphoser sans avoir recours aux baguettes ni aux talismans. Quand je me rappelle ce qui s'est passé dans le jardin de la fée Rayonnante, & que je me ressouviens de l'aventure que j'ai eue avec la sylphide : j'ai tout lieu de craindre.

Fort bien, monsieur, interrompit Pédrillo. Si la belle dame qui vous a regardé si attentivement est dona Mergelina, ce n'est pas ma faute ; je n'ai pu l'empêcher ; mais je vous demande grace pour la petite aux yeux noirs qui l'accompagnoit. Je ne fais de quel œil je l'ai regardée. mon cœur me dit tout bas que la forme sous laquelle je l'ai vue étoit véritablement sa forme naturelle.

Je consens à me laisser couper les oreilles s'il est possible de trouver dans l'univers deux yeux, une bouche, un petit nez qui lui aillent aussi bien que ceux qu'elle avoit. En un mot, je ne souffrirai jamais qu'on lui joue un mauvais tour. Si vous voulez la faire métamorphoser, je consens qu'elle devienne oranger & rien autre chose : encore y mets-je cette condition qu'on me changera en abeille, & qu'aucun autre insecte de cette espèce, soit frêlon, guêpe, ou bourdon, n'aura le privilège de l'approcher au moins de cent pieds cubes à la ronde.

Que l'amour est ingénieux ! Je te conseille cependant, mon ami, de ne pas te repaître d'espérances chimériques. Le Nain-vert a souvent pris la forme d'une belle nymphe. N'oublie pas ce qui m'est arrivé ce matin à moi-même. La seule chose qui me console, c'est qu'elles m'ont laissé le portrait de ma princesse.

Je pense, monsieur, que c'est à moi que vous devez en avoir l'obligation. Quand elle se sont approchées de vous, elles avoient sûrement projeté de vous l'enlever ; mais je suis venu à tems. Le petit lutin me faisoit des mines. Elles chuchotoient entr'elles sans vous perdre de vue. Mais elles ont été stupéfaites quand je me suis avancé. Un autre n'auroit peut-être pas eu tant de hardiesse au moins ?

Fort bien, reprit Silvio en se levant pour continuer sa route. Je suis heureux de m'en être si bien tiré... La soirée me paroît agréable, nous pourrons faire quelques milles avant l'obscurité. Nous découvrirons peut-être dans peu ce que signifie l'apparition que tu as eue.

Pédrillo qui n'étoit jamais court dans la conversation, saisit l'occasion que lui présentoit le mot *signifié* pour disserter en chemin sur-tout ce qu'on appelle signification & pressentiment. Il rappela toutes les histoires qu'il avoit ouï raconter dans son enfance, sans remarquer que son maître ne l'écoutoit pas. Pourvu qu'il pût satisfaire son envie de parler, il ne se soucioit guère qu'on ne l'écoutât pas. Il avoit cela de commun avec certains poëtes qui, quand ils vont voir leurs amis, commencent à se placer, tirent leurs manuscrits & les lisent sans remarquer qu'ils ennuiant leurs auditeurs, que l'un d'entr'eux dort, que l'autre baille, & que tous sont insensibles à leur enthousiasme.



CHAPITRE XI.

Dans lequel don Silvio paroît avantageusement.

Nos voyageurs avoient à peine fait une demi-lieue, qu'ils entendirent partir assez près d'eux, deux coups de pistolets qui furent immédiatement suivis de plusieurs cris de désespoir.

J'entends une voix qui appelle du secours, dit don Silvio : il faut y aller, & voir si nous pourrons rendre quelque service au malheureux.

Pédrillo étoit aussi courageux & aussi intrépide au grand jour, qu'il étoit poltron pendant la nuit. Il suivit courageusement son maître. Dès qu'ils eurent fait soixante pas, ils apperçurent dans un champ bordé de haies, trois jeunes cavaliers à cheval, qui étoient poursuivis à perte d'haleine, par sept autres dont les quatre premiers étoient bien montés. Don Silvio, sans faire attention au danger, vola hardiment au secours des plus foibles. Il jeta aussi-tôt les yeux sur un jeune homme de bonne mine qui combattoit contre trois avec la valeur qui est naturelle à un espagnol, lorsqu'il en vient aux mains pour sa maîtresse. Un moment

plus tard , la bonne volonté de notre héros eût été inutile. Un des adversaires du jeune cavalier étoit sur le point de porter un coup mortel à son ennemi, lorsque don Silvio se précipita entre les deux combattans , & détourna adroitement le glaive qui alloit décapiter le jeune écuyer.

Quoique notre jeune chevalier fût de sang froid, & qu'il ne parût nullement avide de carnage , il combattit avec tant de bravoure , & vainquit avec tant de facilité , qu'il inspira du respect & de la terreur à son adversaire.

Pédrillo de son côté , n'étoit pas oisif. Il est vrai qu'il n'avoit pour toute arme qu'un gros bâton d'épine, mais il sut s'en servir avec tant de dextérité , qu'il eut la satisfaction de voir tomber à ses pieds deux de ses ennemis. La victoire se déclara tout-à-fait en faveur du parti que soutenoient nos voyageurs. Les ennemis abandonnèrent deux de leurs camarades dangereusement blessés , & se sauvèrent par une prompte fuite.

Dès que le combat fut fini , don Silvio chercha des yeux le jeune cavalier pour qui il s'étoit si généreusement intéressé , afin de le féliciter sur son triomphe ; mais celui-ci avoit couru vers une jeune dame qui s'étoit évanouie à peu de distance du champ de bataille, dans les bras de ses femmes. Il eut mille peines à la faire revenir à elle-même. On n'autoit pu deviner , à la conduite du jeune

homme, & par les soins qu'il prenoit pour cette dame, si elle étoit sa sœur ou son amante. Aussi-tôt qu'elle eut repris l'usage de ses sens, il lui dit: » ma chère Hiacinte, si votre liberté & la vie de votre ami ont quelque prix à vos yeux, rendez grace à ce brave chevalier: il est mon libérateur: nous devons tout à sa générosité.

A ces mots, don Silvio s'approcha de la dame avec un air noble & honnête. Son maintien étoit celui d'un héros modeste & généreux qui jouit intérieurement du plaisir d'avoir servi l'humanité. Après avoir salué respectueusement la jeune dame, il lui témoigna, en termes que nous ne pouvons rendre, sa satisfaction d'avoir contribué à sa délivrance. La belle étoit foible, & ne pouvoit encore répondre que par ses gestes: mais don Eugenio, c'est ainsi que s'appeloit le jeune cavalier, & don Gabriel, son ami, qui lui devoient l'un & l'autre la vie, lui témoignèrent leur reconnoissance avec la plus grande énergie.

Don Silvio considéra attentivement la jeune dame, & fut étonné de sentir à son aspect une certaine émotion, parce qu'il étoit fortement persuadé qu'aucune femme au monde ne pouvoit faire impression sur son cœur, où la belle princesse régnoit avec tant d'empire. La jeune personne ne paroïsoit avoir que dix-huit ou dix-neuf ans. Elle n'étoit pas d'une beauté accomplie;

mais elle avoit dans la phyfionomie un air de candeur & d'honnêteré qui fait plus d'impreffion fur les ames fenfibles que la parfaite régularité des traits. Au premier abord , on ne pouvoit s'empêcher de s'intéreffér à elle. Son regard étoit touchant , fa voix flexible & fonore. Le nuage de trifteffe qui couvroit fon vifage ne pouvoit dérober aux yeux du fpectateur le foudre d'innocence qui fe formoit fur fes levres demi-clofes

Don Silvio parut fentir l'effet que devoient produire ces charmes. Eugenio s'en feroit infailiblement apperçu , & en auroit pris de l'ombrage , fi la douleur des bleffures qu'il avoit reçues au combat , ne l'eût tout-à-fait abforbé. On travailla fur le lieu même à metre le premier appareil. Spectacle cruel pour une amante ! Hiacinte ne levoit pas les yeux de dessus don Eugenio. Dieux ! Quel fut fon effroi , lorsqu'elle vit couler le fang à gros bouillons. On auroit dit que fon ame s'anéantiffoit. Son cœur trop fenfible ne put réfifter à ce fpectacle. Elle fit un effort pour prononcer le nom d'Eugenio , & perdit une feconde fois connoiffance. D'où notre jeune Héros présuma que Eugenio & la belle Hiacinte s'aimoient tendrement. Il fe perfuada que cette dame étoit une princeffe , & que fon amant avoit un rival qui avoit voulu lui ôter la vie pour fe rendre maître de fa maîtrefle. Cette idée re-

doubla l'intérêt qu'il avoit pris au sort de ces jeunes inconnus.

Les deux blessés & les autres témoins de l'évanouissement d'Hiacinte volèrent à son secours. Ils oublièrent le danger où ils étoient pour ne penser qu'à soigner la belle. Ce ne fut qu'à force de respirer du sel d'Angleterre, qu'elle recouvra ses esprits. Après s'être livrés à la joie, don Eugenio & don Gabriel firent panser leurs plaies. Dès que cette douloureuse opération fut faite, on parla de partir. Le jour commençoit à baisser ; & pour ne pas s'exposer, on résolut de passer la nuit dans la première auberge qu'on rencontre-roit. D'ailleurs la dame étoit encore si foible, qu'on n'auroit pu lui faire faire un mille sans s'exposer à altérer sa santé. Elle & les deux blessés n'avoient besoin que de repos. Don Silvio leur offrit de les accompagner pour plus de sûreté. Eugenio reçut avec joie cette marque d'amitié & d'honnêteté. Il étoit inquiet de savoir qui étoit le brave chevalier auquel il devoit la vie. Après beaucoup de complimens, don Eugenio se plaça dans la voiture à côté d'Hiacinte, & donna son cheval de monture à notre jeune chevalier.

Pédrillo qui n'avoit pas ouvert la bouche depuis la fin du combat, paroissoit stupéfait. Il promenoit ses yeux étonnés sur tous les objets qui l'environnoient, & recevoit d'un air satisfait

tous les complimens que lui faisoit don Eugenio sur sa bravoure. Ce ne fut qu'à force de sollicitations qu'il consentit à monter dans une seconde voiture où il y avoit des femmes qui lui imposoient du respect & qui restreignoient l'envie qu'il avoit de parler.

CHAPITRE XII.

Ils arrivent dans une auberge.

ON avoit marché si lentement qu'il étoit dix heures lorsqu'on arriva devant une auberge dont la porte étoit fermée. Nos voyageurs firent tant de carillon que l'hôte se douta que c'étoit des gens de qualité qui , se trouvant trop tard en route , vouloient passer la nuit dans sa maison. Lorsqu'on lui demanda à souper , il répondit que tout son gibier avoit été consommé la veille , que les oiseaux de proie avoient dépeuplé son colombier , que les belettes avoient détruit sa volaille & mangé les œufs qu'il conservoit ; mais que le lendemain à l'heure du dîner il auroit de la viande de boucherie toute fraîche. J'aurai l'honneur , ajouta-t-il , de vous servir un repas délicat tel que des personnes de votre état le méritent.

Ma maison est toujours la retraite des voyageurs de qualité. Avant-hier nous eûmes l'honneur de loger monsieur le comte de Leyra , & lundi dernier madame la duchesse de Medina. Sidonia avec toute sa suite.

Monsieur l'aubergiste auroit parlé toute la nuit si on eût été disposé à l'écouter ; mais la personne la plus intéressante de la compagnie avoit besoin de repos ; & on se consola des désastres arrivés dans la basse-cour de l'hôte.

Pédrillo & le valet de chambre de don Eugenio allèrent à l'écurie pour faire panser les chevaux & les mulets de leurs maîtres. Il n'y trouvèrent aucune espèce de fourrage : l'année avoit été pluvieuse.

Dona Hiacinte demanda la permission de se coucher après avoir renouvelé ses remerciemens aux défenseurs de sa vie.

Don Silvio accompagna les deux blessés dans leur chambre , leur souhaita une bonne nuit & se retira.

Eugenio & son ami don Gabriel étoient inquiets de savoir qui étoit Silvio. Ils avoient hasardé , autant que la bienséance le leur avoit permis de petites questions auquel notre héros n'avoit jamais répondu qu'à double sens. Ils conjecturèrent que ce jeune homme étoit un aventurier d'une espèce singulière. Sa bonne mine & sa

valeur parloient en faveur de sa naissance ; mais il n'avoit pas cet air aisé, maniéré & prévenant qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, & dont les jeunes gens de qualité font usage dans les principales villes d'Espagne. Nos gentilshommes remarquèrent encore la singularité de l'accoûtrement de don Silvio. Le grand sabre qu'il portoit à son côté n'échappa pas à leur vue. Tout cela formoit un assemblage si burlesque qu'ils ne favoient guère à quoi s'en tenir.

Pendant que les deux cavaliers prenoient des mesures pour satisfaire leur curiosité, notre héros s'applaudissoit d'avoir pu rendre quelque service à une des plus aimables princesses du monde, & aux jeunes princes ou chevaliers qui l'accompagnoient. Comme don Silvio ne doutoit pas qu'il n'y eût dans le voisinage quelque puissante fée qui s'intéressoit au sort de ceux qu'il avoit seconrus, il se flatta que cette immortelle lui accorderoit sa protection, & qu'elle prendroit quelque part à sa destinée. Ces réflexions le conduisirent insensiblement à penser à sa chère princesse. Il embrassa son divin portrait, réfléchit à sa triste métamorphose & aux pièges que lui tendoit la fée Fanfreluche. Il passa deux heures à gémir & à déplorer son infortune. Des songes agréables succédèrent peu à peu à ces sinistres pensées, & il s'assoupit dans une meilleure assiette.

CHAPITRE XIII.

Tête-à-tête.

TANDIS que la princesse dormoit ainsi que les jeunes cavaliers de sa suite , Pédrillo , que , comme nous l'avons déjà remarqué , toutes les circonstances présentes intriguoient , ne put résister à l'envie de faire connoissance avec mademoiselle Thérèse. Heureusement qu'il n'y avoit alors personne dans l'hôtellerie qui fût en état de lui disputer l'avantage d'un tête-à-tête.

Pédrillo profita de l'occasion & se lia avec la femme de chambre de la belle Hiacinte. Il fut la trouver à la cuisine , où elle étoit allée voir le souper frugal qu'on lui préparoit. Tandis qu'on lui réchauffoit un vieux civet de lièvre , il entama la conversation. D'abord mademoiselle Thérèse ne parut pas faire attention à ce que disoit Pédrillo. En affectant un air indifférent , elle avoit pour but de savoir peu à peu du valet qui étoit son maître. Pédrillo étoit aussi rusé qu'elle. Il résolut de lui faire acheter aussi cher qu'il le pourroit le secret qu'elle avoit envie de pénétrer. Il combina bien les choses , & se promit à lui-même de ne rien dévoiler jusqu'à ce

qu'elle lui eût raconté l'histoire de dona Hiacinte. Je n'enfreindrai pas , se disoit-il , la loi que mon maître m'a imposée. Je serai discret.

La belle Thérèse s'aperçut qu'elle avoit affaire à un garçon déterminé , & qu'il seroit impénétrable jusqu'à ce qu'elle l'eût instruit , la première , des aventures de sa maîtresse. Elle perdit , par degré , de son sérieux , de son flegme & de sa réserve. Elle satisfit la curiosité de Pédrillo en racontant , d'une manière circonstanciée , tout ce qui regardoit la belle inconnue. Le valet apprit donc que dona Hiacinte ne possédoit rien au monde que des charmes. Sa beauté lui tenoit lieu de richesses & de naissance. On soupçonnoit même qu'elle avoit été trouvée. La personne à qui elle devoit sa première éducation , n'avoit pu lui donner aucune connoissance sur les auteurs de ses jours. Pédrillo apprit avec étonnement que la belle Hiacinte avoit joué la comédie pendant quelques années sur le théâtre de Grenade. Tous ceux qui l'avoient vue avoient été épris de ses charmes. On pouvoit compter au nombre de ses adorateurs l'élégant Ferdinand , comte de Mazora. Ce jeune seigneur , dit Thérèse , a fait toutes les démarches possibles & des dépenses infinies pour captiver le cœur de ma maîtresse. Mais elle y a été insensible. Don Eugenio de Lirias est le seul cavalier qui ait pu

émouvoir son cœur. Elle l'aime passionnément. Il y a lieu de croire qu'ils se marieront ensemble. Le projet de don Eugenio étoit , en faisant quitter le théâtre à ma maîtresse , de la mettre pour quelques mois au couvent à Valence. Ce tems-là révolu, il l'auroit insensiblement produite dans le monde sous un autre nom. Don Ferdinand, dont le cœur est toujours agité , apprit , quelques jours avant leur exécution , les projets de l'amant de ma maîtresse. Il fut informé du tems du départ de dona Hiacinte. Il quitta Grenade , résolut de poursuivre don Eugenio , & de se rendre possesseur de ma maîtresse. Toutes ses mesures étoient si bien combinées , qu'il nous a atteint aux environs de Montafa. Son projet n'a pas réussi. Notre bonne fortune a voulu que don Eugenio que nous croyions à Valence , vint au devant de nous avec son ami don Gabriel. Il ne s'imaginoit pas trouver son amante entre les mains de son rival. A peine fut-il près de nous , qu'il déclara hardiment qu'il consentiroit plutôt à perdre la vie que la belle Hiacinte. Il auroit vraisemblablement perdu l'une & l'autre , si sa bonne fortune ne lui eût suscité un puissant secours dans la personne du jeune chevalier , & dans celle de l'intrépide Pédrillo.

Après que la complaisante Therese eut achevé l'histoire de la belle Hiacinte , elle exigea que Pédrillo lui racontât à son tour les aventures de

son maître. Celui-ci avoit préparé des excuses. Il se prévaloit de l'importance du mystère ; il alléguoit la fidélité qu'il devoit à son maître & le danger qu'il encourroit s'il commettoit une indiscretion de cette nature. Therese déploya inutilement toute son éloquence. Elle eut recours à mille expédiens qui auroient dû exciter la reconnaissance de Pédrillo. Celui-ci répondoit toujours qu'un secret de l'importance du sien ne pouvoit , tout au plus , être confié qu'à une seule personne pour laquelle on n'avoit rien de caché. Il exigea un prix si considérable , pour dévoiler son secret , que mademoiselle Therese , sans être une Lucrèce , l'auroit pu trouver excessif. Elle se trouva effectivement embarrassée. Elle opposa ses réflexions à celles de Pédrillo , & n'omit rien pour l'amener à un accommodement plus raisonnable. Le valet persista à dire qu'il ne pouvoit détailler les aventures de son maître que dans un tête-à-tête. La demoiselle fut obligée de sacrifier ses scrupules aux desirs qu'elle avoit d'apprendre l'histoire de don Silvio. Après avoir fait promettre au valet qu'il n'abuseroit pas de sa confiance, ils se renfermèrent ensemble dans un cabinet, où on ne fait s'ils tinrent consciencieusement leurs paroles.



CHAPITRE XIV.

Examen remarquable.

DON SILVIO avoit à peine dormi deux heures qu'il fut éveillé, ainsi que le rapporte l'histoire, par des légions de puces. Le lecteur ne nous accusera-t-il point d'écrire des futilités? Il n'eût dépendu que de nous d'employer quelque cause plus noble & plus élevée pour tirer notre héros du sommeil; mais nous aimons mieux sacrifier notre gloire, que de nous écarter de la vérité.

Tandis que notre héros s'occupoit à faire la guerre à ces insupportables insectes, il crut entendre dans la chambre voisine de la sienne, & qui n'en étoit séparée que par une mince cloison, la voix d'une femme. Il prêta l'oreille & entendit très-distinctement ces mots : *je n'y consentirai qu'à condition que vous me ferez voir le portrait de la princesse. Mais comment cela pourroit-il être possible*, répondit une autre voix. *Supposez que je me hasarde à aller dans sa chambre, pourrai-je arracher ce portrait qui est attaché à son cou, sans l'éveiller. Ciel! que deviendrois-je! où en serions-nous?*

Oh! point d'excuse je n'aurois pas cru. Je vous le répète : je veux avoir le portrait; ou ne vous imaginez pas que je.

Ici les voix se baissèrent ; & don Silvio qui en avoit trop entendu ne put se résoudre à écouter plus long-tems. Quoi ! s'écria-t-il, en se laissant tomber sur son chevet : on trame quelque chose de secret contre moi, contre ce qui m'est mille fois plus cher que la vie ! Ah ! Rayonante, hâte-toi de venir à mon secours, sinon, ma perte est assurée. Don Silvio prononça ces mots d'un ton si élevé, que Pédrillo & Thérèse se turent. La demoiselle, après avoir entendu appeler trois fois son confident, crut que le parti le plus sage étoit de se retirer. Elle ouvrit un petit cabinet attenant à sa chambre pour s'y cacher. Elle n'auroit pas voulu, pour les choses les plus précieuses, qu'on l'eût trouvée tête-à-tête avec un homme. Thérèse ne fut pas assez adroite pour se dérober à la vue de don Silvio, qui entra tout à coup dans l'appartement où étoit son domestique. Le génie le plus subtil auroit été embarrassé s'il se fût trouvé dans la place de Pédrillo. Tous les argumens qu'il auroit pu pousser, tant *in festino* qu'*in baroco* lui eussent été inutiles. Le simple instinct tira notre valet d'affaire.

Est-ce vous, monsieur, s'écria-t-il, en faisant semblant de sortir d'un profond sommeil. Que vous est-il arrivé ? Pourquoi vous vois-je de si bonne heure sur pied ?

Habille-toi promptement & suis-moi dans ma

chambre, répondit le chevalier, d'un air qui fit trembler son domestique. . . . Don Silvio ferma à clef la porte par laquelle mademoiselle Thérèse étoit sortie.

Si vous me laissez seul, dit Pédrillo après avoir réfléchi un instant, je serai prêt dans un clin d'œil.

Ne perds pas de tems si tu ne veux pas encourir ma disgrâce.

Pédrillo ne douta plus que son maître n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec Thérèse. Il jura contre cette demoiselle, & maudit mille fois le jour où il l'avoit vue pour la première fois. Cette Thérèse qui lui paroissoit, deux heures auparavant, sous un aspect enchanteur, ne présentait plus à son imagination qu'un objet odieux. Il prit le parti d'en imposer à son maître, à force de mensonges.

Après avoir pris la ferme résolution de se laisser plutôt écorcher vif que de convenir du moindre mot, il entra dans la chambre du chevalier. Dès que don Silvio l'aperçut, il lui dit de fermer la porte au verrou. Et il commença son interrogation avec le ton dur & sérieux d'un président de l'inquisition.

Qui est la personne qui étoit avec vous dans votre chambre, il y a un instant?

Quelle personne ; monsieur, répondit Pédrillo ;

qui faisoit semblant de ne rien comprendre à la question de son maître ?

Coquin, s'écria Silvio, c'est précisément ce que je veux savoir.

Je n'ai vu aucune autre personne que la vôtre, monsieur, lorsque vous avez ouvert la porte pour m'éveiller ; car j'imagine que vous ne voulez pas parler des punaises qui m'ont assiégé. Les maudits insectes ! je veux ne pas être honnête garçon, s'ils n'ont pas fait un tintamare dont je suis encore étourdi. Une demi-douzaine de matoux s'étoient donné rendez-vous au-dessous de mes fenêtres, pour donner des sérénades à la jeune chatte de l'hôtellerie...

Il n'est pas question de plaisanter. J'ai vu sortir une personne de votre chambre : je l'ai entendue converser avec vous ; & je veux savoir qui elle est.

Monsieur, reprit tristement Pédrillo, je veux mourir tout-à-l'heure si je fais que répondre à vos questions. Je ne vous contredirai pas. Si vous avez vu quelque chose, c'est que vous êtes le bien-aimé des fées, & qu'elle vous ont favorisé au point que vous voyez souvent beaucoup où les autres ne voient rien Si j'ai vu quelques choses, ce n'étoit qu'en rêve...

Maraud, dit don Silvio, en tirant son sabre,
ne

ne crois pas que ton effronterie ! conviens sur le champ de la vérité , ou tu es mort.

Ah ! mon cher bon maître , s'écria Pédrillo , en se jetant à ses genoux ; au nom de dieu , épargnez ma jeunesse , je consens à vous dire tout ce que je fais... Pourquoi me traiter avec cette cruauté?... Je vous fers depuis tant d'années... J'aurois traversé les flammes pour vous plaire... Je vous conjure , à mains jointes , de rengâiner cet effroyable fabre. Je vous avouerai tout... Il est pourtant bien triste de mourir pour n'avoir rien vu ! Oh ! bienheureux saint Jacques , si je mentois cette fois-ci... En vérité , monsieur quand vous m'auriez trouvé couché auprès de la femme de chambre de madame Hiacinte , vous ne me traiteriez pas avec plus d'inhumanité.

Vain détour. Me crois-tu assez insensé pour m'imaginer que la femme de chambre d'une princesse , voulût se familiariser avec un garçon de ton espèce ? Je te répère pour la dernière fois que le seul moyen de sauver ta vie , est de m'avouer tout ce que tu fais. Sois sincère , je ne te ferai aucun mal. Mais je ne veux pas être trompé.

Je ne puis que vous répéter , monsieur , que je ne fais rien.

Réponds à mes questions... N'y avoit-il personne avec toi dans la chambre ?

Dix mille escadrons de punaises, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à monsieur, & pas une ame de plus.

Qui est donc la personne qui s'est esquivée quand j'ai entr'ouvert la porte?

Je l'ignore, seigneur don Silvio, parce que j'étois encore endormi lorsque vous m'avez appelé.

Il m'a semblé voir une femme; mais je n'ai pu fixer ses traits...

Morbleu! monsieur, c'étoit donc un esprit. Il n'y a rien d'impossible. En entrant dans cette maison je me suis méfié de quelque chose. Si vous avez véritablement vu quelque chose, & que cette chose ait disparu, ce ne peut être qu'un revenant qui a été assassiné dans cette chambre. Je ne voudrois pas pour un royaume en avoir vu autant. Je serois mort à l'instant.

Pédrillo parla d'un air si naïf & si simple que don Silvio pensa qu'il le soupçonnoit mal-à-propos... Mais, continua-t-il, si tu n'as rien vu, tu peux avoir entendu.

Vous savez, monsieur, que quand on est seul dans le coin d'une maison étrangère, on occupe son imagination de différentes choses. Quand bien même, j'aurois entendu quelque bruit, je ne m'y serois pas arrêté. Je n'oublierai jamais

combien vous vous moquâtes hier de moi, parce que je voyois le géant à qui vous coupâtes bras & jambes. Mais puisque vous convenez vous-même que ce cabaret n'est pas une retraite bien assurée, je ne rougirai pas de vous dire que j'ai senti, pendant une grande partie de la nuit, une pesanteur sur mon estomac. Il me sembloit que je portois un poids de cinquante livres, qui m'ôtoit l'usage de la respiration. Quelque tems après, j'ai cru entendre parler plusieurs personnes à voix basse. J'aurois volontiers prêté l'oreille à ce qu'elles disoient : mais j'ai eu tant de frayeur, que je me suis enfoncé sous ma couverture où le sommeil est venu à mon secours... Si je fais autre chose que ce que je viens de vous dire, vous pouvez me tuer, me faire tout ce que vous jugerez à propos...

Pédrillo, mon ami, répondit le chevalier, avec un ton qui rassura son valet, je suis satisfait... Je n'exige rien de plus. Si tu savois quelle est la cruauté, la malice & la noirceur de certaines personnes, que je ne peux pas nommer, tu ne seras pas étonné du courroux que je viens d'avoir. Apprends que j'ai entendu former un complot contre moi dans ta chambre. On se proposoit de me ravir le portrait de mon adorable princesse. Je suis assuré que tu n'es pas coupable d'une si noire trahison; mais je te jure par mon sabre,

que j'ai entendu ta voix. Il y a apparence que l'une de celles qui veulent ma perte contrefaisoit ta voix afin de te faire passer dans mon esprit pour le plus scélérat des hommes.

Voilà qui est diabolique, monsieur : c'est porter la raillerie trop loin. Un honnête garçon qui se repose innocemment n'est donc pas en sûreté. Un impertinent Nain-vert ou quelque autre magicien n'a qu'à prendre la forme & la figure d'un galant homme , & aller ainsi commettre des vols & des assassinats jusqu'à ce que l'innocent soit roué ou pendu... Mais, monsieur, que disoit le forcier qui contrefaisoit ma voix.

Tranquillise-toi, Pédrillo. Je suis convaincu de ton innocence. Nous sommes parvenus l'un & l'autre à faire échouer leurs desseins. Referme vite ton havresac : je ne veux pas rester une heure de plus dans cette maison.

Voudriez-vous partir sans prendre congé de la dame & des cavaliers à qui nous sauvâmes hier la vie. Ils étoient si occupés de leurs blessures qu'ils n'ont pas eu le tems de nous remercier en règle. Il me semble que la noble action de sauver la vie à quelqu'un mérite au moins un *dieu vous le rende*.

Je n'exige aucune reconnoissance de ce que j'ai dû faire. J'ai l'honneur d'être chevalier : mais quand je ne serois que d'une naissance ordinaire,

je réitérerois tous les jours la même action pour un turc, pour un juif, ou pour un païen, si l'occasion s'en présentoit. Quoique je sois curieux de connoître ces étrangers, & que j'eusse projeté d'attendre leur réveil, je suis obligé de changer de résolution... Que je suis heureux de m'être éveillé assez-tôt pour prévenir les désastres que j'allois essuyer ! Je suis sûr qu'une main invisible m'a tiré du sommeil. Je ne suis pas à mon aise dans cette maison. La fée Rayonante ne m'a promis sa protection qu'à condition que je chercherois ma princesse. Rappelle-toi que nous n'avons essuyé de contre-tems que lorsque nous avons été dans l'inaction.

Exceptez le trou aux grenouilles, où votre salamandre nous a fait cheoir.

Je crois que tous ces désastres ne nous sont arrivés que parce que je n'ai pas strictement observé le vœu que j'ai fait de ne prendre aucun repos avant d'avoir retrouvé ma chère princesse. Enfin, Pédrillo, je ne puis me déterminer à rester une heure de plus dans cette maison où Fanfreluche a peut être des amis. Esquivons-nous le plus doucement qu'il nous sera possible. L'aurore va paroître. Tout le monde dort encore. Si nos ennemis sont sur pied, la fée Rayonante nous enveloppera d'un nuage au travers duquel ils ne pourront nous appercevoir.

Comme il vous plaira, monsieur, répondit Pédrillo, enchanté d'en être quitte à si bon compte. Je parie bien que les puces qui nous ont tant inquiétés, ne sont pas des puces naturelles, mais autant d'hérissons enchantés qui avoient ordre de nous écorcher vifs.

Le valet qui ne vouloit pas donner à son maître le moment de la réflexion, se hâta de fermer son havresac. Ils sortirent doucement du cabaret sans se mettre en peine du paiement de leur écot. Ils prirent tant de précaution, que personne ne les entendit. Mademoiselle Thérèse s'étoit mise au lit sans se douter qu'elle ne reverroit pas Pédrillo à son réveil.



CHAPITRE XV.

Ce qui se passoit à Lirias.

DON SILVIO ne se trouvoit jamais au milieu de plusieurs chemins qu'il ne gemît sur la perte de Pimpim qui étoit si bon guide. Il fut obligé de se déterminer lui même à choisir sa route : il prit celle qui l'avoit conduit au cabaret.

Puisque nos voyageurs marchèrent pendant quelque tems sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, nous les laisserons suivre paisiblement leur chemin, pour raconter ce qui se passoit à Lirias.

Dona Félicia ne trouva pas son frère au château. Elle questionna les domestiques qui lui dirent que don Eugénio étoit monté à cheval avec son ami don Gabriel, & qu'ils n'avoient emmené pour toute suite que le valet de chambre du premier. Il étoit déjà tard : les cavaliers n'arrivoient point : dona Félicia en fut extrêmement inquiète. La prudente Laure fit ingénieusement tomber la conversation sur don Silvio. Ce souvenir charmoit toujours sa maîtresse. L'amour que son aspect lui avoit inspiré ne lui permettoit

plus de taire ses sentimens à Laure , qui avoit assez d'esprit & de discrétion pour mériter sa confiance. La grande affaire étoit de savoir si la naissance , les mœurs & le goût de don Silvio répondoient aux sentimens de la belle Félicia , que mille doutes agitoient : elle en fit part à sa confidente. L'une & l'autre conclurent qu'il n'étoit pas possible que la nature eût pris plaisir à donner à don Silvio un extérieur si séduisant , sans l'avoir doué des qualités du cœur. On tourna même à l'avantage de notre héros les petits aveux qu'avoit faits son valet. On ne savoit cependant que penser de l'enchantement dont Pédrillo avoit parlé , non plus que du papillon , de la princesse & du nain-vert. Que devoit-on penser de l'esprit d'un jeune homme qui raconte avec franchise & d'un air de bonne foi que son maître étoit amoureux d'un papillon qui , avec le secours d'une fée , devoit changer de forme ?

Cet article étoit au-dessus de l'intelligence de dona Félicia : mais Laure eut l'adresse d'en tirer assez d'avantage pour tranquilliser sa maîtresse. Elle disoit que Pédrillo devoit avoir beaucoup de rhétorique , puisqu'il employoit l'allégorie dans ses discours. Laure remarqua que sa maîtresse auroit mieux aimé que Silvio fût atteint d'un peu de folie , que de savoir qu'il aimoit une autre personne qu'elle. La confidente fut chargée de

s'informer qui pouvoit être celui qui se donnoit le nom de *don Silvio de Rosalva*.

Un hafard heureux ou malheureux lui évita la peine de faire beaucoup de perquisitions. Il y avoit quelque tems qu'un laquais du château de Lirias s'étoit cassé la jambe ; & maître Blas, dont nous avons déjà parlé comme du plus habile chirurgien des environs, venoit souvent panser le malade.

Mademoiselle Laure entroit précisément dans une chambre où il étoit, lorsqu'il finissoit de raconter l'histoire de don Silvio qui avoit fait beaucoup de bruit dans le voisinage de Rosalva. Elle n'eut aucune peine d'apprendre tout ce qu'elle vouloit savoir sur le compte de notre héros. Blas dépeignit au naturel le caractère de dona Mencia. Il parla de l'éducation & de la manière de vivre du jeune chevalier ; il dit que la vieille tante projetoit de le marier avec un petit monstre nommé Mergéline Sanchez ; & que c'étoit sans doute pour éviter une alliance si désagréable, qu'il s'étoit évadé avec un valet nommé Pédrillo. Le chirurgien assura qu'aucun homme ne surpassoit le jeune chevalier en vertu, en savoir & en beauté. C'est moi, ajouta-t-il, qui lui a enseigné la musique. Après un mois de leçons, il auroit pu être mon maître. Le chirurgien ne parut pas être informé que don Silvio eût une

intrigue amoureuse ; mais il n'oublia pas de dire qu'il avoit toujours remarqué dans sa conduite quelque chose de singulier & de romanesque ; que dans une conversation qu'ils avoient eue ensemble il y avoit quelques semaines, il s'étoit aperçu que le chevalier croyoit à l'existence des fées. Maître Blas rapporta tout ce qui pouvoit concourir à tranquilliser dona Félicia. Elle étoit d'autant plus satisfaite, qu'elle voyoit que le penchant de don Silvio s'accordoit assez bien avec le sien—. Peut-être, se disoit-elle, est-il amoureux d'une princesse qu'il n'a jamais vue ? Il se fera persuadé que cette princesse a été métamorphosée en papillon par une fée qui s'intéresse au sort de son rival. Cette idée parut extravagante à dona Félicia. Elle chercha avec Laure les moyens de connoître particulièrement don Silvio. Mille obstacles se présentoient. Leur pis aller fut de s'abandonner au hasard & d'attendre.



CHAPITRE XVI.

Comment don Silvio fut battu par des bergères.

DON SILVIO continuoit sa marche avec son compagnon , en parlant des événemens qui anéantissoient les efforts de ses ennemis. Ils s'arrêtoient de tems en tems dans des lieux agréables , pour y renouveler leurs forces. Ayant trouvé à l'entrée d'un petit bois de cyprès un siége de mousse qui étoit à couvert des rayons du soleil , ils s'y reposèrent. Leurs yeux se promenoient sur des prairies immenses , qu'arrose le Guadalaviar , lorsque Pédrillo fit tout-à-coup une exclamation , qui sembloit annoncer à notre Héros le terme de ses malheurs---.

Vive la joie , seigneur don Silvio ! Nous avons trouvé notre princesse. Voyez-vous ce papillon bleu qui folâtre autour de ces rosiers sauvages ?

Pédrillo ne se trompoit pas tout-à-fait. Il voyoit effectivement un papillon bleu ; & Silvio ne douta pas que ce ne fût son amante.

Je passerai de ce côté-là , monsieur , tandis que vous irez bien doucement de celui-ci. Il ne nous

échappera pas. Mais pourquoi tant de précautions ? Dès que la princesse vous appercevra elle volera dans vos mains.

Le papillon parut se conformer à l'opinion de Pédrillo. Il voloit en formant de petits cercles au devant du chevalier qui ouvroit ses mains tremblantes pour le recevoir. Quel fut son état, lorsqu'il apperçut un autre papillon gris-blanc qui voloit directement du côté de sa princesse avec une effronterie peu commune. Silvio devint furieux. Il ne savoit comment s'y prendre pour punir le téméraire. Après un moment de réflexion, il se précipita entre les deux insectes, & eut assez d'adresse pour abattre d'un coup de baguette son audacieux rival. La princesse prit la fuite. Plus elle étoit poursuivie, & plus vîte elle s'envoloit.

Il arriva par hasard que deux ou trois filles du village voisin, étoient assises sur le bord du fleuve, où elles se reposoient apparemment des fatigues de la journée. L'une d'elles cueilloit des fleurs sauvages, dont les autres s'amusoit à former des guirlandes.

Le papillon voltigea si long-tems d'une fleur à l'autre, qu'il tomba entre les mains d'une des bergères. Celle-ci lui lia les pieds avec un brin de fil, & s'amusa à le faire voler devant elle. Silvio qui étoit assez près pour observer tout cela,

dir à son valet. Voilà enfin l'explication du rêve que j'eus hier matin. Ne vois-tu pas une nymphe qui joue avec le papillon bleu?

Une nymphe, monsieur? c'est une fille qui vient couper de l'herbe aussi bien que celles qui sont assises à côté d'elle.

Nos voyageurs firent une longue dissertation pour savoir si cette fille étoit une nymphe ou une mortelle. Notre héros étoit entêté : il fallut que Pédrillo fît semblant de penser comme lui.

Le chevalier s'avança à grands pas du côté de la prétendue nymphe, & exigea qu'elle lui rendît le papillon.

Que me donnerez-vous, jeune chevalier, lui dit la paysanne en riant?

Tout ce que tu voudras, répondit Silvio.

Fort bien, reprit la nymphe. Eh bien! donnez-moi le petit étui qui est pendu à votre cou. Joignez-y un demi réal, & le papillon est à vous.

Maudit Nain-vert, s'écria Silvio transporté de colère, en tirant son vieux sabre, ne crois pas te moquer de moi impunément! dussé-je verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, tu me rendras ce papillon.

Quel fut l'effroi de la bergère, lorsqu'elle se vit menacée d'un coup de sabre! Pédrillo sentoît bien que toutes ses représentations seroient inutiles. Il se jeta précipitamment sur son maître

pour arrêter le coup qui alloit être porté. Les autres bergères accoururent au secours de leur compagne, se jetèrent en furie sur Silvio & sur son valet, & les assommèrent à coups de poing. L'amant de celle qui avoit été prise pour le Nainvert, labouroit dans un champ voisin. Il entendit les cris de sa maîtresse, vola à elle & s'élança sur nos deux voyageurs qu'on laissa étendus, demi-morts, sur le champ de bataille.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Dans lequel l'auteur parle du plan de
cette histoire.*

DEPUIS que les contes existent, nous doutons qu'il y ait jamais eu un protégé des fées, soit prince, gentilhomme ou paysan qui se soit trouvé dans une situation aussi critique que notre chevalier. Il est bien vrai qu'on a fait ordinairement essuyer des calamités aux héros des contes des fées. Ils sont souvent obligés de se battre avec des dragons, des tigres, des ours, des léopards, &c. Ils sont exposés à être dévorés par des popances. Des fées édentées leur font perdre leur chemin, mettent leur vertu aux plus terribles épreuves, & après toute sorte de revers, les changent en perroquets, en matous, en grillons, &c. On feuilleteroit toutes les histoires qui commencent par : *il y avoit une fois* ; on parcourroit tous les écrits de ce genre qu'on ne trouveroit pas un seul exemple que le favori d'une

reine des salamandres & l'amant d'un papillon enchanté, ait été rompu de coups par des bergères & par un vigoureux laboureur. Le lecteur érudit en tirera des conséquences à l'avantage de notre discernement. Il ne dépendoit que de nous de faire voyager notre héros sur un char de saphirs attelé d'oiseaux du paradis. Nous aurions pu lui faire mettre, tous les soirs, pied à terre dans des palais enchantés pour y être splendide-ment servi par la main des grâces. Si nous lui eussions donné le chapeau rouge du prince Robolt ou la mule de la fée Moustache, ou la bague de Gigès, ou enfin, la baguette de la fée Cruso pour le tirer de tous les périls qu'il rencontreroit, une jeune personne de dix ans auroit pensé que nous écrivions un conte. Mais notre histoire est originale. On ne pourra nous reprocher d'y avoir fait entrer une seule anecdote qui ne soit dans l'ordre de la nature, & qui ne puisse arriver journellement. Par exemple, il est très-possible qu'une grenouille soit avalée par une cigogne. Il n'est pas surprenant qu'on trouve un portrait dans un endroit où il est à présumer que quelqu'un l'a perdu. Nous avons laissé voyager notre héros à pied, sans nous inquiéter de son adresse à franchir les fossés, & à éviter les marais. Il n'a d'autre lit que la terre & d'autre gîte qu'un mauvais cabaret de village où les puces le meurtrissent. Au
lieu

lieu de lui faire boire du nectar ou de l'ambroisie dans des vases de cristal de roche ; au lieu de le faire combattre contre des géans ou des nègres enchantés, nous venons de lui faire donner les écrivinières par de grossiers payfans. Telle est la simplicité de la marche de notre histoire. Il seroit à souhaiter que tous les écrivains pussent se flatter avec justice de n'avoir pas sacrifié les traits du crayon à l'éclat du vernis. Notre but, en décrivant ces aventures dignes de foi, n'a pas seulement été d'égayer l'esprit, ainsi que pourroient se l'imaginer quelques lecteurs superficiels qui auront de la peine à concevoir à quelle autre fin pourra servir l'histoire de don Silvio de Rosalva.

Nous pourrions démontrer, en citant les ouvrages des plus habiles hommes que, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'aux années climatériques, l'homme est atteint d'une certaine fièvre qui ne se dissipe que par les violentes secousses du diaphragme. Le sang s'éclaircissant ainsi, ranime les esprits vitaux. Cette maladie a, à peu, près les mêmes propriétés que le venin de la tarantule qui agit sur celui qui a été piqué par cet insecte jusqu'à ce que les musiciens jouent une certaine danse dont la vertu sympathique rétablit le malade. Nous attendons la seconde édition de cet ouvrage, à laquelle le bon goût du public donnera lieu, pour placer ici une longue disser-

tation sur les matières dont nous venons de parler. En attendant , nous désirerions qu'on établît en Europe une académie de plus , & que cette compagnie de gens lettrés proposât un prix de cinquante ducats pour celui qui traiteroit le mieux la question suivante : s'il ne seroit pas plus avantageux pour les hommes en général & pour la librairie qui , de l'aveu des politiques , est une des branches les plus considérables du commerce , de composer des livres dans le goût de ceux du bachelier de Salamanque , de Gargantua , &c. où on peint d'après nature , les fourbes , les hypocrites , les fots & les fripons , que de couvrir beaucoup de papier de pensées morales , qui feroient un très-grand tort à la société , si on ne les employoit ordinairement à emballer les bons livres.

Nous aurions voulu faire faire ces remarques à quelques-uns de nos personnages : par exemple , à Pédrillo , qui a la permission de tout dire ; mais l'occasion ne s'en est pas présentée. Nous nous sommes imposé ce joug. Si quelqu'un y trouve à redire , nous lui faisons très-poliment nos excuses.



CHAPITRE II.

Dans lequel Pédriilo paroît à son avantage.

PÉDRILLO fut le plus maltraité dans l'affaire que son maître & lui eurent avec les bergères. Il resta près d'un quart-d'heure couché sur l'herbe sans connoissance. Le premier usage de ses sens fut employé à souhaiter que toutes les nymphes, sylphides, faunes, nains, princesses & papillons, ainsi que tous les contes des fées qui ont été écrits depuis la création du monde, & ceux qui pourroient être faits dans l'intervalle qui doit précéder la fin de l'univers, fussent à tous les diables avec les auteurs, les imprimeurs, les lecteurs & les Mécènes de ces sortes d'ouvrages. Il maudit même les oies qui avoient produit les plumes dont on s'étoit servi pour écrire ces histoires. Il jura contre la fonte qui avoit servi à la construction des caractères & contre la couleur qui avoit teint le papier. Plût à dieu, s'écria-t-il, que la sainte inquisition fût brûler ce farras d'écrits diaboliques qui a fait tourner la tête au plus noble & au plus brave gentilhomme de l'Espagne! Oui, ajouta-t-il, ce sont ces infames rapsodies

qui ont exposé mon jeune maître à recevoir tant de coups de bâton pour un vil insecte , pour un papillon bleu. Il sentit alors que tout ce que don Silvio lui avoit dit de la fée Rayonante & de l'enchantement de sa prétendue princesse n'étoit qu'illusion.

Par Lucifer ! Où a-t-on jamais ouï dire qu'une fée ait laissé rosser jusqu'à la mort son protégé par des bergères & de grossiers habitans de village ? Encore , si ç'eût été par des popances (1) ou par des dragons... je n'en serois pas si fâché... Mais , par de pareils personnages ! Je veux être dévoré sur le champ , si votre maudite Rayonante , qui nous a causé ces maudits contre-tems , n'est pas une fée de l'espèce de celles... Ah ! si je voulois parler...

Pédrillo continua à jurer jusqu'à ce qu'il s'aperçut que son maître , qui étoit étendu près de lui , avoit perdu connoissance. Ce spectacle effraya le timide valet , & lui fit oublier toutes ses douleurs corporelles. Il appela don Silvio , le secoua & lui tâta le poulx. Après s'être aperçu qu'il ne donnoit aucun signe de vie , il fit retentir dans la plaine des cris plus pitoyables que ceux du prince Bossu lorsque la Dindonnière refusa de l'épouser.

(1) Popances, espèce de monstres ou d'ogres qui vivoient de chair humaine.

Pédrillo se rappella dans sa frayeur qu'il avoit encore dans son havresac, qu'heureusement ses ennemis n'avoient pas apperçu, un flacon de vin de Madère. Il courut le chercher & le répandit sur son maître sans regretter la liqueur qui se perdoit. Cette effusion rappela les esprits de don Silvio. Son évanouissement n'avoit été causé que par un rude coup qu'il avoit reçu sur l'estomac, quoiqu'il eût déjà plusieurs contusions à la tête. Il ouvrit les yeux à demi, & dit, d'une voix prête à expirer : où suis-je ? Es-tu encore en vie, Pédrillo ?

Oui, mon cher maître, répondit le valet, qui sembla reprendre une nouvelle existence... Vous vivez aussi !.. Dieu en soit loué ! Si vous fussiez mort, ainsi que je commençois à le craindre, je me serois jeté dans le fleuve pour ne pas vous survivre.

Fasse le ciel que je puisse récompenser ton zèle & ta fidélité. Mais... O ciel ! Dis-moi si tu fais ce qu'est devenue ma chère princesse ?

La princesse ? répondit Pédrillo ; elle est allée au diable : je l'ai vu s'envoler avec autant de rapidité qu'un aigle..... Morbleu ! je voudrois qu'elle nous eût..... Mais qu'avez-vous donc, monsieur ? Mon cher maître, que vous arrive-t-il encore ?..... Dieux secourez-nous ! Que faire ! Abominables fées !

Pédrillo renouvela ses exclamations , parce que le chevalier ayant cherché le portrait de son amante , ne le trouva pas & retomba évanoui. On ne put le faire revenir qu'avec beaucoup de peine. Sa douleur étoit sans bornes. Il s'y livra entièrement dès qu'il eut recouvré ses esprits & sa raison. Pédrillo , qui , un instant auparavant , s'étoit déchaîné contre Rayonante & toutes les fées possibles , & qui avoit résolu d'éteindre , à force de raisons , l'amour que son maître avoit pour un papillon , ne savoit plus comment s'y prendre , quand don Silvio dit qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource pour terminer ses malheurs , que de se jeter dans le Guadalaviar. Cette dure extrémité faisoit Pédrillo. Il fit un effort pour rappeler son courage ; il embrassa les genoux de son maître , les arrosa de ses larmes , & proféra mille juremens contre les fées & les fées-ries. Quand il vit que ses paroles ne produisoient aucun effet , il se mit à pleurer & à s'arracher les cheveux : c'étoit à qui crieroit le plus. Il fit son possible pour surpasser son maître. Il s'imaginait que don Silvio se lasseroit enfin , & que lorsque le premier accès de son désespoir seroit passé , il pourroit gagner quelque chose sur son esprit.

Dès qu'il remarqua que le chevalier commençoit à se tranquilliser , il employa tout ce qu'il put imaginer pour rétablir le calme dans

le cœur de son jeune maître. Il l'assura que si, contre son attente, le portrait étoit tombé entre les mains du nain-vert, la princesse n'en étoit pas moins en sûreté. Je l'ai vue s'envoler, ajouta-t-il. Elle entraînoit le fil qui lioit ses pieds. La fée Rayonnante veut éprouver votre patience, & rien de plus. Reprenez courage; ne désespérons de rien; les choses peuvent tourner différemment. Il ne faut pas se laisser abattre tandis qu'on a un souffle de vie. Les autres princes & chevaliers ont eu des peines telles que les vôtres, & même qui les surpassent. Que n'a pas souffert l'oiseau-bleu jusqu'à ce qu'il se soit débarrassé de la laide Tritone, & qu'il soit devenu possesseur de sa chère Florine? Que n'en a-t-il pas coûté au prince Hekerik pour devenir l'époux de Brillantine, que le magicien noir avoit métamorphosée en sauterelle, quoiqu'elle fût la meilleure de toutes les princesses? Vous n'avez pas encore été renfermé dans un cachot; on ne vous a pas retenu, comme le frère de la princesse Rosette, dans un cloaque rempli de crapauds & de lézards. Vous n'avez pas été métamorphosé en insecte comme le prince de l'île-heureuse. Vous n'avez pas encore essuyé le danger d'être mangé par des popances. Réfléchissez un peu, monsieur, & vous verrez que j'ai autant

de fujet de me plaindre que vous. Je ne fais pourquoi , étant aussi-bien que vous l'un des favoris de la fée Rayonante , j'ai reçu cent fois plus de coups que vous.

Je crois que la princesse qui m'en dédommagera est encore à naître. Vous, monsieur, vous recevez des coups, & vous en savez la raison ; mais personne ne me donne une définition raisonnable de ceux que j'essuie. Pauvre Pédrillo ! telle est ta destinée. Je me soumets à tout , pourvu que je vous voie content. Je resterai à votre service jusqu'à ce que la dernière de mes côtes soit fracassée.

Cette représentation dictée par le bon cœur de Pédrillo , eut son effet. La certitude que la princesse vivoit encore & jouissoit de sa liberté , ranima l'espérance de notre héros. Il reprit ses esprits & témoigna à son valet combien il étoit sensible à son affection. Il lui jura qu'aussi-tôt que ses vœux seroient comblés , il le récompenseroit libéralement de tous les maux qu'il auroit soufferts pour lui. Les circonstances présentes ne faisoient envisager que dans un grand lointain l'accomplissement de toutes ces promesses. Pédrillo n'en fut pas moins touché. Il auroit volontiers oublié tous les coups de bâton qu'il avoit reçus, si la vivacité des douleurs eût agi avec moins de force. Il rappela tout son courage

pour égayer son maître. Quand ils eurent trouvé une place à l'ombre, ils s'y arrêterent afin de se remettre des vives secousses qu'ils venoient d'éprouver. Les regrets qu'avoit don Silvio d'avoir perdu le portrait de sa maîtresse, lui faisoient oublier ses autres malheurs. A chaque instant il renouveloit ses plaintes sur l'objet qui lui étoit le plus à cœur. Ses soupirs augmentoient à mesure que ses larmes se tarissoient. Cette anxiété dura jusqu'à ce que l'exemple de Pédrillo & son appétit, l'invitèrent à goûter des provisions qui restoient dans le havresac. Dans de si tristes conjonctures, une bouteille de Malaga parut fort à propos. Ce jus divin excita la gaieté du pauvre Pédrillo, qui envisageoit avec inquiétude la tristesse de son maître.

Seigneur don Silvio, dit-il, c'est dans le malheur que se montre une belle ame : c'est alors qu'il faut savoir se résigner. Il n'y a aucun mérite à paroître joyeux & content quand tout va selon nos desirs. Courage! monsieur. Un lâche ne mérita jamais de posséder une jolie femme. La fortune roule comme une boule; elle va tantôt à l'un & tantôt à l'autre. Ce jour étoit le jour de la tempête; nous avons été roués de coups. Demain nous aurons un ciel serein, nous boirons, nous nous égayerons. Ainsi va le monde. Le tems amène la fin des revers, quand on peut le

voir couler sans murmurer. Le même champ produit les roses & le chardon. On parle si longtemps de la fête du village qu'elle arrive enfin. Nous nous entretenons si souvent du moment où nous posséderons notre chère princesse, que nous en ferons sûrement un jour paisibles possesseurs. Je goûte une partie du plaisir que vous aurez lorsque vous verrez votre charmante maîtresse, non plus sous la forme d'un papillon, sous l'enveloppe d'un vil insecte, mais dans toute sa grandeur, comme une vraie princesse. Sa tête sera couverte d'une riche couronne d'or, & son corps sera vêtu d'une robe traînante, parsemée de perles & de rubis qui lui donneront plus d'éclat que n'en répand le soleil lorsqu'il nous paroît au milieu de sa course. Vive l'espérance! C'est alors qu'on goûtera des plaisirs. Les environs de son palais seront couverts de joueurs de violons. Tous les jours seront des jours de fête; on ne sera occupé qu'à danser, à sauter, à boire, à manger & à jouer. On se divertira tant que les Franfreluches & les Carabosses en mourront de dépit. De la gaieté! Point de mélancolie, vous dis-je. Par la sambleu! Quand nous aurons la princesse elle-même, que nous importera son portrait! Si j'étois à votre place, voilà comme je penserois. Je pourrois vous certifier que le Nainvert n'a pas plus votre portrait que je pourrois

vous jurer qu'il ne trouvera jamais à curer les dents d'une pucelle octogénaire. Votre prétendue nymphe n'étoit qu'une bergère, qu'une simple payfanne. Si vous ne voulez pas m'en croire, nous pouvons nous informer. Le village n'est peut-être qu'à une lieue d'ici. Allons-y dès ce soir. Nous heurterons de porte en porte, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée : & alors il faudra qu'elle nous rende notre portrait, ou il n'y aura pas de justice dans le pays.

Si les choses étoient telles que tu me les racontes, d'où pourroit venir l'étrange rapport qu'il y a entre l'aventure qui vient de nous arriver, & le rêve que je fis hier au matin ?

Votre rêve, monsieur, est encore aussi présent à ma mémoire que si je l'eusse fait moi-même. Je n'y vois rien qui se rapporte à la scène qui vient de se passer. Où est la sylphide qui vous est apparue ? Où est le char formé de douze émeraudes & attelé de six oiseaux du paradis, sur lequel vous avez été transporté dans un palais enchanté ? Les circonstances qui sont les principales, ne se trouvent point dans notre aventure. Vous avez vu en songe que le papillon étoit attaché avec un fil d'or au bras de la nymphe, & nous venons d'être témoins que le fil qui lioit le papillon, étoit un gros brin de chanvre que la payfanne destinoit à raccommoder ses cotillons. Le

teint de votre nymphe étoit blanc comme l'albâtre, & notre bergère étoit noire comme une égyptienne. J'ai ouï dire toute ma vie que le visage des nymphes étoit formé de lys & de roses. Quelle qu'elle foit, je suis sûr que ce n'est pas en rêve que j'ai reçu cent coups de bâton. Mais qu'y faire ? la chose est passée : il faut se taire. A la santé de la princesse. J'espère qu'elle aura assez de reconnoissance pour nous tenir compte en tems & lieu de tout ce que nous avons souffert pour elle.

CHAPITRE III.

Situation critique.

NOTRE héros, qui ne pouvoit plus soutenir le babil de son valet, prétexta, pour le faire taire, qu'il avoit envie de dormir quelques heures jusqu'à ce que le fort de la chaleur fût passé. Il attrapa si bien le ton de ronfler naturellement, que Pédrillo s'endormit tout de bon.

Le chevalier avoit l'esprit trop agité pour goûter un instant de repos. Mille idées différentes agitoient son cœur & son esprit. Il commença à soupçonner que tout ce qui l'avoit occupé jusqu'à

ce moment, n'étoit que chimère. . . Mais disoit-il, si l'apparition que j'ai cru avoir de la fée Rayonante, étoit seulement l'effet d'une imagination frappée? Je serois bien fou : plus il réfléchissoit, plus il croyoit s'être nourri de futilités. Il ne trouvoit pas vraisemblable que la fée Rayonante eût assez de mauvaise foi pour le livrer à la discrétion de quelques vils payfans, après lui avoir promis sa haute protection. Ces doutes le jetèrent dans une frayeur inexprimable, & mirent tant de désordre dans sa tête, qu'il fut sur le point de perdre le reste de bon sens que les fées & les féeries lui avoient laissé.

La réalité du portrait qu'il avoit possédé étoit l'unique soutien de son cœur & le fondement de ses espérances.

Si tout ce que j'ai vu n'est qu'illusion, s'écrioit-il, je suis entièrement convaincu, ô adorable inconnue, que l'amour que j'ai pour toi n'est pas une chimère. Que ce soit une fée qui ait placé ton portrait dans mon chemin, ou que je l'y aie trouvé par hasard; que tu sois princesse ou simple villageoise; que tu me sois destinée ou que tu doive combler les vœux d'un mortel plus heureux que moi, rien ne pourra arracher de mon cœur, ton image chérie. Tu me paroïs plus belle que toutes les nymphes. Qui pourroit m'attacher au monde, si son plus bel ornement est perdu pour

moi ! Sans toi, ma vie ne seroit qu'un tissu de malheurs : je ne puis goûter de plaisirs qu'à t'adorer.

Ces réflexions qui paroissent peut-être insensées au lecteur, produisirent sur notre héros un effet merveilleux. Il s'assoupit sans s'en appercevoir : c'est ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux dans la situation où il étoit alors.

Don Silvio trouva deux avantages dans son sommeil. Il oublia ses malheurs & jouit du plaisir de faire un rêve agréable. Sa chère princesse se présenta à lui sous sa forme naturelle. Elle étoit parée comme une divinité. Un nuage couleur de rose lui servoit de siège. Elle s'entretint pendant quelque tems avec le chevalier : elle ranima son courage, & l'invita à braver généreusement tous les obstacles que fusciteroient leurs ennemis communs. Elle l'assura que le terme de sa métamorphose étoit prochain, & que bientôt elle ne lui apparôitroit que sous sa forme naturelle. Cette charmante princesse dit à son amant d'un ton tendre & affectueux, qu'elle voudroit être mille fois plus aimable pour le dédommager de toutes les peines qu'il se donnoit pour parvenir à être son époux. Don Silvio alloit lui témoigner sa reconnoissance en beaux termes lorsqu'elle disparut.

Le rêve n'eut rien de désagréable que cette

dernière circonstance. Mais le plaisir d'avoir vu la princesse, les manières douces & honnêtes qu'elle avoit employées pour consoler son amant le rendirent insensible à toute espèce de chagrin. Il oublia le passé, & forma la résolution de braver tout ce qui pourroit lui arriver de funeste. Il ne desira rien tant que de continuer son voyage pour arriver peu à peu à l'époque de son bonheur. Pédrillo fut éveillé. Dès qu'il eut appris le rêve qu'avoit fait son maître, il parla en ces termes.

Par saint Pantaleon : voilà qui est plaisant ! Comme nos rêves s'accordent !... Vous avez eu l'apparition de la princesse, & moi, j'ai eu celle d'une très-jolie sylphide. Il m'a semblé la rencontrer sous ces rosiers où vous dormiez hier. La dame ou la fée n'y étoit pas. Nous avions tant de choses à nous dire que j'ai oublié de lui demander son nom. Ah ! comme le tems s'écouloit ! Le soleil s'est couché sans que nous nous en soyons apperçus. Je me croyois un sylphe. Dans l'univers entier je ne pourrois vous faire la description de mon état. J'étois dans un enchantement..... dans une extase..... dans un délire... En un mot, je n'avois jamais été dans une si agréable position. N'avois-je pas dit que le sort se lasseroit de nous persécuter, qu'il viendrait un tems où la fortune nous souriroit. Les revers que nous avons essuyés ne sont sûrement

pas venus par hasard. Qui sait ce qui nous attend ! La fée Rayonante veut peut-être réparer ses torts. Je vous assure, monsieur, que si le Nain-vert tombe entre mes mains, comme je l'espère, les coups de bâtons que nous avons reçus, lui seront rendus avec usure.

C H A P I T R E I V.

*Les prédictions de Pédrillo commencent
à s'accomplir.*

AP R È S avoir marché quelque tems, nos voyageurs entrèrent dans un bois de châtaigniers. A mesure qu'ils avançoient, ils croyoient être dans un parc. On voyoit de distance en distance, des cabanes de feuillages, des jets d'eau, des grottes & des débris d'édifices. Ils se trouvèrent, peu à peu, dans un labyrinthe formé de rosiers, de myrthes & de chevrefeuilles. L'aspect de tout cela étoit si agréable que nos voyageurs se crurent aux environs de quelque palais de fées, & par conséquent à la veille d'éprouver quelque chose de singulier. Pédrillo s'écrioit souvent ; n'avois-je pas dit, n'avois-je pas dit que Rayonante se comporteroit à l'avenir avec plus d'honnêreté ?

néteté. Voyez, monsieur, si nous n'aurions pas eu tort de nous jeter dans l'eau pour combler les vœux de nos ennemis. Heureux ! si nous n'y eussions été changés qu'en crocodiles ou en cochons de mer. Au lieu que nous avons l'espérance de passer la nuit dans un château de cristal ou de diamans, où nous serons couchés sur des matelas de soie, & servis par des sylphides couvertes de pierreries.

En disant ces mots, il arrivèrent dans une allée d'orangers au bout de laquelle s'élevoit un superbe corps de logis. Les croisées des balcons étoient entr'ouvertes, & laissoient voir une partie des ornemens intérieurs de quelques salles magnifiquement meublées. Le soleil dardoit ses rayons sur les glaces, & la reverbération formoit un éclat dont les yeux de Pédrillo furent éblouis.

Malgré la joie qu'il ressentoit d'approcher un si belle édifice, il ne pouvoit surmonter une certaine crainte intérieure. Tout ce que je vois, se disoit-il, n'a-t-il point été opéré par magie ? A mesure que nos voyageurs s'approchoient du pavillon, les battemens de cœur de Pédrillo redoublaient. Don Silvio que rien n'intimidoit, douta quelques momens de ce qu'il devoit faire. Ses ennemis lui avoient déjà tendu tant de pièges

qu'il craignit que toutes ces pompeuses apparences ne fussent de nouveaux essais de méchanceté, & qu'on ne lui reservât des catastrophes encore plus funestes que celles qu'il avoit éprouvées jusqu'alors. Cependant les promesses que sa chère princesse venoit de lui faire, calmèrent un peu ses inquiétudes.

Il avoit jeté quelques coups d'œil sur une salle où il n'avoit pu appercevoir aucune autre espèce d'êtres vivans que quelques perroquets qui se promenoient sur les baguettes dorées qui encadroient les tapisseries. Après quelques réflexions il résolut d'y entrer & d'attendre patiemment l'issue de sa découverte.

Quel fut son étonnement lorsqu'en mettant le pied dans cette salle dont la richesse des ameublemens sembloit annoncer la demeure de la plus grande des fées, il vit une quantité de chats de toutes les couleurs, dont une partie étoit étendue sur des coussins de brocard d'or ! Ces animaux prenoient leurs commodités comme s'ils eussent été les maîtres de ce superbe édifice & de tout ce qui y étoit contenu. Les uns se promenoient tranquillement entre des vases de porcelaine remplis de fleurs, & passaient avec adresse sur les pagodes qui ornoient la cheminée, les autres paroissoient empressés autour d'une belle

chatte blanche qui avoit au cou un double rang de perles. Elle étoit nonchalamment couchée sur un sofa couleur de rose, brodé en argent.

Quelqu'un plus habile que don Silvio se feroit alors rappelé le conte de la chatte blanche. Notre chevalier ne fut pas plutôt entré dans la salle que les chats lui firent entendre , par leurs miaulemens , qu'il étoit le bien-venu. Il crut être dans le même palais où un certain prince dont l'histoire ne rapporte pas le nom , avoit passé trois ans dans la société d'un très-savante , très-tendre , très-belle & très-vertueuse chatte blanche qui , après un certain tems , devint la plus belle princesse du monde.

Nous ne dirons point quelle étoit la joie de don Silvio. Il se flattoit d'avoir une réception telle qu'il la méritoit. Ses espérances étoient fondées sur ce qu'il savoit du bon cœur & de la générosité de la chatte blanche. Cela suffisoit pour lui persuader qu'elle prendroit part à tout ce qui le regardoit.

Le chevalier s'approchoit du sofa sur lequel la chatte blanche se reposoit dans l'intention de lui parler avec tout le respect dû à une chatte d'une si grande naissance & douée de tant de belles qualités , lorsqu'une porte s'étant tout à coup ouverte , laissa voir , au grand étonnement de Pédrillo , la petite sylphide qu'il avoit rencontrée.

dans le bois , le jour précédent. Si cette apparition imprévue jeta l'étonnement dans l'esprit de Pédrillo , il faut convenir que la jeune sylphide ne fut pas moins surprise de revoir ce valet. Elle eut à peine jeté un coup d'œil sur nos voyageurs qu'elle ferma la porte avec précipitation , & s'enfuit en jetant les hauts cris, comme si elle eût rencontré des fantômes.

Don Silvio ne savoit que penser de cette manière singulière de paroître & de disparaître au même instant ; mais Pédrillo le tira sur le champ d'embarras.

Nous y voilà , s'écria ce dernier. Notre rêve est accompli. Je vous en félicite , monsieur. N'ayez aucune inquiétude. Elle ne s'est enfuie si vite que pour instruire la fée de notre arrivée.

De qui parles-tu donc , lui demanda Silvio , à voix basse.

Je parle de la sylphide qui vient d'entr'ouvrir la porte. C'est précisément celle que je surpris hier à vous contempler , tandis que vous dormiez. C'est encore elle que j'ai vue ce matin en songe.

Pédrillo ! je m'abuse , ou nous sommes dans le palais de la chatte blanche. Cette chatte est en même tems une grande princesse & une bonne fée. Si la sylphide que tu viens de voir est employée dans ce château , il y a apparence que la

fée que tu vis hier avec elle , étoit la chatte blanche elle-même.

Vous vous trompez, monsieur. Ne croyez pas que cette chatte que vous voyez couchée sur ce canapé, soit la fée. . . .

Ne parle pas si haut. Et souviens-toi qu'on ne peut avoir trop de circonspection lorsqu'on se trouve dans des endroits qu'on ne connoît pas.

Don Silvio n'avoit pas fini de parler , que son valet fit un grand cri en se débattant. Un des perroquets de la salle, auquel apparemment la physionomie de Pédrillo étoit inconnue, ou par des raisons qu'on n'a jamais découvertes, lança en passant un coup de griffe sur la joue de ce valet. Nos voyageurs qui n'avoient pas vu l'animal, conjecturèrent, après un moment de réflexion, que le coup avoit été donné par un magicien ou quelqu'être invisible.

Reçois ce petit soufflet comme une correction qu'on ta voulu donner. Apprends à modérer ton caquet. Cette main invisible a eu intention de te rendre service.

Voilà une étrange manière d'obliger les gens. Si c'est une main qui m'a frappé, il y a apparence qu'elle ne s'est pas coupée les ongles depuis sept ans. Si pour chaque mot qu'on dit ici on reçoit une cicatrice, il faut que je me réserve à faire

coudre ma bouche ou à avoir le grand & le petit alphabet imprimés sur ma figure.

Tu ferois très-bien de mettre de la modération dans tes discours. Si tu te conduis ici avec ton imprudence ordinaire , je ne te réponds pas qu'il ne t'arrive des catastrophes encore plus déplorables.

Cela suffit, monsieur , puisque vous le trouvez bon , je jouerai le rôle d'un muet , d'un muet parfait ... Mais ... Hem ...

Qu'as-tu donc ?

Attendez ... J'entends quelqu'un ... Eh ? Ne l'avois-je pas dit ? , , Oui , ma foi .. La fée , la fée elle-même ...

C H A P I T R E V.

Apparition de la fée. Il est dangereux de rencontrer quelqu'un qui ressemble à sa maîtresse.

IL y a une demi-heure que nous cherchons des expressions assez fortes pour rendre au naturel l'état d'un homme que le plus haut degré de surprise a frappé. Malheureusement tous les termes qui nous viennent ont été mille fois em-

ployés depuis qu'Homère écrivoit son Iliade ; & il n'y en a aucun qui puisse rendre ce que nous sentons. Pour donner une idée de ce que nous éprouvons, nous sommes obligés de faire quelques lourdes comparaisons. Nous dirons donc qu'un jeune homme qui, par imprudence, auroit mis sa main dans le trou d'une caverne où elle auroit été emportée par un coup de foudre, ou qu'un jeune marié qui, le lendemain de ses noces, trouveroit à ses côtés un monstre, au lieu de sa jeune & belle épouse, seroit moins étonné que le fut don Silvio, lorsqu'il aperçut dans ce palais enchanté l'image de sa belle princesse qu'il croyoit encore papillon. Il ne pouvoit concevoir pourquoi il y avoit une ressemblance si frappante entre son amante & la fée.

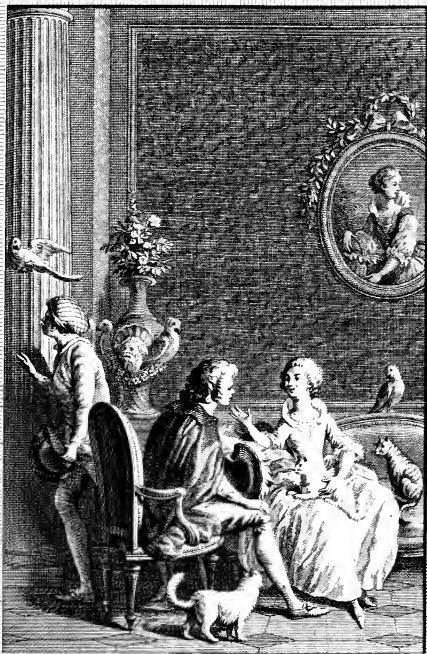
Dona Félicia : (nous ne taisons pas plus long-tems que c'étoit la prétendu fée que notre héros voyoit à Lirias) avoit eu soin de se parer à son avantage. Son ajustement, en développant ses charmes, lui donnoit un air si singulier, que si elle avoit eu une baguette d'ébène, une personne de sang froid l'auroit prise pour la fée Lumineuse.

Elle étoit à sa toilette lorsque Laure vint lui annoncer que don Silvio étoit venu à Lirias, sans qu'on fût comment ; & qu'il étoit entré dans l'un des appartemens. Dona Félicia crut ne pouvoir trop imiter dans sa manière de se mettre l'air

enchanté qui règne chez les fées , pour hâter l'impression qu'elle vouloit faire sur le cœur du chevalier,

Elle l'aborda avec beaucoup de noblesse & d'honnêteré, quoiqu'elle eut à peine assez de force pour cacher le trouble qui s'élevoit dans son cœur. Elle se félicita hautement sur le hasard qui avoit conduit dans son château un jeune cavalier dont tout l'extérieur annonçoit beaucoup d'éducation. Elle lui fit entendre que son frère , qu'elle attendoit de moment en moment seroit enchanté de faire connoissance avec lui. Si don Silvio n'avoit eu à combattre que l'étonnement où il étoit de trouver tant de ressemblance entre la fée & sa princesse, il l'auroit peut-être vaincu ; mais la nature qui jamais ne perd ses droits , lui joua un tour dont il ne put se tirer. Le trop crédule Silvio avoit pris pour de l'amour & les impressions que le portrait avoit faites sur lui, & les desirs qu'il lui avoit inspirés. Il se trompoit. Tous les mouvemens qu'il avoit éprouvés n'étoient que les foibles présages de l'amour que l'original devoit lui faire naître.

La première rencontre de leurs yeux sembla être le moment où leurs ames s'unirent pour jamais. La puissance de cette union sympathique s'empara de toute l'existence de notre héros. Ses premiers projets parurent s'évanouir. Il crut



Convenez Monsieur, que l'aspect des Courtisans
de Mimi vous a fait penser que vous enriez
dans le Palais de la Chatte blanche.

prendre une nouvelle vie. En un mot, il étoit si hors de lui-même, qu'il ne put repondre que par des monosyllabes aux politesses de la prétendue fée.

Dona Félicia auroit éprouvé bien moins de satisfaction, si don Silvio eût étudié les complimens qu'il lui faisoit. Ce qui se passoit dans son cœur suppléoit à ce qui manquoit d'énergie dans les repliques de notre héros. Parce qu'elle étoit femme & qu'elle avoit beaucoup d'empire sur elle-même il ne lui en coûta presque rien pour dissimuler. Elle eut l'adresse de cacher son trouble, & l'attention de donner à don Silvio le tems de se remettre de son agitation. Après avoir avancé un fauteuil pour le chevalier, elle s'assit sur le canapé, mit la petite chatte sur ses genoux, & parla de la récréation que lui donnoient les animaux qui étoient dans l'appartement.

Convenez, monsieur, que le premier aspect des courtisans de mimi vous a fait penser que vous entriez dans le palais de la chatte blanche?

Belle fée, on ne sauroit être trompé plus avantageusement, répondit Silvio..... puissiez vous pénétrer les replis de mon ame & y lire, ce que je n'aurai, ni la force, ni la témérité de vous exprimer.

Dona Félicia ne jugea pas à propos de répondre à cette tendre & respectueuse déclaration. Elle

aima mieux parler de la façon de vivre & des belles qualités de la petite chatte blanche. Quelque puérile que fût cet entretien, il paroissoit très-important à don Silvio qui écoutoit avec la plus grande attention tout ce que proféroit cette bouche de rose. Chaque regard de la jeune veuve, les mouvemens qu'elle faisoit, toutes les paroles qu'elle proféroit augmentoient le ravissement dans lequel il paroissoit être plongé. Son imagination ne pouvoit lui représenter rien de plus parfait que l'objet qui étoit sous ses yeux. Il fut privé dans un seul instant du pouvoir de fixer son cœur sur le papillon. Tous les fantômes qui occupoient son imagination, avant son entrée dans le château de Lirias, se dissipèrent. Il ne se rappelloit plus sa situation passée que comme un songe dont l'illusion finit avec le sommeil. Il oublia l'insecte qu'il avoit aimé, & tout ce qu'il avoit dit, pensé, craint & espéré quelques heures auparavant. Tandis que la belle dona Félicia fut présente, il ne vit qu'elle. Don Silvio pouvoit se plaire dans cette situation; mais la jeune veuve commençoit à être embarrassée. Le sujet de leur entretien étoit épuisé. Les perroquets descendirent sur le perron, & se mêlèrent heureusement de la conversation qui, sans eux, eût été languissante.



CHAPITRE VI.

Retour de don Eugenio.

DONA FÉLICIA parloit de son frère & de l'inquiétude qu'elle commençoit à avoir de ne le pas voir revenir, lorsqu'on ouvrit la porte qui étoit au fond de la sale. Don Eugenio de Lirias, la belle Hiacinte, & don Gabriel, entrèrent. La jeune veuve courut au-devant de son frère, en faisant une exclamation qui peignoit le plaisir qu'elle avoit de le revoir. Elle se tourna ensuite du côté de don Silvio pour lui présenter don Eugenio. Notre héros fut enchanté d'apprendre que ce jeune seigneur étoit le frère de son adorable sœur.

Cette rencontre imprévue fut très-agréable de part & d'autre. Après que don Eugenio eut présenté à sa sœur la belle Hiacinte, il témoigna à notre héros le plaisir qu'il avoit de le revoir...

Vous ne savez peut-être pas encore, dit-il à sa sœur, tout ce que nous devons à ce jeune chevalier? Vous apprendrez bientôt ce qui concerne cette histoire qui ne doit plus être un mystère pour vous. Je me contenterai de vous dire en ce moment, que vous voyez dans la per-

sonne de cet aimable inconnu , quelqu'un qui a eu le courage & la générosité d'exposer sa vie pour sauver celle de votre frère.

Vous devez ajouter , reprit notre héros , que votre valeur & celle de votre ami a prévenu la générosité dont vous parlez , & en a rendu les effets inutiles. Si j'avois prévu tout ce que j'ai appris dans ce moment fortuné , & que j'eusse eu mille vies , je les aurois sacrifiées pour sauver la vôtre.

Don Eugenio auroit répondu à un compliment si flatteur , s'il n'eût été curieux d'observer quelle impression faisoit sur sa sœur l'aspect de la belle Hiacinte.

Dona Félicia s'occupoit depuis une demi-heure de la manière dont elle s'y prendroit pour faire agréer à son frère le penchant qu'elle avoit pour don Silvio. Après quelques réflexions , elle dressa le plan de sa confidence. Il étoit ingénieux : l'amour l'avoit dicté. Elle fut transportée de joie ; lorsqu'elle apprit combien notre chevalier s'étoit acquis de droit sur l'esprit de don Eugenio. Silvio avoit été le libérateur d'un frère qu'elle aimoit tendrement. C'en étoit assez pour justifier son affection ; elle espéroit encore tirer avantage des mystères qu'on avoit promis de lui révéler au sujet de la belle Hiacinte. Dona Félicia se flattoit d'obtenir sans peine le consentement d'Eug-

genio ; parce qu'elle présumoit que celui-ci seroit bien aise d'avoir son agrément , supposé qu'il eût quelque vue sur la belle inconnue qu'on lui avoit présentée. Dès qu'elle s'aperçut de l'amour de son frère , elle ne cessa de louer Hiacinte. Eugenio en fut si flatté, qu'il ne put attendre sans impatience le moment où il devoit répandre dans le sein de sa sœur , les mystères qu'il se proposoit de lui communiquer.

Il est inouï qu'il ait regné dans une société autant de sympathie que dans celle-ci, quoique ceux qui la composoient ne se connussent pour ainsi dire qu'indirectement , & qu'ils fussent tous liés par des intérêts différens : l'amour agit avec tant d'harmonie , qu'il produisit dans un seul moment, cette confiance mutuelle qui ne s'acquiert ordinairement qu'après des années de peines, de soins & d'assiduité.

Don Gabriel prenoit part à la satisfaction commune, sans aucun intérêt personnel. Le calme qui regnoit dans son ame lui permettoit de contempler les autres , avec le discernement d'un sage & la bonté d'un ami. Tout ce qu'il voyoit lui paroissoit énigmatique , mais il se promettoit d'être surpris agréablement, lorsque les mystères se développeroient.

Quand chacun fut remis de son trouble & de sa surprise, on prit place. Deux petits nègres,

richement vêtus , portèrent des rafraîchissemens : Don Gabriel , très-amusant dans la société , avoit soin de soutenir la conversation par le récit de toute sorte de jolies histoires. Quand il en étoit tems , il avoit l'attention de faire un tour de jardin pour ménager des tête-à-tête aux amans.

Don Eugenio se prévenoit de plus en plus pour notre héros. Celui-ci prononçoit à chaque instant le nom de féerie. Le maître du château lui fit les plus vives instances pour l'engager à demeurer quelque tems à Lirias. Il lui fit entendre , de la manière la plus obligeante , qu'il feroit enchanté de se lier étroitement avec une personne dont l'époque de la connoissance avoit quelque chose de singulier.

Silvio accepta ses offres avec joie , & se conforma à la façon d'agir de tous les héros des contes des fées , qui ne refusèrent jamais de s'arrêter dans un palais enchanté.

Dona Félicia se retira avec la belle Hiacinte , & don Eugenio conduisit son convive dans un appartement superbe qu'il le pria d'occuper pendant le séjour qu'il vouloit faire à Lirias. Il se retira & laissa notre chevalier en liberté jusqu'au souper. Don Eugenio attendoit avec impatience que mademoiselle Laure vînt lui dire que dona Félicia étoit seule dans son cabinet.

CHAPITRE VII.

Réciprocité.

A RISTOTE a remarqué qu'une des positions les plus désagréables de la vie, est celle où se trouve un amoureux qui doit mettre un tiers dans sa confiance, & lui découvrir son penchant. Dona Félicia & don Eugenio son frère, se trouvèrent dans cette situation critique. Ils auroient eu l'un & l'autre bien des obstacles à surmonter, si les circonstances eussent été différentes. On se seroit débattu sur cette maxime : *Si tu étois dans ma place, tu penserois comme moi.* Mais la douceur de leur caractère bannit tous les obstacles qu'ils auroient pu se susciter l'un & l'autre. Dona Félicia n'avoit pas absolument besoin du consentement de son frère pour épouser don Silvio ; & elle pouvoit objecter à don Eugenio que son amour étoit déplacé, parce que celle à qui il donnoit son affection, n'avoit ni naissance, ni titre, ni fortune, & peut-être, ni bonnes qualités : il l'avoit connue lorsqu'elle étoit comédienne. — Je conviens de tout ce que vous me dites, auroit sans doute répondu don Eugenio. Tous mes amis, & le monde entier, peuvent

me faire les mêmes objections : & ils ne me répéteront jamais que ce que ma raison m'a dit mille fois. Tout insensé que je paroisse à vos yeux, je ne le suis pas au point de croire qu'ils ont tort. Mais que peuvent toutes les représentations contre la voix de mon cœur, contre un penchant dont je ne suis ni peux souhaiter d'être le maître ? La moitié de ces raisons, seroit de trop pour arrêter un sentiment d'habitude ; mais l'empire de la sympathie, ma chère sœur il faut l'éprouver pour sentir sa puissance.

Dona Félicia auroit trouvé ce raisonnement très-peu plausible, si elle n'eût connu par expérience, cette même sympathie que son frère auroit employée pour justifier une démarche que les faux délicats appellent étourderie ou foiblesse.

Pour l'avantage de leur tendresse, ils se trouvèrent l'un & l'autre dans le même cas. L'affection qu'avoit dona Félicia pour Silvio, l'instruisit qu'une sympathie irrésistible régnoit entre son frère & Hiacinte. Eugenio n'étoit pas assez injuste pour exiger que sa sœur étouffât des sentimens dont il connoissoit le pouvoir. Ainsi, ils ne s'occupèrent que du moyen d'applanir les difficultés qui pourroient s'élever, & de remettre l'esprit de don Silvio dans son assiette naturelle.

Les nouvelles qu'on avoit apprises du chirurgien Blas, sur le compte de notre héros, firent
penser

penfer à don Eugenio qu'on feroit revenir, fans beaucoup de peine, le jeune homme à lui-même.

Ce font les occasions, dit-il à fa fœur, qui l'ont conduit à tant d'extravagances. Je crois m'être apperçu que vous ne lui êtes pas indifférente. Vous avez à la vérité une rivale ; mais elle n'est pas dangereufe : elle n'est que papillon. Vous n'aurez pas à lui disputer long-tems la victoire. Ce n'est pas qu'il faille d'abord heurter de front les chimères du jeune homme. Il est question de gagner fa confiance : la nature & l'amour feront le refte. La fenfibilité s'emparera peu à peu de fon ame, & en bannira les préjugés dont elle est actuellement nourrie.

Dona Félicia trouva le raifonnement de fon frère très-juſte. Elle avoit tracé le même plan pour ramener fon amant à lui-même. Après avoir témoigné fa reconnoiffance à don Eugenio, elle fit l'éloge de Hiacinte, & dit, avec le ton de candeur & d'honnêteté qui lui étoit ordinaire, qu'il n'étoit pas poſſible que cette belle inconnue fût d'une naiffance obſcure. Eugenio n'eut garde de la contredire. Quand ils furent convenus de confier à Hiacinte & à don Gabriel une partie de leurs ſecrets, ils ſe ſéparèrent, enchantés l'un de l'autre & allèrent tenir compagnie à leurs convives en attendant le ſouper.

C H A P I T R E V I I I.

Qui l'emportera ?

L'ÉCLAT que repandoient les meubles de la salle à manger, la quantité de bougies qui y étoient allumées, la magnificence du service, la faveur des mets, le bon choix & la variété des vins auroient pu causer de l'étonnement à don Silvio, s'il ne se fût pas cru dans le palais des fées. Son cœur & son esprit n'étoient occupés que de la belle Félicia. Elle seule avoit droit de captiver ses regards. Une simple chaumière lui auroit paru aussi brillante que l'étoit dans ce moment-là le château de Lirias, si elle eût été habitée par la veuve.

Toute la société s'aperçut du désordre qui régnoit dans l'ame de notre héros. Son amour n'échappa à personne. Dona Félicia qui ne pouvoit être trop assurée de sa victoire, résolut de ne rien épargner pour faire passer au chevalier une soirée agréable. On avoit eu soin de placer les musiciens qui devoient donner un concert pendant le souper, de façon qu'ils ne fussent pas apperçus. On avoit ordonné aux symphonistes de ne jouer que des

pièces choisies : ce qui fut exécuté à souhait. Jamais on ne mangea avec plus d'appétit. Tous les convives furent gais. Chacun sembloit se disputer l'avantage de paroître aimable. Don Silvio qui ne voyoit pas les musiciens , attribuoit aux talens des sylphides , habitantes ordinaires des palais des fées , la mélodie qui frappoit son oreille. Il parut prendre tant de plaisir à la musique , que dona Félicia , fit faire bien vite les préparatifs d'un grand concert.

Au sortir de table , on passa dans une sale de concert où tout étoit disposé de façon à faire ressortir avec avantage , les sons de chaque instrument. On auroit dit que les plus grands artistes avoient travaillé aux décorations de cet appartement : l'aspect des tableaux portoit à l'ame les plus agréables sensations. Dès que la compagnie entra , les musiciens commencèrent le concert par l'exécution de quelques morceaux à grands effets qu'ils eurent soin de modérer pour en venir insensiblement à des expressions moins bruyantes , mais plus douces & plus sensibles. On pria dona Félicia de jouer sur le clavecin quelque chose de sa composition. Elle étoit trop honnête pour refuser à ses amis la satisfaction de l'applaudir. Tant de belles qualités extasièrent Silvio. Don Eugenio ne pouvoit voir de sang froid qu'on ne prodiguât des applaudissemens qu'à sa sœur. Il connoissoit

les talens de son amante. Félicia fut priée par son frère d'engager la jeune Hiacinte à jouer de concert avec elle. Celle-ci y consentit..... Quel duo! Chacune n'étoit occupée qu'à donner de l'éclat au goût de sa rivale & à faire ressortir son talent. Don Gabriel que la prévention n'aveugloit pas, fut rendre justice à la beauté de leurs voix. Elles employoient tour à tour le vif & le touchant, le gai & le pathétique. On jugea avec raison que Pâris eût été embarrassé dans le choix, s'il eût dû donner la pomme à l'une de ces deux musiciennes. Hiacinte ne pouvoit être surpassée que par dona Félicia, & celle-ci ne pouvoit l'être que par Hiacinte. Les dames eurent tant de complaisances, & les spectateurs trouvèrent le tems si court, que le lever du soleil avertit qu'il étoit tems de se retirer.

On se sépara après s'être mutuellement souhaité un paisible sommeil. Nous ne savons pas si don Gabriel, qui avoit atteint la cinquantième année de son âge, & qui avoit vécu pendant tout ce tems là comme un stoïcien qui envisage de sang froid le tumulte des passions orageuses, passa la nuit sans agitation. Mais nous pouvons attester que don Silvio ne s'étoit jamais trouvé moins disposé à dormir. Il étoit si préoccupé de son enchantement, qu'il ne s'aperçut pas qu'au lieu de rencontrer dans son appartement son fidèle

Pédrillo , il y trouva deux jeunes valets - de-chambre qui s'empresèrent à le déshabiller. Il étoit prêt à se mettre au lit , lorsqu'il se rappela que ce n'étoit pas son intention. Quand les deux jeunes gens qu'il avoit pris pour des sylphes furent sortis , il reprit ses habits , plaça un fauteuil au milieu de la chambre & s'y assit , ayant l'orient en perspective , pour y rêver à son aise sur tout ce qui avoit fait de si vives impressions sur lui. Il croyoit sentir en respirant la sensation d'un air magique. Il sortit peu à peu d'une espèce d'engourdissement , & quand il fut revenu à lui-même , il se demanda ce qu'il devoit penser de tout ce qui lui étoit arrivé dans ce palais. Il étoit bien persuadé qu'il n'avoit rien vu qui eût rapport aux rêves qu'il avoit faits & aux apparitions qu'il avoit eues avant d'aborder le château de Lirias ; mais quelle idée devoit-il se faire de la maîtresse de cette maison ? Est-ce une fée , une mortelle , une divinité , ou la princesse elle-même ? Si je compare sa figure aux traits du portrait qui me sont toujours présens à l'esprit , je ne peux m'y tromper..... Cependant..... Comment seroit il possible..... Peut être n'est-elle qu'une parente de ma princesse ; ou , peut-être est-elle née sous la même étoile & avec la même constitution..... N'a-t-elle point eu des raisons secrètes pour en prendre la ressemblance.

Si je m'étois trompé? Si une douce erreur m'avoit séduit? Quand on cherche un objet qu'on aime, on croit souvent le voir où il n'est pas....

Après avoir pesé toutes les raisons du pour & du contre, il s'en tint à cette dernière réflexion, qui lui parut la plus sensée, & qui s'accordoit le mieux avec la foi qu'il avoit jurée à son amante. Il résolut de l'admirer dans la personne de dona Félicia. Ma princesse, ajoutoit-il, doit avoir plus de perfections que les divinités, puisque celle qui n'en est qu'une foible image réunit toutes les qualités des mortelles les plus accomplies. Malgré la vénération qu'il avoit pour son amante, il ne pouvoit s'empêcher de trouver du plaisir à penser à dona Félicia. Il commença à se méfier de lui-même & des charmes de la belle, quoiqu'il ne crut rien appercevoir dans son cœur qui altérât son amour pour la princesse. Il lui venoit nombre d'idées singulières qu'il approuvoit & rejetoit tour à tour. Après avoir long-tems réfléchi sur ce qu'il devoit faire, il crut que le parti le plus sûr étoit de s'éloigner de ce dangereux château, dès qu'il le pourroit, sans manquer aux devoirs de l'honnêteté.



CHAPITRE IX.

Ce que peut un sage.

IL y avoit déjà quelques heures que le soleil étoit levé lorsque notre héros se ressouvint qu'il ne s'étoit pas couché. Essayer de dormir ayant l'esprit si agité, ce seroit inutile. Ainsi, pour donner une plus ample carrière à son imagination, il descendit dans le jardin. Nous ne savons pas à quoi ses réflexions l'auroient conduit, si don Gabriel qui étoit accoutumé d'aller tous les matins respirer la fraîcheur, ne l'eût rencontré dans une allée. Il tenoit par hasard un ouvrage de métaphysique. Ce livre le conduisit à un entretien sur l'existence des êtres invisibles. Don Silvio en raisonna avec chaleur, & donna tout à la fois des preuves d'une imagination si vive & si embrouillée que don Gabriel admiroit, en même tems, son esprit & ses erreurs.

Si don Gabriel eût été du nombre de ces philosophes opiniâtres, qui veulent que tout le monde cède à leur opinion & se conforme à leur système, Silvio auroit passé d'un sophisme à l'autre; mais il étoit doux, honnête & sensé. Il

fut paroître se conformer à quelques-unes des erreurs de notre chevalier , pour mériter sa confiance & le faire renoncer à ses préjugés les plus absurdes & les plus dangereux.

Le lecteur ne nous sauroit aucun gré, si nous rapportions ici la conversation des deux personnages qu'on vient de nommer. Nous dirons seulement que leur entretien roula sur des thèses de métaphysique , & qu'elle dura jusqu'au moment où on se réunit dans un petit cabinet de verdure , attenant à l'appartement de dona Félicia , pour y déjeuner au frais.

Si don Gabriel ne put pas dissiper tout-à coup les chimères du jeune chevalier , il les ébranla vivement. Celui-ci promit de se former un nouveau système qui seroit fondé sur les leçons qu'il venoit de recevoir , & sur les vérités qui le frapperoient à l'avenir.



C H A P I T R E X.

L'amour l'emporte toujours.

DOM SILVIO s'étoit proposé d'opposer beaucoup de fermeté à tout ce qui pourroit porter atteinte à ses sentimens pour le papillon bleu..... Je saurai bien résister, disoit il, aux impressions que pourroit faire sur mon cœur la ressemblance que je crois trouver entre ma princesse & dona Félicia.

Cette résolution lui donna un air si gêné ; quand il se présenta devant la belle veuve, qu'elle s'en apperçut au premier coup-d'œil, sans paroître cependant y faire beaucoup d'attention. Elle en devina la cause avec cette précipitation qui est naturelle à l'amour, & se flatta que sa présence dissiperoit bientôt le nuage qui sembloit envelopper le cœur de don Silvio.

Les moralistes ont souvent dit, & répéteront encore long tems, qu'ils ne connoissent d'autre remède contre l'amour que de fuir aussi vite qu'il est possible, lorsque l'on s'en sent attaqué, ou que l'on se croit sûr de l'être. Ce remède est sans doute excellent ; mais on ignore la méthode de

s'en servir avec succès : c'est ce qu'il auroit fallu décrire. On remarque qu'il n'est pas dans le pouvoir d'une personne enclinée à l'amour, d'en éviter les atteintes. On soutient même, en s'appuyant d'un nombre infini d'autorités, qu'il n'est pas possible qu'un être qui a de l'aptitude à aimer, desire d'avoir des aîles pour en éviter les occasions.

Il est vrai que don Silvio avoit résolu de partir de Lirias aussi-tôt qu'il le pourroit ; mais cette résolution n'étoit que conditionnelle. L'amour avoit droit de l'interpréter.

La belle Félicia communiquoit à l'air dont elle étoit environnée, une espèce de force attractive qui saisit si fort notre héros, dès qu'il se trouva dans le tourbillon, qu'il en éprouva un saisissement qui Nous laissons à nos lecteurs le soin de porter l'allégorie aussi loin qu'ils le jugeront à propos. Nous ajouterons que cette force magnétique, qui prend sa source dans les traits d'une jolie femme, a la vertu de bannir toutes les pensées, les opinions & les souvenirs qui pourroient s'opposer à ses effets.

Don Silvio fournit dans l'espace de quelques minutes, un exemple de cette observation. Il s'étoit proposé de ne pas lever les yeux sur dona Félicia. Après un instant de réflexion, il crut ne pas pouvoir se dispenser de la regarder du coin

de l'œil. Bientôt il hasarda un regard en ligne directe. Cet essai fut souvent réitéré. Sa timidité s'évanouit, il contempla la veuve à son aise, & se livra sans réserve à tout ce que l'aspect avoit d'agréable & de séduisant. Il goûta le plaisir d'aimer, oublia toutes les résolutions qu'il avoit prises, ne pensa plus à la protection de la fée Rayonante, & ne crut plus qu'il existât un papillon ou une princesse enchantée qui eût quelques droits sur lui.

Dona Félicia se trouvoit à peu près dans la même situation. La force magnétique qui entraînoit don Silvio vers elle, agissoit aussi puissamment sur la belle que sur notre héros. Si nous devons nous en rapporter à l'opinion de quelques savans qui ont pénétré plus avant que nous dans les replis de la nature, nous devons ajouter que la puissance attractive agissoit encore plus fortement sur dona Félicia que sur le chevalier. C'est ce penchant réciproque qui hâta le moment de la coadunation de leurs ames. Elles se confondirent l'une dans l'autre dès le moment que leurs yeux se rencontrèrent. Il auroit été aussi difficile de les dé mêler, qu'il le seroit de séparer deux gouttes de rosée qui se trouvent réunies dans le sein d'une rose prête à s'épanouir.

Pendant que la société fut réunie, la conversation ne tarit point. On en vint insensiblement

à l'époque où don Eugenio & notre héros se rencontrèrent. On parla de la part qu'avoit la belle Hiacinte à cette connoissance. Chacun vouloit être instruit d'un mystère qui intéressoit, pour ainsi dire, autant les amis que les amans. On pria la jeune inconnue de raconter l'histoire de sa vie. Quoique don Silvio dût être insensible sur tout ce qui n'avoit pas un rapport immédiat à dona Félicia, il ne put résister à la secrète émotion qui se fit sentir en lui, lorsqu'on parla des aventures de Hiacinte. Mais son trouble paroissoit moins provenir de l'amour, que d'un sentiment de tendresse & d'amitié.

Hiacinte n'avoit aucune raison pour taire à ceux qui étoient présens les circonstances de sa vie, quoiqu'elle eût des choses importantes à leur découvrir. La passion de don Eugenio, & tout ce que ce jeune seigneur avoit fait pour elle, devinrent les principaux événemens de son histoire. Elle céda aux instances de son amant; & notre héros écouta son récit avec d'autant plus d'attention, qu'il ne doutoit pas que les fées n'eussent beaucoup de part à tout ce qui lui étoit arrivé.



CHAPITRE XI.

Histoire de Hiacinte.

IL est vrai , & je suis très disposée à le croire ; dir la belle Hiacinte , que moins une femme fait parler d'elle , plus elle mérite d'être estimée. Mais je ferois bien à plaindre si cette règle étoit sans restriction. Je consens à raconter les aventures de ma vie dans un âge où la plus grande partie de mon sexe commence à peine à sortir de dessous les aîles d'une mère sage & bienfaisante. Je ferois inconsolable , si j'avois donné lieu à mon premier effor.

Je réclame votre indulgence en faveur d'une personne qui ne connoît que la vérité , & qui vous racontera tout ce qui lui est arrivé avec cette bonne foi que les personnes de mon état sacrifient ordinairement à leur amour-propre.

Je ne vous parlerai point de mon origine , parce qu'elle m'est inconnue. Je ne fais à qui je dois mon existence ; mais je me rappelle d'être tombée très jeune entre les mains d'une bohémienne d'un certain âge qui m'a élevée. Je me ressouviens confusément d'avoir habité dans une

grande maison où j'étois entourée de femmes. Un petit garçon de ma taille se récréoit avec moi. Je ne fais s'il étoit mon frère, ou s'il ne venoit dans l'endroit où on m'élevoit que pour y jouer avec un autre enfant. Toutes ces circonstances se retracent si foiblement à mon esprit, que je n'ose les donner pour des vérités.

La bohémienne se disoit ma grand-mère ; mais je ne sentoís aucun mouvement dans mon cœur qui m'attachât à elle. Cette vieille n'omettoit rien pour me donner une éducation relative aux vues qu'elle avoit sur moi. J'avois à peine sept ans qu'on disoit que je dansois très-joliment les basques. La naïveté avec laquelle je répondois à toutes les questions qu'on me faisoit, & l'adresse que je mettois à exécuter toute sorte de jeux, m'attirèrent la bienveillance des personnes chez lesquelles elle me menoit pour gagner de l'argent. Mes premiers succès engagèrent ma prétendue grand-mère à ne rien épargner pour développer les talens qu'elle croyoit voir naître en moi. A l'âge de douze ans, je jouois de la guittare & du théorbe. Je chantois la musique à livre ouvert. Je prophétisois l'avenir à de certaines personnes, en examinant le dedans de leurs mains ou du marc de café.

Quoique je parusse n'être occupée que de frivolités, j'observois cependant avec la plus grande

attention tout ce qui se passoit autour de moi, par-tout où je me trouvois.

Un jour que nous assistions à une fête de Tolède, où, de concert avec mes camarades, j'amusois une nombreuse société par mon chant & ma danse, j'aperçus dans la compagnie deux messieurs de bonne mine qui me fixoient avec attention. Quel dommage, disoit l'un, qu'elle fasse le métier de bohémienne ! Avant qu'elle se connoisse elle-même, elle sera la victime de la séduction. Croyez-moi, répondoit l'autre, elle a plutôt la mine de séduire les autres que d'en être séduite. Elle n'en fera que plus à plaindre, répondit le premier. La vertu, qui est précieuse dans tous les états, est un défaut dans le sien.

Ce discours que j'entendis sans qu'ils s'en aperçussent, fit une grande impression sur mon ame. Plus j'avois de peine à en concevoir le sens, plus je m'efforçois de le pénétrer.

La vieille bohémienne qui n'étoit occupée qu'à donner de l'éclat à ma gentillesse, ne se mettoit guère en peine de me faire connoître la vertu. Elle ne la connoissoit pas elle-même. Malgré cela, je n'ignorois pas tous les points de la saine morale. Un certain instinct qui me rendoit attentive à observer les mœurs, la conduite de mes camarades & les mouvemens de mon propre cœur, me fit distinguer le bien d'avec le mal.

Les contes & les romans étoient les seules sources où je pusse puiser le goût des mœurs. Cette légère connoissance de moi-même , & le souvenir du discours que les deux messieurs de Tolède avoient tenu sur mon compte , me donnèrent une secrète horreur de mon état, & beaucoup de mépris pour ceux qui le suivoient. Je suis sans doute bien malheureuse , me disois-je , puisque les personnes sensées me trouvent à plaindre. Comment ne le ferois-je pas , puisque pour un vil salaire , je me donne en spectacle aux gens de la lie du peuple , & que je suis destinée à servir de jouet aux personnes de toute condition ? Ces pensées me rendirent si méprisable à moi-même , que je perdis tout à fait le goût de mes occupations ordinaires.

J'étois précisément occupée de ces sages réflexions , lorsque la vieille me conduisit dans un château où elle avoit coutume d'aller tous les ans. La maîtresse de cette maison étoit une veuve d'environ trente ans , qui faisoit son occupation principale de l'éducation d'une fille fort aimable qui étoit à peu près de son âge. Cette dame parut touchée de mon extrême jeunesse , de mon innocence & du trouble qui obscurcissoit mes yeux. Elle me prit à l'écart , me fit différentes questions , & me parut très-satisfaite de mes réponses. Elle me demanda si je n'avois pas envie de rester
avec

avec elle. Sa sérénité, son air doux & compatissant me captivèrent. Elle lut ma réponse dans mes yeux. La joie étoit peinte sur tous les traits de mon visage. Mon cœur étoit si serré par le plaisir, que je ne pus proférer un seul mot pour exprimer ma reconnoissance. Cette vertueuse femme fit ses propositions à la bohémienne, & n'oublia rien de ce qui pouvoit la déterminer à consentir à notre séparation. La vieille avoit des vues bien différentes, & fut inébranlable. Elle dit à la dame que je lui étois si utile, qu'elle ne pouvoit se passer de moi que moyennant une somme considérable. La fortune de cette dame ne répondoit pas à sa générosité. Elle ne put satisfaire l'extrême avidité de la bohémienne. Quand je fus sur le point de quitter la maîtresse de ce château, mes pleurs inondèrent mon visage. Elle fut si touchée de la sensibilité de mon ame, qu'elle se déterminoit à faire ce qu'on appelle l'impossible pour me garder. La vieille fit de nouvelles représentations. Après avoir fait valoir les droits de la tendresse maternelle qu'elle devoit méconnoître, elle alléqua d'autres raisons que je n'osois contredire. Il fallut se résoudre à partir. La vieille qui craignoit d'être poursuivie, me fit traverser les plus épaisses forêts & les montagnes les plus escarpées. Elle se reconnoissoit dans les routes les moins fréquentées, tant elle avoit la routine de

son état. Nous arrivâmes pendant la nuit à Séville. J'étois inconsolable. Mes larmes couloient nuit & jour. La bohémienne fut obligée de laisser un libre cours à ma douleur , avant de me faire envisager ma destinée sous un point de vue qui , selon elle , devoit être fort agréable.

Dès notre arrivée à Séville , on changea notre façon de vivre. La vieille joua une assez jolie maison dans laquelle elle fit meubler un appartement que j'occupai seule. Elle n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à mes plaisirs. Je recevois tous les jours des présens en colifichets. On me donna des maîtres pour me perfectionner dans l'art de la musique.

Un matin , la bohémienne , munie de nouveaux présens , vint dans ma chambre , & me tint ce langage.

Ma fille , me dit-elle , voici le tems où j'ose me promettre de recueillir les fruits des dépenses que j'ai faites pour vous donner de l'éducation. Après avoir employé les termes de la flatterie pour élever mes charmes fort au dessus de ce qu'ils étoient , elle m'assura que ma félicité dépendoit de l'usage que j'en ferois. Tu vois par moi , ajouta-t-elle , que la vieillesse & la décrépitude sont les plus terribles fléaux de la vie. On ne peut tirer avantage que de la jeunesse. Je ne puis te laisser aucune fortune ; mais tes graces & tes talens te tiendront

lieu d'une mine d'or , si toutefois tu en fais un bon usage. Ce préambule fut suivi d'une conversation sur les sentimens du cœur. Elle croyoit que ses conseils feroient d'autant plus d'impression sur moi , que j'étois sans expérience. Elle rappela toute la vivacité de son imagination pour animer la mienne. Mon silence lui apprit que ses tentatives ne faisoient aucune impression sur moi. La bohémienne attribuoit plutôt mon indifférence à la timidité qu'à l'insensibilité. Elle crut que le tête-à-tête d'un jeune homme seroit plus persuasif que ses infâmes leçons. Elle ne tarda pas à me présenter un petit fat qui passoit pour l'un des plus aimables cavaliers de Séville. Ce monsieur, me dit ma marâtre , brigue de puis long-tems l'avantage de vous connoître. Vous ferez charmée de vous lier intimement avec lui. Elle prétexta des occupations & nous laissa seuls. Le jeune homme débuta par me faire de pompeux complimens qui furent suivis d'une longue déclaration d'amour. Je n'y répondis pas un seul mot. Croyant que je ne l'avois pas compris , il voulut se permettre quelques libertés qui lui attirèrent mon courroux. Je lui dis , d'un ton imposant , qu'il me sembloit qu'il avoit conçu bien vite de l'inclination pour moi , pour une personne qu'il ne connoissoit pas. Votre manière d'aimer , ajoutai-je , ne s'accorde pas avec mes sentimens. Je vous

déclare que les gens de votre espèce ne me paroîtront jamais dignes d'avoir des droits sur mon cœur. En disant ces mots, j'allai prendre ma guitare & je chantai quelques vieilles romances. Le jeu dura long-tems, & déplut à mon courtisan qui, après avoir beaucoup bâillé, prit son chapeau, me fit une profonde révérence & se retira.

Bientôt après le départ de cet original, je vis entrer la bohémienne dans ma chambre. Elle étoit gaie..... Avec de telles dispositions, me dit-elle, je présume que tu feras mon bonheur. On n'est pas forcé d'aimer ceux qui ont du penchant pour nous; au contraire, rien n'est plus dangereux pour une jeune personne qui doit construire elle-même l'édifice de son bonheur, qu'une passion sérieuse. Ma chère fille, on ne vous demande que de la complaisance. Vous faites bien de mettre à un haut prix la bienveillance que vous voulez accorder plutôt à l'un qu'à l'autre. C'est actuellement le bon tems; sachez en profiter. Votre quatorzième année fera bientôt révolue..... Elle continua sur le même ton sans que j'eusse la force de lui répondre.

On diroit à vous entendre parler, interrompis-je enfin, après bien des mouvemens d'impatience, que je dois revoir ce jeune homme?

Pourquoi non?..... Oui, ma petite amie!

tu le verras encore Je t'en présenterai vingt autres qui te plairont davantage.

Au lieu de répondre à ce discours odieux, je versai un torrent de larmes. Ce n'est qu'après un quart-d'heure de silence que je lui dis, en sanglottant, que, quoique je fusse bien jeune, la mort me répugneroit moins que les bassesses auxquelles elle vouloit que je me livrasse. Après ces mots elle me quitta brusquement sans paroître s'appercevoir que les discours qu'elle m'avoit tenus, m'avoient pénétrée de honte & de désespoir. Eperdue, je me jetai sur une chaise; je levai les mains au ciel & le conjurai de ne pas m'abandonner. La bonne dame que j'avois vue au château, se présenteoit toujours à mon imagination. Elle me reverra avec plaisir, me disois-je; elle me recevra. J'ignorois les moyens de m'évader . . . Je ne savois ni le nom de cette dame, ni celui de sa demeure. La bohémienne avoit toujours refusé de me le dire. Elle évitoit même d'en parler en ma présence. Je me ressouvins enfin confusément que le château dont j'aurois voulu savoir le nom, étoit situé à quelques milles de Calatrava. Je ne doutai pas que, si j'étois une fois dans cette ville, on ne m'indiquât la demeure que je cherchois. Cette pensée remit un peu de calme dans mon ame; & je résolus d'exécuter mon projet aussi-tôt que je le pourrois.

C H A P I T R E X I I.

Suite de l'histoire d'Hiacinte.

J'AI eu lieu de présumer dans la suite, que mes compagnes, que je ne voyois presque plus, s'étoient prêtées avec plus de docilité que moi, aux vues de la vieille. On affectoit depuis quelque tems de me taire tout ce qui se passoit dans la maison. Je ne voyois que du mystérieux ; je n'entendois que des chuchotemens. La détestable bohémienne leva pourtant le masque. Les jeunes victimes s'accommodoient très-bien de leur nouvelle façon de vivre. Elles ne purent me vanter assez la félicité dont elles jouissoient. La plus âgée avoit porté le désordre au point de me badiner sur ce qu'elle appeloit ma cruauté, & d'insulter à ma continence.

J'étois gênée ; je jouois le rôle de la vertu sur le théâtre de la débauche. Le moyen de rompre mes chaînes ! La vieille ne me quittoit presque pas. Elle me dit un soir, qu'il falloit que je passasse une partie de la nuit dans son appartement ; qu'il y auroit bonne compagnie ; & que c'étoit un cadeau à me faire que de me procurer des connoissances

qui pourroient à l'avenir m'être utiles. Elle parla long tems : je fis peu d'attention à ce qu'elle dit, parce que je n'étois occupée que de ma fuite. Je fus bien surprise de voir entrer chez moi sept à huit jeunes gens qui me saluèrent avec plus de familiarité que s'ils eussent été mes frères. Comme ma physionomie leur étoit inconnue, ils s'assemblèrent autour de moi, & me fixèrent d'un air effronté. La vieille qui s'aperçut de mon trouble, me tira à l'écart pour me dire que tous ces jeunes messieurs étoient des personnes de qualité, qui lui faisoient l'honneur de venir quelquefois passer la soirée chez elle, & qu'ils n'avoient d'autres vues que de s'amuser innocemment. Ils veulent se recréer entr'eux, ajouta-t-elle; faire un petit souper & danser jusqu'à dix ou onze heures. Ils paient bien. Ma maison est une demeure honnête. Personne ne trouvera mauvais que j'y reçoive bonne compagnie.

Je parus croire ce qu'elle venoit de me dire. Je lui répondis par un signe de tête.

On se conduisit jusqu'au souper avec assez de ménagement. Je crus, pour la première fois, que la vieille n'avoit pas voulu me tromper. Je chantai. On se mit à table. A mesure que le repas avançoit, la conversation devenoit deshonnête. Epargnez-moi la honte de faire le récit de cette horrible scène ! Il me seroit impossible de vous peindre

ma situation. Ma rougeur & mon embarras devinrent le sujet de leurs sarcasmes. Quel fut mon effroi, lorsque j'entendis deux de ces élégans se dire : nous surmonterons sa rigueur. Je voulus fuir, mais on m'arrêta. Je courus vers la bohémienne, je me jetai à ses genoux & la conjurai d'épargner mon innocence. Elle ne fit que rire de mes allarmes. Va, me dit-elle, jeune étourdie, tu ne connois pas le bonheur, & tu ne le connoîtras de ta vie. Venez, don Fernand, venez consoler cette pauvre enfant, . . . Ces mots changèrent mon inquiétude en un désespoir affreux. Je me précipitai du côté de la table, & m'emparai d'un couteau en m'écriant que je le plongerois dans mon sein si quelqu'un avoit la hardiesse de m'approcher. Cette résolution donna lieu à mille fades plaisanteries que je n'ai pas le courage de répéter. Accablé par la douleur, je me laissai tomber sur une chaise. Oh ! pour le coup, dit malignement l'un des scélérats, voilà du tragique ! Il faut tirer au sort celui qui domptera ce dragon furieux. Je n'étois plus à moi. Je me flattois que l'étrange révolution que cette scène opéroit dans tout mon être, hâteroit le moment de ma destruction. Mes vœux auroient sans doute été comblés, si l'un des cavaliers qui étoient dans l'appartement, pour lequel tous les autres sembloient avoir des égards, n'eût dit, d'un ton

ferme, que je ne méritois pas un pareil traitement. Ces mots produisirent l'effet que j'en attendois. La même personne fit signe à la vieille de me faire sortir. On me conduisit dans une petite chambre. Je me jetai promptement sur un lit de repos, en donnant un libre cours à mes larmes. On me laissa seule l'espace d'une heure. Dès que j'eus recouvré l'usage de mes esprits, je pensai sérieusement à ma fuite. Tous les obstacles me sembloient levés. Mes vœux se bornoient à être éloignée d'un séjour si coupable. Il étoit nuit. Mon impatience redoubloit. Je ne voulois pas retarder davantage l'exécution de mon projet. Sans savoir positivement où se tournoient mes pas, j'allai vers la porte. Elle étoit fermée à clef. La crainte ne peut rien contre le désespoir. J'ouvre ma fenêtre : je veux sortir au péril de perdre ma vie; des barres de fer s'opposent à mon passage. Abimée dans le plus noir chagrin, je retombe sur mon lit. Mes gémissemens redoublent. J'accuse le ciel d'injustice. Grand dieu ! m'écriai-je, ce peut-il que je sois la fille d'une mère si criminelle, d'un monstre d'opprobre & d'ignominie ! cela n'est pas possible. Ah ! peut-être dois-je le jour à une mère tendre & vertueuse qui pleure encore la perte d'une fille qui devoit faire sa félicité, qui devoit la

secourir, soutenir ses vieux jours & hériter de routes ses vertus!

Je goûtois un plaisir cruel à faire ces réflexions. De moment en moment ma situation me devenoit plus insupportable. Je cherchai dans ma mémoire à confirmer mes conjectures; mais je n'y trouvai que des choses obscures & vides de sens. Il ne se présenta rien à mon imagination qui pût me faire chérir mon existence. Je me confirmai à moi-même la résolution que j'avois faite de résister fortement à tout ce qui pourroit porter mon cœur à la corruption.

Telle étoit la situation de mon ame, lorsque la bohémienne revint. Elle me dit, avec un ton d'affabilité qui m'étonna, que je devois me préparer à la suivre dans une autre demeure; parce que, selon les apparences, la sienne me déplaisoit. Elle ajouta qu'où elle me meneroit, bien loin de dépendre de quelqu'un, je donneroies des loix. Je lui entendis dire beaucoup d'autres choses qui devoient me donner une haute idée du bonheur qui m'attendoit. Après avoir voulu me persuader qu'elle n'avoit eu d'autre dessein que d'éprouver ma vertu, elle me dit que c'étoit à ma sagesse que j'étois redevable des bienfaits que j'allois recevoir. Je me ressouvins aussi-tôt de la personne qui avoit paru être touchée

de mes peines. J'en voulus parler à la vieille ; mais elle ne me fit que des réponses vagues auxquelles je ne pus rien comprendre. Le desir que j'avois de m'éloigner de cette maison ne me permit pas de réfléchir aux dangers qui pouvoient m'attendre. Au reste , les résistances que j'aurois faites pour ne la pas suivre auroient été inutiles. Elle jeta à la hâte un voile sur ma tête. Et me conduisit hors de sa maison. Il étoit minuit. Aucun nuage n'obscurcissoit les rayons de la lune. Après avoir traversé à pied quelques petites rues écartées, nous montâmes dans un carrosse qui nous attendoit. Je fus surprise d'y trouver une de mes camarades. J'appris qu'elle étoit destinée à me servir. Après avoir marché près d'une heure, la voiture s'arrêta devant une petite maison de peu d'apparence. Nous descendîmes & fûmes reçues à la porte, par une femme d'un certain âge qui tenoit une bougie allumée. Elle étoit vêtue d'une longue robe de gros drap gris. Une paire de lunettes couvroit son nez. Un long cha-pelet pendoit à sa ceinture. C'étoit le véritable accoutrement d'une Béate (1). Je crus d'abord entrer dans un couvent. Mais cette idée s'évanouit, lorsque la soi-disant béate, m'ayant fait entrer

(1) On appelle Béates, en Espagne, des femmes qui, sans être enrôlées dans aucun ordre particulier, font les vœux de religion, & vivent dans la retraite.

dans un appartement de cinq pièces de plain-pied , me dit que c'étoit-là la demeure qui m'étoit destinée.

Chaque pièce qui composoit ma demeure étoit magnifiquement meublée. On y voyoit des glaces de venise , des pagodes de porcelaine de la chine & des tableaux des plus grands maîtres. Je n'avois pas eu le tems de revenir de ma surprise que la bohémienne entra & me dit : je te laisse livrée à toi-même , ma chère Hiacinte. Tu es aimable & jolie ; tu as de la disposition à être vertueuse , je t'en félicite. Si tu profites des bienfaits dont la nature t'a comblée , tu pourras te faire un sort plus avantageux que celui que j'aurois pu retirer de tes services. Elle me quitta sans attendre ma réponse. La béate la suivit après m'avoir fait une profonde révérence & souhaité une bonne nuit. A peine me trouvai-je seule avec Stella , que je réfléchis sur cette étrange aventure. J'interrogeai ma compagne qui me dit , pour toute réponse , que le marquis de Villa-Hermosa (c'est le nom de la personne qui avoit paru s'intéresser à moi au moment de la crise) étoit sorti avec la bohémienne , après que je fus renfermée dans ma chambre ; & qu'il n'étoit revenu qu'après une heure d'intervalle. C'en fut assez pour m'apprendre que la malheureuse bohémienne m'avoit livrée à ce jeune seigneur. Je passai le reste de

cette cruelle nuit sur un sofa. Mille affreuses pensées rouloient dans mon esprit. Je traçai le plan d'une conduite qui pût inspirer de l'indulgence, des égards, de la pitié & de la vénération. Si le marquis m'aime, me disois-je, je n'ai rien à redouter de sa part. S'il espère me gagner par des presens, il se trompe. Malheur à celui que l'avidité conduit au crime ! La seule idée qu'il y eût quelque chose au monde capable de me séduire, de me faire oublier ce que je me devois à moi-même, révolta mes esprits. Je me flattai d'avoir assez de force pour triompher de la séduction. Si mon cœur se laisse surprendre ; s'il est vrai que l'amour ait sur nous un empire despotique, je saurai me taire, je renfermerai en moi le feu qui me dévorera ; je ne manquerai pas à la vertu. Tendres & vertueux auteurs de mes jours ! qui que vous soiez, ma conscience m'atteste que je ne serai jamais indigne de porter le nom de votre fille.

De toutes les idées que j'avois, celle-ci me parut la plus flatteuse. Elle élevoit mon ame au dessus de l'état vil où je me trouvois ; elle me donnoit une certaine force d'esprit que je ne pouvois attendre de mon âge. C'est dans ces dispositions que me trouva le marquis. Dès sa première visite, il me découvrit ses vues. Quoique, quelques heures avant, il eût paru prendre part à ma des-

tinée, je ne ressentis rien en moi-même qui me parlât en sa faveur. Il étoit bien fait. Sa figure me parut noble; mais son air de prétention assez naturel aux hommes de bonne mine, me donna du mépris pour lui. Il n'avoit peut-être jamais pensé qu'une femme pût s'opposer à ses vœux. Tant de présomption blessa mon amour-propre. Comment, une jeune personne, qui n'étoit connue que pour la fille d'une bohémienne, pouvoit-elle être susceptible des sentimens qui caractérisent la noblesse de l'ame. Je n'abuserai point de votre complaisance pour vous répéter les déclarations qu'il me fit & ce que je lui répondis. La franchise avec laquelle je lui déclarai mon indifférence sembla renverser ses projets. Je lui dis naïvement qu'il ne pouvoit mériter de reconnoissance de ma part, qu'en me procurant du service chez une honnête dame. Il eut de la peine à concilier cette demande avec mon ton de fierté.

Le marquis de Villa-Hermosa récitâ souvent ses visites. Il fut toujours froidement reçu. J'insistois sur ce qu'il me donnât la liberté... Que ferois-tu de ta liberté, me dit-il une fois d'un air de mépris?

Elle me soustraira aux efforts des méchans.

Ecoute, Hiacinthe, puisque tu es si franche; je te parlerai à mon tour avec naïveté. Je t'ai trouvée dans une maison abominable. J'aurois cru

te faire une injustice , si je t'eusse comparée à tes compagnes. Tu m'as plû. Ton innocence m'a prévenu en ta faveur. J'ai cru que ton caractère répondroit à tes charmes. Je t'ai achetée... Acherée, monsieur ?... Oui. A qui appartenoit le droit de me négocier ? Savez-vous que cette bohémienne qui se dit ma grand-mère ne l'est pas... Qui sont donc tes parens ? Je l'ignore, monsieur, mais mon cœur m'atteste que je dois le jour à des personnes honnêtes. Quelque ridicules que vous paroissent mes idées, elles ont assez d'empire sur moi pour que les trésors les plus précieux, & les menaces les plus cruelles, ne fassent aucun changement dans ma façon de penser.

Hiacinte, rends-toi. Je ne crois pas à la sagesse d'une fille de quinze ans. Cesse de jouer la vertu ou crains...

Je me jette à ses genoux, je le conjure au nom du ciel de me donner la liberté, de m'abandonner à ma destinée. Il me relève, se prosterne lui-même à mes pieds, & me dit tout ce que la passion peut susciter de plus vif. Il essayoit de pleurer. Son espoir étoit fondé sur mon inexpérience, sur ma jeunesse, sur ma pauvreté. Il employa toute sorte d'artifices pour me toucher ou pour m'intimider. La pureté de mon cœur sembloit avoir pénétré son ame. Il me quitta, en me disant d'un air de bonne foi, qu'il me laissoit trois jours

pour réfléchir, & que si après ce tems-là, je persistois à vouloir le quitter, il ne s'opposeroit pas à mon éloignement. Le reste de la soirée se passa tranquillement. Je m'applaudis mille fois de ma victoire. Le souper me fut agréable. Je jouissois d'un calme que je n'avois pas connu jusqu'alors. Le bonheur de me voir bientôt libre occupoit mon esprit, lorsque j'entendis ouvrir la porte avec violence. C'étoit le marquis. Il étoit en robe de chambre. Son regard avoit quelque chose de si farouche que j'eus peur. Je jetai un cri effroyable qui attira Stella dans mon appartement.

Le marquis, sans dire mot, fit signe à ma camarade de le suivre. Je résolus de profiter de ce moment pour m'évader. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour qu'on ne m'entendît pas, je me transportai à la porte de la rue. Elle étoit fermée à clef. Mes inquiétudes redoublèrent... Le hasard me conduisit par une petite allée, dans une chambre séparée d'un grand corps de logis, dont les fenêtres donnoient sur la rue. Des grilles de fer s'opposoient à mon passage. Je me débarrassai des habits qui pouvoient contribuer à grossir le volume de mon corps; & après bien des peines je me trouvai dehors. Je ne vous peindrai point la joie que je ressentis en ce moment. Jamais le ciel ne m'avoit paru si serein. Après m'être recommandée aux protecteurs de l'innocence,

l'innocence , je me mis à courir sans savoir où j'allois. La maison que j'avois habitée en dernier lieu étoit située à l'une des extrémités d'un faux-bourg ; de sorte que je me trouvai bientôt dans une grande route & en pleine campagne. Avec quelle vitesse je marchois ! Au lever du soleil, je me trouvai à trois milles de Séville. En entrant dans le premier village qui se rencontra sur ma route , je demandai du pain & du lait qui furent payés avec quelques-uns de mes ajustemens. Je continuai ainsi mon voyage , en me reposant de tems en tems sous les buissons qui pouvoient me mettre à couvert des rayons du soleil. A l'entrée de la nuit je cherchai un gîte. Je le trouvai à Calatrava , où j'espérai qu'on m'indiqueroit la demeure d'une dame sur qui toutes mes espérances étoient fondées.

J'arrivai au château que je cherchois , sans qu'il m'arrivât rien de remarquable. Je crus être destinée à un éternel malheur , lorsque j'appris que la demoiselle du château étoit morte , depuis quelques semaines , de la petite vérole , & que sa mère ayant perdu l'unique objet qui l'attachoit au monde , s'étoit retirée dans un monastère au-delà de Tolède. Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Je tombai malade. Ma situation étoit cruelle. Manquant de tout , sans argent , sans connoissances , sans aucune ressource ; que devenir ?

Je crus n'avoir d'autre parti à prendre que du service chez quelqu'un d'honnête ; mais où trouver une personne qui voulût recommander une inconnue ?

Pendant que je réfléchissois sur la bisarrerie de ma destinée, je vis arriver dans l'hôtellerie une troupe de comédiens. La directrice étoit une femme de bonne mine, dont le premier abord prévenoit en sa faveur. Elle chercha bientôt l'occasion de me parler & de faire connoissance avec moi. Elle gagna ma confiance. J'ignorois l'art de feindre vis-à-vis de qui que ce fût. Ma misère actuelle étoit encore un motif qui m'engageoit à ne rien taire de ce qui pouvoit intéresser en ma faveur. Je lui fis de bonne foi le détail de tous les événemens de ma vie. Elle m'écouta attentivement ; & après m'avoir donné toute sorte de marques d'amitié, elle me dit qu'il lui manquait une actrice dont je pouvois remplir la place, si je le jugeois à propos. Elle n'omit rien de ce qui pouvoit me donner du goût pour le théâtre, & me fit des propositions très-avantageuses. Il étoit assez naturel qu'une fille qui, jusques-là, n'avoit été employée qu'à la suite d'une bohémienne, se trouvât flattée de jouer des rôles de reines.

Arsénie redoubla ses instances pour me faire embrasser un état qui, selon elle, n'étoit en lui-même, ni méprisable, ni indécent. Elle ajouta

qu'il n'étoit tombé dans une espèce d'avilissement, que depuis que quelques comédiennes s'étoient imposé la loi de renoncer à la vertu, & de tourner en ridicule celles qui en font profession. Je ne vous cache pas, me dit-elle, qu'une actrice qui a des talens & de la figure, ne soit plus exposée au danger qu'une femme ordinaire; mais elle est plus digne d'estime quand elle conserve la pureté des mœurs au milieu de la séduction.

Enfin, les discours d'Arsénie, les marques d'amitié qu'elle me donna, & l'aspect de ma situation présente, me déterminèrent à prendre un état pour lequel elle me crut quelques dispositions. Lorsque je fus reçue dans la troupe, on déterminâ que j'irois débiter à Corruha. Les spectateurs eurent la bonté de me recevoir favorablement. Ils jugèrent de mes talens comme Arsénie en avoit présumé. Les applaudissemens qu'on prodigue à une jeune actrice qui paroît pour la première fois sur la scène, sont aussi flatteurs que dangereux pour l'amour-propre.

Quoi qu'il en soit, mon cœur ne fut pas la dupe du plaisir que j'éprouvai tout le tems que dura le spectacle. Je crus ne devoir attribuer les applaudissemens du public qu'à l'impression que pouvoit avoir fait sur lui une figure nouvelle. Je n'oubliois jamais de rentrer en moi-même, dès que j'avois fini de jouer les rôles d'Aricie ou de

Roxelane. La seule idée d'avoir paru en public me chagrinoit. Je craignois d'avoir excité , sous une forme empruntée , des passions qui sembloient devoir faire croire aux spectateurs que j'autorisois les leurs. Ma conduite n'en fut que plus réservée. Mon cœur se mit sans peine sous l'égide de la vertu ; mais il me fut impossible de prévenir la calomnie. Je dois avouer qu'Arfénie , qui mérite toujours mon estime & ma confiance , m'aida à seconder mes vues. Elle m'a servi de mère & d'amie. Sa conduite n'a jamais démenti le premier discours qu'elle m'a tenu. Je me suis toujours fait un devoir de seconder ses vues & de suivre ses conseils. Nous logions ensemble ; nous ne nous quittions pas. La douceur de son caractère & la pureté de ses mœurs ont été l'appui de mon innocence.

Nous quittâmes Cortuba pour nous rendre à Grenade, où nous obtînmes pendant l'espace d'un an que nous y restâmes, les applaudissemens du public. C'est là que j'eus le bonheur de faire connoissance avec don Eugénio. Il jouissoit de l'estime de tous les sages. On le donnoit pour exemple à la jeune noblesse de Grenade. Arfénie se fit un vrai plaisir de l'admettre dans sa société. Je ne puis taire combien les belles qualités de don Eugénio lui donnèrent de droits sur mon cœur. J'ajouterai même que peu après l'époque de notre

connoissance , j'éprouvai pour lui des sentimens qu'aucun homme ne m'avoit inspirés. S'il est dans ma vie un événement dont je dois m'applaudir , c'est sans doute de celui d'avoir acquis sa tendresse. Le monde , qui ne juge souvent que sur de fausses apparences , m'a attribué des fautes que je n'ai jamais commises. Je me suis flattée que don Eugénio sauroit rendre justice à ma simplicité & à ma bonne foi. Je crois que le tems & les circonstances lui prouveront que je n'étois pas indigne de son attachement.

CHAPITRE XIII.

*Don Eugénio continue l'histoire
d'Hiacinte.*

HIACINTE fut si émue en prononçant ces dernières paroles , que malgré l'effort qu'elle fit pour cacher son trouble , elle fut obligée de faire une pause. Permettez-moi , belle Hiacinte , lui dit don Eugénio , de continuer votre histoire , puisque vous en êtes à l'époque où les événemens de votre vie commencèrent à être unis à ceux de la mienne.

Il y a près d'un an , continua le seigneur de

Lirias , que mes affaires m'obligèrent d'aller à Grenade. Don Gabriel, vous fûtes du voyage. J'allai au spectacle, où je vis Hiacinte pour la première fois. Elle me plut & me toucha. Ce furent les effets naturels que durent produire les agrémens de sa personne & la vérité de son jeu. Les applaudissemens que lui donnoit le public ne m'aveuglèrent point sur son compte. Dans les scènes froides , assez communes sur notre théâtre , je ne vis qu'une actrice ordinaire. Mais lorsqu'il étoit question de développer une ame noble & généreuse , d'exprimer le sentiment , de faire mouvoir les seuls ressorts de la nature ; Hiacinte me parut inimitable. Je sortis de la comédie , frappé des talens de cette belle actrice. Son image me suivoit par tout. Les sons touchans de sa voix retentissoient sans cesse dans mes oreilles. Ni la société de mes amis , ni les parties bruyantes que nous fîmes , ne purent détruire l'impression qu'Hiacinte avoit faite sur mon cœur. Je m'efforçai en vain d'éloigner le souvenir de ses charmes. Il me frappoit au milieu des plus importantes occupations. Après quelques jours d'intervalle , je retournai à la comédie. Hiacinte ne parut pas. De l'avis de tous les spectateurs , son rôle fut supérieurement exécuté par une de ses camarades. Si j'eusse été de sang froid , j'aurois pu , comme un autre , rendre jus-

tice à ses talens. Mais dans la situation où j'étois, comment m'auroit-elle plu ? Elle n'étoit pas Hiacinte. En conversant avec un de mes voisins, le hasard voulut que nous parlâssions d'Arsénie, qui passoit pour la tante de mon actrice favorite. Ce jeune homme me parla avec tant d'éloge de la façon de vivre & de l'honnêteté de ces dames, que je résolus de leur faire une visite. Je m'aperçus bientôt qu'on ne m'en avoit pas imposé. C'est à vous à juger si je fus attentif à observer Hiacinte. Son air d'innocence sembloit devoir la mettre à couvert de toute idée suspecte. Il étoit impossible de la voir d'un œil indifférent. Sa simplicité, sa franchise & sa bonne foi, lui interdirent l'usage de tous les artifices que les belles mettent ordinairement en jeu, pour subjuguier les hommes d'un certain état. Elle plaçoit sans chercher à plaire. Ses paroles, ses gestes & ses regards, annonçoient le calme de son cœur. Ses charmes se développoient assez d'eux-mêmes..... Votre présence, Hiacinte, me dispense de donner plus d'étendue à votre portrait. La nature ne peut être copiée qu'imparfaitement..... Je n'étois plus maître de mon cœur, & ie ne savois pas jusqu'où mes sentimens pouvoient me conduire. Je m'habituai à la voir journellement. Tout ce qui me paroissoit agréable avant de la connoître, me

devint insipide. Je me retirai de toutes les sociétés. Les quart-d'heures que je passois éloigné d'Hiacinte, me sembloient avoir la durée des siècles.

Les reproches de mes amis me forcèrent à leur découvrir le secret de mon ame. En discutant avec eux, je sentis que le penchant qui me lioit à la belle comédienne, devoit faire le bonheur ou le malheur de ma vie. Ceux qui croient qu'on peut se roidir contre l'amour, ne le connaissent jamais. Je fais qu'on voit naître, se refroidir & cesser d'un œil indifférent, un attachement contracté par vanité, par désœuvrement, par caprice, par habitude ou par convenance. Mais les liens d'une véritable tendresse, sont indissolubles. Je me dis à moi-même tout ce qu'un sage auroit pu m'objecter sur ma passion. Je ne savois que trop qu'on ne bravoit pas impunément les préjugés qui condamnoient mon amour; mais quand on aime comme j'aime, un regard, une seule larme de tendresse dédommage un amant tendre & délicat des plus grands sacrifices, ou plutôt il n'en fait point.

Ma liaison avec Hiacinte dura plusieurs mois sans qu'elle s'aperçût des sentimens qui m'attachoient à elle. Je voulus voir se développer d'elle-même, cette sympathie qui devoit regner dans nos cœurs. Quelque réservée que fût ma

conduite, Arsénie lut dans les replis de mon ame. Quoiqu'elle dût juger avantageusement de ma façon de penser & de mes principes, elle ne me crut ni assez d'amour, ni assez de courage pour vaincre les préjugés du tems. Elle voyoit une barrière insurmontable entre son amie & moi. J'ai vu depuis combien elle en avoit été alarmée.

Pendant que j'étois à Grenade, le sort, jaloux de mon bonheur, y conduisit don Fernand de Zamora. Dès qu'il vit Hiacinte, il en fut épris. Un tel rival m'auroit donné mille inquiétudes, si j'eusse moins connu le caractère de mon amante. Je laissai Hiacinte livrée à elle-même dans les momens les plus critiques. Son indifférence pour don Fernand mit le comble à ma satisfaction.

J'étois sur le point de mettre Arsénie dans ma confidence, lorsqu'elle fut attaquée d'une fièvre maligne qui fit désespérer de sa vie. Cet évènement l'engagea à me prévenir sur ce que je me proposois de lui dire. Elle me fit prier de lui accorder une heure d'entretien particulier, pour me donner quelque éclaircissement sur sa destinée, & pour me parler d'Hiacinte..... Je l'aime comme si elle étoit ma fille, me dit Arsénie. Je serai peut-être forcée de la laisser dans des circonstances épineuses. C'est cette seule idée qui pourroit me faire regretter une vie tissée d'évé-

nemens malheureux que je ne puis espérer de voir finir qu'en cessant d'être. Mon attachement pour Hiacinte n'est fondé que sur les rares qualités de son ame. Il me seroit bien doux (mais je n'ose l'espérer) de voir sa destinée unie à la vôtre. Elle se trouve dans la situation la plus épineuse de la vie. La jeunesse & l'innocence unies à la beauté sont des présens funestes à mon sexe, lorsqu'on a eu le malheur de naître dans la misère & sans nom. Telle paroît être la destinée d'Hiacinte. Celui qui ne rougiroit pas de tomber aujourd'hui à ses pieds pour lui jurer un amour éternel, se trouveroit offensé, s'il soupçonnoit que ses amis ou ses parens crussent ses démarches sincères. Jugez si je dois être inquiète sur le sort de ma nièce. Je ne l'ai jamais crue née pour l'état qu'elle a embrassé. Elle est aimable & vertueuse. Elle ne peut être insensible. Je désirerois qu'elle trouvât un honnête homme qui ne rougît pas de révéler la vertu par-tout où elle se trouve... Don Eagenio! J'ai peut-être déjà lieu de craindre ou de m'applaudir qu'elle ait rencontré un mortel tel que je viens de vous le peindre.... Pardonnez, homme généreux! Ma situation autorise mon ingénuité. Une personne qui bientôt n'aura plus rien à craindre ni à espérer des hommes, voit à travers le nuage épais des préjugés.... Vous ne doutez pas que je ne me sois aperçue de vos senti-

mens pour Hiacinte; & vous savez mieux que qui que ce soit, que personne n'en est plus digne. Je vous estime infiniment, don Eugénio, mais que dois-je penser de votre penchant pour ma jeune amie? Je vous conjure les larmes aux yeux d'avoir égard à son innocence & à sa jeunesse.

Je découvris à Arsénie tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, depuis l'instant que j'avois vu Hiacinte. Je lui dis combien j'avois de courage pour sacrifier toute fausse honte à notre commune félicité. Arsénie se chargea de préparer mon amante à recevoir l'offrande de mon cœur. Hiacinte m'écoula avec bonté, & me dit que la confiance qu'elle avoit en moi, prouvoit que son ame n'étoit pas indigne de ma générosité. Mais c'est là, ajouta-t-elle, la seule marque de retour que je puisse vous donner. Les événemens de ma vie ne me permettent pas de souscrire aux bontés que vous avez pour moi. Tandis que je serai incertaine de ma naissance, je ne pourrai, sans me croire criminelle, consentir à une union qui feroit le bonheur de ma vie.

Ce fut en vain qu'Arsénie joignit ses prières aux miennes pour faire consentir Hiacinte à prendre des mesures relatives à ma tendresse. Elle persista à vouloir s'enfvelir dans la retraite si elle avoit le malheur de perdre son aimable tante. Nous

obtînmes seulement qu'elle laisseroit le choix des lieux à ma disposition , & qu'elle ne contracteroit aucun vœu sans mon consentement. J'écrivis sur le champ à un de mes amis à Séville, pour qu'on apprît de la bohémienne quelle étoit la naissance de Hiacinte. On me répondit que la vieille femme dont je parlois avoit pris la fuite pour échapper aux châtimens de la police , qu'elle avoit mérités par le dérèglement de sa conduite. Sur ces entrefaites, je fus obligé de quitter Grenade pour aller à Valence où les affaires de ma sœur m'appeloient. Je laissai mon amante auprès de sa digne amie dont la mort seule put la séparer.



CHAPITRE XIV.

Soupçons de don Silvio.

HIACINTE reprit le fil de son histoire à l'époque de la mort d'Arfénie, & raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis ce moment jusqu'à celui où notre héros rencontra don Eugénio, & lui prêta un secours généreux pour arracher sa maîtresse des mains ravissantes de don Fernand de Zamora. Thérèse convint que c'étoit par elle que don Fernand avoit appris le jour du départ d'Hiacinte. Elle convint encore que ce chevalier Espagnol avoit fait toutes les démarches possibles pour la mettre dans ses intérêts, & lui procurer les moyens d'enlever sa maîtresse. Le hasard, comme on le fait, amena don Eugénio, son ami don Gabriël & notre héros qui renversèrent les projets du ravisseur.

La belle Hiacinte n'oublia pas de réitérer ses remerciemens à notre héros, qui avoit bien voulu s'exposer pour la sauver. Don Silvio répondit à ce compliment avec toute l'honnêteté d'un Chevalier de la table ronde. Je suis très-flatté, ajouta-t-il, très-magnifique Hiacinte, d'avoir été l'un des auditeurs de votre histoire. Quant à vos doutes

sur votre naissance, je puis vous répondre que vous n'avez qu'à vous montrer & parler pour convaincre qu'elle est aussi distinguée que votre mérite. Mais ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez nullement parlé des fées. Est il impossible que les enchantemens n'aient eu aucune part aux événemens de votre vie ? Cette question faite avec le plus grand sang froid, excita les spectateurs à rire.

Voudriez-vous, lui répondit Hiacinte, que j'eusse fait un conte de fée de mon histoire ? Si j'eusse cru vous faire trouver plus d'agrément, il m'eût été facile de faire une Carabosse de la bohémienne, une Lumineuse de la dame du château de Calatrava ; & un Nain-vert de don Ferdinand.

Selon moi, reprit dona Félicia, votre récit y auroit gagné. Si un poëte s'avisait de dire tout uniment : Daphnis s'assit à l'ombre pour respirer le frais. Il prit de l'eau qui couloit à ses côtés pour étancher sa soif, on lui riroit au nez. Mais quand il dit que la déesse des jardins, ordonna aux fleurs de croître pour servir d'oreiller au beau Celadon. Les zéphirs parsemèrent leurs ailes de feuilles odoriférantes pour l'embaumer. La jeune Hébé lui offrit à boire d'une onde pure dans un vase de cristal ou de nacre de perle : alors nous croirons que ce poëte aura rempli sa tâche.

Don Gabriel qui s'appercevoit de l'embarras de Silvio, dit que la belle Hiacinte n'avoit fait que l'abrégé de sa vie. Les fées, continua-t-il, peuvent avoir opéré les événemens extraordinaires; & plus j'y réfléchis —.

Pardonnez - moi, don Gabriel, interrompit Hiacinte. Je n'ai jamais su que les fées se soient intéressées à mon sort. Je ne crois pas que vous veuillez me persuader que toutes les chimères qu'on lit dans les contes des fées, soient des réalités?

Ce peut-il que vous en doutiez, s'écria don Silvio! Il faudroit cesser d'ajouter foi à tout ce qu'ont écrit les historiens.

Ne vous échauffez pas, interrompit don Gabriel en souriant. Hiacinte ne dit cela que par plaisanterie. Si elle parle sérieusement, je me charge de changer sa façon de penser. Mademoiselle ne connoît peut-être que les contes de la Barbe bleue, du Chaperon rouge ou de la petite Souris? Vous n'avez jamais ouï raconter l'histoire du prince Biribinker? Les faits qui y sont rapportés, sont très dignes de foi, parce qu'ils sont tirés du sixième livre des événemens incroyables du fameux Palaphatus.

Le prince dont vous parlez, monsieur, m'est tout à fait inconnu. Je serois curieux de.

Et vous le seriez bien plus, si vous saviez

combien cette histoire est intéressante : je puis vous assurer qu'elle surpasse tout ce qui est écrit dans les contes des fées.

Vous excitez autant ma curiosité que celle de don Silvio, reprit le chevalier de Lirias. Je fais que personne ne peut révoquer en doute les faits que rapporte un écrivain plus ancien qu'Homère. Malheureusement pour les personnes qui aiment à s'instruire, le sixième livre des œuvres de Palaphatus s'est perdu, & il contenoit l'histoire du prince Biribinker.

Si vous suspectez l'authenticité des faits que je raconterai, je vous citerai au tribunal de don Silvio.

Chacun parut curieux d'entendre une histoire dont le nom seul annonçoit quelque chose d'original. On convint de se rassembler vers le soir dans le petit bois de myrthes.

Le soleil commençoit à devenir chaud. On enfila une allée couverte, pour regagner le château.

L'histoire d'Hiacinte avoit fait naître quelques soupçons à don Silvio. Il n'attendit que le moment d'un tête à tête pour les confier au chevalier de Lirias.

Que diriez-vous, don Eugénio, si Hiacinte étoit ma sœur ?

Votre

Votre sœur! une de vos sœurs s'est-elle donc perdue?

J'en ai une qui a disparu à l'âge de trois ans.

Ciel! que je serois heureux si vos soupçons étoient fondés! En effet je suis étonné de n'avoir pas eu la même pensée, car il règne une ressemblance frappante entre vos deux physionomies. Mais ne vous rappelez-vous aucune circonstance qui ait suivi ou précédé le moment où votre sœur s'est perdue? N'êtes-vous fondé sur aucun indice à croire vos conjectures vraies?

Si l'instinct n'étoit pas trompeur, je penserois volontiers que les sensations que j'éprouvai, lorsque je la vis pour la première fois, étoient la voix de la nature. Mais. Don Eugénio, ne nous arrêtons pas d'avantage à cette idée. Nous nous flatterions mal-à-propos.

Eh! Pourquoi?

Il se trouve une circonstance dans l'histoire d'Hiacinte que je ne puis concilier avec mes premiers soupçons, ou plutôt, qui les détruit totalement.

De grâce, expliquez-vous.

Hiacinte a été élevée par une bohémienne. . . . Elle dit que cette bohémienne l'a enlevée à ses parents. Ma sœur avoit trois ans lorsqu'elle disparut; & actuellement elle doit être de l'âge

d'Hiacinte..... Quant au nom, ha ! Il est différent ; car ma sœur s'appeloit Séraphina..... Le nom ne fait rien à la chose ; on peut l'avoir changé. Mais l'idée qu'elle a d'avoir été enlevée par une bohémienne, détruit toutes mes conjectures, parce que je suis assuré, persuadé & convaincu que ma véritable sœur a été enlevée par une véritable fée.

Ce discours faillit faire perdre patience à don Eugénio. Il eut beaucoup de peine à se contenir. Si ce sont là toutes les preuves que vous avez à me citer pour me persuader qu'Hiacinte n'est pas votre sœur, j'ose encore espérer le contraire. Ne discutons pas sur les noms, & croyez que la bohémienne mérite autant d'être appelée fée, qu'une Fanfreluche, qu'une Carabosse ou une Magotine.

Pendant que chacun étoit occupé de ses idées particulières, & qu'Hiacinte faisoit sa toilette, dona Félicia s'étoit retirée seule dans son boudoir, où elle s'abandonnoit aux plus charmantes réflexions. Elle s'applaudissoit de ses avantages sur don Silvio. Mais l'amour est si timide que la plus légère incertitude l'effraie. C'est souvent quand il touche au moment de sa félicité qu'il craint le plus. Dona Félicia crut devoir faire agir tous ses charmes pour bannir le papillon bleu du cœur de

notre héros. Elle voulut lui permettre d'assister à sa toilette. On fit entendre à Laure qu'elle pouvoit dire à don Silvio que madame étoit visible.

Si nous n'avions donné plusieurs fois des preuves de notre savoir faire, nous profiterions de cette occasion pour décrire la plus agréable de toutes les scènes. Que pouvoit le souvenir d'un vil insecte, d'un chétif papillon sur don Silvio qui se trouvoit vis-à-vis d'une belle veuve âgée de dix-huit ans?

Si dona Félicia eut occasion à sa toilette de faire ressortir tous les charmes de sa figure, elle n'oublia pas à table de donner des preuves de son esprit & de la vivacité de son imagination. L'après-dîné fut si doux qu'on oublia de faire la sieste; chacun prit part à une conversation où reagnoient l'amitié, l'amour & la confiance. Don Silvio ne cessoit de rendre hommage à sa nouvelle divinité. Il auroit même oublié qu'on devoit lui raconter l'histoire du prince Biribinker si Hiacinte ne l'en eût fait souvenir. Comme don Gabriel n'avoit en vue, en racontant cette histoire que de détruire les chimères & les préjugés de notre héros, il prévint ses autres auditeurs sur la singularité de sa narration. Cet aveu piqua encore plus la curiosité des dames. A peine Hiacinte eût-elle prononcé le mot de Biribinker, qu'on somma

don Gabriel de tenir sa parole. Silvio ne sortit de ses douces rêveries que lorsqu'il apprit qu'il étoit question d'un conte de fées. On se rendit dans l'endroit marqué. Chacun prit place dans une hollandoise de jasmin , & l'ami commun commença son récit par un court , mais pompeux éloge de l'historien Palaphatus.



QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire du prince Biribinker.

DANS un pays dont *Strabon* ni la *Martinière* n'ont parlé, vivoit jadis un roi dont les actions furent si peu mémorables, que les historiens n'eurent rien à écrire sous son règne. Malgré les précautions que prirent les auteurs pour rendre douteuse à la postérité l'existence de leur souverain, ils n'ont pu empêcher que nous n'apprifions, par des mémoires dignes de foi, certains détails qui concernent le caractère & la manière de vivre de ce monarque. Il étoit bon. Il faisoit quatre repas par jour, dormoit bien, & aimoit si passionnément la paix & le repos; qu'il étoit défendu, sous les peines les plus rigoureuses, de prononcer devant lui les mots d'épée, de fusil, de canon, &c. L'énorme circonférence de son ventre lui donnoit un air si majestueux, que tous les souverains de son tems étoient obligés de lui céder le pas. On n'a pu savoir positivement si le

surnom de grand qu'il portoit lui avoit été donné pour faire allusion à sa taille, ou pour quelque autre raison secrète. Ce que je puis certifier, c'est qu'aucun de ses sujets ne paya ce surnom d'une seul goutte de sang. Lorsqu'on crut qu'il étoit tems de marier sa majesté, pour maintenir la couronne dans sa famille, l'Académie des sciences & belles-lettres fut chargée de dépeindre la figure & de tracer le caractère de la princesse qu'on jugeroit digne de remplir les vœux de toute la nation. Après un grand nombre de séances, messieurs de l'Académie parvinrent à finir leur modèle. On envoya des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Asie; & on trouva, après beaucoup de recherches, une princesse qui ressembloit parfaitement à la personne qu'on vouloit avoir pour reine. Son arrivée causa une joie inexprimable à tous les habitans de l'empire. Les noces furent célébrées avec tant de magnificence, que cinquante mille couples des sujets de sa majesté furent obligés de rester célibataires pour subvenir plus aisément aux frais immenses qu'exigea la pompe des fêtes. Le président de l'Académie qui étoit, sans contredit, le plus mauvais géometre de son tems, eut l'adresse de se faire attribuer tout ce qu'on avoit imaginé de beau & d'agréable pour le mariage du roi, il crut que son bonheur & sa réputation ne dépendoient plus que de la

fécondité de la reine ; & comme il étoit beaucoup plus versé dans la physique expérimentale que dans la métaphysique , il employa des moyens secrets pour que la reine accouchât dans le tems qu'il avoit désigné , du plus beau prince qui fut jamais. Le roi en fut d'une si grande joie , qu'il nomma aussi-tôt le président son grand visir.

Dès que l'héritier présomptif de la couronne fut né , on assembla vingt mille jeunes filles de la plus rare beauté , pour choisir parmi elles la nourrice du prince. Chacune se flattoit de parvenir à ce poste honorable & lucratif , parce que le médecin avoit expressément ordonné qu'on choisît la plus belle. M. le docteur ne sentoit pas la difficulté d'exécuter un pareil ordre : aussi fut-il fort embarrassé lui-même dans le choix. Il ne savoit guère pourquoi il donnoit la préférence plutôt à l'une qu'à l'autre. Il avoit passé trois jours entiers à faire son examen , qu'il n'étoit encore parvenu qu'à réduire au nombre de vingt-quatre les vingt mille aspirantes. Cependant le cas étoit urgent , le jeune prince jeûnoit ; & M. le médecin étoit prêt à se déterminer en faveur d'une grande brunette , parce qu'elle avoit la bouche plus petite & la gorge plus belle qu'aucune de ses compagnes , lorsqu'on vit arriver inopinément , une abeille d'une grosseur prodigieuse avec une

chèvre noire. Elles demandèrent l'une & l'autre à parler à la reine.

« Grande reine, dit l'abeille, j'ai appris
» que vous cherchiez une nourrice pour votre
» fils, le plus beau de tous les princes. Si vous
» avez assez de confiance en moi pour me pré-
» férer à toutes ces créatures à deux pieds, vous
» n'aurez pas lieu de vous en repentir. Je ne
» nourrirai votre fils que de miel de fleurs
» d'orange. Vous le verrez croître, embellir, &
» prendre un embonpoint qui vous enchantera.
» Son haleine répandra un parfum plus agréable
» que celui du jasmin : sa salive sera plus douce
» que du vin de Canarie, & ses langes. . . . ».

« Puissante reine, interrompit la chèvre, mé-
» fiez-vous de cette abeille. Je vous donne ce
» conseil en amie. Il est vrai que si vous êtes ja-
» louse, que votre jeune prince soit un douce-
» reux, vous pouvez le lui confier; mais le ser-
» pent est caché sous les fleurs. Elle le pourvoira
» d'un aiguillon qui lui attirera des malheurs in-
» finis. Je ne suis qu'une chèvre; mais je jure,
» par ma barbe, que mon lait lui fera plus salu-
» taire que son miel. Il ne produira en effet, ni
» nectar, ni ambrosie. Je vous promets en re-
» vanche qu'il sera le plus vigoureux, le plus
» sage & le plus heureux des princes qui furent
» jamais allaités de lait de chèvre ».

Tous les spectateurs étoient étonnés d'entendre parler ainsi une chèvre & une abeille. La reine s'aperçut la première qu'elle avoit à faire à deux fées : ce qui la rendit quelque tems incertaine sur le parti qu'elle devoit prendre. Comme elle étoit un peu avare, elle se déclara en faveur de l'abeille ; si l'abeille tient sa parole, disoit-elle, le prince répandra tant de douceurs, qu'on pourra économiser le sucre qui se consomme à l'office.

La chèvre irritée de ce qu'on dédaignoit ses services, proféra quelques mots dont on ne put comprendre le sens, & l'on vit paroître aussi-tôt un char magnifique, traîné par huit phénix. La chèvre noire disparut, & laissa paroître une petite vieille qui s'éleva dans les airs, en faisant à la reine & au jeune prince les plus terribles menaces. Le médecin ne fut pas moins mécontent que la chèvre du choix qu'on avoit fait d'une abeille pour nourrir le fils de sa majesté. Il crut indemniser la belle brunette en lui proposant de devenir sa gouvernante. Mais il attendit trop à lui faire cette proposition : elle avoit déjà trouvé une place plus lucrative. Le docteur fut obligé d'en choisir une autre parmi les dix-neuf mille neuf cent soixante & seize, parce que les vingt-quatre plus belles étoient retenues par les principaux seigneurs de la cour.

Les menaces de la chèvre noire firent tant de

peur au roi, que le même soir il fit assembler son conseil d'état, pour délibérer sur le parti qu'on devoit prendre dans une circonstance si critique. Sa majesté qui étoit habituée à se faire lire tous les soirs des contes, connoissoit le caractère des fées, & n'ignoroit pas que leurs menaces sont à craindre.

Après que les plus fameux jurisconsultes du pays furent assemblés, & que chacun eut proposé son avis, il se trouva que trente six conseillers étoient de trente-six opinions différentes, & que chacune de ces opinions avoit trente-six difficultés. On tint plusieurs séances dans lesquelles on disputa avec beaucoup de vivacité. Le jeune prince auroit infailliblement atteint l'âge de virilité avant qu'on eût pu être d'accord sur ce qu'on devoit faire, si le bouffon de la cour n'eût conseillé au roi d'envoyer une ambassade au grand magicien Caramoussal, qui demouroit sur le sommet du mont Atlas, & qu'on y venoit consulter, comme un oracle, de toutes les parties du monde. Comme ce bouffon passoit pour le personnage le plus sensé de la cour, il avoit l'oreille du roi, & son avis fut reçu. Quelques jours après, on fit partir l'ambassadeur qui, pour ménager les fonds du trésor royal, fit si peu de diligence, qu'il n'arriva qu'après six mois de marche à la demeure de celui qu'il venoit con-

fulter, quoiqu'elle ne fut éloignée que de deux cens lieues de la ville capitale des états de son maître.

A peine l'ambassadeur eut-il mit pied à terre ; qu'il fut admis, avec sa suite, à l'audience du grand Caramoussal, qui le reçut assis sur un trône d'ébène. L'ambassadeur, après avoir relevé sa moustache & craché trois fois, ouvrit une grande bouche pour réciter une harangue que son secrétaire avoit composée, lorsque Caramoussal le prévint & lui dit : « monsieur l'ambassadeur, je » vous dispense de votre harangue, je devine à » votre figure qu'elle est très-éloquente; mais » j'ai, moi-même, tant à parler, qu'il ne me » reste pas un instant pour écouter les autres. Je » fais d'avance ce qui vous amène ici. Dites au » roi votre maître qu'il s'est attiré une puissante » ennemie dans la personne de la fée Caprosine. » On pourra cependant mettre le jeune prince à » l'abri des malheurs dont elle l'a menacé, & » on a soin d'empêcher qu'il ne voie aucune laitière avant qu'il ait atteint l'âge de dix huit » ans. Mais comme on ne peut prendre trop de » précautions, & qu'il est presque impossible qu'on » échappe à sa destinée, je suis d'avis qu'on donne » au fils du roi le nom de Biribinker. Les vertus » mystérieuses de ce nom le tireront heureusement de tous les dangers auxquels il pourroit

» être exposé ». Après avoir dit ces mots, Caramoussal congédia l'ambassadeur qui arriva dans sa patrie au bruit des acclamations de ses concitoyens.

Le roi parut très-mécontent de la réponse du grand Caramoussal. Pour mon ventre, s'écria-t-il, je crois que le magicien du mont Atlas se moque de nous. . . . Biribinker ! . . . Quel diable de nom ! A-t-on jamais ouï dire qu'un prince s'appelât Biribinker ? L'ordre de ne pas laisser voir de laitière à mon fils avant qu'il ait atteint sa dix-huitième année, ne me paroît guère plus raisonnable que le nom qu'on veut lui faire porter. Depuis quand la vue des laitières est-elle plus à redouter que celle des autres personnes de leur sexe. Encore, s'il eût recommandé qu'on ne lui laissât voir ni danseuse, ni dame d'honneur de la reine, je n'y trouverois pas à redire. . . . Mais, des laitières ! . . . Cependant, toutes réflexions faites, puisque le grand Carmoussal le veut, que le prince s'appelle donc Biribinker. Il fera du moins le premier de ce nom : ce que je crois suffisant pour lui donner du relief dans l'histoire. Je prendrai toutes les précautions nécessaires pour qu'à cinquante lieues à la ronde de ma résidence, il ne se trouve, ni vache, ni chèvre, ni laitière.

Le roi, qui ne réfléchissoit pas aux suites désagréables qui résulteroient de l'exécution d'un

pareil projet, étoit sur le point de faire publier son édit, lorsque le conseil aulique lui représenta qu'on ne pouvoit, sans une espèce de tyrannie, forcer les fidèles sujets de sa majesté à prendre leur café sans crème. Le premier bruit de cette ordonnance avoit déjà excité les murmures du peuple. Il commençoit à crier hautement à *l'injustice*. Le roi fut obligé, à l'exemple de beaucoup d'autres rois, dont on lit l'histoire dans les contes des fées, d'éloigner de sa résidence le prince héréditaire, qui fut confié aux soins & à la vigilance de l'abeille, sa nourrice, avec prière de ne rien épargner pour le préserver des embûches que pourroient lui tendre, & la fée Caprosine & les laitières.

L'abeille transporta le jeune prince au milieu d'une forêt qui avoit au moins deux cent lieues de circonférence. Le bois étoit si désert qu'il n'y avoit pas une seule raupé dans toute son enceinte. La nourrice construisit une très-grande ruche de marbre rouge, autour de laquelle elle planta de longues allées d'orangers. Elle étoit reine d'un essaim de cent mille abeilles qui étoient sans cesse occupées à faire du miel pour la nourriture de son ferrail & pour celle du prince. Elle plaça autour de la forêt des essaims de guêpes, éloignés l'un de l'autre de cinq cens pas, qui avoient ordre de veiller soigneusement à la garde des frontières.

Le prince grandissoit à vue d'œil, & surpasseoit en beauté & en rares qualités tout ce qui a jamais existé. Il ne crachoit que du sirop, ne pissait que de l'eau de fleurs d'oranges, & ses langes contenoient des choses si délicieuses, qu'on les envoyoit à la reine sa mère, pour en tirer de quoi perfectionner les desserts de la cour, les jours de *gala*. Dès qu'il commença à parler, il bégaya des sonnettes & des épigrammes. Son esprit devint peu à peu si mordant & si subtil qu'aucune abeille de la ruche n'étoit en état de disputer avec lui.

Lorsque ce jeune seigneur eut atteint l'âge de dix-sept ans, il écouta un certain instinct qui lui dit qu'il n'étoit pas fait pour passer sa vie dans une ruche d'abeilles. La fée Melisotte, (c'est le nom de sa nourrice) fit son possible pour l'égayer & pour le distraire. De très-habiles chats étoient obligés de lui miauler tous les soirs un concert Italien, ou un opéra de Lulli. Il avoit un petit chien qui dançoit sur la corde. Une douzaine de perroquets, & autant de pies, avoient ordre de lui réciter des contes & de le récréer par leurs faillies. Tous ces amusemens devinrent insipides à Biribinker qui ne songea plus qu'aux moyens de se procurer la liberté. Mais comment tromper la vigilance de ces fiers satellites, que Melisotte a commis à la garde des frontières? Ces sen-

tinelles ne sont à la vérité que des guêpes, mais des guêpes qui repandroient la terreur dans l'ame d'un Hercule. Leur taille répond à celle d'un jeune éléphant, & leur aiguillon est aussi grand & plus dangereux qu'une hallebarde. Ces réflexions accablent Biribinker : sa captivité le désespère : ses jambes n'ont plus la force de le soutenir ; il se jette au pied d'un arbre. Un bourdon presque aussi gros qu'un ours s'approche de sa personne & lui parle en ces termes :

Prince Biribinker, votre tristesse m'annonce que ce séjour vous déplaît. Je vous proteste que je suis mille fois plus malheureux que vous. Il y a quelques semaines que la fée Melisorte me fit l'honneur de me choisir pour son favori ; mais je vous avoue que je suis hors d'état de m'acquitter encore de cette dignité. Soit dit entre nous, le ferrail de notre reine est composé de plus de cinq mille bourdons qui ne sont certainement pas désœuvrés. Je ne me plaindrois pas si elle me traitoit comme mes camarades ; mais la préférence qu'elle me donne, me devient insupportable. Il n'y a pas moyen d'y tenir davantage. Prince, il ne dépendroit que de vous de nous procurer la liberté à l'un & à l'autre.

Comment cela ?

Je n'ai pas toujours été bourdon ; & vous seul pouvez me rendre ma forme naturelle. Le jour

commence à baisser. La reine est occupée dans son cabinet à des affaires de la plus grande importance : mettez-vous en califourchon sur mon dos, & puis je m'envolerai; mais avant toutes choses, promettez-moi de faire ce que je vous demanderai. Le prince le lui promit & se placa sur le dos du bourdon, qui fendit les airs avec tant de rapidité, qu'avant sept minutes, ils furent hors de la forêt.

Actuellement vous êtes en sûreté, dit l'animal au cavalier. Le pouvoir du vieux magicien Padamnaba, qui m'a mis dans l'état où vous me voyez, ne me permet pas de vous accompagner plus loin. Mais écoutez bien, & observez ce que je vais vous dire. Si vous suivez le chemin qui est à gauche, vous arriverez dans une vaste prairie, au milieu de laquelle vous verrez un troupeau de chèvres bleues qui pâit autour d'une petite chaumière. Si vous entrez dans cette cabane, vous êtes perdu. Prenez toujours le chemin qui sera à votre gauche, & marchez jusqu'à ce que vous découvriez un château à moitié écroulé. Ce qu'il en reste suffira pour vous retracer ce qu'il fut autrefois. Après avoir traversé plusieurs cours, vous appercevrez un grand escalier de marbre blanc qui vous conduira dans un long corridor. Vous y verrez à droite & à gauche, nombre de salles magnifiquement ornées & illuminées avec goût

goût. Je vous avertis que si vous entrez dans quel-
qu'un de ces appartemens la porte s'en fermera
aussi-tôt d'elle-même; & qu'aucun humain n'aura
le pouvoir de vous rendre la liberté. Allez jusqu'à
l'extrémité du corridor : vous y verrez une porte
fermée qui s'ouvrira à votre approche, si vous
prononcez le nom de Biribinker. Entrez dans cet
appartement, & passez-y la nuit : voilà ce que
je vous demande, Seigneur, je vous souhaite un
bon voyage. Si vous avez lieu de vous applaudir
d'avoir suivi mon conseil, n'oubliez pas que vous
me devez de la reconnoissance.

A ces mots le bourdon s'envola, laissant le
prince étonné de ce qu'il venoit d'entendre. Im-
patient de voir vérifier les merveilles qu'on lui
avoit prédites : il marche toute la nuit; ç'étoit en
été, & il faisoit un très-beau clair de lune. Dès
la pointe du jour, il apperçut le pré, la chau-
mière & les chèvres bleues. Biribinker se ressou-
vint très-bien de la défense que lui avoit faite le
bourdon ; mais, à l'aspect de la chaumière, il lui
fut impossible de se conformer à l'avis de celui
qui l'avoit sagement conseillé. Il entra dans la
cabane, où il ne trouva qu'une jeune laitière
vêtue d'un corcet & d'un cotillon plus blancs que
l'albâtre. Elle étoit sur le point de traire quelques
chèvres qui étoient attachées à une crèche de
diamans. Le vase qu'elle tenoit étoit formé d'un

seul rubis. Au lieu de paille , l'étable étoit jonchée de fleurs de jasmin. La rareté de ces bijoux auroit dû fixer , au moins un instant, l'attention du jeune prince ; mais ses yeux n'étoient fixés que sur la jeune inconnue. En effet, Venus n'étoit pas plus belle , lors même que les zéphyrs la transportèrent sur le rivage de Paphos , & Hébé étoit moins séduisante au moment qu'elle versoit du nectar aux dieux. Les joues de la laitière étoient plus fraîches & plus vermeilles que la rose qui vient d'éclorre. Le rang de perles qu'elle portoit au cou , rehaussoit encore la blancheur de sa gorge. Tous les traits de son visage, qui étoient parfaitement bien proportionnés, annonçoient de l'esprit & de la bienfaisance ; son sourire étoit ravissant. Un seul de ses gestes auroit captivé un cœur. L'expression de la tendresse & de l'innocence, étoit répandue sur tout son être. Cette charmante personne parut agréablement surprise de la rencontre du prince Biribinker , indécise sur ce qu'elle devoit faire , elle s'arrêta & le contempla d'un regard mêlé de pudeur, de timidité, de plaisir & d'innocence. Oui, oui, s'écria-t-elle, au moment que le prince tomba à ses genoux, c'est lui ; je n'en puis douter Quoi ! s'écria le prince transporté de joie , qui conjecturoit , par les mots qu'elle venoit de prononcer , qu'il étoit connu , & qu'on ne le regardoit pas d'un œil

indifférent, est-ce que le trop heureux Biribinker.... Dieux ! s'écria la laitière, en reculant d'effroi, quel nom odieux viens-je d'entendre ! comment mes yeux & mon cœur ont-ils pu me tromper jusques-là. Infortunée Galactine !... A peine eut-elle achevé de parler qu'elle sortit de la cabane, & s'enfuit avec une vitesse surprenante. Le prince resta un moment immobile & confterné. Il ne pouvoit comprendre pourquoi son nom avoit inspiré tant d'horreur à la belle laitière. Toute réflexion faite, il prend le parti de la poursuivre ; mais ses efforts sont vains : la fugitive court avec tant de légèreté, que ses pieds ne font qu'effleurer l'herbe ; & bientôt un bois touffu la dérobe entièrement aux yeux du malheureux Biribinker. Il pénètre dans le bois, parcourt vingt sentiers divers, & passe la journée à chercher inutilement les traces de celle qui a ravi son cœur.

Le soleil étoit déjà couché, lorsque le prince se trouva opinément à la porte d'un vieux château à moitié écroulé. Il voyoit çà & là des restes de murs de marbre, & des colonnes renversées, incrustées de diamans. Il se heurtoit à tout moment contre des escarboucles & des rubis. Tout contribuoit à faire connoître à Biribinker qu'il étoit à la porte du palais dont son ami le bourdon lui avoit parlé. L'espérance de retrouver sa

laitière, dans cette superbe mafure, l'enhardit à y entrer. Après avoir traversé trois grandes cours, il se trouva au pied de l'escalier de marbre blanc qu'on lui avoit indiqué. Sur chaque marche de cet escalier étoient deux lions qui, toutes les fois qu'ils respiroient, jetoient tant de flammes par les yeux & les narines, qu'on y voyoit comme en plein jour. Mais à peines ces animaux féroces apperçurent-ils le jeune prince, qu'ils s'enfuirent en faisant des rugifsemens horribles.

Biribinker monta avec intrépidité, & arriva dans une longue galerie. Il y vit, en passant, les falles dont on lui avoit parlé; mais il se donna bien de garde d'y entrer. Chacune de ces falles qui étoit magnifiquement ornée, conduisoit à des appartemens encore plus superbes. A l'extrémité du corridor, le prince trouva une porte d'ébène fermée. Le trou de la serrure étoit remplie par une clé d'or, qu'il essaya inutilement de tourner. Mais dès qu'il eut prononcé le nom de *Biribinker*, la porte s'ouvrit d'elle-même. Il entra dans un grand salon dont les murs étoient couverts de glaces. Un lustre de diamant, garni de cinq cens lampions, remplis d'huile de cannelle, étoit suspendu au dessus d'une table d'ivoire, de forme ovale, soutenue par des tréteaux d'émeraude. On voyoit deux buffets d'azur, couverts d'assiettes d'or, de gobelets & de coupes du même métal. Quand le

prince eut considéré avec attention tout ce qui s'offroit à ses regards , il apperçut une porte qui le conduisit dans plusieurs autres appartemens , qui se surpassoient tous en magnificence. Tant de beautés l'extasioient , il ne pouvoit cesser de les admirer. Les avenues du château , lui avoient annoncé un édifice abandonné ; mais l'intérieur ne lui permettoit pas de douter qu'il ne fût habité : cependant il ne voyoit ni n'entendoit ame qui vive. Il leva un peu de tapisserie dans la dernière chambre , sous laquelle il trouva une petite porte qui donnoit dans un cabinet , où l'art même des fées , paroissoit être surpassé. On y étoit éclairé par un mélange agréable d'ombre & de lumière ; & il n'y avoit pas moyen de découvrir d'où venoit ce crépuscule enchanté. Les murs de granit noir & poli , représentoient différentes scènes de l'histoire de Vénus & d'Adonis. Une odeur délicieuse semblable à celle qu'on respire dans un parterre , lorsque Zéphyr vient ranimer les fleurs que le soleil a desséchées , étoit répandue dans tout le cabinet. Une douce harmonie frappoit agréablement l'oreille , comme si elle eût été produite par un concert , assez avantageusement placé pour ne laisser entendre que ces sons touchans qui subjuguent les cœurs sensibles. L'unique meuble de ce cabinet , étoit un lit de repos , le plus voluptueux qu'on puisse imaginer , dont

les rideaux entr'ouverts étoient soutenus par un petit amour de marbre blanc & noir : on peut affurer qu'il ne lui manquoit que la parole. Cet aspect excita un trouble secret dans l'ame de notre jeune prince. L'image de la belle laitière vint frapper son imagination, avec une nouvelle force. Il exprime en termes pathétiques, la douleur qu'il ressent de l'avoir perdue. Il gémit, il l'appelle, il renouvelle ses recherches; mais tout est inutile. Excédé de fatigue, il retourne dans le cabinet, & se résout à profiter du lit de repos pour rétablir ses forces. A peine est-il déshabillé qu'un besoin indispensable le force de regarder sous le lit. Il y trouve un vase de cristal de roche qui porte encore les marques de l'usage auquel on l'a autrefois employé. Le prince commence à y répandre de l'eau de fleurs d'orange; & aussi-tôt le vase lui tombe des mains, disparoît, & il le voit remplacé par une jeune nymphe d'une beauté ravissante. Elle sourit à ce jeune héros, s'aperçut du trouble que lui avoit causé cette étonnante métamorphose, & lui dit, foyez le bien venu, prince Biribinker! N'ayez aucun regret d'avoir obligé une jeune fée qui, depuis deux cens ans, est l'infortunée victime de la jalousie d'un barbare. Parlez moi sincèrement : ne croyez-vous pas que la nature m'a destinée à un usage bien plus noble que celui auquel vous étiez prêt à

m'employer ? Elle exprima ces mots en lançant un regard dont la direction acheva de déconcerter Biribinker. Il avoit , comme nous avons dit , beaucoup d'esprit & d'intelligence , mais autant d'étourderie. Il sentit bien qu'il étoit de son devoir de répondre quelque chose d'obligeant à la fée. Etant accoutumé de donner une tournure singulière à tout ce qu'il disoit , son imagination ne put le préserver de dire une sottise. Il est heureux pour vous , belle Nymphé , répondit-il , que je n'aie pas eu intention de vous obliger , dans le tems que je vous ai rendu un service si important. Je sçais trop bien ce que la bienfaisance

Oh ! trêve de complimens , répliqua la fée. Ils sont déplacés dans un moment où tout m'engage à vous donner des preuves de ma gratitude. Je me dois entièrement à vous. Nous n'avons que cette nuit à rester ensemble. Vous avez besoin de repos. Vous êtes déjà dèshabillé : couchez-vous. Il y a dans la grande salle un canapé sur lequel je passerai commodément la nuit.

Madame , reprit le prince , sans savoir ce qu'il alloit dire : je serois en ce moment le plus heureux des mortels , si je . . . n'étois pas le plus malheureux. Je vous avoue que j'ai trouvé ce que je ne cherchois pas , en cherchant ce que j'avois perdu. Et si la douleur de vous avoir trouvée pouvoit Non la joie , voulois-je dire

En vérité, interrompit la fée, je crois que vous rêvez. Je ne conçois rien à votre manière de faire des complimens... Convenez, prince Biribinker ? que vous êtes amoureux d'une laitière ?

Puisque vous avez le talent de deviner, répondit le prince, je ne puis vous nier que....

Vous êtes amoureux d'une laitière que vous avez trouvée ce matin dans une chaumière, ou plutôt dans une étable.

Mais d'où vient, je vous prie..... Comment pouvez-vous... ?

Elle étoit sur le point de traire une chèvre bleue qui se reposoit sur une litière de fleurs de jasmin. Le vase qu'elle destinoit à recevoir le lait, étoit de rubis... Tout cela n'est-il pas vrai ?

Comment se peut-il, s'écria le prince, qu'une personne qui, il n'y a qu'un quart d'heure (pardonnez-moi le mot) étoit encore.... Je ne puis me déterminer à le dire.... Vous me concevez sûrement.

Et la laitière s'enfuit, lorsqu'elle entendit le nom de Biribinker.

Comment pouvez-vous savoir toutes ces particularités ? Il y avoit deux cens ans, selon votre calcul, que vous étiez dans l'état où je vous ai trouvée, lorsque j'ai eu l'honneur de faire inopinément connoissance avec vous.

De mon côté, cette entrevue n'étoit pas ino-

pinée. Mais différez encore quelque tems votre curiosité. Vous êtes fatigué , & vous n'avez rien pris d'aujourd'hui. Venez avec moi dans le salon. Le couvert y est mis pour nous deux. Je me flatte que votre fidélité pour la belle laitière ne vous empêchera pas de me tenir compagnie , au moins à table.

Biribinker sentit très-bien ce reproche ; mais il fit semblant de ne pas s'en appercevoir. Après avoir fait une profonde révérence, il endossa quelques habits & accompagna la fée dans le salon.

Dès qu'ils y furent, la belle Cristalline (c'est ainsi que se nommoit la fée) s'approche de la cheminée, prit une baguette de bois d'ébène, garnie aux deux bouts d'un talisman de pierres précieuses, & dit je n'ai plus rien à craindre. Je suis actuellement maîtresse de ce palais qu'un grand enchanteur construisit, il y a cinq cens ans. Je regne sur quarante mille esprits élémentaires, que le même magicien destina à le servir.

Cristalline frappa trois fois sur la table ; & Biribinker vit au même moment cette table couverte de mets délicats & recherchés. Les flacons du buffer se remplissoient d'eux-mêmes.

Je fais, dit la fée, que vous ne mangez que du miel. Goûtez, je vous prie de celui-ci ; & dites-moi, si vous en avez jamais mangé de meilleur—. Le prince jura que ce ne pouvoit être

que de l'ambroisie des dieux. On le prépare, répondit-elle, des exhalaisons les plus pures de certaines fleurs qui ne se fannent jamais, & qui n'éclosent que dans les jardins des sylphes..... Que dites-vous de ce vin, continua-t-elle, en lui en offrant une coupe? Je vous proteste, s'écria le jeune prince, tout hors de lui-même, que la belle Ariane n'en versa jamais de meilleur à Bacchus— On le presse, repliqua la fée, des raisins qui croissent dans les jardins des sylphes. C'est à ce jus délicieux dont ces esprits font un usage continuel, qu'ils doivent leur jeunesse & leur gaieté immortelle.

La fée ne parla pas d'une des propriétés de ce nectar; mais le prince en ressentit bientôt les effets. Plus il en buvoit, plus il trouvoit de charmes à sa compagne. Après le premier coup, il s'aperçut qu'elle avoit des cheveux du plus beau blond; au second, il fut frappé de la beauté de son bras; le troisième lui fit découvrir une fossette à la joue gauche; & le quatrième conduisit ses regards sur une gorge dont la blancheur & le contour l'enchantèrent. Cette belle perspective & l'attrait de porter à la bouche une coupe qui se remplissoit d'elle-même, à mesure qu'il la vidoit, le conduisirent insensiblement à une douce rêverie, qui lui fit oublier toutes les laitières du monde. Que dirons-nous? Biribinker étoit trop

poli pour laisser coucher une si belle fée sur un sofa; & la fée étoit trop reconnoissante pour laisser le prince seul dans un des appartemens d'un vaste palais; où quarante mille esprits rôdoient nuit & jour. En un mot, la pólitesse & la reconnoissance furent poussées à l'excès de part & d'autre; & Biribinker se montra digne de la bonne opinion que la fée avoit conçue de lui, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu.

Cristalline, dit l'histoire, s'éveilla la première, & rougit de voir un prince si extraordinaire en bonne compagnie. Seigneur Biribinker, lui dit-elle, je vous ai de grandes obligations. J'ai été délivrée par vous, du plus désagréable de tous les enchantemens. Vous m'avez vengée d'un jaloux. Il ne reste plus qu'une seule chose à faire; & après cela, vous pouvez compter sur l'éternelle reconnoissance de la fée Cristalline.

Qu'exigez-vous donc encore, demanda le prince, en se frottant les yeux?

Ce palais, répondit la fée, appartenoit, comme je vous ai dit, à un enchanteur. Il avoit un pouvoir presque illimité sur tous les élémens. Mais il ne possédoit aucun droit sur les cœurs. Malgré son âge & sa longue barbe, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, il étoit l'être le plus amoureux qui fut jamais. Il s'éprit de moi. Et je puis dire, que s'il n'eut pas le talent de se faire aimer;

il eut celui de se faire craindre. Remarquez, s'il vous plaît, la bizarrerie du sort. Je lui refusai mon cœur, qu'il s'efforça inutilement de gagner ; & je lui abandonnai ma personne qui ne lui étoit bonne à rien. Il devint jaloux par ennui, mais si jaloux, qu'il étoit insupportable. Son domestique étoit composé de sylphes de la plus grande beauté. Si je prenois avec eux quelques innocentes libertés, le magicien étoit transporté de colère & de rage. Si par hasard il en trouvoit un dans mon appartement ou sur mon sofa, le sylphe & moi étions rigoureusement punis. J'exigeois du cruel magicien qu'il se fiât à ma vertu & à ma bonne foi ; mais elles ne lui paroissoient pas un garant assez sûr de ma fidélité. Il se défit de tous ses sylphes pour n'être servi que par des gnomes & des nains contrefaits, dont l'aspect seul me faisoit trouver mal, tant il m'inspiroit de répugnance. Cependant, comme l'habitude rend tout supportable, je me fis peu à peu à leur figure : de façon que je trouvai passable ce qui d'abord m'avoit paru horrible. Chacun d'eux avoit quelque chose de révoltant dans sa configuration. L'un portoit une bosse semblable à celle d'un chameau ; l'autre avoit un nez qui descendoit en forme d'arc, jusqu'au dessous de son menton. La bouche d'un troisième ressembloit à celle d'un faune, & divisoit sa tête en deux hémisphères. En un mot, une

imagination chinoise ne sautoit inventer rien de plus grotesque que la figure de ces nains. Cependant le vieux Padmanaba ne s'appercevoit pas que parmi ces gnomes il s'en trouvoit un plus dangereux que le sylphe le plus accompli. Ce n'est pas qu'il fût moins hideux que les autres; mais la nature, en se jouant, l'avoit doué d'une sorte de mérite, d'une certaine qualité qui lui seyoit autant qu'elle déparoit ses confrères..... Je ne fais si vous me comprenez, prince Biribinker?

Pas trop, répliqua le prince; mais continuez : peut-être ferez-vous plus intelligible dans la suite.

Grigri (c'est ainsi que s'apeloit le gnome) ne tarda pas à croire qu'il me déplaîsoit moins que ses camarades. Il est tout simple qu'on cherche à se recréer quand on s'ennuie; & Grigri avoit un talent merveilleux pour amuser les dames. Padmanaba s'apperçut bientôt de la sérénité & de l'air de contentement qui régnoient sur mon visage; & il ne douta pas qu'ils ne fussent occasionnés par des plaisirs différens de ceux qu'il me procuroit personnellement. Malheureusement il parvint, par une suite de calculs & de syllogismes, à découvrir les mystères. Après nous avoir épiés pendant long-tems, il prit si bien ses mesures, qu'il nous surprit ensemble dans ce même cabinet. Grigri y étoit occupé à me faire ses agaceries &

ses caresses ordinaires. Prince, vous ne sauriez vous faire une idée de la colère de Padmanaba : il écumoit de rage. Qu'il se facha contre lui-même de n'avoir pas le mérite de Grigri : à la bonne heure. Mais il étoit injuste de nous en punir.

En effet, reprit Biribinker, rien de plus déplacé. Je parie que s'il eût eu les bonnes qualités de Grigri, vous l'eussiez préféré à un nain.

Un moment. Vous allez apprendre la suite. Après qu'il nous eut fait tous les reproches que lui dictoit sa cruelle jalousie, il me changea.... Vous savez en quoi..... Et le pauvre Grigri en bourdon.....

En bourdon ? s'écria Biribinker. Voilà qui est singulier..... Il se pourroit très-bien que je connusse monsieur Grigri.

A condition, continua la belle Cristalline, que je ne reprendrois ma forme naturelle que lorsque le prince Biribinker auroit versé.... Pardonnez, si ma pudeur m'empêche de m'exprimer plus clairement..... Et au moment que j'eus le bonheur de vous connoître..... je vous pris pour Grigri.

Vous me faites trop d'honneur, repliqua le prince. Si j'avois su que votre cœur fût épris d'un objet si.....

Vos complimens me gênent & démentent la bonne opinion que j'ai conçue de votre esprit &

de vos talens. Je ne fais pourquoi j'ai tant de confiance en vous. Je me repose entièrement sur votre discrétion. Mais comment s'est-t-il fait que nous soyons devenus si familiers ? La joie que j'ai eue de vous rencontrer , & la satisfaction que m'a procurée votre société m'ont peut-être entraînée à vider une coupe de plus qu'à mon ordinaire. Je me flatte cependant que vous ne passerez pas les bornes que prescrit la décence.

Réellement, belle Cristalline , vos propos me paroissent singuliers. Que votre mémoire est courte ! Je ne suis plus étonné que vos prétentions allassent jusqu'à vouloir que le vieux Padmanaba se reposât entièrement sur votre vertu. Mais ne parlons plus de cela. Cette conversation vous déplaît. Dites-moi ce qu'est devenu le bourdon.

A propos, j'allois l'oublier. Le cruel Padmanaba a prononcé d'une manière si inintelligible sur la délivrance du pauvre Grigri, que je ne fais comment vous l'expliquer.

Mais enfin , à quel prix a-t-il mis sa liberté ? Je ne fais, répondit Cristalline, ce que vous avez fait à cet enchanteur, ni pourquoi il vous a compromis dans un tems où votre bisaïeule n'étoit pas même née. Quoi qu'il en soit , Grigri ne doit recouvrer sa première forme que lorsque..... Non..... Je ne puis achever..... Ma délica-

tesse ne me le permet pas... Si vous ne pouvez me deviner.....

Que sur le champ je sois moi-même changé en bourdon, si je devine un seul mot de ce que vous voulez dire. Achevez promptement, je vous prie : il fait grand jour ; & je ne puis m'arrêter.

Comment, s'écria la fée, vous vous ennuyez avec moi ! Ne pourrai-je , pour quelques heures, vous faire oublier une laitière ? Votre intérêt exige que vous me fassiez la cour : sachez que je puis, plus que personne, contribuer à votre bonheur.

Que dois-je donc faire , repliqua Biribinker ?

Le pauvre Grigri ne redeviendra Grigri qu'à condition que le prince Biribinker... Eh bien ! devinez donc..... S'il n'étoit pas question de la délivrance d'un ancien ami, je ne pourrois me résoudre à devenir le sacrifice....

Je m'imagine que Padmanaba n'a pas exigé que je vous ôtasse la vie ?

Que vous concevez difficilement !... un amant sincère n'aimeroit-il pas mieux mourir que de voir sa belle dans les bras d'un autre ?

Ah, ah, je vous comprends, madame, dit froidement Biribinker. Je suis tout-à-fait convaincu de la délicatesse de vos sentimens. Mais permettez-moi de vous faire ressouvenir que si
la

la délivrance de Grigri ne tenoit qu'à ce que vous voulez dire, il doit être désenchanté. Quant au surplus, je suis le très-humble serviteur de messieurs Grigri & Padmanaba. Il y a dans ce palais dix-mille gnomes, parmi lesquels on en peut choisir un qui remplira la commission mieux que moi... Mais vous voyez combien cette matinée est belle. Daignez, ô vous dont l'ame est totalement désintéressée, m'indiquer la route que je dois suivre, pour retrouver ma chère Galactine ! Je publierai par-tout que vous êtes la plus généreuse, & même, si vous le voulez, la plus grande de toutes les fées.

Vous serez satisfait, répondit Cristalline. Allez chercher votre laitière, puisque c'est là votre destinée. J'aurois peut être sujet de me plaindre de votre conduite : mais en faveur de votre passion, on peut vous pardonner bien des choses. Partez, prince. Vous trouverez dans la cour une mule qui ne cessera de trotter que lorsque vous aurez rencontré votre Galactine. Et si, contre mon attente, il vous arrivoit quelques contretens, vous trouverez dans cette gousse de pois, un remède infailible contre tous les malheurs.

Que je suis enchanté, dit don Eugénio, en interrompant son ami, que vous tiriez Biribinker de ce maudit château. Quel insipide personnage que cette Cristalline !

En vous apprenant que c'étoit une fée, je vous en disois assez, repliqua don Gabriel.

Je n'imagine pas, dit don Silvio, d'un grand sérieux, que vous veuillez nier qu'il y ait des fées estimables. Oui, messieurs, il y en a qui sont dignes de toute notre vénération. Je fais qu'il y a quelque chose de singulier dans leur conduite, qui les distingue des mortels : mais pour cela, en sont-elles moins respectables ?

Mais que dites-vous, reprit don Eugénio, de la délicatesse & de la vertu de Cristalline ?

Que ce n'est pas à nous à juger les fées, répondit don Silvio : & sur-tout dans cette occasion. L'histoire du prince Biribinker est le conte le plus extraordinaire que j'aie jamais lu.

Vous m'avouerez cependant, ajouta don Gabriel, que la conduite de Cristalline est un peu reprehensible. Au reste, si vous vous mettez à la place du prince, vous ne trouverez pas la conversation de la fée aussi insipide qu'elle vous l'a paru dans ma bouche. On aime à entendre parler une belle personne, dont le son de la voix est agréable. Elle persuade, elle touche sans qu'on fasse attention à ce qu'elle dit.

Si vous n'avez rien de plus gracieux à dire de mon sexe, répondit dona Félicia, vous ferez mieux de continuer votre histoire, que l'queen-nuyeuse qu'elle soit.

Biribinker, continua don Gabriel, mit la gouffe de pois dans sa poche, remercia la fée, & descendit dans la cour. Voilà, lui dit Cristalline qui l'avoit accompagné, la mule la plus extraordinaire qui fut jamais. Elle descend en droite ligne, du fameux cheval de Troie & de l'âneffe de Silène. Du côté paternel, elle a la qualité d'être de bois, & par conséquent, de n'avoir besoin ni de nourriture, ni de reposer sur la litière, ni d'être étriliée; du côté maternel, elle a celle de marcher légèrement, sans incommoder son cavalier, & d'être aussi douce qu'un agneau. Vous pouvez monter dessus, & la laisser aller à son gré. Elle vous portera auprès de votre laitière; & si vous n'y êtes pas aussi heureux que vous le desirez, vous n'en pourrez imputer la faute qu'à vous-même.

Le prince examina de tous les côtés ce coursier extraordinaire. Il auroit pu douter de ses rares qualités, si tout ce qu'il avoit vu dans le palais eût été moins merveilleux. Pendant qu'il montoit, Cristalline voulut lui donner une preuve de sa puissance. Elle fendit trois fois l'air avec sa baguette; & aussi-tôt, les dix mille sylphes que le vieux Padmanaba avoit soumis à son obéissance parurent. La cour, l'escalier, la galerie, & même l'air, étoient remplis de jeunes hommes ailés, dont le plus laid surpassoit en beauté l'Apolon du Vatican. Par toutes les fées, s'écria Biri-

binker, quelle brillante cour vous avez-là, madame! Grigri peut rester bourdon tant qu'il vous plaira. Vous avez dans cette charmante légion de quoi vous dédommager de son absence.

Vous voyez au moins, répliqua Cristalline, que ma cour n'est pas dépeuplée. En disant ces mots, elle lui souhaita un bon voyage, & Biribinker partit au trot sur une mule de bois, en réfléchissant à tout ce qui lui étoit arrivé de merveilleux dans le château qu'il venoit de quitter.

C H A P I T R E I I.

Suite de l'histoire du prince Biribinker.

J'OMETTRAÏ toutes les réflexions que fit Biribinker sur sa mule, continua don Gabriel, pour vous dire que la chaleur devint si forte vers midi, que ce prince fut obligé de mettre pied à terre à l'entrée d'une forêt, & qu'il s'y reposa sur le bord d'un ruisseau que quelques arbres rouffus mettoient à couvert des rayons du soleil. Il y avoit tout au plus un quart-d'heure que notre voyageur prenoit le frais, lorsqu'il apperçut une bergère qui conduisoit devant elle un troupeau de chèvres couleur de roses : son projet paroissoit être de

l'abreuver dans le ruisseau dont nous venons de parler.

Faites-vous une idée, don Silvio, du plaisir que dut éprouver Biribinker, quand il reconnut sa belle laitière dans la personne de celle qui conduisoit les chèvres. Elle lui parut cent fois plus belle que lorsqu'il la vit pour la première fois. Galactine, au lieu de fuir, s'approchoit peu à peu du héros de mon conte. Elle s'assit enfin sur l'herbe, près de lui, sans faire semblant de l'appercevoir. Le prince n'osa l'aborder; mais il lui lança des regards si enflammés, que les cailloux du ruisseau en furent presque vitrifiés. La bergère, d'un air indifférent, s'amusoit à garnir sa houlette de guirlandes. Si elle tournoit quelquefois les yeux de son côté, c'étoit comme par hasard. Le prince observoit alternativement les gestes de son amante, & les interprétoit tous à l'avantage des mouvemens de son cœur. On ne fait ce qui l'enhardit; mais il s'approcha de Galactine, sans en être apperçu, parce qu'elle étoit occupée à caresser une jeune chèvre. Les yeux de nos amans se rencontrent. Biribinker n'est plus maître de lui-même. Il va se jeter aux genoux de sa belle, & lui fait un discours aussi éloquent que pathétique. Lorsqu'il l'eut fini, la bergère lui dit d'un ton honnête : je ne fais si je vous ai bien compris. N'avez-vous pas voulu me faire entendre que

vous m'aimez! — Ciel! si je vous aime, s'écria le prince avec transport! Souffrez que je vous adore, que mon ame ravie se prosterne à vos pieds—. Ecoutez, lui répondit la belle, je ne suis qu'une bergère, & je ne veux ni être adorée, ni que votre ame se prosterne à mes pieds : il me suffit de savoir que vous m'aimez; mais je vous prévienne que je suis moins facile à persuader que la fée avec laquelle vous venez de passer la nuit—. Dieux! qu'entends-je. Comment est-il possible. Qui peut. D'où savez-vous. Ah! trop malheureux Biribinker!

A peine eut-il prononcé ce nom fatal que la bergère fit un grand cri.... Oui, oui, malheureux Biribinker, s'écria-t-elle, en se levant avec précipitation. Faut-il que ce nom odieux vienne encore frapper mes oreilles. Vous me forcez de vous hair & de vous fuir, tandis que.... Ici l'irritée Galactine fut interrompue par l'aspect d'un géant effroyable. Biribinker ne savoit où se cacher. Le front de ce monstre étoit ceint de deux chênes. Il marchoit à grands pas, en se curant les dents avec un orme. Il alla droit à la bergère qu'il accosta d'une voix si foudroyante, que plus de deux cens corneilles qui avoient leur nid dans sa barbe, en sortirent avec beaucoup de fracas. Que fais-tu avec ce nain, petite poupée, demanda-t-il à la bergère? Suis-moi

incessamment , ou bien je te hacherai si menu que tu pourras servir à faire des pâtés. Et toi , dit-il au prince en l'empoignant , entre dans mon sac. Après ce discours énergique , le géant noua son sac , plaça la bergère sur son pouce & s'en alla. Biribinker crut être précipité dans le vuide immense. Il tomboit toujours. Il atteignit , enfin , le fond du sac ; mais ce ne fut qu'après s'être si rudement heurté la tête contre un nœud de la couture du sac , qu'il resta quelques minutes sans connoissance. Revenu de son étourdissement , il se souvint de la gousse que la fée Cristalline lui avoit donnée. Il l'ouvrit & n'y trouva qu'un couteau de diamant , dont le manche étoit fait de l'ongle d'un griffon. Cet instrument étoit si petit qu'à peine il le pouvoit tenir entre ses doigts. Est-ce là tout ce que la fée Cristalline a fait pour moi , se dit-il à lui même ? A quoi veut-elle que me serve ce joujou ? A peine est il assez grand pour que je puisse l'employer à me couper la gorge. Qui fait ? peut-être étoit-ce son intention. Avant d'en venir à cette extrémité , il faut tenter toutes les voies. Avec ce soupçon du couteau , ne pourrois-je pas faire un trou au sac. Je serai sans doute obligé de hasarder un saut périlleux..... N'importe , j'aime mieux m'exposer à perdre la vie par un saut , que de courir risque que ce monstre fasse de moi des saucisses pour la nour-

riture de ses petits. Biribinker ayant formé ce généreux projet, ouvrit son petit couteau, sur lequel étoit gravé un talisman, & travailla avec tant d'activité qu'en peu de tems, il fît une assez grande ouverture dans le sac, quoique chaque brin de fil qui formoit la toile fût plus gros qu'un cable. Ils passoient précisément alors dans une forêt. Le prince crut devoir profiter de ce moment pour s'échapper. Il espéroit de pouvoir s'accrocher à quelques branches des plus hauts arbres. Ce projet formé, il se laisse aller sans que le géant s'en apperçoive, attrape une branche; mais elle se rompt, & le pauvre Biribinker tombe dans un grand bassin de marbre, qui se trouve par bonheur perpendiculairement au-dessous de lui. Ce qu'il avoit pris pour une forêt, étoit un fort beau parc, auquel attenoit un magnifique château. Le prince crut être tombé au moins au milieu de la mer Caspienne; ou, pour parler avec plus de vérité, il ne crut rien du tout. La frayeur l'avoit tellement saisi qu'il resta immobile; & il y a apparence qu'il n'auroit jamais revu le continent, si une nymphe, qui se baignoit précisément alors, ne fût venue le secourir. Le danger où elle le vit, lui fit oublier l'état dans lequel elle étoit. En effet, il auroit eu le tems de se noyer tandis qu'elle se feroit habillée. Biribinker, en reprenant ses esprits, sentit que son

visage étoit collé sur le plus beau sein qui fut jamais; & lorsqu'il put ouvrir les yeux, il se vit au bord d'un grand bassin, entre les bras d'une nymphe dont le désordre & la beauté réveillèrent le trouble de son ame. Cette situation lui parut si agréable qu'il ne put proférer un seul mot. Mais dès que la nymphe s'aperçut qu'il étoit hors de danger, elle se dégagea & se précipita dans l'eau. Biribinker qui croit qu'elle veut le fuir, fait retentir l'air de cris de désespoir. La nymphe compâtissante élève sa tête. Ses yeux rencontrent ceux du prince : ils rougissent l'un & l'autre : elle fait le plongeon & nage entre deux eaux jusqu'à l'autre côté du bassin où étoient ses habits. Le prince la suit;—Prince, que vous êtes indiscret!

Pardonnez-moi, belle nymphe, vous venez de me rendre un si grand service que je croyois...

Voilà les hommes! de purs sentimens de pitié ou de générosité nous conduisent quelquefois à les obliger : & cela suffit selon eux pour les autoriser à nous manquer..... parce que je vous ai sauvé la vie.....

Que vous êtes cruelle! Vous attribuez à la témérité ce qui est l'effet de l'impression qu'ont faite sur moi vos charmes. Si vous voulez me priver de la vie que vous venez de me rendre, imolez-moi à vos traits, faites que je devienne la

viçtime de votre beauté : & permettez que je vous contemple jufqu'à ce que je fois changé en ftatue.

Vous avez fûrement lu les poëtes , répliqua la nymphe. N'y eut-il pas autrefois une certaine Medufe. Vous avez très-bien profité de la lecture d'Ovide : cela fait honneur à celui qui a été chargé de votre inftitution.

Cruelle , s'écria Biribinker , comment pouvez-vous confondre le langage de mon cœur , qui ne trouve aucun terme affez énergique pour vous exprimer ce qu'il fent , avec les vaines figures de la rhétorique ?

Ne vous avifez pas de difputer avec moi , répliqua la nymphe : dans l'élément où je fuis , j'ai de grands avantages fur les mortels. Retirez-vous dans ce bofquet de myrthes , tandis que je m'habillerai.

Permettez qu'à mon tour je puiſſe vous être utile.

Point du tout : j'ai à mon ſervice des gens faits à cet ouvrage.

En difant cela , elle fit fortir des fons d'une petite conque qui pendoit à fon cou , & dans un inftant toute la furface de l'eau fut couverte de jeunes nymphes qui formèrent un cercle autour de leur maîtrefſe. Alors Biribinker put bien moins ſe réſoudre à ſe retirer. Mais à peine les nymphes

l'apperçurent - elles , qu'elles lui jetèrent une grande quantité d'eau au visage. Le prince , pour ne pas courir le risque de devenir un autre Actéon , s'enfuit aussi rapidement que s'il eût eu déjà des pieds de cerf. Il portoit à tout moment la main au front , pour s'assurer que les bois n'étoient pas fortis. Lorsqu'il se fut assuré que les cornes dont on l'avoit menacé , ne naïssoient pas , il retourna sur ses pas , & se glissa derrière quelques haies de myrthes , pour y être témoin de la toilette de sa belle nymphe. Peu s'en fallut qu'en sortant de dessous quelques arbrisseaux il ne heurtât sa tête contre le front de sa bienfaitrice qui venoit le chercher. La manière dont elle étoit ajustée devoit naturellement le surprendre. Que vous êtes légèrement vêtue , madame , s'écria-t-il !

Cela est vrai , répondit la nymphe ; & cependant je suis couverte de sept voiles.

Je le crois sur votre parole ; mais.....

Cette toile est composée d'une espèce d'eau extrêmement subtile , d'une eau sèche. Les polypes la filent & les naïades la tissent. C'est ainsi que les *Ondines* se parent. Etant insensible au chaud & au froid , avec quelle autre toile voudriez-vous que je m'habillasse !

Le ciel me préserve de trouver à redire à cette parure , répondit Biribinker. Mais il me semble

que vous auriez pu vous dispenser de faire cette toilette.

Parmi nous , l'usage l'emporte toujours sur ce qu'on appelle bienséance. On voit très-bien que vous n'avez jamais vu le monde que par le trou d'une ruche. Ne parlons plus morale. Vous n'avez pas encore dîné ; & je fais que quelqu'amoureux que vous soyez de votre laitière , vous n'êtes pas habitué à vous nourrir de soupîrs.

Après ces paroles , elle souffla dans sa conque , & sur le champ , trois nymphes sortirent du bassin. La première portoit une table d'ambre , soutenue par des tréteaux d'améthiste. La seconde couvrit cette table d'une natte faite du jonc le plus fin , & la troisième tenoit un panier d'osier , rempli de diverses coquilles couvertes, dans lesquelles se trouvoient différens mets exquis.

Je fais , dit la nymphe à Biribinker , que vous ne mangez que du miel : goûtez de celui-ci : vous ne le trouverez peut-être pas mauvais , quoiqu'il ne soit produit que par des plantes marines. —Le prince en goûta & le trouva excellent. Après le repas deux naïades apportèrent un petit buffet de saphir garni de vases à boire : ils étoient faits d'eau compacte , durs comme le diamant , & aussi transparens que le cristal. Dès que Biribin-

ker eut goûté de la liqueur qu'ils contenoient, il avoua quelle surpassoit infiniment les meilleurs vins de la Perse.

Convenez, lui dit l'ondine, que mon dîné est aussi délicat que le souper que vous donna hier au soir la fée Cristalline chez qui vous avez passé la nuit ?

Comment pouvez-vous, belle ondine, vous comparer à une fée qui vous est tant inférieure ?

Voilà encore un mauvais raisonnement. Je n'ai pas dit cela par modestie ; mais simplement pour entendre votre réponse.

Comment se peut-il, belle déesse, que vous fachiez tant de circonstances sur ma conduite ? Dès que vous m'avez vu, vous m'avez appelé par mon nom.

C'est que je suis aussi habile que la fée Cristalline.

Vous savez que j'ai été élevé dans une ruche d'abeilles—.

On le sent à vingt pas.

Que je suis amoureux d'une laitière.....

Oh ! pour cela, amoureux comme on ne le fut jamais. Vous êtes encore plus épris de ses charmes depuis qu'elle est devenue bergère : & qui sait jusqu'où votre bonne fortune vous auroit amené, si le géant Coraculiambarix n'avoit.... N'importe ; ne vous en mettez pas en peine ; vous la reverrez

& vous serez aussi heureux qu'on puisse l'être par la possession d'une laitière.

Ah ! s'écria Biribinker qui commençoit à sentir l'effet des liqueurs qu'il avoit bues, peut-on, après vous avoir vue, vouloir posséder un autre objet que vous ? Je n'ai des yeux que pour ma belle nymphe. Le moment où je vous ai vue, pour la première fois, est le commencement de mon existence. Je ne connois d'autre bonheur que celui d'être consumé à vos pieds par le feu que vos regards ont allumé dans mon cœur.

Voilà qui est tout à fait éloquent, prince. Goûtez encore de cette coupe : cela ne vous fera aucun mal.

La conversation continua jusqu'au soir. Mais quel dut être l'étonnement de Biribinker, lorsque le lendemain à son réveil, il se trouva sur le même lit de repos, dans le même appartement, dans le même palais & dans la même situation où il s'étoit trouvé le jour précédent.

La déesse qui fut, on ne fait comment, le quart-d'heure auquel le prince s'éveilla, s'approcha de lui, & parla en ces termes :

Le destin vous a choisi, mon cher Biribinker, pour obliger les fées malheureuses. Puisque le hasard a voulu que je sois de ce nombre, il est juste que je vous fasse connoître qui je suis, & combien je vous ai d'obligations. Apprenez donc

que je suis une de ces fées que l'on nomme Ondines, parce qu'elles habitent dans l'eau. Leur être est composé des atomes les plus subtils. On m'appeloit Mirabelle. L'état de fée, joint au rang que me donnoit ma naissance parmi les ondines, eût été plus que suffisant pour me faire couler des jours heureux, s'il étoit possible d'échapper à sa destinée. La mienne me condamnoit à être aimée d'un vieux magicien qui avoit un pouvoir sans bornes sur les esprits élémentaires. Je puis dire avec vérité, qu'il étoit l'homme du monde le plus désagréable : & sans l'amitié d'un salamandre, qui étoit un des favoris du vieux Padmanaba.

Comment, s'écria le prince, Padmanaba, dites-vous? Quoi, cet homme à longue barbe qui change les fées en vases de N. & les gnomes en bourdons.

Précisément celui-là, reprit la déesse. Il croyoit tant avoir à se plaindre de celle qui m'avoit précédée, qu'il étoit devenu jaloux de son ombre. Il congédia tous ses gnomes, & prit à son service des salamandres dont la nature enflammée étoit plutôt propre à inspirer de la terreur que de la confiance. Vous vous rappelez, sans doute, d'avoir lu dans Ovide l'histoire de la belle Sémelé, qui fut réduite en cendres pour avoir voulu embrasser un salamandre? Celui que le vieux Padmanaba

choisit pour son favori, crut ne pouvoir s'empêcher d'avoir pour moi les égards qu'exige la politesse. Il s'imaginait ne pouvoir employer des moyens plus efficaces pour faire sa cour à son maître. L'enchanteur ne vit plus qu'un rival dans la personne de son esclave. Il nous faisoit observer avec tant de vigilance, qu'il savoit sur le champ tout ce qui se passoit entre nous. Sa jalousie augmentoit de jour en jour. Les rivaux de mon cher Salamandre n'omirent rien pour profiter de la crédulité de leur maître. Ils l'engagèrent à nous épier lui-même. On concerta les moyens de nous surprendre ; & nos ennemis triomphèrent. Quoique ma situation fût extrêmement délicate, la présence d'esprit ne me quitta pas. Je suppliai mon vieux mari de ne me condamner qu'après avoir entendu ma justification ; & j'étois sur le point de lui citer le septième chapitre de la métaphysique d'*Averroës*, lorsqu'il m'interrompit par ces paroles : je t'ai trop aimée, ingrate ! Je n'ai pas la force de tirer de toi la vengeance que demande mon honneur offensé. Les effets de mon ressentiment seront bornés à une punition modérée. Je te bannis, continue-t-il, en me touchant avec sa baguette, dans l'enclos du parc qui environne ce château. Garde ta forme naturelle & les prérogatives que te donne ta condition de fée. Mais si tu oublies encore la fidélité que tu me dois,

dois, fois changée en un affreux crocodile. Je suis fâché de ne pas pouvoir rendre cet enchantement indissoluble. J'ai tout lieu de craindre que le tems verra naître un prince qui saura braver toute ma puissance. Ce que je puis faire pour ma satisfaction, c'est d'attacher la révocation de son enchantement à la vertu d'un nom si extraordinaire, que peut être mille années s'écouleront avant qu'on l'ait entendu prononcer dans aucune langue du monde.

A peine Padmanaba eut-il proféré ces paroles mystérieuses, que je fus transportée par des mains invisibles, dans le bassin où vous m'avez trouvée. Peu de tems après mon exil, j'appris que le vieillard, désespéré de ma prétendue infidélité, avoit quitté le château sans qu'on fut ce qu'il étoit devenu. J'ignore aussi quel est le sort actuel de mon cher salamandre. Je fus long-tems inconsolable de sa perte. Je lançois des regards si terribles sur mes nymphes, que quelques-unes en devinrent paralytiques, & que d'autres accouchèrent avant-terme; mais comme les grandes douleurs ne sont pas de longue durée, mes chagrins cessèrent dès que je me rappelai que Padmanaba m'avoit laissé les moyens de conserver mon honneur & ma vertu. J'ai vu dans ce parc une quantité innombrable de princes & de chevaliers qui ont eu la douleur mortelle de ne plus

voir qu'un crocodile hideux, lorsqu'ils vouloient aborder une assez belle fée. Leurs pleurs ont tellement grossi le volume d'eau contenu jadis dans ce bassin, qu'il ressemble actuellement à un petit lac. Plusieurs d'entr'eux qui, par désespoir, se sont précipités dans cet élément, y auroient trouvé la mort, si mes nymphes ne les en eussent retirés. Vous seul, trop heureux Biribinker, vous seul aviez le pouvoir de détruire un enchantement qui m'a exposée à voir tant de témoins de mon malheur.... Au reste, prince, que le souvenir de ma confiance ne vous scandalise jamais. Lucrèce n'auroit pas été proposée comme un modèle de vertu, si elle eût mis Tarquin dans l'impossibilité d'attenter à son honneur. Une femme d'une sagesse ordinaire auroit fermé son appartement au verrou. Lucrèce le laisse ouvert : elle fait plus, elle se rend ; mais c'est pour apprendre à l'univers que la plus légère tache qui ternit l'éclat de la vertu, ne doit être lavée que dans le sang. Voilà comme pensent les grandes âmes. L'idée d'obtenir ma liberté & l'espoir de triompher désormais de toutes les difficultés, ont été mes guides dans la conduite que j'ai tenue avec vous....

A la bonne heure, madame, répondit Biribinker. Je me démetts actuellement de toutes mes prérogatives en faveur des salamandres, des

sylphes, des gnomes, des faunes & des tritons qui sont à même de tenir votre vertu en haleine. Pour moi, je vous demande la permission de me retirer, & je vous supplie de m'accorder votre puissante protection.

Partez quand il vous plaira. Je ne vous ai pas prié de venir en ces lieux. Quant à la protection que vous me demandez, je ne saurois vous cacher que votre bonheur dépend de vous-même. Si vous vous comportez comme vous avez fait jusqu'ici, toutes les fées du monde vous protégeroient que cela n'aboutiroit à rien. A-t-on jamais vu un amant tel que vous ! Vous courez les champs pendant le jour, pour chercher votre maîtresse, & la nuit vous l'oubliez. Chaque matin votre amour recommence, & chaque soir voit naître votre infidélité. A quoi peut vous mener une pareille conduite ? Il faudroit que votre bergère fût un modèle de docilité, pour se satisfaire de cette façon d'aimer...

Le tems presse, reprit Biribinker. Dites-moi, de grace, comment je pourrai délivrer ma chère Galactine des mains du maudit géant qui me la ravie hier...

Ne nous inquiétez pas du géant, répondit la Nymphe. Un rival qui se cure les dents avec un orme, n'est guère redoutable. Je connois un gnome qui, tout petit qu'il est, pourroit vous

faite plus de tort que Caraculiamborix. Ne vous occupez que des moyens d'adoucir votre bergère : le reste viendra de soi-même. S'il vous arrivoit d'avoir besoin de mon secours , cassez l'œuf d'autruche que voici : & je vous promets qu'il vous rendra autant de services que la gouffe de la fée Cristalline.

Mirabelle eut à peine achevé ces dernières paroles qu'elle disparut, ainsi que le cabinet & le palais. Biribinker se trouva, sans savoir comment, dans l'endroit où il avoit été enlevé par le geant Caraculiamborix. On ne peut être plus étonné que le fut Biribinker de toutes les choses extraordinaires qu'il avoit vues depuis son évasion de la grande ruche. Il se frotta les yeux, se pinça les bras, se tira le nez, & malgré tout cela, ne put encore deviner s'il étoit bien véritablement le prince Biribinker. Plus il y réfléchissoit, & plus il sembloit que toutes ces merveilles ne lui étoient arrivées qu'en songe. Il étoit prêt à croire son opinion bien fondé, lorsqu'il vit sortir du bosquet une chasseresse dont l'air, la taille & les graces annonçoient Diane. Elle étoit vêtue d'une longue robe de taffetas vert, parsemée d'abeilles d'or. Cet habit relevé jusqu'aux genoux, se croisoit sur l'estomac par le moyen d'une ceinture de diamans. Une partie de ses beaux cheveux étoit nouée avec un rang de perles, & le reste

flottoit en petites boucles sur ses épaules. Elle portoit une javeline dans sa main, & un carquois d'or pendoit sur son dos

Pour le coup, dit Biribinker, je suis sûr que je ne rêve pas. La belle s'approcha si près de lui, qu'il la reconnut pour être sa chère Galactine. Elle ne lui avoit jamais paru si ravissante, que dans cet ajustement qui lui donnoit en effet un air de déesse. Notre héros oublia tout-à-coup les fées Cristalline & Mirabelle, pour se jeter aux pieds de son amante, & lui témoigner, dans les termes les plus vifs, le plaisir qu'il éprouvoit de l'avoir retrouvée. Mais Galactine étoit mieux instruite de ses aventures qu'il ne se l'imaginait. Comment, dit-elle, en détournant ses yeux avec une espèce d'indignation qui ne faisoit qu'ajouter à ses charmes, comment oses-tu paroître devant moi, après t'être rendu indigne, par des offenses réitérées, du pardon que j'ai bien voulu t'accorder une fois ?

Divine Galactine, que je ne sois pas l'objet de votre courroux ! Si vous m'abandonnez, je meurs.

Va prodiguer ailleurs des expressions qui te sont si familières ! Vas ! ingrat ! Perfide ! . . . Tu ne m'aimas jamais.

Jamais ? s'écria Biribinker les larmes aux yeux ! jamais, au contraire, je n'aimai que vous. Cela

est si vrai , que je jurerois par tout ce que j'ai de plus cher , par vous , que tout ce qui m'est arrivé dans un certain château , n'étoit que l'effet de l'illusion. Je puis vous assurer que les distractions que vous interprétez à mon désavantage , n'étoient qu'un jeu auquel mon cœur n'eut pas la moindre part.

Quelles distractions ! Je ne veux pas d'un autre sujet à des pareilles absences. Je n'ai jamais étudié la philosophie d'Averroës , & je ne saurois comprendre comment le cœur de mon amant peut être innocent , lorsque

Pardonnez-moi encore une fois , madame , dit Biribinker en sanglottant.

Moi , vous pardonner !

Ces paroles dites d'un ton ferme , réduisirent le prince au désespoir—. Qu'entends-je , cruelle , vous voulez donc ma mort ? Mes larmes ne sauroient vous fléchir ? Eh bien ! Je jure par toutes les divinités que je ne souffrirai pas qu'un autre que Biribinker

Oh ! le plus odieux de tous les monstres , s'écria Galactine en fureur , tu m'as fait encore entendre ce détestable nom ! Fuis pour toujours de devant moi , ou compte sur les effets les plus terribles de la haine que je te jure.

La colère de Galactine fit trembler Biribinker

jusqu'au fond du siège de son ame. Il maudit mille fois son nom & celui qui le lui avoit donné. Peut-être se feroit-il fracassé la tête contre le chêne le plus voisin, si dans le même instant, il n'eût vu six ogres qui s'emparèrent devant lui de sa belle Galactine.

Ces ogres étoient d'une grandeur plus qu'humaine. Autour de la tête & des reins, ils portoient des branches de chênes en forme de guirlandes, & sur l'épaule gauche une massue d'acier. Biribinker les crut si redoutables, que malgré sa valeur ordinaire, il désespéra de pouvoir dégager son amante. Il se ressouvint alors que la fée Mirabelle lui avoit donné un œuf. Il le cassa en tremblant, & fut plus étonné que jamais d'en voir sortir une infinité de petites nymphes, de tritons & de dauphins, qui grandissoient à vue d'œil.

Les nymphes firent jaillir tant d'eau de leurs urnes, & les tritons de leurs narines, qu'en moins d'une minute, il se forma un lac qui n'étoit borné que par l'horison. Biribinker lui-même se trouva sur le dos d'un dauphin qui nageoit avec tant de légèreté, que le prince ne se sentoit pas mouvoir. Tous ces êtres aquatiques se rangèrent autour de lui, & firent leur possible pour le divertir par leur musique & par leurs jeux. Mais Biribinker étoit occupé de la perte de sa maîtresse, ses yeux

étoient continuellement tournés vers l'endroit où les ogres la lui avoient enlevée. Dans sa douleur profonde, combien de fois ne fut-il pas tenté de se laisser aller dans l'eau : & il l'auroit fait indubitablement, s'il n'eût été retenu par la crainte de tomber entre les bras de quelques-unes des nymphes qui nageoient autour de son dauphin.

Il y avoit près de deux heures qu'il voyageoit, lorsqu'il s'aperçut que sa compagnie étoit disparue. On entrevoyoit quelque chose dans le lointain qui sortoit de l'eau & qui ressembloit assez à une montagne. Cependant le lac devenoit extrêmement orageux ; & en peu de tems, il s'éleva un ouragan si furieux, & il tomba une pluie si violente, que Biribinker s'attendoit à tout moment à voir terminer ses malheurs avec sa vie.

Cette tempête étoit occasionnée par le mouvement d'une baleine mille fois plus grosse que celles que l'on pêche sur les côtes de Groenland. Cet animal extraordinaire ne respiroit que de quatre heures en quatre heures : mais il s'élevoit chaque fois, un orage si terrible qu'il auroit déconcerté le pilote le plus expérimenté. Biribinker battu par les flots du lac, ne put plus se tenir sur son dauphin. Il s'abandonna aux vagues, & devint leur jouet jusqu'à ce qu'étant attiré avec l'air que respiroit la baleine, il entra par une des narines

dans le corps du monstre. Le prince tomba pendant quelques heures, sans savoir sur quel corps il s'arrêteroit. Il vit enfin de fort haut que sa longue chûte alloit être terminée dans un lac de dix ou douze lieues de circuit, qui se trouvoit dans l'une des cavités du ventre de la baleine. Il auroit apparemment trouvé la fin de routes ses aventures dans cet amas d'eau, sans le voisinage d'une isle dont le rivage n'étoit qu'à deux cens pas de lui.

La nécessité, mère de tous les arts, lui apprit à nager. Heureusement arrivé à terre, il s'assit sur un roc qui étoit à la vérité de pierre comme tous les autres rocs, & malgré cela aussi mou qu'un coussin de duvet. Pendant que ses habits séchoient, il respiroit un parfum délicieux que répandoit une forêt de bois de cannelle qui bordoit le rivage. Curieux de voir le pays, de s'informer s'il étoit habité, & par qui, Biribinker descendit de son roc, dès qu'il se fut un peu remis de ses terreurs & de ses fatigues. Après avoir rôdé dans la forêt l'espace d'une demi-heure, il entra dans un grand jardin, où toutes les espèces d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes, de fleurs & d'herbes, étoient confondues dans le plus beau désordre. L'art y étoit si raffiné que le plus bel arrangement ne paroïssoit être qu'un simple jeu de la nature. On voyoit par-ci par-là des nymphes d'une beauté

ravissante. Couchées à l'ombre des buissons ou dans des grottes, elles faisoient jaillir de leurs urnes de petits ruisseaux qui, après avoir parcouru le jardin en serpentant, formoient des jets d'un côté, tomboient en cascade d'un autre, & se réunissoient dans des bassins revêtus de marbre. Chaque pièce d'eau étoit habitée par différentes sortes de poissons qui, contre l'usage ordinaire des animaux de cette nature, chantoient avec tant de mélodie, que leurs concerts firent éprouver aux oreilles de Biribinker les sensations les plus agréables. On entendoit, entr'autres, une carpe qui faisoit le dessus à ravir : ses roulemens auroient fait honneur au premier *Castre* de l'opéra P. . . . Notre héros l'écouta long-tems avec plaisir. Plus il voyoit de merveilles, plus sa curiosité étoit piquée. Inquiet de savoir à qui appartenait cette île enchantée, & si, comme il le croyoit, elle étoit située dans un monde souterrain, il interrogea les poissons : car, se dit-il à lui-même, puisqu'ils chantent, à plus forte raison parleront-ils. Ses questions furent inutiles. Les poissons chanterent toujours, sans se mettre en peine de lui répondre.

Biribinker, ennuyé d'attendre, poursuivit son chemin & se trouva dans un grand jardin potager. Tous les légumes paroissoient y croître en abondance & sans culture. En se frayant un chemin

dans cette espèce de désert, le prince heurta, par hasard, son pied droit contre un gros concombre.

Seigneur Biribinker, lui dit le concombre; faites attention une autre fois où vous poserez les pieds.

Pardon, respectable concombre, lui répondit Biribinker. Je ne l'ai pas fait à dessein. J'aurois certainement été sur mes gardes, si j'eusse pu m'imaginer que les concombres de cette île fussent des personnages si importans. Je me félicite, cependant, de ce que cette petite inadvertance me procure le plaisir de te connoître. J'espère que tu voudras bien m'apprendre où je suis, & me dire ce que je dois penser de tout ce qui vient frapper ici mes yeux & mes oreilles.

Prince Biribinker, répondit le concombre, votre présence m'est extrêmement agréable. Je goûterai le plus grand plaisir à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Apprenez donc que vous êtes ici, dans le ventre d'une baleine, & que cette île....

Dans le ventre d'une baleine? interrompit Biribinker..... Cela surpasse tout ce qui m'est arrivé jusqu'à présent. Je ne serai plus étonné de rien. Ma foi, si on trouve dans le ventre d'une baleine de l'air, de l'eau, des îles, des jardins, un soleil, une lune & des étoiles..... si les

rochers y sont aussi mous que le duvet; si les poissons y chantent, si les concombres y parlent...

Oh! ne soyez pas étonné de m'entendre parler. Le don de la parole me distingue des autres concombres, citrouilles & melons de ce jardin. Vous auriez marché sur cent autres concombres, sans qu'ils eussent proféré une seule syllabe....

Je te demande pardon encore un coup, repliqua Biribinker.

Point de pardon. Je serois fâché que cela ne me fût pas arrivé. Il y avoit long-tems que je vous attendois ici; & je commençois à désespérer de vous voir arriver. Je vous proteste qu'il est fort désagréable d'être concombre pendant cent ans lorsqu'on n'est pas né pour cela, & qu'on est accoutumé à voir bonne compagnie. Enfin le tems est venu. j'espère que vous ne refuserez pas de me venger du maudit Padmanaba.

Que dites-vous de Padmanaba? Parlez-vous de ce magicien qui métamorphosa la belle Cristaline, & qui condamna la charmante Mirabelle à devenir crocodile toutes les fois que....

Précisément. Plus de la moitié des enchante-mens qu'à occasionnés ce vieux fou, est détruite: & j'espère reprendre bientôt ma forme naturelle.

Vous avez donc aussi à vous plaindre de lui?

Excusez-moi, répondit le concombre, si cette question me fait rire... Ne remarquez-vous pas

que je dois être d'une condition plus relevée que les concombres ordinaires? Mirabelle ne vous a-t-elle rien dit d'un certain salamandre que le vieux Padmanaba surprit dans des certaines circonstances?...

Eh, mais, elle m'a parlé d'un amant, d'un être qui.....

Doucement, vous en savez plus qu'il ne faut. Je suis précisément ce salamandre, ce Flox dont on vous a raconté l'histoire... Padmanaba, outré de la scène dont il avoit été témoin, jura de ne plus habiter son palais. Il ne se fioit pas plus aux mortels qu'aux demi-dieux. Les gnomes, les sylphes, les salamandres & les tritons lui devinrent également suspects. Il ne se crut en sûreté que dans une solitude parfaitement inaccessible. Après beaucoup de projets qu'il rejetoit presque aussitôt qu'il les avoit formés, il s'avisa de se retirer dans le ventre de cette baleine, où il crut que personne ne viendrait le chercher. Des salamandres lui construisirent un palais; &, pour éviter de leur part, toute espèce de trahison, il les changea, ainsi que moi, en autant de concombres, à condition qu'ils resteroient tels jusqu'à ce que le prince Biribinker vint leur rendre leur forme naturelle. Je suis le seul à qui il ait laissé l'usage de la raison & la facilité de parler. Il a cru que le souvenir de ma félicité passée, ne

feroit qu'aggraver mes maux. Quelque désagréable que soit la figure d'un concombre, & quelque épaisseur que puissent avoir les organes, j'ai fait des observations, pendant cent années, qui m'ont conduit à des raisonnemens justes. En un mot, je connois les affaires du seigneur Padmanaba, beaucoup mieux qu'il ne se l'imagine. Je vous instruirai de manière que vous pourrez rendre inutiles toutes les précautions qu'il a prises pour vous échapper.

Je vous en aurai la plus grande obligation, répliqua le prince. Je me sens une certaine instigation à jouer des tours au bon Padmanaba. C'est, sans doute, ma destinée qui m'y entraîne; car je n'ai reçu personnellement aucune offense de sa part.

Comment! vous ignorez donc qu'il est cause que le grand Caramoussal qui demeure à la cime du mont Atlas, vous a donné le nom de Biribinker? Et n'est-ce pas ce nom qui vous a été deux fois si fatal? N'est-ce pas lui qui a rebuté votre belle laitière, qui l'a mise entre les griffes.

Quoi? c'est au vieux Padmanaba que je dois le nom de Biribinker? Quelle connexion peut-il y avoir entre le prince Biribinker & ce vieux magicien? De grâce, expliquez-moi ce mystère. Je commence à croire que mon nom seul m'a attiré toutes les choses extraordinaires que j'ai éprou-

vées. Je voudrois savoir sur tout, pourquoi tous ceux que je rencontre, pour la première fois, & jusqu'aux concombres, m'appellent par mon nom, & paroissent aussi instruits que moi-même de toutes les circonstances de ma vie.

Il ne m'est pas encore permis de satisfaire votre curiosité sur ce point. Dès que notre entretien sera achevé, il ne dépendra que de vous de connaître la vérité. La plus grande difficulté est surmontée. Padmanaba ne s'est jamais imaginé que vous viendriez le trouver dans le ventre d'une baleine.

Je vous avoue sincèrement que j'y pensois encore moins que lui. Convenez qu'il a fait l'impossible pour échapper à sa destinée. Mais vous me parliez, il n'y a qu'un moment, d'un palais que ce vieillard a fait construire dans cette île, par des salamandres? Je m'imagine que nous sommes ici dans les jardins qui l'entourent. D'où vient que je promène inutilement mes yeux de tous les côtés, pour l'appercevoir?

La raison en est très-simple. Vous le verriez infailliblement, s'il n'étoit pas invisible.

Invisible? J'espère, au moins, qu'il ne sera pas impalpable.

Non; mais, comme il est construit de flammes compactes.....

Vous me parlez-là d'un singulier palais. S'il est

construit de flammes , comment peut-il être invisible ?

Voilà le merveilleux de l'affaire. Vous ne pouvez voir le palais dans l'état où vous êtes actuellement. Avancez environ deux cens pas de plus ; & la chaleur que vous ressentirez , vous convaincra que je vous aurai dit vrai.

Après avoir vu tant de choses extraordinaires dans le ventre de la baleine , Biribinker auroit-il dû douter des merveilles dont le concombre lui parloit ? Indécis , il s'avance vers le palais invisible. A peine a-t-il fait cent pas , qu'il sent un degré de chaleur : plus il avance plus la chaleur augmente. Il revient sur ses pas , & cherche son ami le concombre qui , dès qu'il l'entend lui crie : eh bien ! prince Biribinker , m'en croirez-vous à l'avenir , sur ma parole ? Vous devez être convaincu , actuellement , de l'existence du palais de flammes dont je vous ai parlé ?

Je fais qu'il subsiste ; mais j'ignore de quelle manière j'y pourrai entrer. Je ne saurois te taire que j'ai une envie irrésistible de pénétrer dans son enceinte ; & dût-il m'en coûter la vie. . . .

Vous ne paierez pas si cher l'accomplissement de votre désir. Si vous voulez faire tout ce que je vous dirai , le palais deviendra visible pour vous , & vous pourrez y entrer en toute sûreté. . . . Il ne vous en coûtera qu'un saut.

Quelque

Quelque périlleux qu'il puisse être, je le hasarderai.

Eh bien, à soixante pas d'ici, derrière ces grenadiers, vous trouverez, au milieu d'un petit labyrinthe de jasmins & d'orangers, un bassin rempli de feu. Allez-vous y plonger; &, un quart-d'heure après, revenez me dire l'effet qu'aura produit le bain.

Rien de plus? Je crois que vous radotez, monsieur du concombre..... Je dois me baigner dans un bassin de feu, & venir ensuite vous faire part des effets de ce bain? Rien n'est plus extravagant.

Ne vous fâchez pas. Il dépend de vous d'entrer dans le palais invisible ou de ne pas l'aborder. Si vous m'aviez paru moins déterminé à faire cette démarche, je ne vous en aurois pas dit un mot; je ne me serois jamais avisé de vous faire une pareille proposition. Le bain de feu, dont je vous parle, n'est pas si dangereux que vous vous l'imaginez. Padmanaba, lui-même, en fait usage de trois en trois jours. Sans cela, il ne pourroit pas plus que vous habiter un palais de flammes. Quoiqu'après le grand Caramoussal, il soit le premier magicien de la terre, il est sujet comme vous aux maux attachés à l'humanité. Sans l'usage de ce bain, il seroit le plus malheureux des hommes. Il ne pourroit pas jouir en paix des plaisirs que

lui procura la société de sa belle salamandre.

Il vit donc avec une salamandre?

Sans doute. Croyez-vous donc qu'on se confine pour rien, dans le ventre d'une baleine?

Et... Est-elle jolie?

Pour faire une pareille question, il faut n'avoir jamais vu de salamandre. Ignorez-vous qu'une mortelle accomplie n'est qu'une guenon en comparaison de nos belles? Je connois, à la vérité, une ondine qui en fait de beauté, pourroit disputer le pas à la plus belle salamandre; mais aussi, il n'y a qu'une Mirabelle parmi toutes les ondines.

Oh! si la salamandre du vieux Padmanaba n'est pas plus belle que Mirabelle, vous pouviez vous dispenser de tant dépriser les beautés mortelles. Je conviens qu'elle a des charmes; mais je connois une certaine laitière.....

Dont vous êtes tant amoureux que vous avez juré à Mirabelle que vous ne la connoissiez pas. Si l'on vouloit juger de votre passion par vos principes.....

Cessez de philosopher, & dites-moi comment je pourrai pénétrer dans le palais invisible. Ne puis-je donc me dispenser de prendre ce maudit bain de feu?

Non.

Ah! je serai rôti, grillé, consumé, &.....

Que vous êtes singulier ! Je vous ai déjà dit qu'il m'importe extrêmement, à moi-même, que vous entriez dans le palais invisible où, si j'en dois juger par le nombre de circonstances.... Je me rais..... Depuis combien de tems ne gémissé-je pas sur mon état de concombre ! combien ne souhaitois-je pas d'être débarrassé de cette lourde enveloppe qui sied si peu à un esprit aussi spéculatif que le mien ! Essayez le bain pendant quelques minutes seulement.

Allons, voyons donc ce qu'il en adviendra. Peut être ne devois-je pas avoir tant de confiance en vous ; mais ma destinée l'emporte sur ma raison. Je pars ; & si dans un quart-d'heure vous n'apprenez pas de mes nouvelles, résignez-vous patiemment à rester concombre jusqu'au tems que Padmanaba cessera, de son gré, d'être amoureux ou jaloux.

En disant ces mots, le prince fit une profonde révérence au concombre, & pénétra dans le labyrinthe. Il y vit un grand bassin rond ; revêtu de pierres de diamans, & rempli d'un feu qui ne paroïssoit être entretenu par aucune matière combustible. Les flammes qui s'élevoient en serpentant, touchoient les myrthes & les rosiers, sans leur causer le moindre dommage. La fumée qu'elles produisoient n'étoit qu'une légère exhalaison, qui répandoit l'odeur la plus

délicieuse. Biribinker considéra ces prodiges pendant quelque tems, & se trouva dans un état d'irrésolution qui ne faisoit guère d'honneur à un héros de féerie. Peut-être seroit-il encore au bord du bassin, si une puissance invisible ne l'eût jeté au milieu des flammes, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Cette chute lui fit tant de peur, qu'il ne put appeler de secours. Mais dès qu'il s'apperçut que ce feu, bien loin de lui causer de la douleur, pénétoit tout son être d'une chaleur voluptueuse, il revint de sa frayeur & goûta tant de délices dans ce bain, qu'il y auroit passé le tems prescrit, si la chaleur qui augmentoit toujours ne l'en eût chassé. A peine fut-il hors du bassin, qu'il se sentit aussi léger qu'un zéphir. La découverte du palais mit le comble à sa joie. L'éclat de cet édifice surpassoit tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu. Biribinker se faisoit une idée très-avantageuse de la beauté que devoit renfermer un si magnifique château. Puis, se disoit-il, que les rubis & les diamans, comparés aux matériaux qui ont servi à la construction de ce palais, ne me paroissent que comme les pierres les plus communes, il est à présumer que la salamandre dont le seigneur concombre m'a parlé, doit l'emporter infiniment sur toutes les beautés que j'ai connues. On croit avoir élevé aux fées de superbes édifi-

ces, quand on en a fait les murs de saphirs ou d'émeraudes, les toits de rubis & les planchers de perles. En comparaison de ce palais de feu, que sont-ils autre chose que de viles chaumières !

Le prince avoit déjà traversé la première cour du château, dont la porte rayonnante s'étoit ouverte d'elle-même, lorsqu'il se ressouvint que le concombre lui avoit expressément recommandé de revenir le trouver au sortir du bain.

Apparemment (c'est le prince qui parle) a-t-il des instructions à me donner, sans lesquelles il y auroit peut-être de la témérité à vouloir pénétrer dans un tel palais. Puisque je me suis si bien trouvé de ses conseils, il ne seroit pas prudent de ma part, de croire que je puis actuellement me passer de lui.

Biribinker retourna vers son ami.

Eh ! lui cria le concombre aussi-tôt qu'il l'aperçut, le bain a fait sur vous un effet merveilleux. Je vous jure, par la vertu de ma charmante Mirabelle, qu'il n'y a point de salaman dre qui puisse vous résister. Mais que deviendra votre fidélité pour la laitière ?

Mon cher concombre, dans ma situation actuelle, vos remontrances deviennent inutiles.

Je voulois dire seulement.....

Bon, bon, je vous devine à merveille, & je

vous répondez que vos exhortations offensent ma fermeté. Vous vous défiez de mon courage ; & moi , je vous assure que le souvenir de ma divine laitière me prémunit autant contre les charmes réunis de vos beautés , que si elles n'étoient que d'horribles gnomides.

Nous verrons si votre générosité , si votre délicatesse.... en un mot , si vos sentimens.... Après tout ce qui s'est passé dans un certain château , je ne puis qu'avoir très-bonne opinion de vous ; mais , malgré tout cela , je ne saurois vous cacher que je vois votre fidélité en très grand danger. Au reste , vous êtes encore le maître d'entrer ou non dans le palais. Pensez-y. Réfléchissez-y murement.

Pourquoi as-tu donc voulu que je me baignasse ; s'il ne m'est pas permis d'y entrer. Encore un coup , ami , ne crains rien pour ma fidélité : elle est à toute épreuve. Dites-moi ce que j'aurai à faire lorsque j'y ferai.

Vous ne trouverez de résistance nulle part, Toutes les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Si vous avez quelque chose à craindre , ce n'est que du côté de votre cœur.

Mais quelle mine crois-tu que me fera le vieux Padmanaba ?

Si je dois juger des heures par le mouvement des astres , il est déjà minuit , tems auquel le

vieillard est enseveli dans un profond sommeil. Mais, supposé qu'il s'éveillât, vous n'avez rien à craindre de sa colère. Tout son pouvoir doit céder à la vertu enchanteresse de votre nom. Et, puisque vous avez remporté tant d'avantages sur lui, il y a tout lieu d'espérer que vous ne serez pas moins heureux cette fois-ci.

Qu'il en arrive ce qu'il voudra, je suis résolu de tenter l'aventure. Je ne suis pas pour rien dans le ventre d'une baleine. Adieu, cher concombre, au plaisir de te revoir.

Bien du bonheur au vaillant & aimable Biri-binker. Que la prospérité t'accompagne, toi, qui es la fleur & l'ornement de tous les chevaliers des fées. Que l'aventure, au-devant de laquelle tu cours avec tant de courage, puisse se terminer avantageusement. Vas, sage fils de roi, porte tes pas où ta destinée t'appelle; mais garde-toi de négliger les avis d'un concombre qui est ton ami, & qui peut-être pénétre plus avant dans l'avenir qu'aucun faiseur d'almanachs.

Cet éloquent adieu terminé, le concombre s'aperçut que son protégé avoit déjà enfilé la première cour du château. Biribinker n'étoit occupé que de ce qu'il alloit voir. Son imagination exaltée par le bain dont il s'étoit servi, lui représentoit la belle salamandre qu'il espéroit voir bientôt, sous des traits si enchanteurs, qu'il

desira d'obtenir encore la permission d'être infidèle à sa belle laitière.

Lorsqu'il eut gagné le premier vestibule, un bruit épouvantable vint frapper ses oreilles. Il s'arrêta un moment pour écouter : plusieurs femmes se dispuoient. Biribinker curieux de son naturel, voulut savoir quel étoit le motif de leur contestation. Il ouvre la porte d'une grande salle où il trouve cinquante naines dont la laideur surpasse tout ce que l'imagination d'un Calot ou d'un Hogarth peut produire de plus burlesque.

Au premier coup d'œil, Biribinker crut être au sabbat. Il seroit certainement tombé en défaillance, si les singeries de ces naines ne l'eussent forcé à éclater de rire. A peine ces gnomides, dont la plus jeune pouvoit avoir quatre-vingt ans, l'aperçurent-elles, qu'elles coururent toutes au devant de lui, avec autant de célérité que leurs jambes torfes pouvoient le leur permettre.

Vous venez fort à propos, prince Biribinker ; lui cria une des plus laides, pour terminer une dispute qui a failli nous faire venir aux mains.

Vous querellez-vous pour savoir laquelle d'entre vous est la plus belle ?

Précisément ; vous l'avez deviné du premier coup.

Imaginez-vous, mon beau prince, qu'après les avoir toutes forcées à me rendre la justice qui m'est dûe; cette guenon, cette petite pagode que voilà, ose me disputer la pomme.

O ! le plus agréable & le plus juste de tous les princes, s'écria l'accusée, en lui pinçant les jambes, je m'en rapporte à votre décision. Regardez-nous attentivement l'une & l'autre confidérez-nous trait par trait, & prononcez en conscience. Peut-être me flatterois-je trop, si je disois tout ce que je pense.

Est-il possible, prince Biribinker, dit la première, qu'on pousse l'impudence jusques-là ? Premièrement, elle n'est pas d'un pouce entier plus petite que moi : & vous m'avouerez que cela ne fait pas un objet. En second lieu, je me flatte que ma bosse osera toujours se montrer à côté de la sienne. Mes pieds, comme vous voyez, sont aussi larges & même plus longs que les siens. Elle se prévaut de la grosseur & de la noirceur de sa gorge; mais vous conviendrez pourtant, ajouta-t-elle en ôtant son fichu, que la mienne, si elle n'a pas autant d'étendue est au moins plus noire que la sienne.

Soit, s'écria la rivale. Je te cède ce frivole avantage, puisque je l'emporte sur toi dans tous les autres points

Vous riez, mon beau prince ? Je n'en suis pas

étonnée. Rien n'est effectivement plus risible que la vanité de cette guenon. J'ai honte de vanter moi-même mes attraits; mais remarquez combien mes jambes sont plus torfes que les siennes. Je ne vous parlerai pas du reste. On voit que ses yeux sont beaucoup plus fendus que les miens, que mes joues sont plus boursoufflées que les siennes, & que sa lèvre inférieure.... Enfin, je puis me flatter que la nature a prodigué ses plus rares faveurs pour former chacune des parties qui entrent dans la composition de mon être.

Mademoiselle, lui repliqua Biribinker, aussitôt que ses éclats de rire lui permirent de parler; je ne suis pas un grand connoisseur, mais il me semble que votre compagne ne fait que plaisanter, lorsqu'elle s'avise de vouloir passer pour plus belle que vous. Les grands avantages que vous avez sur elle sautent aux yeux, & je ne doute pas que le bon goût de messieurs les gnomes ne vous rende la justice qui vous est dûe.

La première gnomide parut très-choquée de cette décision; mais Biribinker qui avoit une envie demesurée de voir la belle salamandre, n'écouta point les reproches qu'elle lui fit. Il se retira après avoir souhaité le bon soir à tout ce cercle de guenons qui, au lieu de lui répondre, se mit à rire à gorge déployée.

Le prince sorti de chez les gnomides, se trou-

va vis-à-vis d'un grand portail qui s'ouvrit de lui-même. Il regarda ce phénomène comme un présage assuré du bonheur qui l'attendoit. Plein de courage & d'espérance , il traverse une galerie , monte un grand escalier , entre dans une vaste anti-chambre qui le conduit d'un appartement à l'autre. Malgré le changement que le bain de feu avoit opéré dans sa nature , il fut cent fois sur le point d'être ébloui par l'éclat de l'ameublement.

Quelque diversifiées & extraordinaires que fussent les choses qui brilloient à ses yeux , il les oublia toutes pour contempler quelques tableaux qui représentoient une jeune salamandre d'une beauté merveilleuse. Il ne douta point que ce ne fussent des portraits de l'amante du vieux Padmanaba. Elle étoit représentée sous toutes sortes d'ajustemens & dans toutes les attitudes imaginables. On la voyoit quelquefois endormie , & quelquefois éveillée , tantôt en Diane , tantôt en Vénus , ici en Flore , & là en Hébé : en un mot , les différens points de vue , sous lesquels on la voyoit dans ces portraits , donnoient une si haute idée de sa personne , que le prince goûtoit déjà les prémices du plus parfait honneur. Il étoit souvent incertain , de ce qu'il devoit le plus admirer , ou la beauté de l'objet , ou le grand art du peintre. Il avoua que le *Titien* & *Rembrandt*

n'étoient que des barbouilleurs , en comparaison des peintres salamandres. L'aspect de ces tableaux fit une si vive impression sur l'esprit du jeune héros, qu'il attendit avec la plus grande impatience le moment de voir l'original de ce qu'ils retraçoient. Après avoir parcouru beaucoup de chambres sans trouver personne, il apperçut une porte entr'ouverte, qui le conduisit dans le jardin le plus extraordinaire qui exista jamais. Les arbres, les plantes, les fleurs, les cabinets étoient de feu. Biribinker ne jeta qu'un léger regard sur ce spectacle majestueux, parce qu'il voyoit au bout d'une allée un pavillon dans lequel il espéroit trouver sa belle salamandre. Il y vole : la porte s'ouvre encore d'elle-même. Il entre dans une grande sale, & de là dans un cabinet où il ne voit qu'un vieillard, d'une figure majestueuse, qui est couché sur un sofa & enseveli dans un profond sommeil. Le prince ne doute pas que ce ne soit le vieux Padmanaba. Quoiqu'assuré de n'avoir aucune violence à craindre de sa part, il ne peut s'empêcher de tressaillir, lorsqu'il fait attention qu'il est si près de cet enchanteur, & dans un endroit où tout est magique. Mais le souvenir qu'il a été choisi par le destin pour détruire les enchantemens de Padmanaba, joint au desir de voir la belle salamandre, ranime son courage.

Il s'approchoit du sofa pour s'emparer d'un sabre qui étoit sur un couffin à côté du vieillard, lorsqu'il crut donner du pied contre quelque chose de mouvant. Curieux de savoir quel est l'objet invisible qui s'oppose à sa marche, il cherche, il examine, & porte la main sur un petit pied charmant. Selon le cours ordinaire de la nature, ce pied doit appartenir à une jambe; cette jambe doit même répondre à une autre partie du corps, & ainsi du reste. Effectivement, de point en point, Biribinker parvint à découvrir, par le secours du tact, le corps invisible d'une femme qui ne peut être que Vénus ou la belle salamandre. Au moment qu'il fait cette découverte, la plus agréable symphonie frappe ses oreilles, sans qu'il puisse appercevoir ni musiciens ni instrumens.

Au premier coup d'archet, Biribinker effrayé s'éloigne de sa belle invisible. Il craint que le bruit n'éveille le magicien. Mais son étonnement & sa terreur redoublent, lorsqu'il remarque que Padmanaba est disparu.

Cet enchanteur avoit assez d'expérience pour se conduire prudemment dans toutes les occasions. Il savoit depuis longtems combien Biribinker lui feroit un jour dangereux. Et le seul desir d'éviter la présence d'un prince qui ne paroïsoit être né que pour rompre ses enchantemens;

fut le seul motif qui le détermina à fixer son séjour dans le ventre d'une baleine. Mais comme cette demeure ne lui parut pas encore un asyle assez sûr pour lui, & pour sa belle salamandre, qui étoit l'unique objet de ses soins, il la munit d'un talisman qui avoit deux grandes qualités : celle de la rendre invisible à tous les yeux, excepté aux siens, & de produire, dès qu'on le touchoit, une musique magique. Si Biribinker (c'est ainsi que raisonnoit le vieux Padmanaba) si Biribinker surmonte tous les obstacles qu'il rencontrera pour entrer dans le ventre de la baleine, & même pour pénétrer jusques dans l'enceinte du palais, je saurai soustraire à ses regards la belle ; & s'il la découvre, quoiqu'elle soit invisible, la musique qui se fera entendre, aussi-tôt qu'il portera les mains sur le talisman, le déconcertera, & me mettra en état de prévenir tout désastre.

Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que le bon vieillard étoit sujet à une espèce de léthargie qui le faisoit dormir seize heures par jour. La mauvaise opinion qu'il avoit conçue du beau sexe, depuis les tours qu'il avoit essuyés de la part des fées Cristalline & Mirabelle, fut le motif qui l'engagea à ensevelir la belle salamandre, pendant tous le tems qu'il dormoit, dans un sommeil enchanté dont personne que lui ne la

potivoit tirer. Le seul Biribinker avoit le même droit, mais à de certaines conditions, & seulement dans de certaines circonstances; & Padmanaba (c'est ainsi que le vouloit le sort) perdoit dans un seul moment tous ses droits sur la belle salamandre.

Il est à présumer que le prince chercha à découvrir la jambe de qui dépendoit le beau pied dont nous avons parlé. Et pour peu qu'on lui suppose de curiosité, on conviendra qu'il dut toucher le talisman que portoit la salamandre: & on n'en peut plus douter, dès qu'on fait que la musique qui devoit être l'effet de ce toucher se fit entendre.

Ici, don Silvio ne put s'empêcher d'interrompre don Gabriel, pour le prier de s'expliquer un peu plus clairement sur ce qui concerne le talisman. Je vous trouve depuis quelque tems un peu obscur, ajouta-t-il; je n'ai presque rien compris de ce que vous avez raconté depuis le réveil du vieux Padmanaba. Toute la société, sans en excepter la belle Hiacinte, rit des remarques de don Silvio; & le seigneur Gabriel ne put se tirer d'affaire qu'en disant que toute l'obscurité dont se plaignoit don Silvio, se trouvoit dans la chose même, & qu'en général, il y avoit peu de contes de fées qui fussent, d'un bout à l'autre, exempts de choses inintelligibles. Le chevalier parut être satisfait

de cette réponse, & don Gabriel continua ainsi son récit.

Dès que Biribinker eut touché le talisman, le bruit de la musique éveilla le vieux Padmanaba. On ne doute pas qu'il ne lançât un regard furieux sur le prince; mais comme sa force ne pouvoit agir sur son rival, il ne lui restoit d'autre parti à prendre que de se rendre invisible sur le champ, & de traverser avec promptitude tous les desseins de Biribinker.

Le prince qui avoit eu le tems de revenir du trouble où l'avoient jeté le concert invisible & la disparition de Padmanaba, voulut cependant savoir ce qu'étoit devenu ce magicien. Il parcourut tous les appartemens du château, muni du sabre que le vieillard avoit oublié dans sa fuite précipitée. Sur ce sabre étoient gravées différentes figures magiques. Le prince ne pouvant retrouver ni l'enchanteur, ni aucune autre personne, ne douta point que Padmanaba ne l'eût laissé maître absolu de son château & de sa belle. Triomphant, il retourne dans le pavillon, jette son sabre sur le canapé, & court se précipiter aux pieds de la belle invisible. Elle dormoit encore, quoique la musique continuât, tantôt en *Andante*, & tantôt en *Allegro*.

L'éclat que répandoient les meubles de l'appartement, la beauté des peintures & les sons touchans

touchans & variés de la musique entraînèrent le prince dans une espèce de délire. Il ne savoit si son esprit devoit s'en rapporter aux mouvemens de son cœur. Il croyoit avoir trouvé une beauté incomparable sur le sofa ; mais cette découverte pouvoit n'être qu'illusoire , ainsi que la plûpart de celles qu'on fait dans des palais enchantés. Ce doute embarrassa quelque tems Bibrinker. Enfin , appuyé de quelques raisons secrètes, il se crut à côté de cette belle salamandre dont le portrait avoit fait une si vive impression sur son ame. Cette idée lui fit oublier sa belle laitière , ainsi que les avis du concombre. Peu à peu l'obscurité augmentoit , & la musique devenoit plus touchante. Ces momens n'étoient guère propres à modérer le ravissement du prince

(Ici se trouve une petite lacune dans l'original de cette histoire. Sans hasarder la moindre conjecture , nous laissons aux auteurs de notre tems le soin de la remplir) Le prince , continue l'historien , sortit de son extase , & s'aperçut avec surprise , que la belle invisible secondoit les vœux qu'il lui adressoit ; d'où il conclut qu'elle devoit être éveillée. Il ne manqua pas de lui faire , dans le langage sublime auquel il avoit été accoutumé dans la ruche de la fée Mélisotte , les mêmes complimens qu'il avoit adressés en pareille occasion à Cristalline & à Mirabelle. L'invisible

n'y répondit d'abord que par des soupirs, & lui dit ensuite N'avez-vous pas aimé Mirabelle & Cristalline autant que vous m'aimez ? Ne leur avez vous pas fait à chacune les mêmes protestations ? Peuvent-elles se flatter d'avoir possédé votre cœur pendant un seul jour ? Ah ! Prince, le sort de celles qui m'ont précédée, est un présage non équivoque du mien. Dans la certitude accablante de vous perdre dans peu d'heures, comment voulez-vous ? . . .

Le prince lui réitéra les sermens les plus solennels de l'aimer à jamais.

Quand vous vous comparez aux deux fées que vous venez de nommer, ajouta-t-il, vous vous compromettez vous-même. Elles n'ont aucune sorte de mérite : elles ne pouvoient m'inspirer qu'un goût passager. Je vous jure, par toutes les divinités qui président à l'amour, que depuis le moment que j'ai vu votre portrait dans la salle, la laitière, que vous craignez, n'a pas plus d'empire sur moi qu'aucune autre laitière du monde. Oh ! s'écria-t-il, belle invisible, que ne puis-je prendre à témoin toute la terre & tous les élémens avec ceux qui les habitent, quand je vous jure la plus inviolable fidélité. Nous en sommes tous témoins, s'écrièrent quantité de voix mâles & féminelles. Biribinker, qui n'auroit jamais cru qu'on le prendroit au mot,

se leva promptement pour voir d'où partoient ces voix. O ciel ! Quelle langue feroit assez éloquente pour exprimer le trouble & la terreur qui le faisoient , lorsqu'il vit l'appartement tout à-coup éclairé ? O merveille ! ô aspect terrible ! Il se trouve dans le même cabinet qui avoit été le témoin de son infidélité. Au lieu d'être auprès de la belle salamandre, il se trouve aux pieds de l'horrible gnomide , à laquelle il avoit adjugé le prix quelques heures auparavant. Ce qui augmente sa confusion & sa douleur, c'est de se voir au milieu d'une troupe de spectateurs qu'il auroit voulu savoir bien loin de lui. Il mouroit de honte pendant que tout le palais retentissoit d'applaudissemens & de cris de joie. Sur le côté droit du sofa, il vit la fée Cristalline , tenant par la main le petit Grigri, & sur la gauche la charmante Mirabelle avec son cher Flox qui figuroit beaucoup mieux, comme salamandre que lorsqu'il étoit concombre. L'aspect de la fée Caprosine, celui de la belle laitière & du vieux Padmanaba qui étoit assis à côté de sa salamandre sur une nue d'or & d'azur, portée par de petits sylphes, mit le comble aux tourmens du malheureux Biribinker.

Courage ! prince Biribinker, lui dit la fée Cristalline, je vous pardonne l'excès d'impatience que vous fîtes paroître, lorsque vous voulûtes

partir de chez moi : qui marche à une pareille conquête , ne sauroit faire assez de diligence.

Prince Biribinker , lui dit Grigri , ne pensez pas que je doive vous avoir de grandes obligations ; car s'il n'eût tenu qu'à vous , j'aurois été bourdon pendant toute l'éternité. Mais dans la situation où vous êtes , il seroit cruel de se moquer de vous. Regardez ce qui vient de vous arriver comme une punition que vous avez bien méritée.

Si la belle , auprès de qui nous vous avons surpris , continua Mirabelle d'un air malin , n'est pas à tous égards digne de vous , vous avez au moins l'avantage de n'avoir pas à faire à une prude.

Quant à moi , ajouta celui qui avoit été concombre , je devrois à la vérité être mortifié d'avoir recouvré ma figure & la possession de ma chère Mirabelle , aux dépens de votre bonheur ; mais , comme concombre , je vous ai généreusement averti de craindre les suites d'une nouvelle infidélité , ainsi ne me blâmez pas , si comme salamandre je me réjouis de vous voir puni , pour n'avoir pas voulu suivre mes conseils.

Vois maintenant , malheureux Biribinker , balbutia la fée Caprosine , vois comment Caramoussal t'a soustrait à mon courroux. Regarde à mes côtés , l'aimable princesse Galactine que tu

ainois comme laitière, & qui, malgré la haine que je t'ai jurée, t'étoit destinée, si, par une infidélité trois fois réitérée, tu ne t'étois rendu indigne d'elle.

Si ma compassion pouvoit te soulager, mon pauvre Biribinker, lui dit la belle laitière, tu ferois moins malheureux. Je crois que les fées & les enchanteurs ont eu autant de part que toi-même aux fautes que tu as commises.

A ces mots, l'infortuné Biribinker leva les yeux, & lança sur sa chère laitière un regard mêlé de confusion, de tendresse & d'amour.

Apprends, lui cria le vieux Padmanaba, apprends, illustre Biribinker, modèle inoui de sagesse & de constance, que le vieux Padmanaba n'est pas encore assez âgé, pour laisser ta rémérité impunie. Puisse ton histoire passer de nourrice en nourrice, & être transmise à la postérité la plus reculée, afin qu'elle apprenne combien il est dangereux de consulter le grand Caramoussal sur sa destinée, & de voir une laitière avant l'âge de dix-huit ans.

A peine Padmanaba eut-il cessé de parler, qu'on entendit dans les airs un bruit épouvantable qui ébranla les fondemens du château. Tout le monde, excepté Biribinker, fut saisi d'effroi. Padmanaba même s'aperçut que cet orage venoit d'une puissance supérieure à la sienne. Dans un

clin d'œil, le plafond de l'appartement & tous les toits du palais furent enlevés; & l'on vit au milieu des éclairs & du tonnerre, descendre sur une nue, & prendre place, entre le vieux Padmanaba & la fée Caprosine, le grand Caramoussal monté sur un hipogrife.

Le prince Biribinker est assez puni, cria-t-il d'une voix majestueuse. Le sort est satisfait : je le prends sous ma protection.... Disparoïs, indigne guenon, continua-t-il, en donnant un coup de baguette à la gnomide. Et vous, prince Biribinker, choisissez entre ces quatre belles, (la salamandre, la sylphide, l'ondine & la mortelle) celle qui vous plaira le plus. Elle sera votre épouse & vous guérira de l'inconstance qui, jusqu'ici, a été votre unique défaut.....

Si Padmanaba avoit eu des dents, il les auroit certainement grincées de dépit, tant il s'attendoit peu à un pareil dénouement. Toutes les belles avoient les yeux fixés sur le prince. On lisoit dans ceux de la jeune salamandre qui n'avoit pas dit un seul mot, combien elle étoit fâchée d'avoir été remplacée par une gnomide auprès de Biribinker. Celui-ci qui passoit dans un moment d'une extrémité à l'autre, de l'excès de la honte & du désespoir, à la plus haute félicité, n'hésita pas une minute à faire son choix. Quoique les dames élémentaires fussent infiniment plus belles

que sa laitière, leurs charmes ne purent obtenir de lui qu'un regard passager. Il se jeta aux pieds de son adorable Galaëttine & lui demanda pardon de ses étourderies. Il courut aux genoux de Caramoussal qui le releva, le prit par la main & le mena vers la laitière.

Recevez pour votre époux le prince Cacamiello; actuellement que mes vues sont remplies, il portera ce nom. Biribinker & la laitière n'existent plus. Vous avez l'un & l'autre payé le tribut que vous deviez à la féerie, il ne me reste plus qu'à remettre le prince Cacamiello dans le sein de son auguste famille & de vous l'attacher, princesse Galaëttine, par un lien indissoluble. Et vous belles fées, ajouta-t-il, en se tournant du côté de Cristalline & de Mirabelle, vous devez être satisfaites de mes procédés, puisque par mes soins vous avez recouvré vos amans & vos premières figures. Et moi, pour me dédomniager de mes peines, je m'approprie la belle salamandre qui ne faisoit que dormir chez le vieux Padmanaba.

A peine le grand Caramoussal eût-il achevé de parler, qu'il fendit trois fois l'air avec sa baguette. Tout-à-coup l'enchanteur, le prince & la princesse se trouvèrent dans le cabinet du roi qui fut enchanté de revoir son fils, l'héritier présomptif de sa couronne, avec une si belle princesse, & pourvu d'un si beau nom (*Cacamiello*).

Bientôt après leur arrivée, on célébra leurs noces avec la plus grande pompe. Quand le vieux roi fut parti pour le dix-neuvième monde, Cacamiello gouverna avec tant de sagesse, qu'il fut aimé de tous ses sujets. Il fit Flox son premier visir, en récompense des services qu'il lui avoit rendus étant concombre. Les fées Cristalline & Mirabelle parurent à la cour toutes les fois que la reine accoucha. La première n'oublia jamais d'y mener son petit Grigri qui, malgré sa laideur, gagna la tendresse & la confiance des dames d'honneur.

Ici se termine l'histoire du prince Biribinker, ajouta don Gabriel : elle est aussi vraie qu'instructive. J'aurai lieu de m'applaudir si j'ai réussi dans mon entreprise qui étoit de vous amuser & de guérir la belle Hiacinte de ses préjugés contre la féerie.



C H A P I T R E I I I .

Remarques sur l'histoire précédente.

SI c'étoit-là votre unique objet, dit Hiacinte à don Gabriel, je suis fâchée que vous n'y ayez pas mieux réussi. A vous dire vrai, il me semble que l'extravagance ne peut être poussée plus loin que dans ce conte. Don Silvio feroit de trop bonne foi, s'il ne s'appercevoit pas de votre dessein. Vous voulez faire perdre aux fées tout le crédit qu'elles ont sur son esprit.

Vous jugez un peu trop rigoureusement de ce conte, répliqua don Eugénio. Il est vrai qu'on a bouleversé la nature dans cette histoire. Le caractère des personnages est tout à fait impertinent, & les aventures qu'on y raconte sont incroyables. Si l'on vouloit juger les uns & les autres d'après les préceptes de la raison, de la vraisemblance & de la saine morale, on ne trouveroit en effet rien de plus extravagant. Mais le pays de la féerie est situé au-delà des confins de la nature; il est gouverné par ses propres loix, ou, pour parler plus exactement, il ne l'est par aucunes loix, ainsi que certaines républiques que je ne veux pas

nommer. On ne peut juger d'un conte de fées que par un autre de la même espèce. L'histoire de Biribinker, considérée sous ce point de vue, est non-seulement aussi vraisemblable & aussi instructive, mais plus intéressante encore qu'aucune histoire de cette trempe, à celle des quatre Farcards près.

Je voudrois savoir, par exemple, demanda Hiacinte, ce que vous trouvez d'instructif dans ce conte.

Des moralistes de profession, répliqua don Eugénio, qui peuvent extraire tout un système de morale d'une seule élégie de Tibulle, seroient plus en état que moi de répondre à cette question. Mais pour ne pas abandonner entièrement ma thèse, permettez que je vous fasse une question, à mon tour. Le dérèglement & le crime ne sont-ils pas toujours punis dans cette histoire; & vertu n'y est-elle pas récompensée dans la personne de la laitière? Après avoir lu ce conte, n'est-on pas convaincu que la curiosité qui nous porte à vouloir pénétrer dans l'avenir, pour nous soustraire à notre destinée, est folle, imprudente & dangereuse? Si le roi au gros ventre n'eût pas consulté le grand Caramoussal, on n'aurait jamais su qu'il étoit dangereux pour le prince de voir une laitière avant l'âge de dix-huit ans. Il n'aurait jamais porté le nom de *Biribinker*; il aurait été

élevé à la cour de son père ; & quand le tems de le marier seroit venu , on auroit fait demander par des ambassadeurs la princesse Galactine , à ses parens : & tout se seroit passé dans l'ordre naturel des choses. La curiosité du roi son père & l'oracle prononcé par le grand Caramoussal , furent les seules causes de ses défastres. Le moyen qu'on employa pour que le prince ne vît point de laitière , fut précisément ce qui lui en facilita la rencontre. On n'avoit que faire du nom de Biribinker , parce que le prince n'auroit jamais eu aucune de ces aventures singulières , s'il ne se fût pas appelé ainsi.

Vous parlez vrai , dit dona Félicia. Le seul nom de Biribinker fait la beauté de la pièce : le nom à part , ce conte seroit un conte très - ordinaire. Quoi qu'il en soit , je prends le prince Biribinker sous ma protection ; & si j'avois l'honneur de porter un chapeau , je soutiendrois *contre tous & un chacun* , que l'amour du prince Biribinker , la vertu de madame Cristalline , la délicatesse de Mirabelle , avec ses habits d'eau sèche & ses distractions , le géant Caraculiamborix , l'œuf d'autruche , la baleine , les lacs , les isles & les châteaux enchantés qui se trouvent dans son corps , ainsi que le palais de feu & le concombre qui parle & qui connoît le cours des astres , & enfin que toutes les choses merveilleuses qu'on a eu

soin de faire entrer dans ce conte, en font le conte le plus drôle que j'aie jamais entendu.

Vous omettez la carpe qui chantoit de si beaux airs d'opéra, dit Hiacinte, le chien qui dansoit sur la corde, & les œillades enflammées de Biribinker qui vitrifièrent les cailloux d'un ruisseau.

On aura de la peine à trouver un conte, ajouta don Gabriel, où les matériaux les plus précieux soient aussi prodigués que dans celui-ci. Je suis sûr qu'on parcourroit tous les cabinets de curiosités de l'Europe, sans y trouver un seau de rubis.

Notre héros avoit écouté attentivement tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre. Lorsqu'il s'aperçut qu'on attendoit son avis; il parla ainsi, avec le plus grand sang froid :

J'aurois souhaité, je vous l'avoue, que le prince Biribinker eût été plus fidèle à sa laitière qui devoit être une personne fort aimable, ou j'aurois désiré qu'il fût puni plus rigoureusement de son inconstance. Mais, cela excepté, ainsi que la conduite & le caractère de quelques autres personnages du conte, je ne vois pas ce qu'on peut trouver d'extravagant ou d'impossible dans l'histoire de ce prince.

Comment ! don Silvio, reprit Hiacinte, vous croyez qu'il est dans l'ordre de la nature qu'un homme se curè les dents avec un orme ? Vous

croyez qu'il soit possible qu'une baleine jette de l'eau, par ses narines, à cinquante lieues d'elle; qu'un rocher soit mou; que des poissons chantent, que des concombres parlent?

Oui, sans doute, belle Hiacinte, répondit dont Silvio, pourvu que nous ne veuillions pas juger de ce qui est possible à la nature, par cette petite portion de la nature que nous avons sous les yeux, & par ce qui se passe journellement devant nous. Il est vrai que Caraculiamborix, comparé aux hommes ordinaires, est un monstre; mais il devient un pigmée vis-à-vis d'un habitant de Saturne. Pourquoi n'y auroit-il pas une baleine assez grande pour contenir des lacs & des îles?

Quant à la baleine, interrompit don Gabriel, on ne peut nier la possibilité de son existence. Il y a apparence que c'est la même dont Lucien fait une description détaillée dans son histoire véritable. Cet auteur a découvert un pays immense dans cet énorme poisson; cette région étoit habitée par cinq ou six nations différentes qui, sans doute, s'étoient entre-détruites, lorsque Padmanaba y fit construire son palais. Ce qui pourroit rendre douteuse toute cette affaire, c'est que Biri-binker prétend y avoir vu un soleil, une lune & des étoiles.

Il ne faut pas prendre cela à la lettre, répliqua

don Silvio. Mais il est très-possible que Biribinker crut y voir ces astres. Il ne tenoit qu'à Padmanaba de fasciner les yeux de son rival. Cet enchanteur pouvoir placer des salamandres à une certaine distance, & les obliger d'imiter, par un cours réglé, le mouvement des astres qui roulent sur nos têtes.

Je voudrois bien savoir, dit Hiacinte, ce que don Silvio appelle impossible? S'il peut y avoir du feu compacte & de l'eau sèche, un cercle quarré.

Pardonnez-moi, belle Hiacinte, répliqua don Silvio. La rondeur fait l'essence du cercle Il est donc impossible de se faire l'idée d'un cercle quarré. Mais la fluidité n'est pas une qualité essentielle de l'eau & du feu. La glace n'est pas autre chose que de l'eau solide & compacte. Pourquoi l'art des génies élémentaires ne pourroit-il pas produire de l'eau sèche & du feu compacte? Ainsi, en supposant l'authenticité de l'historien, je ne trouve rien d'impossible dans l'histoire du prince Biribinker.

Voilà où je vous attendois, dit don Gabriel; tout dépend de l'authenticité des témoins. Apprenez donc, don Silvio, que toute cette histoire est de mon invention.

De votre invention? s'écria notre héros interdit. Ah! don Gabriel, je ne m'attendois pas à un pa-

reil tour de votre part. Mais vous avez cependant nommé l'historien qui.

J'ai voulu savoir combien vous étiez prévenu pour les fées & la féerie. J'ai rassemblé les objets les plus pittoresques, pour en former un conte qui n'a ni rime ni raison : c'est le prince Bimbink.

Les dames s'étoient retirées pour ne pas gêner la conversation de nos deux chevaliers. Don Silvio ne se rendit pas aussi facilement qu'on se l'étoit imaginé.

Je parie, lui dit don Eugénio, qu'au premier abord, vous avez cru que ce château & ces jardins étoient le séjour de quelques fées? Et il est très-certain que vous êtes dans le village de Lirias. Mon grand-père Gil Blas de Santillane obtint cette demeure de la générosité & de la reconnaissance de don Alphonse de Leyva. Les embellissemens que vous voyez sont l'ouvrage de mon père don Félix de Lirias. Il me semble, mon cher chevalier, que vous avez très-peu vu le monde. Il n'est pas étonnant que votre imagination ait été frappée de la ressemblance qui règne entre ces bâtimens & ceux dont vous avez lu la description dans les contes. Convenez, don Silvio, qu'au moment que vous avez vu ma sœur, vous vous êtes cru vis-à-vis d'une fée? Cependant mon curé vous prouvera, par un extrait de baptême,

qu'elle est mortelle & fille de bons chrétiens qui ne se sont jamais rendus suspects de magie. Il vous prouvera encore qu'elle est véritablement petite fille de l'aimable Dorothée de Jutella, à qui elle ressemble tant, qu'on prend très-souvent le portrait de l'une pour celui de l'autre.

Ces dernières paroles firent plus d'effet sur l'esprit de notre héros que tous les argumens qui les avoient précédées. Après avoir fait un petit compliment sur les charmes de dona Félicia, il se tut, & parut rêver à quelque chose de sérieux.

Il étoit tems d'aller à une comédie que don Eugénio faisoit représenter pour l'amusement de la société, par une troupe ambulante de comédiens. Cette récréation & la présence de dona Félicia rendirent à notre héros toute sa bonne humeur. Le souper fut extrêmement gai. Silvio fit son possible pour plaire à la belle veuve, après s'être moqué du prince Biribinker & de toutes les fées, d'aussi bonne foi que s'il n'eût jamais connu ni aimé de papillon.



CHAPITRE IV.

Découverte remarquable. Discretion de Pédrillo.

SI le lecteur a quelque chose de désobligeant à nous dire , parce que nous avons perdu de vue Pédrillo , depuis que notre héros est à Lirias , nous le prions de nous pardonner. Une partie de ce chapitre sera employée à réparer nos torts.

On doit se ressouvenir encore que la première fois que la belle Laure apparut à Pédrillo , sous la figure d'une sylphide , elle lui déroba son cœur , sans qu'il fût comment.

Le lendemain de l'arrivée de don Silvio à Lirias , mademoiselle Laure descendit dans le jardin , pendant que tous ceux qui étoient dans le château faisoient la sieste. Elle alla dans un cabinet de feuillages dans le dessein de s'y reposer. On ne fait par quel hasard Pédrillo qui avoit la même intention , choisit précisément la même solitude. Nos deux personnages se rencontrèrent donc aussi inopinément que Didon & le héros de Troye. Il ne fut point question de sommeil : on s'assit pour

jafer. Pédrillo profita de cette circonstance pour déclarer sa passion à la belle Laure qui, contre la coutume des soubrettes espagnoles, n'étoit ni prude ni galante. On n'acquiert de droits sur mon cœur, lui dit-elle, que par beaucoup de bonne foi. Elle tourna Pédrillo de tant de manières, & lui fit tant de questions, que celui-ci lui raconta tout ce qu'il savoit de l'histoire de son maître. Laure apprit comment le portrait de la princesse enchantée s'étoit trouvé; & elle vit par la description détaillée que lui fit le valet de don Silvio, que ce bijou étoit précisément le même que sa maîtresse avoit perdu en allant à son hermitage. Elle fit part de ses conjectures à son ami; & sur le récit que lui fit Pédrillo de la manière dont ce portrait avoit été enlevé à son maître, ils se mirent l'un & l'autre en chemin pour aller le revendiquer. Ils ne doutèrent pas que ce bijou ne fût entre les mains d'une des paysannes qui travailloient aux environs du château; & leur supposition se trouva juste. Le portrait fut rendu pour quelque maravédis; & dès le même soir, on le livra à dona Félicia. Cette dame apprit en même tems tout ce que Pédrillo avoit confié à sa femme de chambre. Elle crut posséder alors le talisman qui devoit défenchanter son cher don Silvio de Rosalva.

Laure défendit à Pédrillo, sous les peines les

plus rigoureuses, de ne rien révéler à son maître de tout ce qui s'étoit passé. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'impatience de Pédrillo. Il eut toutes les peines du monde à attendre l'occasion de justifier cette remarque : que le moyen le plus sûr d'exciter certaines personnes à être indiscrètes, est de leur recommander de se taire. Cette occasion s'offrit dès le lendemain. Le maître & le valet étoient tous les deux amoureux ; & par conséquent, ils dormirent très-peu. Dès la pointe du jour, Pédrillo vit son maître se promener dans le jardin d'un air rêveur. Il sortit tout doucement de sa chambre & l'alla trouver.

Don Silvio avoit passé une grande partie de la nuit à faire des réflexions peu avantageuses aux fées. Depuis qu'il avoit oui raconter l'histoire du prince Biribinker, il n'ajoutoit plus foi à ces sortes d'écrits. Ces réflexions l'entraînèrent dans des rêves qui roulèrent presque tous sur le chimérique des contes de fées, & sur les charmes de dona Félicia. La fraîcheur de la matinée l'invita à jouir de la promenade.

Pédrillo chercha long-tems son maître avant de le trouver. Pendant qu'il s'étoit habillé, don Silvio s'étoit enfoncé dans les allées du labyrinthe. On ne pouvoit rien voir de plus agréable que cette solitude, tant par son étendue que par la diversité de ses ornemens. Les bosquets, les

cascades , les temples grecs , les pagodes , les statues , &c. , la faisoient parfaitement ressembler à ces jardins enchantés dont on lit la description dans les romans. Notre héros ne pouvoit plus douter que toutes ces beautés ne fussent , malgré leur apparence magique , l'ouvrage de l'art : d'où il conçut que l'imagination seule produit ce merveilleux qu'il avoit pris jusqu'alors pour la nature même. Il goûtoit , à faire ces solides réflexions , le plaisir que ressent un esprit actif au moment d'une nouvelle découverte , lorsque tout-à-coup il apperçut Pédrillo au travers d'une haie de lauriers sauvages qui entouroit les ruines d'un vieux temple. Ce fidèle valet couroit à lui d'un air d'allégresse.

Oh ! bon jour , seigneur don Silvio , lui cria-t-il , du plus loin qu'il le vit. Etes vous encore en vie ? Morbleu ! on ne vous voit pas un seul instant pendant toute la journée. Si je n'avois appris de mademoiselle Laure que vous étiez encore ici , j'aurois cru que les fées vous avoient enlevé.

J'ai bien plus à me plaindre de toi , repliqua don Silvio en riant. Il faut que ta sylphide t'ait tout-à-fait enchanté , puisque je ne t'ai pas revu , depuis que tu sortis de la salle , lorsque dona Félicia y entra.

Seigneur , je crois que vous parlez juste , quand vous dites que je suis enchanté. Ce qui me le

fait croire , c'est qu'on dit que les enchantés ne boivent , ni ne mangent , sans maigrir. Je veux perdre mon nom , si depuis avant-hier , j'ai mangé la valeur de ce qu'une mouche peut emporter sur ses aîles. Tenez , quand nous sommes à table , je suis toujours assis vis-à-vis de mademoiselle Laure. Me voilà à la regarder continuellement : c'est tantôt d'un côté , tantôt de l'autre. Je vois comment elle mange ; je regarde dans sa petite bouche. Ses dents sont plus blanches que l'albâtre , & mieux rangées qu'une file de perles. Elle m'agace sans cesse ; elle me fait des petites mines , me marche sur le pied , ou rajuste son fichu ; & moi dans ces circonstances , j'oublierois , ma foi , de boire & de manger , si elle ne me mettoit de tems en tems quelques morceaux sur les lèvres. Malgré tout cela je suis , mordie , fier & dispos. Voilà ce que produit la bonne compagnie. Il me semble , seigneur , que vous vous portez aussi bien que moi ? Vous êtes si frais , vous avez de si belles couleurs . . Je gagerois pourtant que vous n'avez dormi que très-peu la nuit dernière ?

Ces insomnies , comme tu dis bien , sont une suite des effets que produit la bonne compagnie. Mais comment te trouves-tu dans ce château , Pédrillo ? Ne pensons-nous pas bientôt à nous remettre en chemin ?

En chemin ? s'écria Pédrillo en faisant un saut

en arrière , & regardant son maître d'un air malin :
Sambleu ! Avant de songer à partir , laissez-nous
arriver comme il faut. Il n'y a rien qui presse ,
seigneur. On ne trouve pas par-rout des gîtes
comme celui ci. Que les fées disent tout ce qu'il
leur plaira ! Je m'imagine qu'il vaut beaucoup
mieux vivre parmi des chrétiens , qu'au milieu
d'une nation d'enchanteurs , où l'on est sans cesse
entouré de lutins & d'esprits sans savoir à qui
l'on a à faire. La belle Laure fit ma conquête dès
le moment que je la vis , quoique je la prisse alors
pour une sylphide ; mais depuis ce tems-là , j'ai
appris qu'elle est Laure , de la même pâte que
nous, chrétienne comme nous ; & qu'au lieu d'être
une sylphide ou une gnomide , elle est mademoi-
selle Laure , femme de chambre de l'illustre dona
Félicia de Cardena ; & je l'en aime mille fois
davantage. Vous badiniez sans doute , seigneur
don Silvio , quand vous m'avez dit que votre
intention étoit de quitter ce château , ce château
où l'on n'a rien à désirer. Quoiqu'il ne soit ni de
saphirs ni de diamans , il est cependant , à ce que
m'a dit Laure , l'un des plus beaux qu'il y ait dans
la province. Si j'étois à votre place , je ne desirer-
ois jamais d'autre habitation. Quoique je ne fasse
semblant de rien , je fais bien ce que je fais : on
trouve souvent plus qu'on ne cherche. Ressou-
venez-vous en tems & lieu , seigneur , de ce que

je vais avoir l'honneur de vous dire : nous ne sortirons pas de ce château que nous n'ayons été temoins de deux ou trois noces : c'est moi qui vous en assure.

Je voudrois bien savoir quelle espèce de secret on t'a confié !

Vous me prenez donc pour un bavard ? Vous mériteriez que je ne dise rien du tout. J'ai mes raisons particulières pour me taire , & je pense que Laure a les siennes aussi , puisqu'elle m'a si sévèrement défendu de vous dire que la princesse..... Diantre ! J'allois découvrir le mystère. Heureusement je me suis retenu assez-tôt. Un peu de patience , seigneur ; les fruits tombent d'eux mêmes quand ils sont mûrs. On verra, dans peu, des choses extraordinaires. Convenons pourtant , seigneur , que vous êtes né sous une heureuse étoile ! Vivent les fées & les papillons enchantés ! Il est certain que si nous n'avions pas eu la folie de chercher le papillon bleu..... Je n'en dis pas davantage. Vous voyez , seigneur , que je ne puis me taire. Si j'étois un indiscret , ainsi que vous me l'avez souvent reproché , comment pourrois-je vous cacher que nous avons trouvé le portrait & la princesse ?

Que dis-tu ? Tu as trouvé le portrait de ma princesse ? Où est il ? Où l'as tu mis ?

Pardonnez-moi , seigneur , répondit Pédrillo

d'un grand sang froid. Je n'ai point de portrait. Je n'ai pas dit que j'avois trouvé le portrait de votre princesse, & je mentirois si je le disois.

Que dis-tu donc d'un portrait & d'une princesse qu'on a trouvés?

Vous ne m'avez pas compris, seigneur. Jé n'ai pas dit ce que vous croyez avoir entendu; car voici le mystère tel qu'il est. Mais puisque j'ai promis de n'en rien dire, je ne puis, sans indiscretion. Je vous conjure, seigneur, de ne pas me questionner. Le diable est malin. Je pourrois m'échapper sans m'en appercevoir. Je vous dirai seulement que si nous avions su ce que je fais à présent, la fée Rayonante ne nous auroit pas exposés à recevoir des coups de bâton, & nous n'aurions pas poursuivi le papillon bleu...; Mais je suis fou! Alors nous n'aurions pas trouvé notre princesse, quoiqu'elle ne soit que.... Cela est vrai. Oh! pour cela, oui. Qu'on en dise ce qu'on voudra. Doucement. Le mystère étoit sur le point de m'échapper.

Insipide maraud, s'écria don Silvio, parle donc de manière qu'on puisse te comprendre!

Dites que je suis un âne, seigneur; mais, moi qui vous parle, je n'y comprends pas plus que vous. A examiner la chose de bien près, on diroit que la fée s'est moquée de vous, & cependant il est très-sûr qu'elle vous a tenu parole, parce

que le portrait & la princesse sont trouvés, quoique celle-ci ne soit pas un papillon bleu, ni une princesse, à proprement parler. Tout cela est si embrouillé, que le diable n'y démêleroit rien. Il faut pourtant que l'on soit quelque chose; & si le portrait. Je ne fais où j'en suis. La tête me tourne à force de réfléchir sur nos aventures. On ne m'ôtera jamais la féerie de l'esprit. Car il est clair qu'un simple hasard ne pouvoit arranger tout cela comme cela. Mais, si je ne me trompe, je vois venir la princesse. Dona Félicia, voulois-je dire. Elle vient fort à propos. Une minute plus tard, mon secret seroit éventré.

A ces mots, il s'éloigna de don Silvio qui, dès qu'il aperçut dona Félicia, ne pensa plus à la curiosité que le mystérieux Pédrillo lui avoit inspirée. Notre héros enfila une autre allée dans l'espérance de rencontrer la belle veuve.

CHAPITRE V.

Partie du dénouement.

DÈS que dona Félicia vit notre héros, elle prit une allée opposée à celle où il étoit. Les regards inquiets qu'elle jetoit de tems en tems

autour d'elle , annonçoient le trouble qui régnoit dans son ame. Elle desiroit que don Silvio allât à sa rencontre ; & celui-ci n'étoit occupé que du moyen de la rejoindre. Nos amans parurent surpris l'un & l'autre de se trouver de si bonne heure dans le jardin. La belle veuve , moins sincère que le chevalier , prit pour prétexte l'envie qu'elle avoit eue de profiter de la fraîcheur de la matinée. Don Silvio avoua ingénument qu'il n'étoit venu dans le jardin que pour se livrer avec plus de liberté à tout ce qui l'occupoit depuis son arrivée dans ce séjour enchanteur. Le regard qu'il lança en même tems sur dona Félicia , & le soupir qui lui échappa , suppléèrent à ce qu'il y avoit d'obscur dans ce discours. La belle fit semblant de ne pas s'en appercevoir , & tourna la conversation sur l'histoire qu'on avoit racontée la veille. Elle lui demanda s'il n'y avoit pas rêvé pendant la nuit. Pour moi , ajouta-t elle , je vous avoue que je n'ai fait que voyager dans le ventre de la baleine ; & si vous êtes curieux de savoir quelques détails de plus sur ce conte , je pourrai vous en faire , qui ne vous seront peut-être pas indifférens. Don Silvio répondit à l'aimable veuve , avec toute la franchise d'un amant de dix-sept ans , que comme depuis qu'il l'avoit vue , il ne pensoit qu'à elle en veillant , il étoit tout naturel que ses esprits s'en occupassent encore , tandis que

ses sens reposoient. Il ajouta que depuis qu'il avoit l'honneur de la connoître, il étoit entièrement convaincu, par tout ce qui se passoit en lui, qu'il ne pouvoit y avoir d'autre enchantement que celui que produisoit l'amour..... Ah! (ce sont ses paroles) que ne puis-je vous peindre ma situation! Vous me donnez une nouvelle existence. Votre aspect répand un nouvel éclat sur tout ce qui m'environne, & communique un nouveau degré de perfection aux beautés touchantes de la nature.....

Don Silvio, interrompit la belle veuve, en jetant sur le chevalier un regard plein de tendresse, qu'elle voulut cacher sous un sourire malin, si votre intention étoit de vous attirer un compliment, je vous dirois que vous êtes aussi éloquent que le prince.....

N'achevez pas, madame, reprit vivement notre héros qui fut si sensible à ce propos, que ses yeux se remplirent de larmes, n'offensez pas la sincérité de mon ame par une comparaison que je mérite si peu. Je vous dis ce que je sens; & je voudrois pouvoir vous le dire d'une manière qui exprimât mes sentimens. Dès que je vous ai vue, tous les fantômes qui s'étoient emparés de mon esprit se sont dissipés. Je n'envisage plus ma vie passée que comme un vain songe.

Ici, le jeune-homme trop timide s'arrêta. Ce

qu'il vouloit dire fut interprété par un coup d'œil qui pénétra l'ame de la belle Félicia. Elle garda le silence pendant un moment.

Vous m'avez fait l'honneur, don Silvio, de me prendre pour une fée. Permettez que je vous prouve que je ressemble au moins en un point à votre Rayonante. Venez, voici le portrait que vous avez perdu : je pense que c'est celui de la personne que vous aimez. Je vous le rends tel que vous l'avez reçu de ses mains.

En disant cela, elle lui donna le portrait avec un rang de perles, & s'amusa beaucoup de l'embarras dans lequel le mit ce présent inattendu. Il l'accepta d'une main tremblante, le contempla, regarda dona Félicia, revint au portrait & s'écria... De quelque part que puisse venir ce portrait, quelle que soit la personne qu'il représente, mes yeux me disent que c'est le vôtre, madame, & mon cœur sent qu'il n'eut de pouvoir sur moi que parce qu'il ressemble à la belle Félicia. Je ne l'ai pas reçu des mains d'une fée, comme vous venez de le dire : je l'ai trouvé dans le bois, attendant au parc de Rosalva. Ce portrait avoit sans doute été perdu : je l'ai trouvé. On me l'a volé : il est revenu entre vos mains. Tout cela m'annonce un mystère que je vous prie de m'expliquer. Je n'en puis douter ; c'est votre portrait : dès que je le vis, il occupa entièrement mon ame. Je sentis

qu'il devoit représenter la seule personne qui puisse faire mon bonheur. Mon cœur y reconnut l'objet de tous ses vœux : mais ces sentimens se ranimèrent encore , lorsque j'aperçus l'original.....

Prenez-garde , lui dit dona Félicia en riant : votre cœur pourroit vous avoir trompé. Ce portrait me ressemble peut-être beaucoup ; mais ce n'est pas le mien.

Ils arrivèrent insensiblement devant la porte de l'un des pavillons du château. Dona Félicia avoit remarqué le trouble de notre héros, lorsqu'elle lui dit que ce portrait n'étoit pas le sien. Il ne cessa d'assurer qu'il n'avoit jamais aimé qu'elle dans cette image. Dona Félicia ne put être assez cruelle pour le laisser plus long-tems dans l'embarras. Elle le conduisit, par une salle, dans un cabinet, où il vit deux portraits de grandeur naturelle , placés à côté l'un de l'autre , & qui se ressembloient si parfaitement, qu'un grand connoisseur auroit eu de la peine à découvrir en quoi ils différoient l'un de l'autre.

Lequel de ces portraits est le mien , Don Silvio ?

Tous les deux, répondit Silvio. Il est visible que l'un est la copie de l'autre.

Vous vous trompez. Celui-ci est au moins de soixante ans plus vieux que celui-là ; car il repré-

sente ma grand'mère, dona Dorothea de Jutella, qui se fit peindre à l'âge de seize ans. Vous en voyez un ici, continua-t-elle, en lui montrant une miniature qui se trouvoit au dessous du grand portrait, qui a été fait à peu près dans le même tems : c'est celui-là qui a été copié ; & cette copie a donné lieu à cette intrigue singulière. Mon père trouvoit tant de ressemblance entre dona Dorothea & moi, qu'il me fit peindre à seize ans, dans les mêmes ajustemens & dans la même attitude. Mon grand-père qui aimoit extrêmement son épouse, fit faire le petit portrait qui vous est tombé entre les mains. Il le portoit, selon l'usage de son tems, attaché à une chaîne dor. Il le laissa à ma mère de qui je le tiens. Je l'ai toujours porté au cou jusqu'au tems que je l'ai perdu dans le bois où vous devez l'avoir trouvé. Voilà le dénouement de cette histoire. Actuellement, ajouta-t-elle en riant, décidez-vous, ou pour la grand'mère ou pour la petite-fille, puisque l'une & l'autre ont les mêmes droits à votre inclination.

Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passa alors dans l'ame de notre héros. Il alloit se jeter aux pieds de l'aimable veuve pour lui témoigner toute sa reconnoissance, lorsqu'on vint avertir que le chocolat étoit prêt. Ils allèrent déjeuner. Don Gabriel & don Eugénio parurent

étonnés du changement qui s'étoit fait dans le maintien & dans les discours de notre chevalier. Le premier avoit projeté de combattre encore l'inclination de son ami, pour la féerie; mais les argumens, qu'il avoit préparés, devinrent inutiles.

Convenez que deux beaux yeux, qu'une belle bouche, en un mot, qu'une jolie femme est infiniment plus persuasive que le système le mieux raisonné.

CHAPITRE VI.

Nouvelles découvertes.

APRÈS avoir déjeûné, toute la société se rendit à la bibliothèque où don Gabriël s'amusa à faire voir aux dames & à son ami toutes sortes d'expériences de physique. Il y avoit tout au plus une heure qu'ils y étoient, lorsqu'ils furent interrompus par le bruit d'une espèce de carrosse qui entroit dans la cour du château. Il est aisé de se faire une idée de la consternation de don Silvio, lorsqu'il vit dona Mencia sortir d'une vieille *désobligeante*, tirée avec peine par deux haridelles. Elle avoit appris, par le chirurgien Blas qui avoit été la veille à Lirias

y panser le blessé, que son neveu étoit chez le seigneur de ce village. Ce chiturgien avoit ajouté que Pédrillo annonçoit des événemens remarquables. Ces nouvelles répandirent à la fois la joie & le trouble dans le cœur de dona Mencia. L'une des principales clauses du contrat de mariage passé entr'elle & le sieur Rodrigue Sanchez, portoit expressément que don Silvio épouserait Mergeline. La tante jugea qu'il étoit de la dernière conséquence qu'elle allât en personne à Lirias, réclamer son neveu. La pensée de le trouver dans une habitation magnifique & parmi des dames séduisantes par leurs charmes, la rendit furieuse. Il suffisoit qu'elle fût parente de don Silvio, pour qu'on eût pour elle toutes les attentions imaginables. Après les premiers complimens, elle détailla le motif de sa visite. Je fus fort étonnée, ajouta-t-elle, que mon neveu se trouve à Lirias.

Don Eugénio lui répondit qu'il devoit cette faveur au hasard, & lui raconta tout ce qu'avoient fait la valeur & la générosité de son neveu. Dona Mencia fut enchantée d'apprendre que son neveu s'étoit rendu digne, dans une si belle occasion, du sang illustre dont il étoit issu. Cette orgueilleuse tante s'abaisa pour la première fois jusqu'à jeter un coup d'œil sur dona Félicia & sur Hiacinto, quoique, selon son système, des femmes de cette trempe

trempe ne méritassent pas l'attention d'un être pensant. Après un moment de silence, elle dit, en adressant la parole à Hiacinte, qu'elle n'avoit jamais vu personne qui lui retraçât avec autant de vérité tous les traits de sa belle-sœur, dona Isidora. Elle parloit encore à Hiacinte, lorsque don Silvio qui s'étoit retiré un instant, pour laisser passer la première colère de sa tante, entra avec don Gabriel. Les éloges qu'on venoit de donner à son courage, la manière douce & honnête avec laquelle il salua dona Mencia, & peut-être aussi la bonne mine de son conducteur, firent un si bon effet, qu'il fut mieux reçu qu'il ne s'y attendoit. Don Gabriel qui connoissoit déjà le caractère de la vieille dame, eut la malice de lui dire de jolies choses. Il joua auprès d'elle le rôle du plus parfait adorateur.

On s'étoit entretenu pendant quelque tems de propos agréables, quand tout à coup, on entendit dans l'escalier de grand cris & des acclamations de joie : la voix de Pédrillo fut reconnue. Peu après, on le vit entrer dans l'appartement en s'écriant : joie ! bonheur ! prospérité ! plaisir sur plaisir ! Seigneur don Silvio, Pinpim est retrouvé ! Pinpim est de retour. Sur mon honneur, j'ai reconnu la fée Carabosse à cinquante pas. Elle ne veut pas rendre le petit chien : elle dit qu'elle ne l'a pas volé. Elle me dit une foule d'in-

jures que je n'oserois répéter devant une si auguste assemblée; mais tublen! je ne suis pas en reste. Je lui ai bien rendu sottise pour sottise. Comme je lui ai lavé la tête! La vieille forcière! . . . Elle veut, par tous les diables, qu'on la laisse paroître devant le seigneur don Eugénio. Je lui ai répondu qu'il y avoit du monde, qu'on n'avoit pas le tems de se laisser lire dans la main; que nous savions tout ce que nous voulions savoir... Rends-moi Pimpin & décampe, ou je te. . . . Oui, ou je te rendrai au centuple tous les coups de bâtons que ta comère la vieille Fantreluche m'a fait donner. Tout cela n'aboutissoit à rien; & elle seroit entrée par force dans l'appartement, si je ne l'eusse prise par un bras & jetée du haut de l'escalier en bas.

De qui parlez-vous donc, mon ami, demanda don Gabriel? Qui est cette vieille femme?

Monsieur, reprit Pédrillo, elle pourra mieux que personne dire qui elle est. Mon maître a toujours soutenu que c'étoit la fée Carabolle; mais si je dois parler vrai, je crois qu'elle n'est, sauf votre respect, qu'une bohémienne.

Don Eugénio eut à peine entendu cette dernière parole, qu'il sortit avec précipitation de l'appartement, dans l'espérance de retrouver la vieille femme qu'il cherchoit.

Cette prétendue Carabolle étoit effectivement

la personne que don Silvio avoit rencontrée dans le bois, le lendemain de son départ de Rosalva. Cette bohémienne étoit un des principaux personnages de l'histoire d'Hiacinte. On doit se rappeler que le directeur de la ville de Séville força cette vieille de sortir de la capitale de l'Andalousie. Comme sa réputation s'étoit répandue dans toutes les provinces voisines, elle ne savoit plus où porter ses pas. Au milieu de ses désastres, elle se ressouvint d'Hiacinte. Une comédienne lui apprit l'histoire de sa fille supposée. Elle espéra dès-lors de trouver un protecteur & un appui dans la personne de don Eugénio. Le hasard voulut qu'elle arrivât à Lirias en même tems que dona Mencia qui étoit seule à même de vérifier ce qu'elle alloit révéler.

Dont Eugénio revint au bout de quelques minutes, accompagné de la bohémienne. Je vous amène, madame, dit-il à dona Mencia, une femme qui prétend vous faire recouvrer une nièce que vous avez perdue.

La belle Hiacinte fit un grand cri dès qu'elle apperçut la bohémienne. Celle-ci courut se jeter aux pieds de dona Mencia, pour obtenir le pardon d'un crime qu'elle disoit avoir commis contre cette dame. Elle raconta d'une manière très détaillée comment elle avoit enlevé dona Séraphina qu'elle avoit le bonheur de retrouver ici, sous le nom d'Hiacinte. Elle cita le tems, le lieu, &

toutes les circonstances qui avoient rapport à ce vol. Pour preuve de ce qu'elle avançoit, elle tira de sa poche une petite chaîne d'or, qu'elle dit avoir trouvée au cou de la jeune Séraphine. Il est plus facile de se représenter la joie que produisit dans tous les cœurs une pareille découverte que de la décrire. Don Eugénio étoit ravi, transporté d'allégresse. Il auroit volontiers fait grace à la bohémienne de tous les reproches & de toutes les informations que sembloit exiger un événement de cette nature ; mais dona Mencia ne fut pas si indulgente. Elle examina la forcière avec la plus sévère attention, elle la questionna sur les plus petites circonstances, & lorsqu'elle fut satisfaite de ses réponses, elle regarda la chaîne de très-près & la reconnut effectivement, pour être celle qu'elle avoit donnée à sa petite nièce, lorsque don Pédrillo lui confia son éducation. Enfin, après les plus exactes recherches, Hiacinte fut reconnue pour être dona Séraphina de Rosalva. Sa tante & notre héros l'embrassèrent avec toute la tendresse possible. Cette découverte répandit une joie universelle dans tout le château. Don Eugénio auroit voulu partager la sienne avec la nature entière. Il donna ordre, dès ce moment, qu'on préparât les choses nécessaires à la fête qui dura plusieurs jours.



CHAPITRE VII.

Somme totale.

DON SILVIO qui, enfin, ne reconnoit plus d'autre fée que son adorable dona Félicia, ni d'autre enchantement que celui que produisent de beaux yeux, est au centre du bonheur.

Don Eugénio & notre héros déclarèrent le même jour leur penchant à dona Mencia. L'amour-propre de cette vieille tante fut trop flatté pour qu'elle ne se prêtât pas à cette double alliance. Elle rougit intérieurement d'avoir eu la pensée de sacrifier son neveu & sa noblesse pour cent mille ducats. Et comme elle aimoit à calculer, elle trouva que soixante mille doublons de rentes, dont jouissoit dona Félicia, pouvoient bien rendre à sa maison toute sa première splendeur. On lui assura, par le contrat de mariage, une pension de six mille ducats. Elle pensa que ce revenu pouvoit réparer, en cas de besoin, la perte de M. Rodrigue-Sanchez.

Dona Félicia & dona Séraphina consentirent enfin à faire le bonheur de deux amans qui les adoroient & qu'elles chérissoient. Pédrillo obtint pour récompense de sa bonne foi & de sa fidélité,

la belle Laure à laquelle on joignit l'emploi de maître d'hôtel, qu'il occupe probablement encore chez les époux les plus fortunés de toute l'Espagne.

Fin du trente-sixième Volume.

T A B L E
D E S C O N T E S ,
T O M E T R E N T E - S I X I È M E .

*A*VERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR, page 1.

DON SILVIO DE ROSALVA.

P R E M I È R E P A R T I E .

CHAPITRE PREMIER. *Caractère d'une certaine tante ,* 7.

CHAPITRE II. *Quelle fut l'éducation que don Silvio reçut de sa tante ,* 12.

CHAPITRE III. *Observations Psychologiques ,* 14.

CHAPITRE IV. *Comment don Silvio fit connoissance avec les fées ,* 17.

CHAPITRE V. *Idée plaisante de don Silvio. Il devient amoureux d'une princesse ,* 22.

CHAPITRE VI. *Aventure de la grenouille : pourquoi don Silvio ne la prit pas pour une fée ,* 26.

CHAPITRE VII. *Comment don Silvio trouve le portrait de la princesse dont il est amoureux ,* 29.

CHAPITRE VIII. <i>Réflexions qu'on peut lire sans s'ennuyer,</i>	33.
CHAPITRE IX. <i>Suite de l'aventure du papillon. On fait connoître un nouveau personnage,</i>	37.
CHAPITRE X. <i>Dans lequel il est question de fées, de salamandres, de princesses & de nains verts,</i>	45.
CHAPITRE XI. <i>Conversation de don Silvio avec son domestique. Ils se préparent à voyager,</i>	53.
CHAPITRE XII. <i>Quelles étoient les affaires que dona Mencia avoit dans la petite ville,</i>	61.
CHAPITRE XIII. <i>Portrait à la manière de Callot,</i>	68.
CHAPITRE XIV. <i>Proposition de mariage,</i>	72.
CHAPITRE XV. <i>Soupçons de don Silvio. Il concerta sa fuite avec Pédrillo,</i>	78.
CHAPITRE XVI. <i>Une promenade. Ruse de don Silvio,</i>	83.
CHAPITRE XVII. <i>Ravissement de don Silvio dans les jardins de la fée Rayonante. Le quiproquo qui en résulte. Suite désagréable,</i>	85.
CHAPITRE XVIII. <i>Silvio revient à lui. Il cherche, avec Pédrillo, le moyen de tromper la prétendue fée Fanfreluche,</i>	90.
CHAPITRE XIX. <i>Départ secret de don Silvio. Comment Pédrillo prit un arbre pour un géant,</i>	104.
CHAPITRE	

CHAPITRE XX. *Ce qui se passa dans un fossé, à l'occasion d'une salamandre,* 111.

CHAPITRE XXI. *Réveil désagréable de Pédrillo,* 121.

CHAPITRE XXII. *Que ne peut l'illusion!* 123.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Ce qui se passoit à Rosalva,* 131.

CHAPITRE II. *Déjeuner. Jalousie de don Silvio,* 136.

CHAPITRE III. *Ce qui se passa avec la bohémienne,* 148.

CHAPITRE IV. *Don Silvio se laisse de chercher le papillon bleu : il s'endort après un bon goûté champêtre,* 161.

CHAPITRE V. *Plaisante aventure,* 166.

CHAPITRE VI. *Qui étoient les dames que Pédrillo prit pour des fées,* 174.

CHAPITRE VII. *Qu'on ne doit pas omettre,* 180.

CHAPITRE VIII. *Entretien entre dona Félicia & sa confidente,* 182.

CHAPITRE IX. *Mystères ontologiques,* 190.

CHAPITRE X. *L'illusion peut être avantageuse,* 193.

CHAPITRE XI. <i>Dans lequel don Silvio paroît avantageusement,</i>	209.
CHAPITRE XII. <i>Ils arrivent dans une auberge,</i>	214.
CHAPITRE XIII. <i>Tête à tête,</i>	217.
CHAPITRE XIV. <i>Examen remarquable,</i>	221.
CHAPITRE XV. <i>Ce qui se passoit à Lirias,</i>	231.
CHAPITRE XVI. <i>Comment don Silvio fut battu par des bergères,</i>	235.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. <i>Dans lequel l'auteur parle du plan de cette histoire,</i>	239.
CHAPITRE II. <i>Dans lequel Pédrillo paroît à son avantage,</i>	243.
CHAPITRE III. <i>Situation critique,</i>	252.
CHAPITRE IV. <i>Les prédictions de Pédrillo com- mencent à s'accomplir,</i>	256.
CHAPITRE V. <i>Apparition de la fée. Il est dange- reux de rencontrer quelqu'un qui ressemble à sa maîtresse,</i>	262.
CHAPITRE VI. <i>Retour de don Eugénio,</i>	267.
CHAPITRE VII. <i>Réciprocité,</i>	271.
CHAPITRE VIII. <i>Qui l'emportera?</i>	274.
CHAPITRE IX. <i>Ce que peut un sage,</i>	279.

CHAPITRE X. <i>L'amour l'emporte toujours,</i>	281.
CHAPITRE XI. <i>Histoire d'Hiacinte,</i>	285.
CHAPITRE XII. <i>Suite de l'histoire d'Hiacinte,</i>	294.
CHAPITRE XIII. <i>Don Eugénio continue l'histoire d'Hiacinte,</i>	309.
CHAPITRE XIV. <i>Soupçons de don Silvio,</i>	317.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. <i>Histoire du prince Biribinker,</i>	325.
CHAPITRE II. <i>Suite de l'histoire du prince Biribinker,</i>	356.
CHAPITRE III. <i>Remarques sur l'histoire précédente,</i>	40.
CHAPITRE IV. <i>Découverte remarquable. Discretion de Pédrillo,</i>	417.
CHAPITRE V. <i>Partie du dénouement,</i>	425.
CHAPITRE VI. <i>Nouvelles découvertes,</i>	431.
CHAPITRE VII. <i>Somme totale,</i>	437.

Fin de la Table des Chapitres.

